

A close-up photograph of a man's torso, wearing a dark grey or black suit jacket, a white dress shirt, and a blue necktie. The man's hands are in his pockets.

Debbie Flint


Romance

DONNE-MOI MA CHANCE

Il est séduisant, riche, imbattable.
Et pourtant, elle lui résiste...



LES ÉDITEURS RÉUNIS

A photograph of a man from the chest up, wearing a dark, well-tailored suit jacket, a white dress shirt, and a blue necktie. He is looking slightly to the right of the camera. The background is dark and out of focus.

Debbie Flint

Romance

DONNE-MOI MA CHANCE

Il est séduisant, riche, imbattable.
Et pourtant, elle lui résiste...


LES ÉDITEURS RÉUNIS

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Flint, Debbie

[Take a chance on me. Français]

Donne-moi ma chance

Traduction de : Take a chance on me.

ISBN 978-2-89585-572-9

I. Cartier, Éric, 1933-

II. Titre. III. Titre : Take a chance on me. Français.

PR6106.L56T3314 2017 823'.92 C2016-942521-5

Copyright © 2017, Debbie Flint

Published in Great Britain by Choc Lit Limited as Take a Chance on Me © 2017 Les Éditeurs réunis pour l'édition française

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



[Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.](#)

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Debbie Flint

DONNE-MOI MA CHANCE

Traduit de l'anglais par Éric Cartier



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À toute l'équipe de Choc Lit ;
À Simon, pour m'avoir donné ma chance.*

Elle passa à un poil de faire le geste. Il suffisait d'une fraction de seconde. Pendant un bref instant, M^{me} Sadie Turner, Ph. D., pensa que lancer son téléphone portable dans la mer allait résoudre tous ses problèmes, que ses ennuis s'allégeraient sur-le-champ, que ses dettes s'évanouiraient et qu'elle perdrait l'envie de tuer quelqu'un, un bonhomme en particulier, qui lui racontait d'un air guilleret qu'une fois de plus, il ne pouvait pas s'occuper de ses filles ce week-end sous le prétexte que quelque événement « imprévu » était survenu. Mais cette fois-ci, Sadie était sur un coup fabuleux, la bonne affaire de toute une vie était à sa portée, et rien n'allait se mettre au travers de sa route, surtout pas cette perte de temps qu'elle avait appelé un mari. Demain, elle avait un rendez-vous d'affaires avec un milliardaire dont les investissements pouvaient changer toute la donne. Cette rencontre pouvait finalement la libérer du lien ténu qui la rendait otage de son passé.

Elle n'avait que trente jours pour parvenir à ses fins.

— Allons, allons ma chérie, lui susurra son ex. Demande à ta mère de s'occuper des filles à ma place. C'est ce qu'elle a fait le mois dernier lorsque tu es partie jouer à *La Croisière s'amuse* à l'autre bout du monde.

— Pourquoi devrais-je importuner ma mère ? D'ailleurs, je te signale que j'étais en voyage d'affaires, répliqua Sadie.

À cet instant, on put entendre la corne d'un navire au large. Sadie sursauta tandis qu'une centaine d'oiseaux de mer s'envolaient en criillant, avec de grands battements d'ailes. Cela n'avait rien de la conception qu'elle se faisait d'une atmosphère méditerranéenne.

— De toute façon, où es-tu, chérie ? En train d'entreprendre quelque circuit au rabais ? Une petite escapade européenne ? reprit la voix.

Celle-ci se trouvait maintenant amplifiée, car l'homme avait actionné la fonction haut-parleur de son appareil.

— Et ne m'appelle pas chérie, veux-tu ? Ce n'est pas une escapade et ils m'ont transportée en classe Club, si tu veux savoir..., lui répondit-elle.

— Oh ! Je m'excuse, mon chou...

— Cesse de m'appeler « mon chou », « mon bébé », « mon trésor » ou tout mot de ce genre ! Au fait, cesse de me téléphoner lorsque je me déplace pour mes affaires !

— Ce sont des affaires sérieuses, au moins ?

— Bien sûr que ce sont des affaires sérieuses ! lança Sadie de manière un peu trop véhémement pour la clientèle en moyen qui pavanait là.

Quelqu'un demanda à Sadie de baisser le ton, mais elle ne sut jamais qui au juste. On ne voyait qu'un groupe de gens aux toilettes somptueuses s'agglutinant sur l'embarcadère avant de monter à bord des yachts luxueux.

Elle ajusta sa veste, parla moins fort et fit taire ses démons.

— Je ne veux plus entendre tes jérémiades, Stuart. Et je vais te dire quelque chose : si tu n'emmènes pas tes filles dans quelque endroit convenable ce week-end, ta dernière petite amie en titre apprendra mystérieusement par Twitter quel âge tu as vraiment...

— On dit : gazouillis... Twitter est représenté par un oiseau...

— Eh bien ! Je m'en fous ! Ton petit oiseau en prendra pour son grade. Ne laisse pas tomber tes enfants une autre fois. Compris ?

Elle se promet de raconter plus tard à ses filles le pugilat téléphonique qu'elle avait eu avec leur père, et cela les amuserait. Il y avait des années qu'il n'incarnait plus pour elles leur héros. Cela pourrait être pire, car il ne s'améliorait pas avec les années.

— Mais je n'ai aucun moyen de manquer mon..., commença-t-il lorsqu'un signal se fit entendre dans l'appareil de Sadie, pour lui indiquer qu'on essayait de la joindre.

— Ne quitte pas, Stuart, dit-elle en mettant sa communication en attente. Sadie Turner à l'appareil...

Il ne s'agissait que d'un rapport sur ses bagages égarés. Ils l'étaient toujours. Il fallait donc qu'elle continue à vivre dans ses habits de ville pendant quelques heures encore.

Sadie reprit sa communication avec son ex-mari et laissa échapper un long soupir.

— Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire..., ironisa-t-il.

Elle regarda son téléphone d'un air excédé.

— Je parie que tu lèves les yeux au ciel, dit-il.

Quel con ! pensa-t-elle.

— Qui l'eût cru ? poursuivit-il. J'ai lu dans le journal local que ma chère Sadie avait reçu quelque prix en marketing et gagné un voyage à Hawaï pour aller y recevoir son trophée, reprit-il.

— D'abord, je ne suis plus ta chère Sadie...

— Que t'est-il arrivé lorsque tu étais là-bas ? répliqua-t-il sans commentaires. À peine es-tu de retour que dès que j'essaie de t'appeler, je retombe sur la sonnerie d'un téléphone à l'étranger. Que se passe-t-il ?

Il continua à parler sans attendre de réponse, comme il en avait l'habitude lorsqu'une idée le tracassait.

— Ce n'est pas dans les habitudes de ma Sadie, ce bourreau de travail. As-tu rencontré quelqu'un ? s'enquit-il dans un filet de voix. Ah ! Je comprends...

Elle prit quelques instants pour se ressaisir puis, mentalement, expulsa son interlocuteur comme un gros point noir de sa peau. Quel soulagement !

— De toute façon, cela ne te regarde pas, n'est-ce pas ? lui répondit-elle triomphalement, en remuant la tête en signe de négation. C'est fini, Stuart. De toute façon, il faut que j'y aille. J'ai des gens à voir et des choses à faire. Et n'oublie pas d'être là samedi. C'est à ton tour, salut !

Elle raccrocha avant qu'il puisse répondre. Sadie ferma les yeux et poussa un soupir. Cela lui semblait bon. Oui, elle avait des choses à faire, comme perdre son temps à rechercher sa valise égarée. Elle se mit à déambuler le long de l'embarcadère.

Il avait fallu que ses bagages se perdent, justement, ce jour-là...

Poussée par la brise, une longue mèche de cheveux blonds lui caressa le visage, et Sadie s'arrêta pour la remettre en place. Puis, elle déposa son lourd sac de voyage à terre. Il contenait son trophée de cristal qu'elle contemplant de temps à autre, comme s'il s'agissait de quelque talisman ou d'un gri-gri. Peut-être

qu'en le frottant suffisamment, comme la lampe d'Aladin, la chance continuerait-elle à lui sourire. Elle en avait besoin, car son cœur battait la chamade chaque fois qu'elle pensait à la présentation cruciale qu'elle devait faire le lendemain matin. Lui était-il possible de relever un tel défi ? En était-elle vraiment capable ? D'ailleurs, était-ce possible pour qui que ce soit ?

Elle ne disposait que de trente jours pour trouver un investisseur et pour faire signer le contrat. Il ne s'agissait pas d'une affaire ordinaire. Seulement voilà, Sadie Samantha Turner n'était pas une femme d'affaires « ordinaire ». C'est du moins ce que lui rappelait la devise figurant sur une plaquette aimantée fixée à la porte de son réfrigérateur.

Elle tira de la poche de sa veste un tube de crème solaire à protection élevée, huma avec délices le parfum exotique de ce produit en se l'appliquant sur les joues, puis repoussa la mèche rebelle qui faisait encore des siennes.

Après avoir ramassé son lourd sac de voyage, elle s'avança clopin-cloplant sur les pavés ronds, qui ne représentaient pas la surface idéale pour marcher avec des talons aiguilles. *Aïe !* Elle manqua de peu de se faire une entorse.

Elle ne s'était pas attendue à trouver des pavés ronds à un tel endroit. Pourquoi n'utilisaient-ils pas du bois ? Les yachts étaient gigantesques. De quelle fortune devait-on disposer pour posséder de tels navires ? Elle se rappelait les conversations entre passagers de son vol. Deux d'entre eux discutaient âprement des qualités des bateaux à l'ancre susceptibles de remporter le Grand Prix. Leur conversation l'avait si intriguée et elle avait l'air si peu à sa place en classe Club qu'ils l'avaient prise en pitié et lui racontaient des anecdotes concernant les célébrités de Monaco. L'une de ces personnes lui avait fait cadeau d'un laissez-passer.

— Si vous n'avez pas d'objection à soutenir que vous êtes sur la liste des invités, tenez, prenez ça. C'est pour la visite libre d'un yacht que l'on met en vente. Ce n'est pas à notre programme, ma chère. Pas pendant ce voyage. Mais vous êtes la bienvenue à bord. Vous portez certainement les souliers qui conviennent...

Elle hésita. Quelle vue pouvait-on avoir du pont ? Juste pour prendre une photo sur le yacht afin de voir la mine que les filles feraient ? Elle avait entendu bien des choses sur la célèbre marina, et voulait voir comment ces gens vivaient et se jouaient la comédie. Mais elle eut des réticences rien qu'à voir la photo du *Nomusa*, le yacht tout bleu représenté sur le laissez-passer. La plaisanterie pouvait probablement s'arrêter là. Peut-être valait-il mieux ne pas essayer de passer pour quelqu'un d'autre, surtout avec sa tenue de ville insolite et sa coiffure en désordre. Mais tandis qu'elle approchait de ces luxueux bateaux, sa curiosité grandissait alors que, paradoxalement, sa réticence augmentait.

Tout ça n'est pas bon... Je n'ai rien à faire là...

Incapable de se décider, elle pensa qu'elle pouvait simplement se contenter d'observer de l'extérieur, quitte à retrouver plus tard des images de l'intérieur des yachts sur Google. À cet effet, toujours soucieuse du détail, elle sortit un minuscule carnet de notes et un stylo pour relever le nom de deux des autres yachts amarrés près de là. Deux personnes très chics la croisèrent et la regardèrent d'une drôle de façon. Sadie se contenta de sourire, de ranger prestement son carnet de notes dans son sac de voyage, puis s'éloigna, la tête dans les nuages, rêvassant tout éveillée.

Plusieurs mètres au-dessus d'elle, sur le pont de l'un des plus gros yachts de la marina, un marin nommé Mac était distrait par les éclats de voix et par les gesticulations effrénées de Sadie. Il avait remarqué ses

formes voluptueuses, plutôt que son comportement assez irascible. Qui pouvait être cette femme dans cette jupe moulante de ville ? Les touristes ne s'habillaient pas ainsi. De plus, elle prenait des notes. Peut-être était-ce quelqu'un de l'Inspection du port. Le capitaine avait prévenu l'équipage. Hum... une inspectrice en souliers à talons aiguilles ? Mac cessa de passer sa serpillière sur le pont, appuya son coude sur le manche du balai et contempla l'arrière-train de Sadie se balançant au rythme de ses talons trébuchant sur les pavés de l'embarcadère.

Il fut songeur un instant et sortit un mouchoir de lin orné d'un monogramme pour s'essuyer le front ainsi que son visage buriné. Il esquissa une grimace lorsqu'à quelques mètres de lui, Sadie trébuchait une fois de plus et regardait si quelqu'un l'avait vue dans cette mauvaise posture.

Souriant et hochant la tête, Mac rangea son mouchoir dans son short hyper réduit, et surveilla Sadie d'un œil en continuant à laver le pont.

Ne s'apercevant pas qu'on la surveillait, Sadie continua à avancer sur le débarcadère et s'approchait de la file de gens près du *Nomusa* en faisant semblant de justifier sa présence en ce lieu, alors qu'elle tranchait nettement sur l'ensemble des invités. Elle observa un groupe de *fashionistas*, ces victimes de la mode, des groupies trépignant dans la file, quémandant quelque laissez-passer. Plus Sadie s'approchait de ces snobinardes, plus son cœur battait en sachant qu'elle possédait dans son sac l'objet même de leur convoitise. Était-elle capable de jouer le jeu ?

Non, je ne vais pas entrer là-dedans... Pendant ce temps, les minettes du groupe se donnaient des coups de coude et toisaient Sadie d'un air ahuri. Cette dernière prit une grande inspiration et fonça tant bien que mal, levant le menton. C'est alors que plusieurs de ses mèches de cheveux se libérèrent et obstruèrent entièrement son champ de vision, tandis que le groupe de filles gloussait. Sadie ramena ses cheveux en arrière, puis continua à avancer en regardant où elle mettait les pieds, jusqu'à ce qu'elle dépasse la file des *fashionistas*. Jurant silencieusement, elle s'arrêta pour fouiller dans son sac et en retira les objets qui s'y trouvaient un par un.

— Où est cette maudite brosse ? marmonnait-elle. Ah ! La voici. Elle se trouve au fond du sac, évidemment, sous tout le reste...

Avisant une bitte d'amarrage peu élevée, elle y déposa ses affaires pendant qu'elle se recoiffait. Sous le soleil resplendissant, en tenant son trophée de cristal à un certain angle, elle découvrit qu'il pouvait lui servir de miroir. Elle pesta contre sa coiffure. *Une fois revenue chez moi, au lieu de me faire teindre en blonde, j'adopterai une nouvelle coupe. Par exemple une coupe au carré convenant mieux à mon nouveau titre d'administratrice.*

Absorbée dans ses pensées, elle replaçait ses objets dans son sac et s'apprêtait à refermer la fermeture éclair lorsqu'elle s'aperçut que la dernière chose qu'elle y avait rangée était le laissez-passer, gravé en lettres dorées et rédigé en français. Elle avait à peine sorti l'invitation qu'elle se mit à la consulter, sans avoir remarqué qu'une sorte de vendeur à pression, muni d'un bloc-notes, s'approchait d'elle. Elle n'eut que le temps de remarquer les élégantes chaussures de l'homme, alors qu'elle tenait le laissez-passer comme un sésame. Les groupies derrière elle cessèrent brusquement de caqueter, et elle sentait leur regard inquisiteur sur sa nuque.

— Ah ! La dernière de nos retardataires ! déclara un homme avec un accent français à couper au couteau.

Puis, il lui tendit une brochure sur papier glacé et lui prit le laissez-passer des mains avant qu'elle ait pu

répondre.

— Je vous en prie, montez. Vous arrivez juste à temps. Je suppose savoir qui vous êtes, reprit-il, tandis que le rythme cardiaque de Sadie s'accélérait. M. Clooney a dit que je devais surveiller les talons des dames ! Ah ! Ah ! Bienvenue à bord, Mademoiselle... ?

— Turner, répliqua Sadie, et ce n'est pas Miss, mais Ms.

— Merzz ?

— Non, chez nous ça se prononce *miz*, et non *miss* ou *missus*. Mais, à la française, appelez-moi simplement Madame.

L'homme fronça les sourcils, puis consulta son bloc-notes.

— Vous ne me trouverez pas sur la liste de M. Clooney, intervint-elle.

— Vous n'êtes pas la seule femme à dire cela. Ni la dernière, d'ailleurs.

Il hocha légèrement la tête et cessa de consulter sa liste. Après avoir une fois de plus regardé les talons de Sadie ainsi que sa personne, il haussa les épaules, ferma son bloc-notes, rangea son stylo, prit le laissez-passer et, tenant le coude de l'invitée, il la guida vers la passerelle.

— Nous allons commencer. En haut de la passerelle, vous trouverez du champagne. Restez sur le tapis rouge.

Sadie ouvrit la bouche pour s'expliquer, regarda la riche moquette rouge qui s'étendait sur le pont et entendit fuser de joyeuses exclamations. Des yeux jaloux lançaient des éclairs dans la file d'attente derrière elle. Le faisceau d'un puissant projecteur lui éclaira son visage luisant, tandis qu'elle se décidait à faire le pas et se laissait guider vers la passerelle par son mentor.

Diable ! Et pourquoi pas ? Il est enfin temps que dame Chance me favorise...

Avant de le savoir, elle se trouvait invitée à visiter un superyacht où, apparemment, on célébrait une journée portes ouvertes pour un certain M. Clooney.

Une demi-heure s'écoula. Après quelques amuse-gueules et deux petits verres de champagne Roederer de la cuvée Cristal, Sadie était de retour sur le débarcadère. Elle avait appris que M. Alistair Clooney n'avait aucun lien avec quelque vedette de cinéma, qu'il n'était pas marié ou en ménage, et qu'il n'était pas hostile envers les pique-assiettes ou les intrus.

Alors qu'elle se ventilait avec la brochure en papier glacé que le vendeur français, plutôt amusé, lui avait permis de conserver, elle pensait qu'elle aurait une belle petite histoire à raconter à ses filles à son retour. Elle avait également une précieuse photo, enregistrée sur son téléphone portable que, séance tenante, elle transférait dans le nuage informatique tout en déambulant, encore une fois, d'un air distrait sur le débarcadère. Cela avait valu la peine de se faire passer pour quelqu'un d'autre, même un court moment. Et qui pouvait le lui reprocher ?

Une fois de plus, il était temps de rechercher ses bagages perdus, mais elle n'avait pas de nouvelles. Elle ne pouvait qu'espérer les recevoir ce soir à son hôtel, d'autant plus que son ordinateur, ses copies de sauvegarde et autres documents se trouvaient dans sa valise et qu'elle en avait besoin pour la réunion du lendemain. *Oooh ! Les palpitations recommencent.* Cette réunion était cruciale pour elle. L'approvisionnement en produits naturels de la boutique spécialisée qu'elle tenait près de chez elle, dans le Surrey, l'éducation de ses filles, bref, tout son mode de vie dépendait de cette opération. L'occasion

qu'elle souhaitait ne pouvait se présenter que sous de bons auspices, mais ce n'était pas le cas...

Les choix qui s'offraient à elle la firent frissonner, car ils étaient peu réjouissants : peu importe la façon dont elle les envisageait, elle devait toujours se rabattre sur ce foutu Stuart...

Sadie s'accorda un moment pour reprendre son souffle et contempla le sublime paysage qui s'étalait de l'autre côté du débarcadère. Elle avait devant elle le ciel le plus céruléen et le port le plus luxueux que l'on puisse imaginer. Elle eut l'impression d'être le personnage d'un documentaire de voyage et s'attendait à voir Judith Chalmers, la célèbre commentatrice de la BBC et d'ITV se présenter, bronzée et enthousiaste, sur le pont de quelque yacht, un microphone à la main. Sadie était suffisamment avancée en âge pour se souvenir des carnets de route de Judith Chalmers, et ce fait jeta une ombre sur sa rêverie. Cela voulait dire que sa jeunesse était derrière elle. Elle se ressaisit. *Non, Sadie. Il ne faut pas se montrer négative, mais, au contraire, « positiver ».*

Une minute plus tard, après mûre réflexion, elle ressentit comme un sentiment d'exaltation. Après tout, Sadie Samantha Turner s'était bien débrouillée jusqu'à présent. Qui aurait pu imaginer une telle chose ? comme le disaient ses filles.

Certainement pas ses dénigreur les plus acerbes, dont Stuart et sa mère, qui lui répétaient qu'elle n'arriverait jamais à rien.

Cette fois-ci, ses détracteurs verraient qu'il ne s'agissait pas d'une « autre de ses idées farfelues », comme son ancien patron avait qualifié son projet. Cela se passait après son divorce alors que, nouvellement célibataire, Sadie avait quitté le laboratoire de recherche de l'université pour se lancer à son compte, à plusieurs titres d'ailleurs.

Cette fois-ci, Sadie travaillait pour elle. Si elle parvenait à mener à bien cette négociation représentant plusieurs millions, elle aurait droit à une fabuleuse commission. Quant à ses contempteurs, dont son affreuse belle-mère, rira bien qui rira le dernier !

La sonnerie du portable de Sadie la tira brusquement de ses pensées. Poussant une petite exclamation, elle consulta l'écran de l'appareil avant de se reprendre et de répondre de sa plus belle voix, en continuant d'avancer :

— Allô ? Oh ! Dieu merci... Et où l'avez-vous retrouvée ? Pourriez-vous me dire comment ma valise a pu échoir à Milan ? Que voulez-vous dire par « plus tard » ? Enfin, je suppose qu'il faudra s'arranger avec la situation, n'est-ce pas ? Et je vais continuer à étouffer dans ma tenue de ville. Je sais, je sais, vous faites de votre mieux et ce n'est pas de votre faute. C'est juste moi qui ai une mauvaise...

Elle arrêta de marcher et se réprimanda, une fois de plus. Cesse de faire preuve de négativisme et vois toujours le côté positif des choses.

— C'est malheureux, poursuivit-elle. J'ai une réunion importante tôt demain matin et j'espère que ma valise arrivera ce soir. Oui, à mon hôtel. Je vous saurais gré de me prévenir. Merci. Au revoir...

Elle souleva péniblement son sac de voyage trop plein, y rangea son téléphone et fit glisser la fermeture éclair. Elle se redressa, puis perdit quelque peu son équilibre lorsqu'un de ses talons accrocha un pavé du débarcadère. La brochure sur papier glacé, que Sadie retenait sous son bras, tomba à terre. Les mains sur les hanches, elle contemplait ce souvenir qu'elle avait l'intention de récupérer.

Elle éprouva des difficultés à se relever, à cause de sa jupe de ville très ajustée. Il fallait qu'elle se prépare à pratiquer une gymnastique délicate. Ses jambes se retrouvèrent dans un angle insolite qui

découvrait l'ourlet de ses bas, puis elle s'étira suffisamment pour saisir la brochure entre le pouce et l'index.

Heureuse d'avoir réussi son exploit, elle s'éventa un peu avec la brochure puis, à bout de souffle, replaça la courroie de son sac de voyage sur son épaule. Ce satané sac lui donnait une démarche aussi instable que du linge mis à sécher en plein vent.

— Pourquoi de telles choses n'arrivent-elles qu'à moi ? pesta-t-elle tout haut.

— Parce que vous vous imaginez que le destin s'acharne particulièrement sur vous, répondit une voix grave non loin de là.

Diable...

Éberluée, Sadie se retourna et vit la silhouette d'un homme qui se découpait à contre-jour sur le pont d'un énorme yacht dépassant la taille du *Nomusa*. Clignant des yeux, elle entendit un cliquetis métallique et sentit une odeur d'huile à moteur mêlée à celle d'eau savonneuse. Cet homme était-il un quelconque réparateur ?

— Excusez-moi. Qu'est-ce..., dit-elle en se servant de sa main en guise de visière pour dévisager la mine de cette personne, apparemment athlétique.

— Je vous regardais..., dit l'inconnu.

— ... Et écoutiez aussi ma conversation, non ?

— Oui, et ce que vous disiez aussi auparavant. Ce n'est pas de ma faute, vous parliez si fort...

— Vraiment ? Je...

— Vous vous demandiez pourquoi de telles choses n'arrivaient qu'à vous, coupa-t-il. Je devine que bien des choses perturbent vos projets, n'est-ce pas ? Eh bien ! Si c'est ce que vous pensez, c'est ce qui vous arrivera. L'astuce est d'espérer que tout se passera pour le mieux, mais que le pire pourrait toutefois survenir...

L'homme avait un accent londonien. Elle ne s'attendait pas à cela et nota que cet accent était un peu plus prononcé que le sien, qu'elle avait plus ou moins appris à assumer. Elle se sentait mal à l'aise au sein de toute cette opulence, et elle avait trouvé quelqu'un d'un milieu qui ne semblait pas trop éloigné du sien. Décidément, sur la Riviera, on ne trouvait pas seulement des gens bourrés de fric et des bonnes femmes à tiaras de diamants. Elle se mit à penser que, cette fois-ci, elle n'avait pas eu la chance de tomber sur la bonne journée.

— Certaines personnes prétendent que nous créons notre propre chance chaque fois que nous la sollicitons, lui dit l'homme avec une voix indubitablement souriante.

Elle pensa que c'était elle qui, d'habitude, se sermonnait pour adopter une attitude positive et pour affirmer que la coïncidence avait bon dos. Mais qui était donc ce type ?

— En tel cas, pourquoi vous montrez-vous si négative, aujourd'hui ? reprit-il. Je vous ai observée précédemment, avec votre air goguenard...

— Vous écoutez aux portes, maintenant !

— Peu importe. Tenez, nous avons le soleil, de l'air frais, des vêtements sur le dos et des chaussures aux pieds. Certaines personnes disent que c'est tout ce dont nous avons besoin.

— Mouais, mais les personnes dont vous parlez devraient endurer mes chaussures pendant quelques

heures, car elles me font très mal aux pieds...

Il semblait regarder ses pieds, mais le soleil aveuglant ne permettait pas encore de discerner nettement les traits de l'homme. Était-il vieux, jeune, sain d'esprit ou avait-elle affaire à quelque tueur en série en puissance ?

— Non, je ne porterais jamais ce genre de souliers, même contre salaire, excepté le dimanche..., lança-t-il en riant.

Encore un je-sais-tout...

— Les bikinis, les paréos, les pantalons corsaires, à la rigueur les chaussures de tennis font partie du code vestimentaire de ces yachts, précisa-t-il.

Oui, encore un de ces je-sais-tout qui me prend pour une conne...

— Je ne le sais que trop bien, répliqua-t-elle en ajustant sa veste, mais, en fait, il y a une raison pour laquelle je suis habillée ainsi...

— Laissez-moi deviner... Ça y est, je l'ai : vous êtes ici pour célébrer l'anniversaire de Mario qui a lieu aujourd'hui, n'est-ce pas ? Mais je crois que nous avons commandé une policière...

— Je ne suis pas plus policière qu'effeuilleuse-surprise !

— Je ne faisais que vous taquiner. On ne célébrera son anniversaire que vendredi...

Un je-sais-tout vraiment malin, pensa Sadie, qui ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en piétinant sur place afin de soulager ses pieds endoloris.

— Alors, que faites-vous là ? lui demanda-t-il. Vous n'avez pas l'air de faire partie de la bande de rupins faisant du *shopping* de yachts...

— Vous me dites en somme que je ne suis pas à ma place ici. Et vous donc ! Avec votre accent londonien...

Elle entendit un rire étouffé. *Touché ! Le monsieur...*

— Alors, selon vous, à quoi ressemblent les richards qui traînent sur les yachts ?

— Oh ! Je ne sais pas : des gens empesés, hautains, chiants au cube et, sérieusement, mais alors vraiment sérieusement, peu attirants. Vous ne ressemblez aucunement à cette engeance.

Cet homme est diabolique.

Chaque fois qu'il la mettait en colère, il s'arrangeait pour la désarmer.

— Vraiment ? susurra-t-elle comme une adolescente. Ainsi, vous pensez que...

— C'est vrai. Vous n'êtes pas empesée, lui affirma-t-il en profitant habilement du compliment qu'il venait de lui faire. De toute façon, vous n'avez pas répondu à ma question. Que venez-vous faire ici ?

Sadie le regarda et se demanda ce qu'elle était venue précisément faire dans cette galère de luxe. *Je suis venue foutre un bordel royal en partant toute seule à l'aventure. Voilà ce que je suis venue faire...*, estima-t-elle.

Elle grimaça en évoquant son voyage par avion, et se sentit toute bête d'avoir voyagé en classe Club. Personne de ses connaissances ne l'avait fait. Dans son milieu, le chic débraillé était plutôt de mise. Puis ses bagages s'étaient égarés, et elle avait accepté de se rendre au quai en auto-stop grâce à d'aimables dames rencontrées dans l'appareil. À cause d'elles, sa curiosité avait été suffisamment piquée pour jouer

les pique-assiettes, mais cela était vraiment de sa faute. Cette suite d'événements avait engendré une situation gênante. Et maintenant, elle se trouvait entraînée dans une conversation surréaliste avec un matelot de pont bizarre qui, de toute évidence, la prenait pour une sorte de dinde. Peut-être avait-il raison.

— En fait, je pense que je suis un peu perdue, avoua-t-elle en fin de compte.

— Perdue dans la vie ou juste perdue aujourd'hui ? lui demanda le matelot en descendant la passerelle.

À la vue de l'homme, Sadie, qui avait d'habitude la répartie acerbe, se trouva prise au dépourvu. Il était élancé et svelte, attirant, avec une beauté fruste et une disponibilité un peu insistante, à condition d'aimer ce genre de spécimen. C'était le cas de la voyageuse. Le problème était que son cœur tout palpitant ignorait qu'elle se trouvait en période d'abstention de toute relation avec la gent masculine.

Il portait des shorts. Rien que ça. Les seuls objets qui séparaient leurs corps étaient une paire de jeans coupés maculés de graisse et une clé à molette.

Elle se mit à soupirer langoureusement une première fois instinctivement, mais en toute conscience, puis émit une sorte de gémissement.

Cet homme était vraiment très beau. Elle s'éventa avec la brochure qu'il remarqua.

— Je vois que vous avez fait une visite, aujourd'hui. Vous voyez, vous n'êtes pas du tout perdue. Le bateau où je me trouve est le *Nomad*. Le *Nomusa* mouille à quelques places plus loin.

Il essuya ses mains avec un chiffon crasseux qu'il tira de sa poche, et sourit. Sadie était intégralement en transe.

L'avantageux matelot attendit les commentaires de Sadie, mais elle demeurait coite. Aussi lui décocha-t-il un sourire ravageur.

— Oh ! répondit-elle en retard. Vous voulez dire le bateau bleu, là-bas ? Oui, j'en ai fait le tour. *Nomusa* signifie « miséricordieux » et...

— Et ?

Elle n'avait aucune idée de ce qu'il lui demandait. S'était-il aperçu qu'elle avait perdu ses moyens ?

— Et qu'en pensez-vous ? Je veux parler du bateau bleu...

Bon sang ! Va-t-il continuer à m'interroger là-dessus ? Je ne peux lui dire que je n'avais rien à faire sur ce yacht, que j'avais tout simplement commis une intrusion par curiosité, et pour siffler une coupe de champagne à l'œil.

— Eh bien ! Ce n'est pas précisément ce que je cherchais, poursuivit-elle d'un air mi-figue, mi-raisin.

— Pourquoi ? Il n'était pas suffisamment gros pour vous ? demanda-t-il d'une voix presque ronronnante.

Il grimaça du coin des lèvres et Sadie se retrouva comme un lièvre aveuglé par les phares d'une voiture. Elle se mit alors à rougir sérieusement, tandis qu'il avançait sur la passerelle.

— Recherchez-vous quelque chose de plus gros ? s'enquit-il.

Les shorts et les cuisses de l'homme s'approchaient dangereusement du champ de vision de Sadie. En fait, le spectacle était à la hauteur de ses yeux.

Seigneur... Mais il parle de son entrejambe ! Serait-ce vraiment le cas ?

En fait, cette partie de l'anatomie de l'homme ne se trouvait plus qu'à environ un mètre d'elle, séparée par une couche de denim. Que pouvait-elle faire et que pouvait-elle dire ? La première chose était de cesser de fixer l'endroit litigieux. Aussi tourna-t-elle son regard vers la droite.

Ça semble suffisamment volumineux, songea-t-elle, tandis qu'elle essayait de donner le change tout en ne pouvant s'empêcher de regarder. Après tout, il y avait bien longtemps qu'elle avait vu un homme dénudé...

Elle tenta de se raisonner. Arrête-moi ça, Sadie. À mille kilomètres de chez moi, tu peux bien faire semblant de marchander le prix d'un yacht, mais tu ne peux revenir à la maison avec un membre d'équipage sous le bras, comme ce tapis que tu avais rapporté de Turquie.

Ah ! La Turquie. C'était la première fois qu'elle s'était rendue seule à l'étranger après s'être séparée de Stuart. Bonté divine ! Était-ce vraiment possible ? Quatre années déjà...

Elle cligna des yeux. Toute la marina lui sembla floue. Ce n'était pas le moment de tomber malade. Maudits soient les médicaments contre le mal des transports dans un estomac vide ! Maudits soient les minuscules canapés que les riches qui visitent les yachts à vendre se gardent bien de consommer. Et au diable les parfums hors de prix dont l'odeur a des relents de crème solaire à la noix de coco, attributs d'une décadence à mille lieues d'une vie normale. Sadie se trouvait donc bien loin de ses repères habituels. Qu'est-ce que cet homme pouvait avoir de spécial ?

— Il est suffisamment gros, mais pas assez long..., ne put-elle s'empêcher de répondre.

Pourquoi, Sadie ? Pourquoi dis-tu ça ? Tu sais très bien que tu joues les allumeuses.

Étaient-ce ses frustrations refoulées qui tentaient de se libérer ? Peut-être. Il n'y avait là rien de mal, car cela lui était arrivé auparavant. Un soir, un bel agent de police avait frappé à sa porte pour lui demander si elle n'avait rien vu de suspect, car une maison du voisinage venait d'être cambriolée. Et qu'avait-elle fait ? Elle l'avait laissé entrer et lui avait demandé de lui montrer sa matraque !

Avec ce beau marin juste à un mètre d'elle, Sadie retrouva sa libido de célibataire et sentit de curieuses titillations dans ses entrailles – des sensations un peu oubliées qui lui semblaient étranges, mais délicieuses.

De toute manière, je ne reverrai jamais ce type. Au diable les hésitations ! Elle esquissa un sourire narquois que le matelot ne manqua pas de remarquer. Il fronça les sourcils, ébaucha à son tour un sourire, puis grimaça d'un air langoureux.

Le visage de l'homme la fascinait. Il était très expressif, mais avec quelque chose de mystérieux. Bronzé, sans aucun doute par sa vie en mer, quelles autres histoires pouvait-il raconter ? Le matelot avait de profonds yeux bleus et des cheveux blonds. Dans une autre existence, dans des circonstances différentes et avec des pommettes plus régulières, il aurait pu faire un James Bond très honnête au cinéma.

Elle se ressaisit brutalement en pensant à l'importance de son voyage. Elle trouva cela regrettable, mais il n'était pas question de raviver sa libido somnolente. Pas pendant ce périple en tout cas, pas plus qu'au cours de ceux qui suivraient peu après, du moins tant que ses filles ne seraient pas inscrites à l'université. Il n'était pas question non plus de se laisser aller tant qu'elle ne se serait pas prouvée à elle-même et à son entourage qu'elle était fort capable de se débrouiller toute seule. Voilà ce que Sadie-la-raisonnable se disait. D'ailleurs, sa mère abondait dans le même sens.

— Alors ?

— Et puis ? répondit-il.

— De quelle manière sort-on d'ici ? demanda-t-elle en changeant de ton.

— De la même manière dont vous y êtes entrée, articula-t-il en remarquant ce changement.

— O.K. Heureuse de vous avoir rencontré. Merci et au revoir, dit Sadie en s'éloignant.

J'ai manqué là une belle occasion. C'est une honte. Peut-être reviendrai-je demain après la réunion. Il sera peut-être encore là ou alors il aura pris la mer à la marée du matin, spécula-t-elle. Elle regarda en arrière et vit qu'il souriait toujours, tout simplement, et qu'il la surveillait... en train de marcher jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive qu'elle se dirigeait dans la mauvaise direction, ce qui la forçait à se retourner et à revenir sur ses pas.

— Ce n'est pas par là que je suis arrivée, n'est-ce pas ? fit-elle d'un air piteux lorsqu'elle fut rendue à sa hauteur.

— Non, murmura-t-il en s'empêchant de rire. C'est par là...

— Vous auriez pu me le dire..., répliqua-t-elle.

— Je contemplais le panorama...

— Êtes-vous toujours aussi ringard ? lança-t-elle en étouffant à son tour un éclat de rire.

— Seulement avec des gens de ma propre espèce, rétorqua-t-il, alors qu'elle n'était plus sur ses gardes.

De ma propre espèce... Houla ! C'est une raison de plus pour ficher le camp d'ici, statua-t-elle.

— Il faut que j'y aille, vraiment. J'ai une réunion importante demain, insista Sadie en fixant les yeux incrédules de l'homme de pont.

Puis, comme un signal se manifestant à temps, son téléphone sonna dans son sac.

— Excusez-moi un instant, dit-elle en saisissant son portable et en répondant.

Médusé, Mac était aux anges. Il remonta la passerelle, ramassa son chiffon grasseyé et se remit à essuyer une pièce de métal poli en regardant Sadie se débattre avec son téléphone, sans toutefois pouvoir entendre ce qu'elle disait. Son visage reflétait un certain amusement. Une question insoluble le tracassait. Que pouvait-il bien y avoir chez les femmes transportant des sacs à main surdimensionnés ?

Habile à repérer la provenance des gens à l'oreille, il en conclut que l'accent de cette femme était proche de celui de sa propre région. Le sud de Londres peut-être, ou plus probablement le Surrey. Elle n'appartenait certainement pas au monde des propriétaires de yachts, mais il n'en était pas moins curieux. S'il s'agissait d'une inspectrice portuaire, pourquoi prenait-elle des notes ? Était-elle en mission de reconnaissance ? Peut-être faisait-elle partie d'une équipe de cinéastes. Une chose était certaine : il n'avait jamais rencontré de femme d'affaires perchée sur de tels talons.

Mac réfléchit. Il s'assit sur une chaise longue, se passa les mains dans les cheveux et prit une gorgée d'eau dans une bouteille. Sur une colline éloignée, quelque chose scintilla, mais il ne put dire ce que c'était avec précision. Par contre, le spectacle qui s'offrait plus près de lui était beaucoup plus intéressant. Il se mit à observer cette femme étrange en se demandant ce qui pouvait autant énerver celle-ci.

— Mais, Monsieur Rosebery, croyez-moi : le salut est pratiquement à notre portée, disait Sadie d'une

voix étouffée. Ce ne sont pas des histoires à dormir debout, je vous assure. D'ailleurs, tout comme moi, vous avez lu l'article, n'est-ce pas ? Non, en fait, toutes les dépenses étaient remboursées. Ça ne m'a pas coûté un penny. C'était ma récompense. Certes, Hawaï a représenté un travail ardu. Vraiment. Ça a chauffé et la pression était constante, tout particulièrement lorsqu'on m'a présenté cette affaire... Vous voyez le type qui me remet le prix à gauche de la photo ? Eh bien ! C'est Bill Galloway ; il embouteille cette eau qui s'appelle Frish à Maui. Ils veulent que je les aide pour leur campagne internationale de commercialisation et... Bien sûr, je ne quitte pas...

Il ne me manque plus que cela... Si seulement le directeur de cette banque n'était pas l'un des ex-maris de sa mère, peut-être cesserait-il d'agir comme son tuteur et lui ficherait-il la paix. Sadie approchait certainement la limite de sa marge de crédit. Et pourquoi refuseraient-ils un chèque non approvisionné de quarante livres sterling et vous factureraient-ils trente livres pour la peine ? Ça ne tenait pas debout... Elle commença à compter sur ses doigts, puis releva la tête. Monsieur Matelot-beau mâle leva sa bouteille d'eau, comme pour porter un *toast*. Situation bizarroïde...

Elle sourit et éleva la main pour répondre au salut de Mac. La bretelle de son sac de voyage glissa de son épaule sur quelques centimètres. Elle tourna le dos à son admirateur et s'appuya sur la balustrade. Curieusement, maintenant qu'il s'était assis pour l'observer, elle trouva plus confortable de s'appuyer sur la balustrade. Cette position mettait discrètement en valeur la partie postérieure de son anatomie, sous le prétexte d'assurer son équilibre. Le hasard faisait évidemment bien les choses...

— Oui, bien sûr, dès qu'il y aura des changements, je vous le ferai savoir, reprit-elle en poursuivant sa conversation téléphonique.

Elle se rappela alors que le directeur de la banque était particulièrement insistant, plus exigeant que la moyenne, ce qui signifiait pour elle davantage d'emmerdements. Elle ravala sa salive et essaya de se montrer confiante.

— Oui. Ça doit... C'est très fâcheux, mais dans trente jours, tous ces problèmes peuvent être résolus et vous n'aurez plus à me rappeler. Je m'excuse d'ailleurs le plus patement pour tous ces dérangements.

Situation délicate...

Il lui semblait maintenant que son téléphone palpitait. Elle l'aurait juré. N'était-ce pas plutôt son imagination ? Tenter une ultime approche dès que son interlocuteur aurait la bonne idée d'arrêter de parler.

— Monsieur Rosebery, que pensez-vous de ça ? Je pourrais toujours vous envoyer ma mère pour vous présenter le topo sur ces nouvelles possibilités. Vous vous souvenez du plaisir qu'elle a eu de traiter avec vous... Non ? Elle a fait ça ? Si vous me le dites... Je suis désolée d'apprendre cela. Avez-vous essayé d'enlever les dégâts avec du détachant ?

Qu'est-ce que ma mère avait pu bien faire et qu'elle ne m'avait pas dit ? se demanda Sadie. *Changeons rapidement de sujet.*

— Et comment se porte la nouvelle M^{me} Rosebery ? Parfait... Non, je n'ai personne dans ma vie pour le moment. Je suis toute à mes affaires. Oui, des affaires parfaitement légitimes..., reprit-elle en se rappelant qu'il fallait penser positivement. En fait, j'ai déjà trouvé un investisseur pour la société Frish, et ils me rémunèrent très bien pour les aider à conclure ce marché et pour effectuer le suivi. Voilà pourquoi tout pourrait se régler dans les trente jours. Ce sera confirmé, euh... demain.

Sadie fut heureuse que son interlocuteur ne puisse pas la voir se croiser les doigts derrière le dos.

— Bientôt... Oui, bientôt, dans mon compte... L'argent sera viré dans peu de temps. Cela compensera commodément mes prochains débits, n'est-ce pas ? N'est-il pas curieux de constater comment l'univers fonctionne parfois de mystérieuse manière ?

Sadie eut un moment d'hésitation. Elle détestait mentir, car l'une de ses qualités primordiales était l'honnêteté, ce qui n'avait pas été le cas au cours de ce voyage, semblait-il. Il ne s'agissait pas vraiment d'un mensonge. Les enjeux étaient sur la table, l'investisseur milliardaire devait la rencontrer le lendemain et l'affaire pouvait théoriquement être conclue dans une trentaine de jours.

En outre, tel qu'elle l'expliquait à M. Rosebery, soudainement attentif, ce n'était qu'une question de temps. Ce qu'elle ne lui avait pas dit, c'est qu'autrement la société Frish, la FrishCo, était prête à accepter l'offre d'un concurrent. C'étaient là des délais très courts pour des gens normaux. Mais même son prétentieux directeur de banque et ex quasi-beau-père devait admettre qu'il n'y avait rien de normal chez Sadie, y compris son refus de l'appeler par son prénom dès qu'il s'était séparé de sa mère. *Le formalisme est une bonne chose en affaires, pensa-t-elle... à moins de voyager en classe Club.*

— Oui, Monsieur Rosebery, conclut-elle, je vais voir ce que je peux faire pour approvisionner le compte dans les plus brefs délais, mais je puis vous assurer que rien, mais alors rien du tout ne peut faire avorter cette affaire...

Il semblait prendre au sérieux ses affirmations. Dieu merci ! Reconnaisante pour ce sursis, Sadie raccrocha et rangea une fois de plus le téléphone dans son lourd sac. Elle se sentit fatiguée. Il faut dire qu'elle l'était depuis quelques jours. En vérité, il était bon pour elle de changer d'air et du train-train quotidien consistant à gérer en pigiste sa microentreprise, de s'éloigner de tout, ne serait-ce que pour une nuit. De toute façon, l'argent pour la surveillance de ses filles et les prêts que lui avait consentis la Banque Maman fondaient comme neige au soleil.

Sadie sourit, puis s'approcha pour dire une fois de plus au revoir à Monsieur Matelot-beau mâle. Il était temps de revenir à la réalité.

— Pourquoi partez-vous déjà ? D'autres bateaux à visiter ? demanda-t-il en s'approchant d'elle. Je parie que vous, les agents, en visitez plusieurs au cours d'un même voyage. Pas vrai ?

— Je ne suis pas un agent. Ni double, ni secret, ni provocateur, ni quoi que ce soit !

— D'accord. Alors vous êtes peut-être une administratrice commerciale de la concurrence ? ajouta-t-il en montrant le *Nomusa* d'un signe de tête. Travaillez-vous avec Rigby ? Ou alors Geller & Geller ?

— Non, en fait..., dit-elle en hésitant. *À quoi bon lui expliquer et même seulement commencer ?* Écoutez, je dois vraiment m'en aller. Ravie d'avoir fait votre connaissance, et ne vous en faites pas : quelqu'un d'autre se pointera dans les parages et vous pourrez à nouveau écouter aux portes !

Il se contenta de grimacer. Il sentait que cette femme était d'humeur charmeuse, malgré son petit air supérieur. Elle imprima un léger mouvement de va-et-vient à son sac de voyage pour se donner une contenance, mais les satanés pavés ronds du débarcadère faisaient de leur mieux pour déséquilibrer les hauts talons de cent quinze millimètres des escarpins fantaisie Jimmy Choo que Sadie avait empruntés à sa sœur, qui aimait le luxe. Pour éviter de les abîmer en marchant, elle sautilla. Le matelot parut amusé, condescendant peut-être, elle n'aurait su le dire.

— Excusez-moi, mais ce ne sont pas les souliers idéaux pour la circonstance, n'est-ce pas ? lui fit-elle remarquer.

— Je ne dirais pas ça, lui répondit-il en fixant ses pieds d'un air inspiré.

Puis, leurs yeux se rencontrèrent, et il y eut un moment de silence.

— Enchantée de vous avoir rencontré, lui dit-elle en lui tendant la main.

Il ne trouva pas que cela était une bonne idée, car ses mains venaient juste de tripoter le chiffon plein de graisse. Le regard de Sadie trahissait sa déception.

— Moi également. Rendez-vous à la prochaine journée portes ouvertes et n'oubliez pas que le rivage est de ce côté-ci... Oh ! Bonne chance pour découvrir votre « bateau de rêve »..., ajouta-t-il en lui faisant un clin d'œil.

Ce diable d'homme avait-il deviné ses pensées ?

Sadie remonta une fois de plus la bretelle de son sac de voyage et, pour la deuxième fois, la brochure tomba sur le sol. Alors qu'elle se livrait une fois de plus à des contorsions pour la ramasser, elle vit qu'on l'observait au moment même où elle laissait tomber les luxueuses lunettes de soleil de sa sœur. *Je suis vraiment maladroite*, pensa-t-elle.

Avant qu'elle puisse dire quoi que ce soit, l'homme se précipita et se saisit de la brochure et des lunettes, et lui tendit ces objets sans dire un mot, en souriant. Cette fois-ci, elle nota qu'il était pieds nus. Leurs doigts se touchèrent, et elle ressentit comme une décharge électrique à travers tout son être.

— Merci..., se contenta-t-elle de dire.

De plus près, elle pouvait maintenant voir les mèches de cheveux argentés qui ornaient ses tempes, ce qui le rendait encore plus séduisant. Ses yeux, d'un bleu profond comme celui de l'océan, l'examinaient d'un air prospectif. *Je me demande comment il embrasse...*

Elle se sermonna. Son corps se rebellait. Il serait possible, mais seulement possible, bien sûr, de poursuivre ce flirt si loin de son foyer. Qui sait ? Peut-être que cela lui redonnerait un peu de cette inébranlable confiance en soi que Sadie possédait à l'époque de ses études universitaires, il y a des lustres... En fait, une décennie et demie. Un peu de stimulation de son amour-propre ne serait pas de refus avant d'affronter l'angoissante réunion à neuf heures, le lendemain matin. Cela vaudrait mieux qu'un verre de vin. Peut-être que, pour une fois, il serait bien pour elle de ne pas être raisonnable, de transgresser les règles, bref, de se montrer sous son vrai jour. Comme le disent certaines personnes : ce qui se passe à Monaco demeure à Monaco... Une voix étrangère brisa la tension.

— Avez-vous bientôt terminé, Mac ? Il me faut bientôt me rapprocher du rivage...

Un homme plus âgé, distingué et en uniforme fit son apparition et fronça les sourcils en apercevant Sadie.

— Aïe, aïe ! Capitaine...

L'officier leva les yeux au ciel, et il entra dans le bateau en grommelant.

Sadie revint sur terre.

— Je suis désolée, je ne voudrais surtout pas vous retarder dans votre travail et vous attirer les réprimandes de votre boss..., exprima-t-elle à Mac.

— En fait, c'est moi le boss, dit-il en grimaçant.

Sadie fixa son short élimé et ses mains pleines de cambouis. De plus, son accent populaire londonien ne

trompait personne. Elle savait reconnaître les balivernes.

— Hum... Je n'en doute pas, répondit-elle à Mac, qui l'observa bizarrement. Sérieusement, on dirait que ce capitaine ne plaisante pas sur la discipline. On n'aurait pas envie de le contrarier. Je devine qu'il est le patron du bateau, non ?

Mac hésita, puis se mit à rire.

— Eh bien ! Oui, c'est le patron du bateau...

— Et alors ?

— Vous avez raison. Il ne nous viendrait pas à l'idée de contrarier le capitaine Wiltshire. Nous ne voudrions pas le mettre en colère. C'est un vrai négrier pour nous, les simples hommes de pont. En fait, lorsqu'il est d'humeur maussade, il serait capable de vous larguer à la flotte aussi facilement qu'il vous dévisage.

— Alors, avant qu'il vous refile une ration supplémentaire de rhum en guise de récompense, vous feriez mieux de frotter le pont, de crier : « Ohé du navire ! » ou je ne sais quoi, ironisa-t-elle en utilisant de vieux clichés de la marine à voile.

Elle commença à faiblir sous le regard perçant et inquisiteur de Mac.

— Hou ! Hou ! On dirait que vous connaissez le langage des loups de mer ! Pas étonnant que vous ayez eu l'œil sur un *cruiser*...

— Un quoi ?

— Un yacht à moteur, le « bateau » de votre brochure. Ça, c'est un *cruiser*, précisa-t-il.

— Ah ! Bon... et alors, c'est un quoi, votre *Nomad* ? demanda Sadie en grimaçant.

— Oui, ceci est le *Nomad*, répondit-il fièrement. Un superyacht, un Ferretti Custom Line 124.

— Je vois, je vois... Un « superyacht », répéta-t-elle d'un signe affirmatif, en s'interrogeant s'il lui racontait encore des histoires et si la description qu'il donnait de son bateau était exacte.

De toute façon, sans attaches sur la Côte d'Azur, parmi toutes ces couleurs et tous ces personnages, elle se sentait insouciante et prête à envoyer ses inhibitions se promener. Mais liberté et champagne ne font pas bon ménage. Sadie faisait preuve d'honnêteté avant de se laisser griser. Elle se pencha vers Mac et lui demanda si elle pouvait lui confier un secret.

— Seulement si vous ne vous sentez pas obligée de me tuer ensuite...

— En réalité, je n'avais pas l'intention d'acheter un bateau... enfin un *cruiser*. Je ne faisais que tuer le temps. Le vendeur m'a prise pour quelqu'un d'autre, voyez-vous. Alors, promettez-moi de ne pas le dire à qui que ce soit. Bref, j'ai joué les pique-assiettes.

— Dites-moi pas..., commenta-t-il en se rapprochant si près qu'elle put sentir son entêtante odeur de mâle.

— C'est ainsi..., reprit-elle en se disant qu'elle ne pouvait pas lui avouer tout de même que le seul bateau qu'elle avait jamais possédé n'était qu'un jouet d'enfant.

Il se mit à rire, un rire grave qui se répercutait dans l'air. Un rire communicatif.

— Mais je vais vous dire quelque chose, poursuivit-elle, consciente de parler pour ne rien dire, lorsque

je gagnerai mon prochain million, je considérerais certainement cette offre...

— Ah ! Vous êtes donc de ces marins d'eau douce qui assistent à toutes les mises en vente de yachts, mais qui ne signent jamais sur la ligne pointillée...

— Que voulez-vous que je vous dise : il y a trop de bateaux et pas suffisamment de temps...

— Je pensais que vous alliez parler d'hommes...

— Non, pas de temps non plus pour les bonshommes... à moins qu'ils ne soient pleins aux as ! rétorqua Sadie en riant nerveusement.

Le matelot n'eut guère envie de rire. Sorti de nulle part, le capitaine réapparut soudainement.

— Mac, puis-je vous dire un mot ? s'informa ce dernier.

Sadie sursauta légèrement.

— Ça ne peut pas attendre ? Je suis un peu... occupé, répondit Mac.

— Mieux vaudrait régler cela au plus vite, ordonna le capitaine, qui leur faussa compagnie une fois de plus en bougonnant.

Mac hésita, se retourna pour obéir et toucha le bras de Sadie.

— Attendez-moi une minute, voulez-vous ? J'aimerais vous poser une question...

— Euh... O.K., fit-elle avant de prendre le temps de réfléchir.

— En fait, montez sur le pont et installez-vous confortablement sur la chaise longue qui se trouve là-bas, mais enlevez vos souliers avant d'emprunter la passerelle...

— Vous voulez rigoler ou quoi ?

— Non, il s'agit d'un protocole. Si vous voulez devenir une riche propriétaire de yacht, mieux vaut s'y conformer tout de suite !

Puis, il remonta sur la passerelle et disparut.

Sadie resta seule, en proie à d'insolubles problèmes de conscience. Son sentiment d'appréhension se trouvait subjugué par un bouillonnant désir de flirter. Elle se frotta la poitrine pour calmer les palpitations qui l'assaillaient une fois de plus, tout en s'efforçant de penser à la présentation cruciale qu'elle devait faire demain devant une assemblée de gens très graves. Elle prit une grande respiration, se déchaussa et escalada lentement la passerelle en tenant bien la rampe.

Qu'est-ce que je fous là ? se demanda-t-elle.

La jeune Sadie n'aurait pas hésité à se défouler lors d'une soirée déjantée, mais la Sadie plus âgée avait enterré tout ça avec les minijupes, les camisoles ultracourtes, et le piercing de son nombril qu'elle avait eu du mal à réutiliser après que le moniteur du village de vacances de Center Parcs ne voulut pas la laisser descendre en rappel, à moins qu'elle retire le bijou qui ornait sa petite bedaine.

Je ne suis plus cette personne. Je n'ai rien à faire ici.

Elle secoua la tête et s'apprêtait à faire marche arrière lorsque Mac réapparut à la porte. Il souriait, mais semblait avoir été durement réprimandé. Le capitaine le rappela brièvement à la porte du carré, marmonna quelque chose à demi-voix, s'attarda un peu et s'en alla. Mac roula des yeux d'un air excédé, puis revint.

— Je m’excuse de ce contretemps. Où en étions-nous ?

— En train de nous dire au revoir, je crois. Bonne chance avec votre mégayacht...

— Superyacht.

— Ce terme existe-t-il vraiment ?

— Oui, ça existe.

— Eh bien ! Alors... Maintenant il faut vraiment que j’y aille. Elle se redressa et se prépara à se rechausser.

— Pas ici, dit-il en allongeant le bras pour l’arrêter. Le capitaine vous tuera si vous faites des marques sur son précieux pont que j’ai frotté pendant une heure !

Pour Sadie, le reste se déroula comme dans un film au ralenti. À moitié rechaussée, une de ses jambes la trahit et partit d’un côté pendant que sa cheville s’en allait de l’autre. En déséquilibre, elle manqua de tomber par-dessus bord, puis atterrit dans les bras grand ouverts de Mac.

En revanche, son sac de voyage choisit de prendre la poudre d’escampette, sa bretelle se libéra et, avant que sa propriétaire ne puisse faire quoi que ce soit, il décrivit un élégant arc de cercle, passa par-dessus le bastingage puis, dans un bruit mat, tomba à la mer le long de la coque, quelques mètres plus bas.

— Oh ! Mon Dieu ! Il est en train de couler ! Il coule ! cria-t-elle en s’approchant dangereusement du bastingage.

— Salut les dégâts ! Tenez bon ! avertit Mac en l’écartant.

— Ma vie est dans ce sac !

— Raison de plus pour le récupérer, n’est-ce pas ? Permettez-moi..., dit-il en sautant à l’eau avec souplesse.

Sadie était sans voix et ressentit une faiblesse dans les genoux en s’approchant pour mieux voir. Elle cligna des yeux, respira un grand coup et attendit que le plongeur remonte à la surface. *Mon Dieu, faites qu’il puisse me ramener mon sac...*

Son esprit tourna à une vitesse surmultipliée, échafaudant plusieurs scénarios sur l’attitude à adopter faute d’avoir un téléphone portable à sa disposition, d’autant plus qu’elle éprouvait des difficultés à se souvenir de son propre numéro à la maison. Les secondes passaient, et Sadie regardait à gauche et à droite, en haut et en bas. Déchaussée sur le pont d’un yacht de plusieurs millions de livres sterling, elle eut soudainement le sentiment que tout allait de travers. Elle aurait dû partir plus tôt, lorsque tout était normal, avant que la crétine qui était en elle ne commence à lui jouer des tours. *Pourquoi de telles choses n’arrivent qu’à moi ?* ressassa-t-elle. Quelques instants plus tard, elle sentit qu’on lui touchait le pied, tandis qu’elle entendait un gargouillis massif : c’était son sac de voyage le plus chic qui s’écrasait à ses pieds en dégorgeant son eau.

Disons, pour être précis, son unique sac de luxe. Peu importe si elle avait pu se le procurer à moitié prix à l’occasion d’un solde, elle en était très fière. Il s’agissait d’un cadeau payé conjointement par sa maman, sa sœur et ses deux filles en guise de cadeau de Noël et de la fête des Mères combinés.

Dieu merci, il n’était pas en cuir. Il avait coûté deux cents livres sterling et était en vinyle rouge de la designer d’accessoires de mode Lulu Guinness, avec une tête de reine en camée sur le côté du sac. Maintenant, la reine du PVC portait une barbe d’algues. Sadie regarda d’un air médusé son héros revenu

sur le pont. L'eau ruisselait sur ses épaules, sur la chaîne qu'il portait au cou, sur sa poitrine, sur ses abdominaux impressionnants, avant de cascader sur son short et sur ses cuisses bronzées. Il leva les bras au-dessus de sa tête et repoussa ses cheveux en arrière pour mieux voir.

C'est un vrai Chippendale, un vrai gogo-boy, pensa Sadie, pétrifiée. Il se pencha et, galamment, enleva les algues gluantes du sac, le pencha et vida l'eau de la Méditerranée sur le pont par la fermeture à glissière. Puis, il remit l'objet à sa propriétaire.

— Merci, fit-elle d'une voix rauque en le contemplant, tout dégoulinant, debout, triomphant.

— Ce fut un plaisir de sauver votre vie, milady, lui dit-il en s'inclinant.

— Vous n'avez aucune idée depuis combien de temps j'ai attendu que quelqu'un me dise de telles choses ! lui confia-t-elle d'un air rayonnant.

Puis, elle fut aussi surprise que lui lorsqu'elle enlaça son cou tout mouillé et qu'elle l'embrassa sur la joue.

— Sssmack ! C'était pour vous dire merci, lui souffla-t-elle en chancelant.

Mais au lieu de la laisser partir, il lui enlaça la taille et l'attira à lui jusqu'à ce que ses lèvres touchent les siennes.

Elle soupira.

— Et ça, c'est pour vous dire que vous êtes la bienvenue, lui murmura-t-il.

Il se pencha vers elle et, à la dernière minute, lui fit un baiser prolongé sur la joue, à la commissure de ses lèvres, un endroit particulièrement sensible chez elle. Ses genoux flageolaient légèrement, sous la poussée du désir qui la consumait. Lorsque cela fut terminé et qu'il eut effleuré une fois de plus ses lèvres en reculant imperceptiblement, elle ne s'éloigna pas de lui.

Pratiquement nez à nez avec son sauveteur, elle sentit son cœur battre plus fort et comprit qu'il fallait qu'elle s'en aille. Cependant, elle était littéralement hypnotisée par sa bouche, une bouche sensuelle qui venait de frôler ses lèvres. Son corps la trahissait. Il était toujours parcouru par une sorte de fluide électrisant, et elle en voulait davantage. Bien décidé, il la regardait fixement dans les yeux. Ils étaient si proches qu'elle pouvait presque goûter à ses lèvres, qui la fascinaient.

Ils se tinrent immobiles pendant un certain temps, les bras de Sadie autour du cou du matelot, les bras de ce dernier autour de la taille de la voyageuse. Il était ruisselant d'eau et à moitié nu, et cela était bon.

La tentation d'embrasser ces lèvres une fois de plus était irrésistible chez Sadie, mais elle n'était pas femme à se lancer dans une aventure qu'elle savait ne pas être en mesure de conduire à terme. Aussi recula-t-elle en poussant un soupir.

— Il y a longtemps que l'on ne m'a pas dit merci de cette façon, avoua-t-il.

— Et moi, longtemps que j'avais eu le besoin de remercier ainsi, répondit-elle en sentant ses joues rosir.

Il se mit à réfléchir.

— En fait, je pensais qu'il y avait un autre moyen pour vous de me remercier, lui lança-t-il d'un air presque timide. Je voulais vous demander... Pourquoi ne pas nous retrouver à terre ce soir ? Si vous êtes libre, bien sûr... C'est ma dernière soirée dans ce port. Le *Nomad* prend la mer demain.

— Oh ! Oh ! Le bon vieux stratagème de la nuit de plaisirs..., rétorqua Sadie d'un air dégagé.

S'il n'avait pas entendu son cœur battre auparavant, il devait l'entendre maintenant.

Il se contenta de sourire et fronça les sourcils. Il avait l'air vulnérable, comme dans l'attente d'un verdict. *Comme c'est touchant...*

Refuse, ma fille, et fiche-moi le camp d'ici ! pensait Sadie-la-raisonnable, qui se débattait avec sa conscience. Mais Sadie-la-rigolade était en train de prendre le dessus. Pourtant, à cette heure-ci, elle aurait normalement dû se trouver devant l'écran d'un ordinateur plein de données, de bilans et de marges d'autofinancement prévisionnels. Puisqu'elle était attirée par cette proposition comme par un aimant, c'était le comble du déchirement intérieur.

Tu connais pourtant chaque mot, chaque page, chaque élément audiovisuel de ta présentation...

Elle pensa néanmoins qu'en s'accordant un peu de repos et de romantisme ce soir, cela l'aiderait à avoir davantage confiance en elle demain, à mieux convaincre l'investisseur, le grand manitou au centre de toute cette affaire. Il suffisait de lui donner envie d'investir dans sa personne. Et qui n'aimait pas Sadie ? Elle plaisait certainement à ce matelot. Elle l'avait ressenti dans les réactions corporelles de cet homme ; elle l'avait vu dans ses yeux.

— Je ne suis pas certaine. J'ai des gens à rencontrer..., plaïda Sadie.

— Des endroits à visiter, je sais, je sais..., répliqua Mac, mais je vous le demande tout de même...

L'alerte au conte de fées sonna dans ses oreilles. L'idée de se rapprocher et de découvrir intimement le bel étranger lui semblait relever du domaine de la plus pure fantaisie. Pas une fantaisie vraiment, mais la vraie vie. À bien y penser, pour elle, le dernier mois avait été dans son entité quelque chose comme un rêve... Alors, pourquoi rompre le charme maintenant ? Elle avait remporté un concours, avait pris l'avion pour se rendre au bout du monde afin de recevoir son prix, et avait entrepris un voyage d'affaires complètement fou, mais prometteur, auquel elle s'accrochait du bout des doigts. Alors, pourquoi ne pas avoir une brève liaison ? Personne n'en saurait rien. Si elle ne faisait rien, il lui faudrait des mois, peut-être des années, avant de pouvoir jouir d'une si belle occasion sans obligation... du moins, si c'était ce que cet homme lui offrait.

— Alors ? demanda-t-il.

— Êtes-vous toujours aussi pressé ? laissa-t-elle échapper.

— Seulement avec les personnes en costume tailleur bleu marine hyper ajusté et en souliers parfaitement inadéquats.

— Même les femmes ?

Il se mit à sourire.

— Mac, j'ai besoin de vous et tout de suite, s'il vous plaît ! s'exclama le capitaine.

— Une seconde, Capitaine. Je finis tout juste et je suis à vous.

Il se tourna vers Sadie et ajouta :

— À moins que nous n'ayons seulement commencé...

Elle lui sourit et il fit de même. Il semblait vraiment radieux. Sadie ressentit comme un sentiment d'exaltation, comme une poussée d'adrénaline et le désir irrésistible d'esquisser un pas de danse.

— Comme ça, vous venez ?

Sa joie était si juvénile, si exubérante... Mais les interludes romantiques n'étaient pas au programme de Sadie au cours de ses voyages.

Et puis merde ! pensa-t-elle en prenant un air renfrogné.

— Écoutez... Si vous êtes trop occupée ou si vous ne voulez pas, dites-moi simplement non. Je manque un peu d'entraînement dans l'art de solliciter. C'est sans doute parce que vous êtes très attirante et si pleine de vie, lui avoua-t-il.

Elle se sentit rougir.

— De plus, je suis en train de fêter la fin d'une époque et j'aimerais beaucoup que vous vous joigniez à moi à l'occasion de cette célébration. Si cela vous convient, bien sûr, et à moins que vous ne caressiez d'autres projets...

— Ce n'est pas le cas.

— Peut-être y a-t-il quelqu'un d'autre...

— Ce n'est pas ça non plus.

— Et alors ?

— J'aimerais vraiment vous rencontrer ce soir...

— Mais je devine qu'il y a un « mais » à la clef...

— Mais, justement, voilà..., dit-elle en se mordant la langue.

Elle se garda d'invoquer l'excuse classique : « Je dois rentrer chez moi pour m'occuper de mes enfants. » Pour une fois, ce n'était pas le cas, car cela faisait précisément vingt-deux heures qu'elle roulait sa bosse à travers le monde. Elle prit une grande respiration.

— Mais cela voudrait dire bouleverser ma feuille de route, déjà très serrée, et reporter mes rendez-vous. Quant à demander aux membres de mon équipe de souper seuls ce soir, je suis certaine qu'ils n'apprécieront guère – et même pas du tout – mon absence, expliqua-t-elle en insistant sur chaque mot.

Elle n'avait pas plus de personnel que de souper élaboré en vue, mais elle jouait le jeu jusqu'au bout, d'autant plus qu'il y avait des lustres qu'elle avait passé une nuit blanche.

— Toutefois, il n'est pas impossible que...

Le visage du matelot s'illumina.

— En vérité, je suppose que ce ne serait pas la première fois qu'on prendrait quelques moments de détente en élaguant un peu un programme chargé, laissa-t-elle entendre en ponctuant ses paroles d'un geste grandiloquent.

— C'est également ce que je pense, acquiesça-t-il comme un toutou docile.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer combien les administratrices internationales dans mon genre sont surchargées de travail, renchérit-elle en se touchant le front d'un air mélodramatique.

— Je peux facilement l'imaginer, admit Mac.

— Aujourd'hui Monaco, demain Londres, Hawaï avant cela. Travail, travail et re-travail ! déclara Sadie, qui entraînait maintenant dans une sorte de jeu de rôle.

— Hawaï ? Vraiment ? demanda-t-il. Nous étions justement à Hawaï le mois dernier.

— Êtes-vous certain de ne pas me mener en bateau avec votre « mégayacht » ?

— Ah ! Ah ! Ce n'est pas seulement pour les œuvres de charité. C'est un superyacht, vous vous souvenez ? articula-t-il en tripotant la chaîne d'or et d'argent qu'il portait au cou et qui représentait un saint Christophe.

Il ne semblait pas nerveux, pourtant. Et même s'il l'était, cela ne le rendait que plus attachant.

— De toute manière, dit-il en changeant de sujet, vous avez trébuché sur mon pont. Vous vous en souvenez, peut-être, non ?

— Parfaitement.

— Alors, qu'est-ce que vous en dites ?

— Eh bien !... Ah ! Ah !

— Vous prolongez le suspense un peu trop longtemps, savez-vous ?

— Alors, souffla-t-elle d'un air coquin en posant un doigt sur ses lèvres, je dois vous avertir. Aux douze coups de minuit, je me change en citrouille, car je ne peux veiller très tard.

— Cela me convient. Il faut aussi que je me lève de bonne heure et, de toute façon, j'aime beaucoup les citrouilles, rétorqua-t-il en la fixant.

— Je parle sérieusement. Et la soirée seulement. D'accord ? Je veux dire qu'il ne faudrait pas que vous tiriez trop de plans sur la comète, le mit-elle en garde, en fronçant les sourcils.

— Eh bien ! Madame la femme d'affaires, vous serez certainement enchantée d'apprendre qu'il y a belle lurette que j'ai cessé d'échafauder de tels « plans », surtout avec des personnes que je viens tout juste de rencontrer...

— Cela fait deux, coupa-t-elle.

— Nous sommes donc des âmes sœurs. Les grands esprits se rencontrent et...

— ... les fous changent rarement d'idée, émirent-ils à l'unisson.

Elle s'esclaffa, et il se mit à rire sous cape.

— Disons vers sept heures, O.K. ? Dois-je aller vous chercher ? demanda-t-il.

— Non. Rencontrons-nous dans un endroit de votre choix. *Mieux vaut ne pas dévoiler l'adresse de mon hôtel, au cas où j'aurais affaire à quelque taré...*

— O.K. Pourquoi pas au Buddha Bar, à Monte-Carlo ? Vous connaissez ?

— Oui, répondit-elle, en se rappelant que le chauffeur de taxi qui l'avait amenée au débarcadère lui avait donné une poignée de brochures et qu'elle avait remarqué le nom de ce bar sur l'une d'elles. Le destin... la fatalité...

Il recula, lui fit un baisemain sans la quitter des yeux. Elle sentit un frisson lui parcourir la colonne vertébrale.

— C'est un rendez-vous, lui dit-il.

Un rendez-vous ! Une folle soirée avec Monsieur Matelot-beau mâle. Une soirée à être dans la peau de

quelqu'un d'autre, une femme que l'on désire. Quelqu'un qui ne soit pas cette vieille ennuyeuse de Sadie Samantha Turner...

Elle ramassa son sac de voyage imbibé d'eau et se pencha pour faire un bisou sur la joue de Mac en se retirant rapidement avant qu'il ne puisse faire quoi que ce soit.

— À tout à l'heure.

— N'avez-vous pas oublié quelque chose ? lui demanda-t-il en l'accompagnant sur la passerelle.

— Quoi donc ? répondit-elle en ouvrant grand ses yeux. Voulez-vous conserver cela ?

Elle lui tendit la brochure sur papier glacé.

— Je sais que vous aimeriez vous payer un de ces bateaux lorsque vous serez grand. Pour l'instant, vous pouvez toujours épingler une photo de ce yacht sur votre mur. Cela vous portera peut-être chance.

— Ah ! Ah ! Non, je veux parler de votre nom..., reprit-il. Vous avez oublié de me donner votre nom et je ne l'ai pas saisi pendant vos bruyantes communications téléphoniques. Je m'appelle Mac. Enchanté de faire votre connaissance, Mademoiselle... ?

Il lui fit un simulacre de révérence et lui tendit sa main.

— Plutôt Madame, dit-elle, en le pointant du doigt, et c'est également un plaisir de faire votre connaissance. Je m'appelle Sss...

Dès que Sadie entendit son vrai prénom résonner dans sa tête, elle se sentit sur-le-champ beaucoup moins aventureuse. Sa vie habituelle revint au premier plan avec tous ses tracasseries et, en une fraction de seconde, elle sut ce qu'elle devait dire.

— Samantha.

Faire semblant d'être quelqu'un d'autre lui avait fort bien réussi jusqu'à présent. Autant poursuivre le manège jusqu'au bout.

— Mais vous pouvez m'appeler Sam. Par contre, Mac, je ne veux plus que l'on m'espionne. D'accord ? le pria-t-elle en s'en allant.

— Entendu ! fit-il en lui serrant la main d'un air protocolaire. O.K., Sam. On se voit à sept heures.

Mac la regarda partir avec son déhanchement suggestif, jusqu'à ce qu'elle disparaisse parmi les touristes qui se promenaient sur le littoral.

Que diable se passait-il ? Il détestait mentir dans les meilleurs moments de son existence, bien qu'il ait souvent raconté des histoires dans les pires, à une époque où le mensonge faisait partie du jeu, tout spécialement dans sa jeunesse, lorsque des femmes étaient en cause. Mais tout le monde peut changer, n'est-ce pas ?

Quelle journée intéressante, se dit-il. Et elle n'est pas encore finie... Mac peaufina son travail, puis s'en alla d'un pas élastique, sans remarquer les scintillements occasionnels qui se manifestaient une fois de plus dans les collines surplombant la ville.

Mac n'était pas le seul à espionner. Tout au-dessus du port, quelqu'un s'affairait avec des jumelles, puis saisit un téléphone. Une vitre se ferma et une décapotable Mercedes SLK partit en trombe en direction de Monte-Carlo.

Mac se sentait retomber en enfance. Il se demandait ce qui avait bien pu arriver au gentleman imperturbable et sophistiqué qu'il était depuis qu'il avait plongé dans la mer à la recherche du sac de cette femme voluptueuse. En jouant avec sa chaîne, il se remémorait l'émouvante chute de reins de cette dame, déséquilibrée par les aspérités du débarcadère, et il se rappela à l'ordre. Qu'était donc devenue sa réserve habituelle ? Sa philosophie selon laquelle, en toute occasion, il fallait prendre les choses en faisant preuve de la plus grande équanimité ?

— Que diable se passe-t-il, boss ? s'enquit un homme au teint olivâtre, vêtu de blanc, qui l'attendait dans l'entrée d'une des portes donnant sur le pont.

Il tendit à Mac une serviette éponge et, tandis que ce dernier s'essuyait, une douzaine de visages qui observaient par les hublots et derrière des coins du bateau disparurent instantanément.

— Je me le demande moi-même, Mario..., répondit Mac.

— Elle a dit non ? J'ai hâte de raconter aux gars qu'elle a dit non. Dites-moi qu'elle a dit non, boss...

— Elle a presque dit non...

— Ce qui veut dire qu'elle a dit oui, maudit *playboy* de fils à papa, né du côté privilégié de la voie de chemin de fer...

Mac donna une vigoureuse bourrade sur l'épaule du cuistot, qui jura comme un charretier.

— Est-ce que vous soupez ce soir avec nous, les prolétaires ? chantonna Mario. C'est votre dernière nuit ici et j'ai préparé votre plat favori...

— Mets-moi une assiette de côté. Je ne suis pas sûr de la façon dont la soirée se terminera...

— *Mamma mia*, vous n'êtes pas certain, mais nous, nous le sommes et savons que ça fonctionnera, comme d'habitude...

— Autrefois, Mario. Autrefois...

— Chassez le naturel, il revient au galop... Peut-être moins rapidement, mais il revient toujours ! énonça-t-il, alors que tous deux rentraient dans le yacht.

Mac quitta son compagnon et, tandis que le langage imagé de ce dernier résonnait encore à ses oreilles, emprunta une coursive dont les murs étaient décorés d'un tas de photos de lui avec plein de dignitaires et de célébrités. Il y en avait beaucoup. On y voyait Mac en jeune loup des affaires, en promoteur immobilier, en *playboy* développeur d'idées, en *playboy* milliardaire, en philanthrope, en entrepreneur, en investisseur changeant tout en or à la manière du roi Midas. Pour le décrire, les paparazzis l'avaient affublé de bien des titres, mais Mac n'avait jamais encadré leurs manchettes et leurs articles, seulement leurs photos.

Ces documents étaient placés sur le mur en ordre chronologique. Le dernier le représentait en chapeau haut de forme inaugurant l'achèvement de son premier gratte-ciel de bureaux. Ses cheveux étaient moins gris et il était moins ridé. Au bout de cette exposition, on pouvait voir une photo datant de deux ans qui était parue dans toutes les publications de la presse d'affaires. Elle avait été prise à l'occasion d'une transaction qui l'avait résolument placé dans le cercle très restreint des gros joueurs du monde capitaliste – un objectif qu'il avait fini par atteindre et qui était celui de son existence.

Cette affaire l'avait hissé au sommet et lui avait aussi créé beaucoup d'ennemis, y compris l'homme que l'on pouvait voir à côté de Mac dans un des premiers clichés exposés sur ce mur. Il s'agissait de Philip Tremain. Mac recula pour examiner le visage maigre et décharné de cet individu plus âgé que lui d'une décennie, et plus court d'une trentaine de centimètres. C'était en fait un imbécile qui n'avait pas réussi à évincer Mac d'une certaine affaire, comme il l'avait tenté précédemment dans d'autres cas, afin de prendre le contrôle du cartel d'investisseurs partageant conjointement les risques. Cela avait mené à la scission du groupe et avait laissé Mac avec son allié de toujours, BJ McKowski. Depuis lors, Tremain ne cessait d'interférer dans les transactions de Mac. Il se pencha pour considérer la photo suivante, qui le représentait avec son ami BJ et une blonde superbe à l'arrière-plan. Mac toucha le verre du cadre et effleura son visage, plus jeune de cinq années, rasé de près et méconnaissable si on le comparait à celui d'aujourd'hui, avec sa barbe de plusieurs jours et ses cheveux en bataille dans lesquels il se passait les doigts. *Bénis soient les amis loyaux*, pensa Mac.

Cet endroit était sa coursive personnelle, et personne n'y pénétrait lorsqu'on louait le yacht. Son bureau était rempli de photos, mais on travaillait d'arrache-pied pour ne pas rendre ce lieu public sur Internet. Avec une bonne connaissance de la Toile, avec de bonnes relations et de l'argent, on pouvait jouir d'une grande discrétion. Ces photos dévoilaient beaucoup trop de choses. Mac se frotta le menton en les regardant. Peut-être que cette dame ne reviendrait pas cette nuit sur le yacht, et peut-être ne passerait-elle jamais par cette coursive, mais il décida de ne prendre aucun risque. Sachant pertinemment qu'il ne voulait pas la décevoir, il ne pouvait résister à l'émotion qu'il ressentait en lui faisant croire qu'il n'était qu'un matelot de pont.

Il ne lui fallut guère de temps pour décrocher les photos une par une. De toute façon, les cadres étaient bons pour un nettoyage. Certes, l'image du *playboy*, que Mac cultivait soigneusement, sous-entendait la présence de jolies femmes non loin de lui. Il tenta de se souvenir de leur nom, mais eut des trous de mémoire. Elles lui faisaient des appels du pied lorsque l'occasion se présentait, et il aurait été bien mal inspiré de refuser de passer une soirée avec une jolie personne. C'était justement cela, « une soirée », rarement une nuit. Sur les photos les plus récentes, les dames avaient disparu dans la nature. Voilà pourquoi ce soir était pour lui une occasion rêvée – à plus d'un titre.

Mario refit son apparition.

— Boss, après discussion avec les copains, nous en avons déduit que, peut-être, vous avez perdu vos moyens...

Mac se contenta de sourire et lui tendit la boîte qui contenait les photos.

— À plus tard, chef...

— Ah ! Ah ! On enlève les photos du mur, et peut-être que ce soir ce seront les petites culottes qu'on enlèvera...

— À la cuisine, Mario ! Peux-tu demander à Miguel de passer un coup de chiffon sur ces cadres ?

Le cuisinier s'en alla en rigolant, tandis que Mac se rendit dans sa cabine en se demandant ce que le destin lui réservait.

Il ouvrit la porte, enleva sa montre de plongée, commença à se déshabiller, et il s'interrogea sur la façon dont il allait organiser sa soirée.

Il est certain que le corps de cette femme lui avait redonné un tonus comme il n'en avait pas connu depuis des années. Peut-être était-ce une illusion, ou parce que la climatisation ne fonctionnait qu'au

ralenti.

En déboutonnant son short, il se rendit compte que penser à elle lui faisait encore de l'effet. Toutefois, il n'était pas vraiment prêt à relever un tel défi.

Trop compliqué, voilà le problème..., se dit-il en se mirant dans la glace.

Il hésita, enleva la chaîne qui pendait à son cou et hocha la tête. Une seule nuit... Elle avait été claire. C'était son choix. Alors au diable les réserves ! Demain, de toute façon, il prendrait le large, comme d'habitude. En revanche, cette Sam semblait être une personne entreprenante, autonome et aimant s'amuser. Elle semblait loin d'avoir le profil d'une de ces femmes émotionnellement instables, collantes et dangereuses comme l'héroïne de *Liaison fatale*. Elle était charmante, mais aussi maladroite que celles qu'il avait connues. Il ne s'agissait dans le fond que d'un rendez-vous. Pourquoi ressentait-il une telle agitation dans tout son être ?

Il y avait des lustres que Mac n'avait pas ressenti une telle nervosité avant un rendez-vous. Peut-être que Sam lui rappelait son premier amour et le ramenait à l'âge de dix-sept ans. Sa copine avait vraiment les mêmes incroyables yeux verts, une chevelure blonde ébouriffée, des pommettes saillantes et des formes généreuses comme Sam, mais il s'était gardé de se conduire comme un don Juan de gymnase la nuit du bal des diplômés.

Il enleva soigneusement son short et fit couler la douche. Quelque chose était survenu aujourd'hui et cela semblait si réel, si rafraîchissant, même si elle était vraiment persuadée qu'il n'était qu'un matelot.

En réalité, c'est peut-être pour cela que toute cette affaire se présentait sous un jour aussi délicieux. L'eau chaude lui fit du bien. Son corps, rompu à toutes sortes d'exercices, était en pleine forme. Mac ne faisait jamais rien sans calculer la finalité de ses actes, que ce soit en affaires, dans les sports extrêmes ou lors de ses rendez-vous amoureux. Il y avait toutefois une exception : il n'avait aucune idée de la manière dont la soirée se terminerait. Il savait seulement qu'elle serait divertissante. En tous les cas, avec toutes les tensions et les mésaventures qu'il avait subies dernièrement, il avait besoin de se perdre dans une femme et de s'y anéantir. Si cet après-midi pouvait lui fournir certaines indications, disons qu'avec cette dame, il filait droit vers une forêt insondable, mais exempte de petits cailloux blancs pour retrouver son chemin.

Un peu plus tard, vêtu seulement d'une serviette, s'il transpirait abondamment dans la vapeur de la pièce, il se sentait beaucoup plus échauffé par sa récente rencontre avec Sam. Il essuya le miroir, examina son visage et se demanda si elle avait remarqué quelque chose.

Il passa son doigt sur l'une des cicatrices de son menton, qui s'étendaient profondément jusqu'aux limites de ses maxillaires. Elles étaient dissimulées par une inhabituelle barbe de cinq jours qu'il se laissait pousser en de rares occasions lorsqu'il prenait le temps de s'entraîner et d'être avec son équipage comme seule compagnie. Il prit un tube qui, en apparence, sembla très coûteux, et en fit sortir une crème épaisse destinée à camoufler balafres et estafilades. Ce maquillage faisait partie des nombreux produits de beauté de luxe qui se trouvaient sur une étagère de la salle de bains. Les doigts pleins de crème, il regardait son visage.

Les femmes ne faisaient jamais allusion à ses cicatrices. Elles n'osaient pas. Celle-là oserait-elle ?

Il appliqua le maquillage sur une de ces traces de lésion, essuya un coin du miroir, et ce qu'il constata le fit sourire : sa barbe dissimulait aussi efficacement la blessure que le produit. Peut-être que cela ferait partie de sa nouvelle image. Le capitaine Jim ne manquerait pas d'approuver cette décision. Aussi Mac

s'empres-sa-t-il d'ôter la crème de sa figure avec un papier-mouchoir.

Un cognement à la porte le tira de ses pensées. *Lorsqu'on parle du loup...* C'était le capitaine, congestionné, essoufflé, gesticulant dans la vapeur et toussotant.

— Tu devrais placer Giorgio dans ce bain de vapeur afin qu'il soigne son acné, suggéra-t-il.

Puis il avisa la crème de beauté dans le lavabo et fronça les sourcils.

— Tu sais très bien ce que tu devrais faire avec ces cicatrices, reprit le capitaine.

— Ne commence pas..., répliqua Mac en secouant la tête, essuyant les restes de crème sur sa peau avec un papier-mouchoir et le jetant dans la corbeille.

— Ne penses-tu pas que, pour une fois, il serait important de t'occuper de tes points vulnérables ? ajouta le capitaine, non sans inquiétude. Décide-toi ! Ce n'est pas comme si tu n'en avais pas les moyens...

Mac lui lança un regard excédé, mais le capitaine poursuivait.

— Tu sais très bien que je te bassinerai constamment tant que tu n'auras pas fait ce que je te dis, se vanta le vieil homme. Habituellement, ça fonctionne...

— C'est du moins ce que je te laisse croire, répondit Mac.

Le capitaine fit un geste évasif de la main.

— Je vais en toucher un mot à Simon Leadbetter, pour que tu prennes rendez-vous avec lui la prochaine fois que tu seras à Los Angeles.

— Laisse tomber, Jim.

— Que t'arrive-t-il ? Tout ça pour du cinoche, hein ? Tout ça pour Mademoiselle Achète-moi-un-bateau ?

— D'abord, on dit Madame...

— Ouais, tel que je te connais, tu ne changeras jamais...

Mac jeta une serviette détrempée à travers la pièce, et elle tomba en plein sur la casquette du vieux loup de mer.

— Nous nous contenterons de prendre un verre, protesta Mac en achevant de s'essuyer la figure.

— Ah ! Oui ? C'est sans doute pourquoi tu as donné quartier libre à l'équipage jusqu'à minuit ? demanda le capitaine d'un air complice.

Mac ne donna pas prise à James Wiltshire, qui continuait à s'éventer dans la vapeur.

— De toute manière, je voulais simplement savoir si tu comptes nous rejoindre ce soir chez Mimi. Je pense avoir la réponse..., dit le capitaine en s'apprêtant à s'en aller.

— Paye quelques tournées à l'équipage, veux-tu ? Je passerai plus tard pour régler personnellement l'ardoise...

— Comptons là-dessus et buvons de l'eau...

— O.K., prends ma carte de crédit et paye l'addition pour moi. Tu la trouveras sur ma commode. Et, surtout, ne la perds pas comme tu as soi-disant perdu le numéro de téléphone de ce top-modèle dont tu

étais censé me communiquer le numéro de téléphone le mois dernier...

— D'accord, boss.

Le capitaine n'eut pas besoin qu'on le lui dise deux fois. Suivant Mac comme un limier, il sortit de la salle de bains accompagné d'effluves d'après-rasage Old Spice, et prit précautionneusement possession d'une carte noire American Express.

— Oh ! Paye donc aussi à Mario une bouteille de cuvée Cristal, car son personnel et lui se sont dépassés. Nul convive de notre banquet donné à l'occasion du Grand Prix n'a eu quoi que ce soit à dire à propos de ses prestations, ce qui est rare chez des banquiers...

— Certes, mais as-tu entendu ça ? Ils n'ont pas moins annulé pour l'an prochain. Tout le monde semble ressentir les effets de ce repli...

— Peut-être ont-ils été victimes de quelque magouille de la part de Tremain, avança Mac.

— Il n'est tout de même pas responsable de chaque arnaque à laquelle il nous faut faire face, tu sais..., rappela-t-il à Mac, qui semblait dubitatif. C'était il y a des années tout ça, et il serait temps que vous deux régliez vos dissensions, non ?

Mac leva les yeux au ciel.

— Non, poursuivit le capitaine. D'ailleurs toi, tu te prépares à une autre belle dissension ce soir...

Mac fit semblant de ne rien avoir entendu.

— Avec Tremain, on ne sait jamais ce qu'il manigance en douce.

— Une couple d'autres skippeurs laissent entendre que leurs réservations avaient également baissé pour l'année prochaine. Tu ferais donc mieux d'effectuer un déclassement là-dessus, déclara le capitaine d'un air taquin, en agitant la précieuse carte de crédit noire. Pourquoi ne réduirais-tu pas tes dépenses comme nous-mêmes avons dû le faire ? Si les réservations sont en baisse, effectue des coupes sombres dans les dépenses...

— Peut-être que je devrais mettre le paquet et vendre le *Nomad*. Cela te conviendrait-il ?

— Ne fais surtout pas cela, malheureux ! Il n'y a qu'un an que tu en es propriétaire, répliqua le vieil homme d'un air méfiant. Ta nouvelle attitude a-t-elle quelque chose à voir avec cette femme ou peut-être avec ton plan...

— Qui sait, mon vieux Jim, qui sait. Si mes plans se concrétisent, peut-être serai-je alors à un million de kilomètres de Monaco et des banquiers resquilleurs.

— Je crois toujours que tu commets une erreur, mais c'est toi le boss.

Mac ne répondit rien et disparut dans la penderie. Le capitaine, sachant bien lorsqu'une cause était perdue, profita de l'occasion.

— Tu m'as bien dit une seule bouteille de Roederer cuvée Cristal ? s'enquit le capitaine d'un air ringard et avec un sourire carnassier.

Ne pouvant rien refuser à son vieil ami, Mac lui répondit :

— Au diable la pingrerie ! Disons deux bouteilles, mais je veux que tous les hommes soient rentrés aux alentours de minuit. Pas plus tard.

— Et pas plus tôt non plus... Pas vrai, Casanova ? lâcha le capitaine en faisant un clin d'œil.

— Minuit sera parfait.

Le vieil homme se mit à chantonner tout en observant d'un œil incrédule Mac enfiler un simple tee-shirt blanc.

— Hé ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu ne portes pas de vêtements griffés, comme d'habitude ?

— Non.

— Pas de parfum inabordable non plus ?

— Pas plus.

— Pas de visage en peau de fesse de bébé ? Et tu as enlevé la chaîne de Shauny ? Tu dois sans doute te préparer à quelque impressionnante séance de gymnastique en chambre avec la dame aux talons aiguilles...

Mac se contenta d'enlever la serviette mouillée qui lui ceignait la taille et l'envoya cette fois-ci en pleine face du capitaine.

— S'il te plaît ! Pas de mutinerie à bord ! lança le vieil homme en jetant un regard réprobateur puis en pliant la serviette, qu'il mit à sécher sur une tringle.

— Sérieusement, Mac, reprit-il.

— Je déteste lorsque tu dis ça...

— Sérieusement, Mac. C'est pour cela que je t'ai appelé à l'intérieur plus tôt, car j'ai perçu des signes avant-coureurs. Te rappelles-tu ce qui est arrivé la dernière fois où tu as *flippé* pour une femme qui avait des signes de dollar dans les yeux ?

— Tu parles, James ! Cela m'a pris une décennie pour ne plus m'en souvenir. Je laisserai une clé sous la passerelle. Maintenant, sauvez-vous tous, et allez vous enivrer !

— Pas d'insolences, veux-tu ? Un jour, tu arriveras sur le quai et j'aurai confisqué le *Nomad* en contrepartie de mes années de bons et loyaux services. J'aurai pris le large dans le soleil couchant, espèce de marin d'eau douce !

— Ouais, comme ça, tu appareillerais sans moi au soleil levant, n'est-ce pas ? Je veux bien, mais n'oublie pas ma séance de natation matinale, veux-tu ? Je ne peux pas la manquer. Si je bouleversais mon entraînement, je m'en repentirais un mois plus tard.

— Tant que tu n'as pas à regretter ta décision dans quelques heures..., lança le capitaine d'un air provocateur. Qu'importe, les gars ont mis de côté une bouteille de tord-boyaux à mon nom ; alors je ne peux rester plus longtemps ici à écouter tes sornettes.

— Transmets mes affectueuses pensées à Mimi.

— Je serai trop occupé à lui transmettre les miennes, rétorqua-t-il dans l'embrasement de la porte. Et surtout : fais gaffe, Mac. Je ne suis pas sûr d'être capable de supporter une autre femme du monde languissante d'amour, mais qui surveille en coin le magot. Que veux-tu, je me suis habitué à te voir célibataire. Assure-toi simplement que, cette fois-ci, ce ne sera pas moi qui serai chargé d'essuyer une fois de plus mes larmes... ou encore les siennes !

Sur ces paroles, il s'en alla dans un nuage d'Old Spice.

Elle n'est pas comme cela, se dit Mac en se contemplant dans le miroir. *Est-elle... Peut-elle s'éprendre d'un homme de pont ?*

Il tenta un sourire, mais celui-ci ne tarda pas à s'évanouir, et il se mordilla les muqueuses des joues. Il y avait longtemps. Rien ni personne ne lui faisait envie. Aucune occasion d'affaires, aucun gadget de riches, aucune femme disponible que Simon Leadbetter tenait à lui faire connaître. Même la pratique de sports extrêmes parvenait difficilement à combler le vide. Ils étaient d'ailleurs de plus en plus dangereux, et le vide prenait de plus en plus d'importance.

Peut-être que cette occasion répondrait à ses attentes. Peut-être était-ce l'occasion que cette femme attendait. Bref, il s'agissait de tout un défi, bien différent de tous ceux qu'il avait pu relever. Une chose était certaine : son corps ne réagissait pas de la même façon.

Eh bien ! Faisons de cette soirée une nuit mémorable...

Il demeurerait incognito. Une barbe de trois jours, les cheveux en bataille, sans fixatif et sans avoir été coupés par quelque célèbre coiffeur, de vieux denims et un simple tee-shirt. Pas de montre fantaisie ou d'accessoires coûteux, pas de boutons de manchettes ou de bagues trahissant les moyens de son propriétaire, pas de homard ou de champagne. Il consommerait de la bière, des aliments sans prétention, en compagnie d'une personne qu'il souhaitait pleine de simplicité.

Mac le milliardaire s'était temporairement mis hors circuit.

Lorsque Sadie arriva à sa chambre d'hôtel, elle s'aperçut qu'un voyant clignotait sur le téléphone pour lui indiquer qu'un message l'attendait. Elle fut heureuse de constater que ses bagages égarés lui avaient été livrés, et s'extasia devant la suite hyper luxueuse que lui avait réservée l'organisateur de la réunion devant avoir lieu avec l'investisseur milliardaire. Son cœur battit une fois de plus. Seize heures à attendre... Qu'arriverait-il si elle bafouillait ? Que ferait-elle si sa présentation ratait complètement ? Si l'investisseur refusait ? *Arrête-moi ça*. Elle enleva sa veste et sa jupe collante, se dirigea droit vers la vaste salle de bains et posa son sac de voyage détrem pé dans la douche. Elle s'émerveilla devant la splendeur antique du décor de la pièce. Elle joua brièvement avec les accessoires de toilette « pour elle » et « pour lui », disposés devant les lavabos identifiés semblablement au féminin comme au masculin. Cette salle avait presque la taille de la salle de séjour de sa maison. Les serviettes étaient d'un blanc éblouissant et incroyablement pelucheuses, l'éclairage, sophistiqué et flatteur, et elle se demanda si elle allait prendre une douche ou un bain. En fin de compte, elle choisit de prendre un bain et de décider ce qu'elle ferait plus tard. Elle vida presque la moitié de la bouteille de cristaux parfumés dans la baignoire et s'assit, enveloppée dans une robe de bain immaculée en humant la fragrance qui se dégageait de l'eau. Ses soucis commençaient à s'estomper. Se frottant les tempes, elle se rendit au minibar et avala une bouteille d'eau minérale d'un seul trait. Puis elle activa le répondeur téléphonique.

« Bip, Bip. M'man, Georgia m'a encore pris mes *jeggings*. Cette fois-ci, non et non, ça ne se passera pas comme ça. Oh ! Et bonne chance pour demain... »

Sadie s'allongea sur le lit et eut une sorte de sourire maternel, celui du genre que l'on esquisse lorsque nos enfants nous exaspèrent, mais qui signifie que nous les aimons tout de même. La machine poursuivit son déballage.

« Bip, Bip. M'man, c'est Nana qui a commencé. Elle m'a dit que je pouvais porter les *jeggings* d'Abi lorsque je suis allée dormir chez ma copine parce qu'ils se trouvaient dans le panier de linge à laver. Alors, elle n'en avait pas besoin, hein ? Et de toute façon, là-dedans, je ressemble au mannequin Kate

Moss. Et aussi c'est parce qu'elle est jalouse de mes jambes, qui sont plus longues que les siennes, et que je prends toujours le parti de papa et pas elle. Parlant de papa, il a annulé encore une autre visite, et Nana lui a raccroché au nez. Un vrai drame ! Alors, de toute manière, j'espère que tu t'amuses bien et bonne chance avec le mec plein aux as... »

« Bip, Bip. M'man, Georgia a peut-être les jambes de papa, mais elle a tes fesses. Ça veut dire que, si elle me déforme encore une fois mes *jeggings*, elle va être obligée de m'en payer des neufs. »

« Bip, Bip. Chérie, c'est ta mère. Va-t'en, Georgia, et finis ton devoir de grec. O.K., d'allemand. Peu importe ce que c'est. Pour moi, c'est la même chose. Ne fais pas attention aux filles, ma chérie, et je m'excuse qu'elles aient découvert le numéro de ton hôtel, car ton portable ne répondait pas. Je leur ai demandé de ne pas t'ennuyer avec ces histoires de *jeggings*, car tu dois sans doute te préparer pour demain. Si tel est le cas, ne te casse pas la tête pour nous rappeler. Je leur ai expliqué que leur maman avait besoin de se concentrer et qu'il fallait qu'elles lui fichent la paix ce soir. Raccroche. Quoi, Georgia ? Oui, oui, oui, c'est m'man et pas maman... En tous les cas, ma chérie, appelle-moi demain quand tu les auras tous trucidés. O.K. ? Nous survivrons d'ici là. Bien, mais le pauvre Herb est en train de stresser à cause du match de boulingrin de ce soir. Greta est apparemment une piètre remplaçante. Bref, il est plaisant de sentir que l'on regrette votre absence. Bye ! »

Tandis que Sadie se déshabillait, le répondeur continuait.

« Bip, Bip. Oh ! J'avais oublié. Ça te fera peut-être plaisir. C'est encore ta mère. Il y a eu un article dans la *Guildford Gazette* à propos du concours que tu as remporté. Un grand article comme l'avait promis ce sympathique journaliste. Te souviens-tu de ce gentil garçon blond aux larges épaules ? Celui qui était si surpris que quelqu'un de notre petit village ait pu obtenir un tel prix ? Je t'avais bien dit qu'il avait le béguin pour toi. En page cinq, il y a une grande photo de toi recevant le prix de marketing à Hawaï. Leur bureau de relations publiques aurait pu tout de même choisir une meilleure photo, car on ne voit pas très bien ton visage. Mais, enfin, c'est quand même un trophée important, non ? Je ne sais pas si on pourra le placer dans la boutique, à l'endroit prévu. Il nous faudra peut-être déplacer le pot de haricots mungos et aussi celui de luzerne. Euh... Quoi d'autre ? Tes cheveux ont réellement meilleure apparence depuis que tu es blonde. Et... Non Georgia, je ne lui parlerai pas maintenant de ton père. La machine m'a avertie d'un bip et j'en ai les oreilles déchirées... »

« Bip, Bip. Excuse-moi, chérie. Satanées machines ! Juste un mot, qui te fera sourire. La recette a été bonne aujourd'hui. Assez importante, en fait. Ce petit coup de pub semble nous avoir aidés. J'ai enfin mille autres livres pour approvisionner ton compte. La secrétaire de Tom Rosebery m'a fait savoir que c'était impératif si tu ne voulais pas te retrouver en défaut de provisions. Je ne sais pas pourquoi ce fou ne me parle pas personnellement. Mais, après ce dernier dépôt, je crains fort d'être lessivée ma chérie, car j'ai fait tout ce qui était en mon possible. Tout est parti. Tu as eu ta part et Helen la sienne enfin, la plus grande partie. Son cours de nutritionniste ne représentait pas autant d'argent que ce que je t'ai donné, mais elle a touché ses indemnités de licenciement qu'elle a dépensées sur ces ridicules escarpins Jimmy Shoes... O.K. Georgia, Jimmy Choo, peu importe. Va-t'en, je parle à ta mère ; du moins, à son répondeur, et cette machine va me couper la communication si je ne me dépêche pas. Alors, ma chérie, au moins tu n'as pas à te faire du mauvais sang pendant ton voyage et, de toute façon, si cette transaction réussit, nous n'aurons aucun souci à nous faire, pas vrai ? Et puis, Sadie, tu sais très bien que tu es une gagnante. Bonne chance demain. Je t'aime. Dors bien. Biiip. »

Il était temps. La cassette était pleine. Heureusement, la mère de Sadie avait accéléré son débit de voix avant que la mémoire du répondeur ne soit tout à fait remplie.

Sadie se laissa tomber sur le lit et poussa un long soupir. Que ferait-elle sans sa mère et sans sa sœur Helen ? Il est clair qu'au cours de ces quatre dernières années, elle n'aurait pas pu survivre avec ses seules allocations d'aide sociale aux mères célibataires. Elle avait passé de longues heures dans sa boutique pour en assurer le succès et pour payer les comptes de justesse, faire garder les filles à l'école du village, sans compter les uniformes obligatoires et les non moins obligatoires voyages éducatifs. Tout cela en dépit de ce que son pingre d'ex-mari lui recommandait pour ne rien payer.

Tout d'abord, même si elle était reconnaissante envers sa sœur pour Hawaï, ironiquement, celle-ci était *persona non grata* pour le moment, à cause de la manière dont certaines choses s'étaient déroulées. Helen devait apprendre à ne pas tenir Sadie pour acquise, c'est la raison pour laquelle elles ne se parlaient plus depuis plusieurs semaines. Helen avait forcé Sadie à adopter un certain changement de vie. Cela s'était passé en Toscane voici deux mois et, sans cette influence, Sadie ne se serait jamais fourrée dans ce guêpier. Il s'agissait d'une aventure mettant en cause deux charmants Italiens. Un peu de mise à l'écart apprendrait à Helen à ne pas prendre de privautés avec sa sœur la prochaine fois.

Il est évident que, sans sa mère, Sadie n'aurait pas été en mesure de tout laisser choir lorsque cette offre fabuleuse lui était tombée dans les bras à Hawaï. Elle lui permettait de conclure l'affaire du siècle avec un produit en plein dans son domaine. Un signe du destin.

S'il y avait quelque chose dans laquelle Sadie croyait, c'était bien le *fatum*, le destin.

Elle se leva et retourna dans la salle de bains pour remplir la baignoire. Elle se trompa d'interrupteur, et un flot de lumière crue jaillit des projecteurs cerclant le miroir du lavabo, ce qui la ramena à la réalité et aux soucis de sa mère. « Pouah ! » fit Sadie en s'en allant puis en revenant vers le miroir, pour essayer de se remonter les joues vers les oreilles, dans un simulacre de *lifting*. Puis elle abandonna cet examen, hocha la tête et ramassa son sac de voyage détrem pé.

Le contenu de celui-ci s'éparpilla sur le plancher de la douche. Elle se mit à trier les objets, séparant ses précieux documents et les mettant à sécher sur une serviette. Puis elle leva le sac et y enleva un brin d'algue qui y était resté collé. Ce détail lui évoqua ce qui s'était passé sur le pont du *Nomad*. Elle ferma les yeux et passa ses doigts sur sa joue et sur ses lèvres, en se rappelant le baiser qui l'avait tant troublée. Puis elle grimaça, en enlevant le filament d'algue qui était resté sur sa bouche, et soupira.

— Pourquoi faut-il que ce soit à moi que ces choses-là arrivent ? dit-elle tout haut.

Attention, Sadie. Garde les pieds sur terre. Souviens-toi bien : une seule soirée. Pas de prince charmant, pas plus que de chevalier sur son blanc destrier ! En ce qui la concernait, elle se serait contentée d'un bouffon de cour juché sur un poney...

Elle pensa que cela valait mieux que de rester à la maison en train de préparer un chili con carne végétarien, avec du quinoa pour trois personnes.

Après avoir vérifié la température de l'eau du bain, elle examina sa valise couverte de collants et passablement malmenée après son excursion à Milan. Dieu merci, elle y avait mis une robe convenable et sans prétention qui ferait l'affaire. Sadie était heureuse de pouvoir troquer pour la soirée son costume tailleur ajusté contre quelque chose de plus confortable.

Elle remercia aussi sa bonne étoile d'avoir eu la précaution de ranger dans sa valise son précieux ordinateur, son iPad et ses clés USB contenant les fichiers de sauvegarde, au lieu d'avoir gardé ces accessoires dans son sac de voyage sous-marin.

Ne pouvant résister, elle mit l'ordinateur en charge et ouvrit sa présentation pour la centième fois depuis

les deux derniers jours. Son cœur se mit soudainement à battre plus vite en pensant à la réunion du lendemain, tout spécialement à propos du travail gigantesque qui l'attendait. Elle examina le document.

« Vous avez trente jours pour trouver un investisseur », lui avait-on laissé entendre. Trente jours pour toucher une commission colossale, ce qui signifiait l'effacement de toutes les dettes de Sadie, le remboursement de la Banque de Maman, et la pension alimentaire de son ex-mari ravalée au rang de simple formalité. En outre, cette transaction lui permettrait de faire partie d'une équipe de distribution mondiale d'un produit alimentaire naturel promis à connaître un succès mondial.

Tout cela survenait si vite. Peut-être que ces bouquins sur les « lois de l'attraction » disaient vrai, que tous ces mantras du genre *Om mani padme hum*, ces séances de manifestation et exercices de visualisation allaient commencer à porter leurs fruits. Ou peut-être se trouvait-elle au bon endroit et au bon moment, pour rencontrer des financiers circulant parmi la clique exclusive des spécialistes du capital de risque. Bref, des dénicheurs d'affaires exceptionnelles. Le conseiller avait expliqué à Sadie que c'était ainsi que les choses se déroulaient chez les super riches, avec leurs « superyachts ».

En tâtant le terrain parmi les contacts qu'elle possédait au sein du Service de recherche de son ancienne université, Sadie avait réussi à intéresser une équipe de scientifiques prêts à s'engager dans cette nouvelle et fascinante affaire d'eau énergisante appelée Frish. Certaines de ces personnes avaient même entendu parler de Bill Galloway, son inventeur, et furent vraiment impressionnées lorsqu'elle parla de l'offre qu'on lui avait faite. Maintenant, peut-être que les sceptiques ne se moqueraient plus d'elle et de ses vertes espérances.

Elle poursuivait son rêve, qui était d'améliorer la santé du pays. Qu'importe s'il ne s'agissait que de la santé de Godalming, son petit village près de Guildford ! Il fallait bien commencer quelque part, mais il faut avouer que, jusqu'à ce jour, cela représentait des efforts incessants. Les bonnes gens du Surrey avaient peut-être déjà entendu parler du miel de *manuka* et de l'*acai berry* ou *Euterpe oleracea*, mais ils ne se précipitent pas ventre à terre pour acheter ces produits, du moins pour le moment. Pourtant, cette nouvelle eau Frish contribuerait peut-être à son salut. À plus d'un titre.

Sadie termina de vérifier sa présentation et ferma son iPad. Puis elle ôta sa robe de bain et le reste de ses vêtements, y compris sa culotte qui lui permettait de se glisser dans sa jupe. Son petit ventre soupira d'aise. C'était le point faible de son anatomie, il existait depuis sa première grossesse. C'était une autre des raisons pour lesquelles elle consacrait sa vie à son travail. Et qu'importe si cela lui avait coûté un des aspects de sa vie sociale. N'avait-elle pas tout de même mérité d'être vécue ? Sa dernière tentative pour engager une relation était à oublier, car elle n'avait guère compté. Damian avait été comme un grand gamin dans la maison. Il faut dire que sa stupide et rutilante Ferrari rouge avait suffisamment tapé sur les nerfs du père des filles que cela valait la peine de le voir tenter de dissimuler l'expression d'une profonde morgue.

Elle sourit en se rappelant les derniers moments lamentables qu'elle avait passés dans la chambre avec Damian. Elle agita son petit doigt comme pour justifier ce que disent les humoristes des automobilistes qui compensent une virilité piteuse par la grosseur de la cylindrée de leur voiture. C'était là une autre raison pour laquelle l'homme à la Ferrari n'avait pas fait long feu, dans tous les sens du terme.

Dans le fond, ce type avait réellement accompli un bon travail en n'imposant pas aux filles un autre modèle de père de substitution inutile, car leur mère attirait suffisamment de spécimens du genre grâce à son charme hippie.

Sadie regarda une photo des filles sur la table de chevet. De caractères différents, elles n'en étaient pas

moins le soleil de son existence. Une carte porte-bonheur se trouvait sous la photo, et Sadie la prit comme s'il s'agissait d'un talisman.

« Tu les auras ! Superm'man ! » avait écrit Abi. « Ramène le bacon à la maison ! » renchérissait Georgia, ce qui était quelque peu paradoxal, car la cadette était végétarienne depuis l'âge de quatre ans – c'est-à-dire sept années – et avait pleuré en découvrant qu'on fabriquait les saucisses avec de petits cochons comme celui du film *Babe*. Sadie hocha la tête et pensa que ses deux mousquetaires grandissaient un peu trop vite à son gré. Elle était si heureuse de les avoir et déterminée à tout faire pour ne pas les laisser à elles-mêmes.

Certes, cette proposition d'affaires arrivait à point nommé.

Sadie se frotta les pieds puis, en bonne mère, appela consciencieusement à son domicile. Personne ne répondit ; elle laissa un message : « Salut les filles ! Hôtel incroyable ! Journée incroyable ! » *Et quel homme incroyable !* faillit-elle ajouter avant de raccrocher. Elle consulta sa montre et vit qu'elle avait amplement de temps devant elle.

Une heure et trois minutes plus tard, lavée, pomponnée et attifée, Sadie était quasiment prête. Dans vingt minutes, elle rencontrerait Monsieur Matelot-beau mâle. Plus précisément, dans vingt-cinq minutes. Elle décida de trahir son habituelle ponctualité et de se présenter cinq minutes en retard. *Je ne veux pas avoir l'air trop intéressée ou, pire, arriver en avance !* Non, il était de bonne mise d'arriver légèrement en retard, n'est-ce pas ? Cela ne faisait-il pas partie des Règles de conduite auxquelles elle adhérait encore ?

Elle sentit des papillons noirs se révolter dans son estomac. Après avoir créé une zone d'exclusion de cinq ans dans sa vie personnelle – nonobstant l'aventure en Toscane –, elle trouvait tout drôle de s'habiller encore pour séduire. Puis elle procéda aux ultimes vérifications dans le miroir en pied.

Hum...

Cheveux : blonds, un peu ébouriffés, *brushing* impeccable. C'est bon.

Maquillage : *glamour*, *sexy*, pas vulgaire. Bien.

Chaussures : ah ! Très bien.

Robe : juste au-dessus des genoux, avantage le galbe, montre ce qu'il y a de plus flatteur dans les jambes, juste avant les cuisses.

Encolure : jolie et élastique. Elle la tira un peu vers le bas afin de dégager une épaule.

Non, deux épaules...

Oh ! Non, une seule.

Elle se plaça de côté, prit une grande respiration, puis fronça les sourcils en regardant son ventre dans le miroir. La robe était d'inspiration Empire. Elle se terminait juste en dessous du buste, donnant l'apparence d'une haute taille, et permettait de dissimuler un abdomen un peu rebondi et de souligner la gorge. Son ventre lui avait toujours joué des tours. Mais si l'on en croyait un publiereportage qu'elle avait vu récemment, on assurait que, sur un simple coup de fil, « il existait une solution sans l'aide de la chirurgie esthétique ». Ayant besoin d'utiliser son costume tailleur et pensant régler le problème, elle avait appelé. La solution prenait la forme d'un paquet de deux culottes amincissantes. Il lui en restait une. Allait-elle la porter ce soir pour amincir sa silhouette ?

Allait-elle être déçue tout de suite ou bien plus tard ?

Elle fit balancer entre ses doigts le sous-vêtement aux vertus contestables et sourcilla. *Miroir, miroir, qu'en penses-tu ?* Le miroir sembla lui parler, et elle eut l'impression que la vilaine reine lui répondait. *Pas mal, mais pas génial non plus.* Toutefois, si l'on prenait les choses du bon côté, elle se demandait de quoi certains de ses vêtements auraient l'air si sa démarche déhanchée n'existait pas. Elle savait déjà que Mac l'appréciait. Il devait aimer les femmes légèrement enveloppées. Dieu soit loué ! D'ailleurs, la manière dont il l'avait retenue signifiait qu'il n'était pas indifférent à ses rondeurs. Il ne ressemblait pas à certains hommes du genre de ce richard sophistiqué qu'elle devait rencontrer demain, des personnages sur lesquels on ne pouvait se renseigner sur Internet sans les voir en photo accompagnés de top-modèles, des nababs aux cheveux gominés rabattus en arrière, aux énormes lunettes griffées par quelque designer à la mode, aux costumes sombres ; des types mielleux et irritables. Beurk ! Fort heureusement, elle n'aurait besoin que de lui faire sa présentation. C'est du moins ce que lui avait confié le conseiller de cet investisseur, un aimable gentleman d'un certain âge. Lorsque Sadie lui avait parlé de l'affaire, le conseiller l'avait prévenue avec insistance qu'il avait déjà un client intéressé par le produit et pouvant respecter l'échéancier des trente jours. Il lui avait précisé que ce n'était guère courant dans le milieu. Cette remarque n'avait pas empêché Sadie de prendre attentivement connaissance des articles en petits caractères du projet préliminaire. Maintenant qu'elle était considérée comme une femme d'affaires, personne ne ferait d'entourloupe à Sadie Samantha Turner. Elle n'en était pas moins impressionnée par la vitesse avec laquelle on lui avait répondu et organisé cette réunion juste à la suite de son voyage à Hawaï. Le temps constituait l'essence même des enjeux.

Le dilemme des petites culottes n'était pas terminé.

Non. Décidément, elles étaient décevantes. Haussant les épaules, Sadie les lança et elles descendirent en parachute sur le lit. Après s'être décidée pour des dessous de dentelle noire, elle ramassa la pochette contenant ses affaires de toilettes et se dirigea vers le Buddha Bar, vers son rendez-vous « d'une seule soirée » avec le plus séduisant matelot qu'elle ait jamais connu.

Sadie explorait le terrain à l'extérieur de l'entrée principale du bar en se demandant ce qu'elle allait y faire. À travers la vitrine, elle ne parvenait pas à distinguer quiconque dans le hall pouvait ressembler à l'homme qu'elle avait rencontré cet après-midi. *Fichtre ! Dois-je entrer d'un air nonchalant ou dois-je attendre ici jusqu'à ce que je le voie ? Et s'il ne se présentait pas ? Et si...*

— Salut ! Avez-vous repéré quelques bons bateaux à vendre, dernièrement ?

— Oh ! Oh !

Sadie relâcha la tension qui lui crispait le ventre, puis contracta à nouveau ses muscles abdominaux en se rappelant qu'elle ne portait pas ses culottes amincissantes à la Bridget Jones.

— Non, je n'en ai pas vu. Pas de *cruisers*, pas de power-yachts !

— Correction : de superyachts.

— Vous semblez accorder de l'importance à la définition, alors disons « superyachts »...

— Voilà qui est mieux. Vous entrez ? J'ai pris la liberté de commander d'avance.

— Commander quoi ? demanda-t-elle, un peu décontenancée.

— Vous verrez bien, répondit-il en la conduisant à leur table, isolée par des cloisons basses assurant l'intimité, avec un éclairage tamisé, mais une musique tonitruante. Ils se rapprochèrent pour mieux s'entendre.

Sur la table, à la place de Sadie, on pouvait voir une bière, une eau minérale, un jus de fruits et un cocktail.

— Quatre boissons ? Ça doit coûter les yeux de la tête dans cet établissement, remarqua-t-elle.

— Excusez-moi, mais c'est une vieille habitude. On gagne du temps en n'attendant pas au bar, et puis-je vous confier un secret ? Cela impressionne les gentes dames lorsque vous pressez ce qu'elles désirent boire.

— Et que fait-on si aucune de ces consommations ne leur convient, Monsieur Plein-aux-as ? répliqua-t-elle d'un ton taquin.

— Serait-ce le cas ? dit-il en grimaçant.

— En fait, je ferai bien un sort au jus de fruits. Tout ce lèche-vitrine et cet air marin m'ont donné soif.

— Ouf ! J'avais peur d'avoir perdu la main. Depuis l'université, j'ai toujours deviné ce que les filles voulaient boire.

— Vous devez avoir une bonne mémoire...

Il lui toucha le bras et lui présenta le verre de jus avec sa minuscule ombrelle chinoise d'un goût discutable et une tonne de glace pilée.

— Et voici, Sam. À la vôtre !

Pendant une fraction de seconde, Sadie se demanda à qui il parlait vraiment, puis se souvint de ce qu'elle lui avait dit cet après-midi. *Ce n'est qu'un jeu, Samantha. Après tout, il ne s'agit que d'un rendez-vous.*

— Et, à part les enchères de yachts, qu'est-ce qui vous amène à Monaco ? lui demanda-t-il.

— Une importante réunion.

— Dans quel genre de secteur ?

Sadie, qui avait bu la moitié de son verre, fixa le vide. Le seul fait de présenter la situation à Mac en version abrégée lui donnait des palpitations. Elle finit le reste de sa consommation d'un trait, le regarda dans les yeux, puis s'approcha de lui.

— Mac, puis-je vous demander quelque chose ? lui dit-elle en l'observant sous ses longs cils, avec des yeux de biche.

— Mmm... Vous sentez délicieusement bon. Et quoi donc ?

— Une faveur. Voulez-vous me faire une grande faveur ?

— Tout dépend si je dois me jeter à l'eau, rétorqua-t-il en plaisantant, mais non sans une trace d'inquiétude.

— Rien de tel, ne vous en faites pas. C'est que...

Son front se rida, et il attendit la suite.

— Ce soir, continua-t-elle, pourrions-nous nous abstenir de parler de travail ? Pas du tout ?

— Mais certainement, pas de problème, assura-t-il en reprenant sa respiration. C'est juste que, pendant un instant, lorsque vous avez parlé de faveur, j'ai pensé que vous faisiez allusion à des questions d'argent.

— Quoi ? !

— Je veux dire...

— Pour quel genre de femme me prenez-vous, cher monsieur ?

— Non, je veux dire... Lorsque des gens me demandent des faveurs, c'est généralement de l'argent...

— Nom de...

— Euh ! De toute évidence, cela ne s'applique pas à vous, reprit-il, en essayant de changer de sujet afin de se rattraper. Cela a plutôt trait à ces gens qui vous disent : « Commanditez-moi pour ceci, prêtez-moi cela », ou qui vous demandent d'acheter leur silence si vous ne voulez pas qu'ils vous dénoncent aux flics de la brigade des bécotages.

Elle parut songeuse, se mit à rire, puis hocha la tête dans un mouvement d'incrédulité.

— C'est dingue..., dit-elle.

Mac rit également, prit une gorgée en détournant la tête. Elle ne le vit pas se répéter d'un air dégoûté, « la brigade des bécotages... ». Où avait-il été chercher ça ?

— En résumé, lui expliqua-t-elle. Comprenez-moi. C'est la chose...

— Et quelle chose ?

— Vous voyez, les activités se sont un peu emballées ces derniers temps. Pour un soir, je préférerais ne pas avoir à parler d'affaires...

— C'est ça, « la chose » ?

— En plein ça, répondit Sadie en le regardant, pleine d'espoir.

Cela signifiait qu'elle pourrait oublier tout et simplement se laisser aller pour une fois, jeter son bonnet par-dessus les moulins et laisser tomber ses tresses blondes sur ses épaules.

— Mmm... Eh bien ! Je ne suis pas certain, lui répliqua-t-il.

Les nerfs de Sadie se contractèrent. Elle se demanda s'il n'allait pas l'ennuyer toute la soirée à propos de ses activités professionnelles.

— En vérité, lorsque j'évoque les aventures drolatiques qui ont pu se passer au travail, bref, lorsque j'ai parlé métier, je suis à court de conversations.

Amusée, Sadie l'encouragea d'un geste à poursuivre.

— Non, sérieusement, reprit-il. C'est une bonne idée, une merveilleuse idée. Tope là. On ne parle pas métiers. Pas de jérémiades. Rien sur la routine quotidienne. Ce soir, nous pouvons être enfin qui nous voulons.

— Absolument, dit-elle, ravie, en prenant l'eau minérale.

— En fait, allons jusqu'au bout. Pas de noms de famille. Juste Sam et Mac. Et une nuit à Monaco. Qu'en dites-vous ?

— Eh bien ! Le mystère peut être passionnant, affirma-t-elle dans un sourire, en constatant qu'il acceptait sa proposition. C'était comme s'il avait lu ses pensées.

— Le mystère ? Alors, allons-y. Pourquoi pas. Je trinque au mystère ! l'invita-t-il en levant son verre.

En plein mystère, pensa-t-elle. Et pour commencer la question de savoir si je serai en mesure de terminer cette « soirée » suffisamment tôt pour être en forme demain...

— À la vôtre ! prononça-t-elle en souriant.

Puis elle trinqua et tira sur sa paille.

Si les plans de Mac étaient de se perdre en elle, on peut dire qu'il avait parcouru la moitié du chemin. Il se rendit compte des implications de son geste. Ne pas lui dire qui il était vraiment était-il une bonne ou une mauvaise chose ? Elle semblait trouver que cela était bien. Mais peut-être avait-elle des secrets, elle aussi.

Dieu que sa bouche était attirante. En voyant sa langue jouer avec la paille pendant qu'elle le regardait, il sentit son pouls s'accélérer quelque peu.

Il appréciait l'anonymat, la possibilité d'acheter des consommations courantes, de les payer *cash*, d'être habillé comme un citoyen lambda, de ne pas être parqué dans le secteur réservé aux VIP, où l'on est lorgné par les curieux et pourchassé parfois par les photographes. Demeurer totalement incognito conférerait un aspect mémorable et fantaisiste à cette soirée, avec un aspect de conte de fées à rebours où il est plus amusant d'être pauvre que riche. Ainsi se considérait-il davantage comme Shrek que comme Cendrillon.

— Au mystère, à l'amour et à l'aventure ! dit-il en levant une fois de plus son verre de bière.

Cette fois-ci, elle trinqua avec le cocktail.

— Et voilà ! fit-il en passant son bras dans le sien alors qu'ils s'apprêtaient à boire, leurs visages à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Tchîn-tchîn ! lança-t-elle en riant, l'air radieux.

Je n'ai jamais entendu rien de plus agréable que ce rire, pensa-t-il. Elle était vraiment charmante. D'ordinaire, il choisissait une belle fille jetable qui ne risquerait pas de s'attacher. Chez elle, il y avait quelque chose de rafraîchissant dans son sérieux, dans sa féminité, dans son authenticité. Tout cela le comblait et l'incitait à se rapprocher d'elle. Ils reprirent en même temps leur place sur leur siège.

— Et à quoi d'autre devons-nous trinquer ? Vous aviez parlé précédemment de la fin d'une époque..., lui demanda-t-elle.

— Oh ! Rien de très important, répondit-il, juste un projet que je berce depuis des lustres... un boulot.

— Un nouvel emploi ? Et que dira le capitaine ?

— Non, il changerait également, mais il ne le sait pas encore. C'est tout ce que je peux vous dire ou alors nous allons briser notre entente avant de l'avoir respectée !

— Alors trinquons aux nouveaux projets !

Ils entrelacèrent leurs bras une fois de plus, mais cette fois-ci, ils accrochèrent la paille qui projeta un peu de cocktail sur la joue de Sadie. Elle se mit à rire, s'essuya, lécha son doigt et chercha un mouchoir de papier dans son sac.

— Votre autre sac a-t-il survécu à sa baignade ? s'informa-t-il.

— Le sac survivra, mais je ne puis dire la même chose pour mon téléphone ! Cela me fait tout drôle. Ma mère va penser que je me suis sauvée avec un bonhomme bizarre !

— Pas encore, mais la nuit ne fait que commencer, souffla-t-il d'un air détendu.

— Ça n'a pas d'importance, elle est aussi quelque peu bizarre, lâcha-t-elle en le regardant attentivement. La vôtre doit probablement penser que vous êtes le soleil de sa vie...

— En fait, je n'ai jamais connu ma mère, avoua-t-il tandis qu'elle prenait un air désolé. Oups ! Je m'excuse, ne sommes-nous pas convenus de ne pas divulguer de détails personnels ? Il est touchant de constater que la vôtre s'inquiète autant pour vous. Je parie que vous lui manquez lorsque vous êtes en voyage...

— Oui et ma fi... dit-elle en interrompant sa phrase. *Pas de renseignements personnels*. Oui, ma foi, j'ai perdu la clé de ma porte... Ma mère a peut-être essayé de me joindre pour me dire si elle l'a trouvée...

— Bien. La prochaine fois, n'oubliez pas d'avoir avec vous un portable étanche à l'eau.

— Merci beaucoup d'avoir récupéré mon sac. Êtes-vous toujours ce genre de héros ?

— Bien sûr. Sauver des sacs de la noyade ! La routine habituelle, en somme. Les demoiselles en perdition. C'est ma spécialité !

— Eh bien ! Si un jour je me trouve en détresse, je vous passerai un coup de fil !

— Détresse, des tresses, peu importe, vous avez fort belle allure, déclara-t-il en reculant. Excusez-moi pour le mauvais jeu de mots. C'est une vieille habitude.

Ce soir, il remontait vraiment le temps, à la recherche de sa jeunesse.

— Ha ! Ha ! Très drôle, lui lança-t-elle en lui donnant une tape amicale. En tout cas, merci encore. Je

suis heureuse que vous vous soyez trouvé là. Autrement, j'aurais dû vraiment me procurer de l'équipement étanche !

— De rien. Vous avez été le plus bel être qui ait emprunté ma passerelle aujourd'hui.

— Je parie que vous dites cela à toutes les femmes...

— Écoutez. Ce n'est pas parce que je suis un marin que j'ai une fille dans chaque port !

— Mmm..., se contenta de dire Sadie en sirotant son cocktail.

— Sérieusement. Trop occupé à faire ceci ou cela. Vous savez ce que c'est à notre âge. Vous rêvez de faire autre chose, car le temps passe.

— À une nouvelle vie !

— À une nouvelle vie !

Ils portèrent conjointement un *toast*.

— Mettez la chance de votre côté.

— Vous de même. Je me présente : Samantha, femme d'affaires.

Ils prirent une pause au milieu du *toast*. L'air qui les séparait était lourd.

— J'espère que je ne vous ai pas trop dérangé aujourd'hui. Avez-vous terminé votre... Enfin, ce que vous étiez en train de faire ? s'enquit-elle.

— Oh ! Une simple question d'entretien. Un problème de pompe.

— Et vous avez réussi à réparer cette chose, euh... pompe ?

— Non, cette « chose-pompe » a dû être remplacée. Elle a trop fonctionné au cours des dernières années.

— Ah ! Oui ? questionna-t-elle en fronçant les sourcils.

Il se mit à rire en se penchant vers elle pour poursuivre son badinage.

Une heure se passa. Plaisanteries sur Monaco, le lieu, les gens ; l'opinion de Sadie sur le Grand Prix, cette « course de bagnoles », comme elle disait, avec de riches poseurs qui s'agglutinent pour observer des tas de ferraille hors de prix tourner en rond. Elle se serait bien entendue sur cette question avec le capitaine Wiltshire. Ils discutèrent de plats favoris, de sports, de distractions, et Mac fut surpris de découvrir qu'ils étaient tous deux amateurs de jeux de société, de jeux traditionnels et non électroniques. Ils partageaient l'amour de la nostalgie : le jeu de lettres Boggle, Rummikub, Monopoly. Elle sembla très intéressée par l'histoire de sa précieuse montre Tank. Elle avait remplacé à son bras sa Rolex usuelle par une montre Cartier datant de l'entre-deux-guerres, avec un cadran rectangulaire et un bracelet en cuir. Un peu défraîchie et assez banale, on ne pouvait se douter qu'il s'agissait là d'une pièce de collection.

— Vous devriez la faire estimer, lui dit-elle en plaisantant. Vous êtes peut-être millionnaire à votre insu.

— Je l'ai fait, répondit-il, et une chose est certaine : je ne suis pas millionnaire.

Elle agita les bras dans une imitation de *tutting*, cette danse où l'on imite les postures hiératiques des Égyptiens de l'Antiquité que l'on peut voir sur les monuments et les documents anciens.

— Alors, je crois qu'il va falloir que je me mette à la recherche d'une autre passerelle à escalader. Non ? dit-elle en riant.

Il sourit d'un air maladroit. *Une soirée*, pensa-t-il, *seulement une soirée*.

— Et que feriez-vous si vous ne trouviez pas une autre passerelle ? lui demanda-t-il.

— Sérieusement, chéri, je m'en fabriquerais une, exprima-t-elle avec sincérité. C'est comme lorsqu'on poursuit sa chance...

C'est la bonne réponse, pensa-t-il en se disant qu'il ne s'était jamais senti aussi détendu en compagnie d'une femme depuis fort longtemps.

La seconde heure se passa en réparties sans prétention, en réflexions plus philosophiques sur la vie en général, et en une discussion sur les mérites de l'ancienne version du Scrabble comparée à la nouvelle. L'ancienne remporta les suffrages, évidemment.

Mac se sentait progressivement troublé par les effleurements de Sadie, légers comme une plume. Il retourna le compliment en plaçant son bras le long du dossier de la banquette, touchant de temps à autre son épaule dénudée et se rapprochant chaque fois qu'elle avait une histoire à raconter.

Ils commandèrent un dîner léger, le favori de Mac, mais elle insista pour que chacun d'entre eux paye sa tournée à tour de rôle. Ce fut une révélation pour Mac. La dernière fois qu'il avait laissé payer une femme remontait à ses années d'université, lorsqu'il était fauché. Depuis, il s'était fait un point d'honneur : s'il invitait, c'est lui qui réglait la note. Au fil des années, le nombre de célébrations avait augmenté hors de toute proportion, mais son principe n'avait jamais changé. Les magnums de champagne étaient en fin de compte devenus la règle. Bien sûr, il obtenait des renvois d'ascenseur lorsque les grands patrons versaient des sommes considérables aux œuvres de charité, mais cela n'empêchait pas ses frais de bar de s'élever à des dizaines de milliers de livres. Ce soir, il doutait que la note dépasse les deux cents euros, même avec un généreux pourboire. Toutefois, dans une certaine mesure, Mac craignait d'admettre que tout cela signifiait beaucoup plus de choses qu'en apparence.

Lorsque le moment d'une autre tournée arriva, Sadie ne commanda que du jus de fruits, et Mac fut agréablement surpris.

— Bonne idée, dit-il. Moi aussi, je dois me lever de bonne heure et il me faut garder l'esprit clair.

— Et moi, j'ai ma réunion d'affaires. PowerPoint et les piña coladas ne font pas très bon ménage, savez-vous ?

Mac se mit à rire.

Le badinage était certainement plus amusant, plus spirituel et plus mémorable lorsqu'il ne barbotait pas dans l'alcool. Une révélation !

Après une blague un peu démodée, que Sadie approuva d'un franc éclat de rire, Mac se sentit complètement détendu. Il constata que ses épaules, comme ankylosées, se décrispaient et qu'au cours des deux dernières heures, il avait ri davantage en compagnie d'une femme qu'il avait pu le faire au cours des dix dernières années. Il se sentit rajeunir. Son ancienne personnalité reprenait sa place. Il se retrouvait un peu comme autrefois et avait certainement hâte de mieux connaître Sadie.

Tandis que la soirée avançait, Sadie se détendait progressivement en se blottissant contre Mac. Elle était vraiment contente de constater qu'après une longue traversée du désert, elle pouvait encore prendre un verre et apprécier la compagnie d'un homme. Mais peut-être était-ce parce qu'il s'agissait de cet homme en particulier.

— C'est vraiment bizarre, savez-vous. Je suis surprise de constater combien cette soirée nous semble

aller de soi. Êtes-vous certain que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés quelque part ?

— Non, à moins que vous ne m'ayez déjà traqué sur Internet ! répondit-il.

— Tiens, bien sûr ! Avec un nom comme Mac ? Il y a trop de pages consacrées à certains ordinateurs et à de la restauration rapide pour y découvrir dans un coin bien caché un matelot de pont exceptionnel !

— Ah ! Ah ! Ainsi, comme ça, vous avez déjà essayé ?

— Minute, papillon ! Ne vous encensez pas trop. C'est une perte de temps. Être naturellement beau demande des heures de préparation. C'est tout un art.

— Eh bien ! Moi je vous épinglerais bien sur le mur de ma galerie. N'importe quand, rétorqua-t-il.

— Saligaud, va !

— Ah ! Bienvenue aux petits noms d'oiseaux que nous utilisons à l'école secondaire. Ça faisait longtemps et ça commençait à me manquer...

Il fit mine d'ôter un chapeau emplumé de sa tête, de l'agiter en l'air et de s'incliner devant Sadie.

— Vous êtes complètement cinglé...

— Disons aussi que je suis un perdant et ça complétera le tableau.

Sadie se sentait bien. Elle trouvait bon de flirter encore, d'avoir rendez-vous avec un homme aussi intéressant. Peut-être aussi de jouer le rôle de Sam, et non celui de Sadie...

Elle aimait la manière dont elle se plaçait sous son bras et le peu de pression qu'il exerçait. Il ne fallait pas entretenir de grandes attentes ce soir. C'était ainsi. Un simple homme de pont et il semblait en être très fier. Il n'était pas comme certains de ces faiseurs avec qui elle était sortie avant de se marier, des types imbus d'eux-mêmes, voulant à toutes fins être quelqu'un pour, en fin de compte, rater misérablement leur coup. Cet homme était différent, même plus décontracté avec elle que son ex-mari Stuart l'avait été. Deux enfants trop tard, elle avait malheureusement découvert que l'apparente attitude insouciant de ce dernier était purement négative, car il s'agissait d'un individu qui se moquait carrément de tout le monde, à l'exception de sa petite personne, bien sûr.

Il n'était pas comme son beau matelot, qui ne se souciait pas de son apparence. Ainsi, contrairement à Sadie qui avait soigné son maquillage, ce soir il ne s'était pas rasé.

Mais Sadie n'avait pas d'objection à sa barbe de plusieurs jours. En fait, elle l'aimait. Beaucoup. Et elle aimait l'homme aussi.

Alors qu'elle écoutait une autre de ses histoires drôles sur la vie en mer, elle se demanda quelle femme avait pu ressentir les mêmes sentiments qu'elle envers Mac au fil des ans. Il devait bien se trouver quelque cœur brisé le long de son parcours. C'est peut-être pourquoi il avait cessé de « tirer des plans sur la comète ». Elle ne pouvait pourtant se résigner à ne voir en lui qu'un simple joueur. Il s'agissait d'une attirance simple, honnête, sans comédie, sans retenue et sans déception, une attirance juste comme elle la désirait. Le mot « honnêteté » n'était pas tatoué pour rien en caractères chinois au bas de sa colonne vertébrale. Son seul petit mensonge portait sur son prénom.

Mais il ne le saurait jamais, n'est-ce pas ?

Elle sourit, consciente qu'il était incapable de cesser d'admirer sa bouche ou d'enlever son bras de son épaule. Il s'était arrangé pour se dissimuler complètement du reste de la salle, où les clients ne pouvaient

voir que son dos. Bref, pendant cette soirée, il avait consacré toute son attention à Sadie. En fait, il n'avait jamais cessé de la fixer, excepté pour jeter un coup d'œil occasionnel par-dessus son épaule ou un regard furtif sur la foule que Sadie trouvait curieux. Peut-être attendait-il quelqu'un du bateau...

Car Mac observait. Une vieille habitude. Juste au cas où quelqu'un le reconnaîtrait. Quelqu'un qu'il tenait à éviter, en général une femme. Il y eut une alerte lorsqu'un groupe de filles chics, du genre mannequins, passa près d'eux en se précipitant vers la section réservée aux VIP, de l'autre côté du bar. Mac venait de se retourner. L'une d'entre elles, dans une robe moulante rouge, marqua un temps d'arrêt. Mac baissa la tête rapidement, mais pas avant qu'elle ait avancé d'un pas vers lui. Lorsqu'elle aperçut Sadie, elle s'arrêta, l'air perplexe, puis rejoignit ses amies. Mac, qui avait l'oreille fine, entendit qu'elle faisait une remarque piquante en français.

« C'est impossible. Il ne s'habille pas comme ça. D'habitude, il est accompagné d'une jeune *cover-girl*, pas de quelqu'un comme elle. Ce type ressemble juste un peu à notre *playboy* milliardaire, c'est tout... »

Mac se rembrunit. Comment avaient-elles l'insolence d'insulter sa compagne de cette façon ? S'il n'avait pas été incognito, « infiltré » parmi le grand public, il se serait fait un royal plaisir de dire à ces filles que Sam était plus belle que n'importe quelle *cover-girl*.

Mais il se rendit brutalement compte que l'insulte s'adressait à lui et il se sentit superficiel, futile. N'était-il, au fond, qu'une sorte de cliché ?

Ce fut comme s'il recevait un coup de masse dans le ventre. Il comprit avec tristesse que c'était précisément la réalité.

Il ne s'était jamais retrouvé face à l'opinion publique brute, il n'avait jamais été jugé avec franchise, plutôt que de se faire présenter une version expurgée et stérilisée de la réalité que les super riches ont l'habitude de se faire servir par leurs thuriféraires et leurs mignons. Il trouvait triste que cette seule image de *playboy* ait pu être celle qui était restée gravée dans l'esprit de ces gens. Et ils avaient raison. Les filles qui s'accrochaient à lui étaient en général des dindes somptueusement parées, avec une personnalité à l'avenant. Il n'était pas étonnant qu'il ait cessé de les trouver attirantes.

Et que dire de son image de *playboy* ?

Bon, voyons si mes nouveaux projets pourraient finalement changer tout ça...

Sa compagne le régalaît en lui fournissant avec enthousiasme force informations sur un aliment naturel qu'elle avait essayé récemment. Mac regardait ses lèvres se froncer et sa bouche en cœur, mais ne l'écoutait pas vraiment.

Attacherait-elle de l'importance aux qu'en-dira-t-on ? Probablement pas.

La discussion en était rendue au stade où ses lèvres rouges recommandaient catégoriquement que la presse scientifique puisse encourager la culture de cet aliment. Elle était vraiment charmante. Le tempo de la musique ayant ralenti, il demanda à Sadie si elle voulait danser.

— Voulez-vous dire que j'en suis capable ou que j'en ai envie ? lui répondit-elle en riant sous cape.

— Allons ! Venez danser. Je ne suis pas un expert, mais essayons quand même. *Hum... Toujours ce sacré doute qui s'infiltré.*

Pourquoi était-il si important de faire bonne impression sur cette femme ? Elle ne ressemblait à aucune autre qu'il avait pu fréquenter. Il avait toujours des doutes. *C'est simplement ce qui vous arrive lorsque vous passez trop de temps loin de la gent féminine.*

Sadie se sentait parfaitement heureuse. Elle avait beaucoup ri, son corps se sentait électrisé comme seul le désir peut le faire, et elle n'avait pas pensé une seule fois à son importante réunion du lendemain. Elle examinait ce grand gaillard qui lui tendait la main pleine d'espoir et se demandait si elle avait vraiment de la chance. Elle prit sa main toute chaude et elle le suivit au milieu de la piste, où le couple se mêla aux danseurs.

Une chaleur humide régnait dans la salle et, tandis qu'ils s'enlaçaient, une impatience fébrile commença à se manifester lorsqu'ils se rapprochèrent, que leurs mains, leurs bras, leurs poitrines et les autres parties de leurs corps entrèrent en contact.

Sadie se mit à soupirer. Cet homme était « trop »... comme disent les jeunes. Il se dégageait de lui une impression de force. Elle hocha la tête, et il sembla troublé.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien. C'est seulement... C'est vous...

— Ça nous change de « Ce n'est pas vous, c'est moi... »

Elle se mit à rire et regarda ailleurs tandis qu'il poursuivait.

— Alors, qu'y a-t-il à mon propos ? Vous ai-je déjà monté sur les pieds ?

— Non, vous dansez pas mal. Bien, même.

— Bien, ce qui est mieux que pas bien, je suppose. Danser n'a jamais été mon fort.

— Moi non plus, surtout avec ces souliers...

— Ah ! Ne me parlez pas de ces souliers ! J'essayais de ne pas y penser.

Il prétendit s'éventer d'un geste approbateur concernant ses talons hauts, et Sadie rougit.

Un autre frisson les parcourut. Les mains de Mac glissèrent sur sa taille et il l'attira contre lui. Elle leva la tête. Il avait une vingtaine de centimètres de plus qu'elle sur ses talons aiguilles. Visage buriné, barbe de trois jours *sexy*, elle le trouva magnifique, contemplant le monde comme si tout y était facile, mais son tee-shirt et son après-rasage le trahissaient. En regardant son visage, à demi illuminé par la lumière tamisée, Sadie fut frappée par son expression. Ses yeux vifs n'étaient plus bleus, mais noirs de désir.

— Vous êtes très belle, Sam.

Elle s'apprêtait à lui répondre, mais il penchait la tête vers elle. Elle le voyait approcher, savourant l'instant. Elle ferma les yeux à la dernière seconde possible et prit une grande respiration, tandis que leurs lèvres se rejoignaient pour la première fois.

D'abord doucement, puis de manière plus passionnée, la langue de l'homme s'insinua entre ses lèvres pour retrouver la sienne, tandis qu'elle se sentait envahie par une vague de désir. Ce baiser était encore plus puissant que ce à quoi elle s'attendait.

Il se dégageait de lui une nette odeur de mâle, exotique et rare. Le corps de Sadie fut pris de picotements lorsqu'il passa de ses lèvres à ses pommettes, puis à ses oreilles, puis de nouveau à ses lèvres, l'embrassant tendrement en prenant son visage dans le creux de ses mains, exactement de la manière qu'elle aimait. Son corps ferme semblait si puissant contre la douceur du sien qu'elle désira aller plus loin. Elle se sentit comme une héroïne de roman, le genre de ceux qu'elle avait vécus par procuration au cours des dernières années pour satisfaire son besoin de sentimentalité. Des récits dans lesquels le

gentilhomme enlève la dame et l’emmène en carrosse dans un château isolé en pleine montagne, où elle ne peut résister.

Son imagination s’emballait, tout comme les mains de Mac qui se promenaient dans ses cheveux, sur son cou, le long de ses épaules, le long de ses bras, sur son visage qu’il embrassait passionnément. Sadie savourait chaque seconde.

À cet instant, tout ce qui existait entre eux n’était qu’un lien puissant. En se déplaçant sur la piste, elle ne voulait pas briser le charme alors qu’ils tournaient lentement au son de la musique en ne cessant de s’embrasser.

Cet homme était comme le dénouement heureux qu’elle avait attendu toute sa vie.

Mais ceci ne se passerait pas comme dans les romans de gare, pensa Sadie en revenant brusquement sur terre. Il ne s’agissait que d’« une seule soirée ». Sam aujourd’hui, Sadie demain. Souviens-toi de ça. Ne t’emballe pas !

Il n’y aurait pas, comme dans les films qui se terminent bien, de coucher de soleil pourpre dans lequel se fondre. Ce serait lui qui disparaîtra lorsqu’il lèvera l’ancre demain sur son superbateau, enfin son superyacht, peu importe.

Et tandis qu’il continuait à l’embrasser avec plus de fougue, elle se paya le luxe d’apprécier l’excitation que provoquait chez elle ce jeu de la séduction, mais de prendre garde de séparer les émotions qui fleurissaient dans son cœur, pour les mettre de côté dans la partie de sa mémoire réservée aux « références ultérieures ». Il n’était certainement pas question de prendre de décision prématurée. En effet, aussi inévitable que dût être son départ, elle tentait de deviner comment le reste de la nuit allait se dérouler et attendait le prochain pas.

Elle lui rendit donc son baiser de manière passionnée.

La réaction de Mac ne fut pas moins enthousiaste et il passa à la vitesse supérieure. Leurs bras s’enlacèrent de manière plus frénétique et plus fébrile. Les mains de l’homme caressaient maintenant les cheveux de Sadie, défaisant sa coiffure relevée et attirant son visage vers le sien. Il promenait ses doigts dans les boucles de ses tresses blondes, sa langue stimulant la bouche de sa partenaire de la façon dont il aurait voulu le faire sur son corps. Ce petit jeu ne passa pas inaperçu des couples parmi lesquels ils évoluaient.

— Voulez-vous une chambre d’hôtel ? leur demanda un plaisantin en français.

Mac traduisit, tandis que le couple prenait ses distances.

— Pardonnez-moi, répliqua Sadie au danseur, qui esquissa un sourire.

— Ainsi, Sam, vous parlez français ? fut surpris Mac.

— À peu près quatre phrases.

— Et quelles sont les autres ?

— Je ne pense pas que vous aimeriez les connaître...

La piste de danse commençait à devenir un lieu peu accueillant. Les regards inquisiteurs qui se pointaient vers Mac n’en faisaient pas l’endroit idéal pour demeurer incognito. Il prit donc la main de Sadie et ils revinrent à leur table.

Alors qu'ils approchaient et que Mac se glissait près de Sadie sur la banquette, ses yeux furent attirés à l'autre bout du bar. Près de la porte, deux hommes de son équipage se tenaient debout d'un air innocent en levant le pouce d'un air approbateur.

Il hocha négativement la tête pour les prévenir de laisser tomber.

Sadie n'avait rien vu.

— Je pensais à quelque chose, lui dit-il alors que tous deux finissaient leur consommation et qu'il ramassait sa veste. Avez-vous déjà visité l'intérieur d'un superyacht ?

— Non, seulement celui d'un *cruiser*.

— C'est ainsi qu'on apprend.

— Je me demandais si vous alliez m'offrir une telle visite.

— Eh bien ! Seulement si vous avez le pied marin et si vos jambes vous permettent de tenir debout sans précipiter quelque chose par-dessus bord. J'ai déjà fait mes exercices de natation aujourd'hui..., répondit-il.

— Je dirais que mes jambes sont capables de faire bien des choses, rétorqua-t-elle en riant discrètement, mais en réalisant ce qu'elle avait dit.

Mac se saisit galamment de la veste de Sadie, la plaça sur ses épaules et vit qu'elle se mordait légèrement les lèvres.

— Néanmoins, poursuivit-elle, demain j'ai une journée chargée.

— Je comprends, car je dois aussi me lever de bonne heure. Une petite visite et un dernier verre pour terminer la soirée. Qu'en dites-vous ?

— Sortons toujours et je vais y penser.

Une telle femme dans mes bras et voilà que je veux la faire visiter et abréger cette soirée ? J'ai vraiment perdu la main, pensa Mac.

Lorsqu'ils sortirent, les lumières scintillaient sur le port Hercule. Le ciel était clair, et le silence de la nuit était interrompu périodiquement par des phrases musicales incompatibles s'échappant des bars près desquels ils passaient en silence. De temps à autre, Sadie contemplait Mac avec admiration, puis détournait les yeux rapidement lorsqu'il s'interrogeait sur ce qu'elle pouvait bien regarder. Ils arrivèrent finalement au quai.

— Alors, comptez-vous revenir ? lui demanda-t-il en la prenant dans ses bras, jouant avec ses cheveux et la fixant d'un regard chargé d'espérance.

Sadie réfléchissait.

La soirée avait été des plus charmantes. Devait-elle risquer d'en ternir le souvenir en allant plus loin ? Ou encore de tout flanquer en l'air en se refusant ? Allait-elle risquer de refuser une nuit d'amour mémorable ou encore de faire face à une déception horrible ? Elle frissonna en se souvenant de l'aventure d'un soir qu'elle avait vécue en Toscane, ainsi qu'une autre qu'elle avait connue à la suite d'un rendez-vous pris sur Internet. Elle avait qualifié cette expérience de « tragiquement cocasse » et avait juré de ne jamais récidiver. *Jamais sans amour*, avait-elle conclu. Après tout, séduire par son charme et par son élégance constituait pour elle un atout. Et puis, elle était experte pour tenir les hommes à distance.

Mais ensuite, c'était carrément le vide, et cette vulnérabilité l'effrayait.

Elle était lasse des médisances et manquait de confiance dans son corps qui avait porté deux enfants. Beurk... Tragiquement cocasse, en effet. C'est pourquoi il lui avait été facile d'aménager une zone d'exclusion de tout contact masculin qui avait duré cinq ans. Une fois son commerce bien lancé et les enfants suffisamment autonomes pour ne plus accaparer la plus grande partie de son temps, elle reprendrait ses cours de culture physique et chercherait quelqu'un. Elle blâmait sa sœur Helen pour ce qui était arrivé en Toscane. De toute façon, cet incident n'appartenait pas au domaine de la réalité. Et ce qui se passait actuellement non plus.

En contemplant Mac, elle se rendit compte à quel point cette soirée avait été différente des autres et notamment combien elle s'était sentie à l'aise avec cet homme ; surtout combien il lui plaisait. Cela n'avait rien à voir avec quelque triste aventure d'un soir, Damian, l'adolescent attardé, ou encore Stuart, le macho dominateur. Mac était adorable, et elle pouvait sentir qu'il éprouvait également une grande attirance pour elle. Elle se surprit elle-même en imaginant soudainement la tête que Stuart ferait si elle se présentait à lui avec Mac à ses côtés. C'était trop fou... Elle éprouva un pincement de nostalgie au cœur et sut en une fraction de seconde qu'il ne pouvait exister qu'une seule réponse possible.

Dix minutes plus tard, Mac ferma la porte de sa cabine sans trop savoir comment il avait pu se retrouver ainsi seul.

Tout seul.

Il respira profondément et se demanda ce qu'il avait fait. *J'ai tout gâché...*, se répéta-t-il. Quel pouvait être ce sentiment étranger qu'il ressentait ? Du tracas ? De la déception ? De l'échec ? Sûrement pas.

Pourtant, tout avait l'air si prometteur.

« Merci pour cette charmante soirée », lui avait-elle soufflé. Ensuite, elle l'avait embrassé avec toute la passion et avec les signes prometteurs d'une fin de soirée réussie en ville, précédant habituellement une nuit non moins couronnée de succès. Mais c'était comme ça. Elle avait pris un taxi, et il s'était retrouvé avec son vieux copain, M. Jack Daniel's. Mac se versa une rasade de whisky et grimaça. Non. Ça n'avait pas marché. Puis il commença à se déshabiller et enleva sa ceinture, qu'il jeta rageusement à terre.

« Tu n'avais certainement pas vu celle-là venir, mon petit gars... » marmonna Mac en s'observant dans le miroir. *Il faut toujours une première fois*, se dit-il.

Encore sous le charme de cette rencontre, il revivait les baisers enflammés qu'il avait donnés et reçus. Elle l'avait sans nul doute laissé pantois et bouleversé. Puis, il pensa à ses formes généreuses, aux courbes de sa silhouette.

Mais quelque chose le chipotait et ce n'était pas qu'il ait essuyé un refus pour la première fois depuis des années, mais il s'en voulait de s'être comporté maladroitement.

Assis sur son lit, il commença à défaire ses lacets de chaussures. Plus il réfléchissait et plus il ressentait un sentiment de culpabilité.

Pourquoi lui avait-il joué la comédie de l'homme de pont ?

Il fit une pause et passa sa main sur le chaume de sa barbe naissante. Était-ce parce qu'elle avait fait des blagues en racontant qu'elle fréquentait des hommes en moyens ? En effet, c'est là que son alarme personnelle avait retenti en lui rappelant une vieille histoire.

Il déposa d'autres glaçons dans son verre, qu'il vida d'un trait. *Vas-y. C'est ça, espèce de loser...*

Punis-toi et gâche donc ton entraînement de demain...

De toute façon, cela ne ferait aucune différence parce qu'aujourd'hui, elle était partie. En dépit du fait qu'il lui avait menti intentionnellement ou pas, maintenant il ne serait jamais capable de lui dire la vérité.

Et quelle était vraiment la vérité ?

La tête dans les mains, il se frottait les tempes. *Réfléchis.*

Primo : Mac « l'homme de pont » n'a jamais prétendu être riche, mais elle a tout de même accepté de sortir avec lui.

Secundo : Elle-même avait suggéré qu'il ne s'agirait que d'une brève relation. Alors, pourquoi stresser ?

Tertio : Elle semblait avoir le béguin. Elle ne l'avait pas repoussé lorsqu'il l'avait étreinte. En fait, elle lui avait rendu ses baisers avec beaucoup de conviction.

Même ce détail avait une signification particulière. La plupart des hommes auraient trouvé cela naturel, mais pour Mac, un milliardaire, il était rare de savoir avec certitude si une femme le désirait pour ses qualités intrinsèques ou pour son compte en banque. Aussi n'était-il pas surprenant qu'il ait été facilement tenté de jouer le jeu. La façon dont elle avait réagi avec lui en sachant pertinemment qu'il n'était qu'un homme d'équipage en disait davantage sur la sincérité de cette femme que sur celle des partenaires qu'il avait pu connaître.

Non, il existait quelque chose, disons de plus primal, à propos de cette femme voluptueuse qui s'appelait Sam. Il avait voulu savoir ce qui arriverait s'il gardait l'incognito et s'il avait tout simplement fait preuve de curiosité.

Il réalisa qu'il y avait un *quattro* à cette énumération, la pensée la plus rassurante de toutes, le fait irréfutable : il aurait pu lui avouer qu'il était riche à la fin de la soirée, spécifiquement pour voir si elle aurait agi différemment ; il aurait pu pousser la bassesse jusqu'à voir si elle aurait changé d'idée en acceptant sans hésitation de monter à bord. Cela aurait été bien pire.

Perdre. Perdre.

Peu importait maintenant. Elle était partie, mais était toujours présente dans ses pensées.

Il frotta son visage balafgré. *Et dire qu'elle ne m'a fait aucune remarque à ce sujet.*

Quelle femme !

Il se souvint alors de la sensation qu'il avait ressentie en embrassant ses délicieuses lèvres et en ressentant la pression de ses hanches contre lui. Une fois de plus, ce qu'elle pouvait être *sexy* ! Il reprit ses esprits et ramassa ses chaussures.

De toute évidence, si Sam était véritablement à Monaco pour traiter des affaires, son cerveau était à la hauteur de ses formes sculpturales. Il avait toujours eu une faiblesse pour des femmes intelligentes et bien tournées. Malheureusement, cette combinaison était rare parmi les poupées Barbie au régime jockey que tout le monde s'attendait à voir accrochées au bras d'un milliardaire.

Milliardaire ? Disons au moins sur papier.

Si cela lui apportait un certain bonheur, cela lui causait également une part d'ennuis. Il avait gagné chaque penny de sa fortune et, aujourd'hui, il avait trouvé des moyens de se lancer dans des dépenses qui

reflétaient ce qu'il était devenu.

Ce yacht lui avait procuré un bonheur sans mélange. Il représentait pour son propriétaire un prix durement gagné, un symbole unique et admiré de tous. Il lui confirmait son appartenance à un groupe sélect de gens suffisamment fortunés pour non seulement être en mesure de s'offrir un tel bateau, mais aussi de l'entretenir et de faire vivre un équipage. Ce dernier se composait de compagnons géniaux, triés sur le volet, manifestant un bel esprit de corps. Il connaissait certains d'entre eux depuis ses débuts comme promoteur, lorsqu'il prenait des leçons de voile pendant ses week-ends. Ces gens le traitaient en camarade, sans manières et sans protocole, du moins lorsque des étrangers ne se trouvaient pas aux alentours.

Sur son bateau, il pouvait être totalement le personnage qu'il avait choisi d'être, protégé des feux de la publicité et des attentes de certaines gens, du moins lorsque le yacht n'était pas mis en location, car il l'avait partiellement acheté pour cette raison.

Mac prit son téléphone intelligent et vérifia son calendrier, chargé au maximum pour des mois d'avance. Il n'avait pas de soirée de libre avant la fin de l'été. *Bordel !* Tant pis pour lui, mais la saison avait été occupée pour l'équipage, du moins cette année. Il s'inquiéta soudainement de la faiblesse des réservations pour l'an prochain, mais il rangea cette pensée négative dans la même catégorie que la surveillance qu'il devait exercer sur un certain Philip Tremain.

Mac prit la seule photo encadrée pendue aux cloisons de son élégante cabine. On pouvait y voir Mac et le capitaine James Wiltshire, plus son vieil ami et conseiller financier Simon Leadbetter, tous réunis dans le poste de pilotage du *Nomad* le jour de son acquisition, au début de l'année précédente. On n'avait pas eu besoin de l'argent de BJ McKowski pour conclure cette affaire. Tremain avait surenchéri, car cette joute financière avait été très importante pour Mac. Il sourit en se rappelant l'air dépité de son vieil adversaire lorsqu'il l'avait coiffé au poteau d'arrivée.

Le cadre en main, Mac regardait le capitaine bombant son torse herculéen, dissimulant partiellement l'image réservée du distingué Simon Leadbetter levant un verre près de lui. On y voyait également Mac, les cheveux coiffés en arrière avec son soupçon de barbe à la mode.

La chose qui avait presque autant réjoui Mac que l'acquisition du navire de plaisance était le visage émerveillé du capitaine prenant la barre cette journée-là, car ce qu'il appelait son nouveau « bébé » avait deux fois la taille du yacht précédent.

Mac esquissa un sourire désabusé en se souvenant de la satisfaction qu'il avait ressentie lorsqu'il s'était placé en haut de la liste, et ce, envers et contre toutes les manigances de Tremain, qui avait vainement tenté de soudoyer le représentant du vendeur. *Quel con !* pensa Mac.

Oui, c'était une photo mémorable, le souvenir d'une journée qui l'avait rendu très, très heureux.

Mais Mac se rembrunit lorsqu'il pensa à ce qui se trouvait caché à l'intérieur du cadre, derrière la photo du *Nomad*.

Il est clair que la journée avait été bonne, mais une journée peut fort bien commencer et mal finir. Mac avait également eu sa quote-part de mauvais jours, et le meilleur rappel de l'une de ses pires erreurs se trouvait à quelques millimètres de ses doigts, derrière le petit panneau au dos du cadre. Il retourna ce dernier, hésita, ouvrit le panneau qui dissimulait un petit instantané. Il le prit, leva le bras et cligna des yeux.

Sur ce cliché, Mac avait alors quelques années de moins et tenait la main d'un jeune enfant. *Oui, cela*

fait encore mal... Il fixa l'image d'un regard vide, tandis qu'il ressentait de vives douleurs au cœur, comme c'était toujours le cas en pareilles circonstances. Une photo extra, un grand moment de son existence, mais la journée s'était mal terminée. Terriblement.

Toutefois, cela avait provoqué un tournant dans son existence et, par la suite, il avait obéi à une règle très importante des affaires, une règle qui régissait sa vie et influençait chacune de ses décisions, une règle qui l'avait rendu célèbre chez ses collègues et chez ses concurrents :

« Ne mélangez jamais les affaires et le plaisir ou encore les enfants. »

Tu m'y prends une fois, tu es une fripouille ; tu m'y prends deux fois, je suis une andouille !

Mac fronça ses sourcils. Aujourd'hui, quel âge pourrait avoir ce garçon ? Toute cette expérience avait été étrange. Il avait passé la plus grande partie de sa vie à garder autant qu'il le pouvait les enfants à distance. Ensuite, cette débâcle était survenue et lui avait rappelé le pourquoi de son comportement. Tout cela n'était évidemment pas de la faute du garçonnet.

Mac se dirigea vers un des coins de la pièce où se trouvait une corbeille à papier, mais changea d'idée et replaça la petite photo à l'arrière du cadre, qu'il déposa sur l'étagère.

La fin d'une autre époque.

Mais la vie continue. Soudainement, il se sentit fourbu. C'était le moment de passer à autre chose, de tourner la page.

Mac empoigna sa ceinture et ses mocassins, et entra dans la penderie pleine d'habits signés par les plus célèbres stylistes. Tringle après tringle de vestes et de pantalons dernier cri, des chaussures, des ceintures, des cravates, des boutons de manchettes. Au bout de cette petite pièce, protégée par des housses, on trouvait de très chers ensembles identifiés par de petites photos au Polaroid, une méthode qui permettait à Mac de repérer rapidement le costume qu'il désirait que son valet de chambre choisisse lorsqu'il était pressé. La dernière photo l'arrêta net, et il se mit à rire. Au lieu de l'image d'un ensemble griffé, quelqu'un avait collé la photo d'un vieux clochard dépenaillé et y avait ajouté le visage de Mac. La plaisanterie ne perdait jamais ses droits.

Derrière cette housse, il tira une malle contenant de vieux vêtements et y déposa sa ceinture au cuir abîmé ainsi que ses mocassins éculés, sa première paire de Tod's, un choix naturel pour le rendez-vous qui avait eu lieu, une marque hors de prix, mais qui avait l'avantage de ne pas porter de signature ostensible. En arrangeant les lacets effilochés par quinze ans d'utilisation sporadique, Mac éprouva une fois de plus le frisson de son premier rendez-vous, celui que cette femme avait ravivé et qu'il n'avait pas éprouvé depuis des années. Il examina les mocassins d'un air songeur.

Jusqu'à ce soir, il avait oublié ce que la vie pouvait être hors du tourbillon mondain et avait retrouvé le plaisir de descendre à terre pour y être traité comme un homme ordinaire.

Ne pas avoir à supporter les lèche-bottes.

Ne pas être entouré de flagorneurs.

Ne pas être traité comme un roi partout où l'on se rend. Être simplement Mac. Ce soir, il pouvait remercier cette jolie femme. Il avait fait, grâce à elle, un retour dans le passé et avait apprécié chaque minute de cette expérience. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons, l'argent n'était jamais entré en ligne de compte.

Trop souvent, posséder tant de biens lui semblait dénué de sens. Il promena ses doigts sur les housses

des costumes sur mesure – bleu marine, noir, gris foncé –, caressa des cravates dont chacune coûtait le prix des aliments d’une famille pour toute une semaine. Il haussa les épaules. Lorsqu’il arriva au bout de la rangée, il revint et ferma la porte de la penderie derrière lui. Si la richesse pouvait être un bienfait, indéniablement, elle pouvait aussi se révéler une malédiction.

Tout dernièrement, il y avait eu comme un fossé infranchissable, un élément manquant, une chose importante que l’argent ne pouvait acheter.

Et, bien qu’il fût en mesure de se la payer, il était incapable de la garder.

Dans son for intérieur, Mac savait pertinemment de quoi il s’agissait, mais faisait tout pour l’ignorer. Il avait tout le reste, tout ce qu’il avait toujours voulu avoir et cela lui suffisait, n’est-ce pas ?

La réponse était claire comme de l’eau de roche, du moins pour la plupart des gens. Pour Mac, il s’agissait d’un sentiment d’impuissance qui le tenaillait lorsqu’il fermait ses yeux la nuit et les ouvrait le matin. Il s’efforçait souvent de le chasser. Peu importe, il était persuadé que la nouvelle entreprise dans laquelle il se lançait permettrait de combler ce vide et de prendre un nouveau départ. Il se disait qu’un changement valait bien une période de repos.

Alors qu’il remplissait son verre, il se rendit compte que beaucoup de choses ne changeaient pas. Même si cette dame avait réussi à bouleverser certains secteurs de la sensibilité de Mac qu’aucune autre femme n’avait pu émouvoir ces derniers temps, il avait toujours su que son intention était de la laisser partir. Peut-être que Sam méritait mieux, et peut-être était-il heureux que, ce soir, les choses ne se soient pas déroulées comme il l’aurait souhaité.

Il lui était difficile d’agir différemment. Il n’était vraiment qu’un vieux singe à qui l’on n’apprend pas à faire des grimaces.

Il s’examina dans le miroir et haussa les épaules. *Un vieux singe...*

Voilà ce qu’il était.

Elle devait probablement se dire qu’il avait le visage tanné par l’air du large. Son moniteur, son médecin et son diététicien privés lui recommandaient d’utiliser de la crème solaire à indice de protection 50 lorsqu’il faisait du ski ou de l’escalade. Il n’aurait jamais donné de fil à retordre à George Clooney, mais, diable ! il en aurait donné au producteur-acteur George Hamilton.

Et que dire des cicatrices ? Il les avait méritées. Un jour, il suivrait peut-être les suggestions du capitaine qui lui conseillait de subir une chirurgie au laser, mais pour l’instant, il se contentait de camoufler ses balafres avec de la crème. Sauf ce soir. Ce déguisement, cette dissimulation de sa véritable personnalité serait pour d’autres soirées afin de perpétuer la mascarade, le voile de formalité qui fait partie de l’attirail des milliardaires. Ce soir, il s’était libéré de toutes ces obligations.

Oui, la soirée avait été belle.

Mac prit son verre et retourna sur le pont, nu-pieds sur le bois soigneusement poli. Il sentait la fraîcheur des lattes sous lui. Il contempla la baie et le ciel sombre, et sentit dans la brise une vague odeur de grillade que l’on devait préparer quelque part sur un bateau. L’air de la nuit rafraîchissait son corps surchauffé et l’invitait à vivre une nouvelle vie. Ironie du sort, après avoir commencé à investir sa fortune dans l’immobilier, en construisant des résidences et des ranchs de grand luxe aux quatre coins des États-Unis, il modifierait son train de vie en vivant dans ce qui n’était guère plus qu’un véhicule récréatif. Un foyer mobile sans femme, même une femme comme Sam, surtout quelqu’un comme Sam.

Dans la brise, il lui semblait humer son parfum. Son cœur se remit à battre de la même façon que cet après-midi, lorsqu'elle déambulait le long du débarcadère avec ses mèches blondes qui s'échappaient de son chignon. Ses formes affolantes, cette confiance en elle et l'air d'être bien dans sa peau, tout cela était vivifiant, sans compter le plaisir de ses spirituelles réparties. Ses pommettes relevées et ses beaux yeux verts avaient également leur rôle à jouer. Et cette démarche de reine ! Et ces souliers et le bruit qu'ils faisaient sur les pavés arrondis. En fait, il pouvait les entendre à cet instant précis.

Mac secoua la tête, se frotta les yeux et regarda son verre, puis se retourna vers la jetée, et il ne put croire ce qu'il voyait.

— Ohé du bateau, camarade... Est-il trop tard pour une visite ?

Le cœur de Sadie avait battu la chamade depuis le moment où elle lui avait dit adieu, et elle avait ressenti dans sa poitrine une pression qui lui était inconnue. Si bien que lorsque le taxi était arrivé à son hôtel, elle avait dû demander au chauffeur de faire demi-tour. De retour au quai, elle avait changé d'avis et exigé qu'on la ramène. L'hôtel en vue, elle changea d'idée pour la dernière fois et se fit ramener au débarcadère en se disant que *c'était maintenant ou jamais*.

Elle n'avait pas adopté cette idée, mais était littéralement possédée par elle. Était-ce ce lieu exotique qui lui avait monté à la tête ? Était-elle grisée par la magie de cette nuit, ou prétextait-elle vouloir simplement voir à quoi ressemblait l'intérieur d'un « superyacht » et ensuite s'en aller ? Sadie avait trouvé difficile de résister à l'attraction magnétique qui s'exerçait sur elle et ressentait le besoin de retourner là-bas. Pour quel motif, exactement ? Elle l'ignorait, mais espérait l'apprendre le plus rapidement possible.

Mac était là. Émerveillé de la revoir et se précipitant vers la passerelle pour l'accueillir. Dieu merci. Pour Sadie, la situation était de toute façon gagnante. Si l'opération se bornait à prendre un dernier verre et à faire une visite guidée du bateau, elle pourrait au moins prendre des photos du superyacht pour les montrer à ses filles. Si la nuit se terminait par une autre de ces coucheries sans amour, cela lui prouverait au moins qu'elle était encore capable de se livrer à un tel jeu et ce serait le dernier avant des semaines, peut-être des années d'abstinence à venir. Par contre, si d'aventure l'expérience se révélait être gratifiante et non dépourvue de sentiments, dans le même esprit que lorsqu'elle avait jeté les yeux sur Mac, alors cette nuit l'inciterait peut-être à se montrer moins cynique pour rechercher un partenaire fréquentable lorsque l'occasion se présenterait. Par ailleurs, elle était une grande fille et avait – pourquoi pas ? – envie d'avoir une aventure sans que personne ne le sache. Tout était donc bien jusque-là et, quoiqu'il puisse arriver, son voyage aurait été mémorable.

Mac l'accueillit avec un baiser fougueux.

— Salut, vous..., lui dit-elle.

— Salut, les problèmes...

— Si je me décide un jour de m'acheter un « Ferretti Custom blabla », je devrais vraiment profiter de l'occasion qui m'est offerte d'en visiter un, lui lança-t-elle en plaisantant.

— Vous m'en voyez ravi. Il s'agit d'un Ferretti Custom Line 124.

— D'accord. Et je suppose que le dernier verre tient toujours ?

— Absolument. Alors, par ici pour la grande visite.

Dix minutes plus tard, après un bref tour du navire de plaisance, ils étaient de retour dans un salon à la décoration luxueuse. Ils avaient évité les recoins pouvant trahir les intentions de Mac, qui s'était heureusement abstenu de fournir des indices ou de faire des allusions déplacées.

— Le propriétaire se trouve-t-il dans cette autre chambre que nous avons omis de visiter ?

J'ai parlé trop tôt..., se dit Mac.

— Il n'est pas de service ce soir et s'est rendu à terre.

— Dommage. Alors il ne me reste plus qu'à m'encanailler avec le personnel...

Avant qu'il ne puisse répondre, elle lui prit le visage entre ses mains et l'embrassa passionnément et longtemps. Il lui rendit la politesse et la souleva. Son petit cri de surprise l'amusa. Puis il la déposa sans effort sur un grand canapé en C dans le salon.

— Eh bien ! Vous êtes costaud, murmura-t-elle.

Il répondit en prenant une pause à la manière d'Atlas, un poing sur le front et l'autre sur la hanche. Il était facile de la faire rire. Puis, prenant en main une télécommande, il l'agita comme un bâton de chef d'orchestre.

— Musique ?

— S'il vous plaît, musique maestro ! souffla-t-elle d'un ton malicieux.

Il actionna la commande d'un air dramatique et le morceau, choisi d'avance, se fit entendre dans les haut-parleurs qui diffusèrent une sensuelle musique *soul*.

— Vous semblez bien vous débrouiller sur ce bateau, non ?

— C'est du moins ce qu'on me dit.

Il se laissa choir près d'elle sur le canapé et l'embrassa à nouveau, mais une expression soucieuse assombrit son visage. Il tourna la tête de côté.

— Qu'y a-t-il ?

— Mac, dit-elle en faisant une pause, généralement je ne...

— Moi non plus...

— Non, sérieusement. Il y a un moment que... Ça a l'air stupide, ne trouvez-vous pas ?

Attendri par la situation, il fit une pause, tandis qu'une ombre d'inquiétude apparut sur son visage.

— Samantha-la-femme-d'affaires. Tout pour le travail, rien pour les loisirs.

Elle acquiesça d'un air contrit. S'appuyant sur son coude, il l'embrassa tendrement. Reconnaissante, elle lui sourit et prit une grande respiration.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Elle fit non de la tête.

— Une collation ? lui proposa-t-il.

— Non, merci. Un jeu de Scrabble, peut-être ?

— Je préférerais d'autres jeux, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, répondit-il en riant. Ou alors, autrement, nous pouvons simplement nous reposer là pendant quelque temps.

Il se surprit lui-même. Depuis quand était-il cet Homme nouveau ? Sadie riposta en l'attirant vers elle par son tee-shirt.

— Seulement nous reposer là ? Proche d'un tel corps ? Diable, jamais de la vie ! Je ne faisais que vous prévenir, car je manque un peu d'entraînement...

Sur ces mots, il l'attira tout près de lui et elle se retrouva sur le sofa, couverte de baisers enfiévrés.

— Avec ce que j'ai en tête, vous n'aurez guère à vous soucier de vos talents inexploités...

Sadie fut surprise de se retrouver parfaitement détendue sous ses tendres assauts. Sans délaissier une seule fois ses lèvres, il lui remonta les bras au-dessus de la tête et lui caressa les deux côtés du corps dans un va-et-vient qui la fit frissonner par anticipation. Puis il la regarda dans les yeux, cherchant une fois de plus, puis l'embrassa délicatement, sensuellement, de la bouche au cou jusqu'aux clavicules, déclenchant chez Sadie des tremblements de tout son corps à chaque mouvement. Cela lui semblait si bon.

— Mmm..., murmura-t-elle. On dirait que je suis tombée entre les mains d'un maître...

Pour toute réponse, il se glissa sur elle légèrement, son genou s'insinuant entre ses cuisses, remontant l'ourlet de sa robe.

Elle saisit la puissante jambe de son partenaire et sentit la rudesse de ses jeans sur ses cuisses nues. Prisonnière sous le poids de l'homme, les bras bloqués au-dessus de la tête, elle réagit en frottant doucement son corps sur lui. Il se mit à gémir. Pendant tout ce temps, elle pouvait sentir ses lèvres et sa langue explorer sa peau. Les doigts de Mac traçaient une ligne imaginaire sur l'intérieur de l'un de ses bras. Elle sentit que son pouls s'accélérait et que sa respiration commençait à devenir haletante.

Mac fit une courte pause, pour se donner le temps d'apprécier le choc que provoquait chez lui le contact tant désiré tout au long de cette soirée avec le corps de Sadie. Il regardait ses seins voluptueux se soulever, son visage empourpré, luttant pour maîtriser son émoi. Dans la lumière tamisée du salon, elle avait l'air très séduisante et sexy dans son excitation. Il s'approcha de son visage et la fixa dans les yeux.

— Donne-moi ta langue, l'intima-t-il.

Sadie lui tira la langue effrontément, en la rentrant précipitamment alors qu'il s'approchait.

— Donne-la-moi. Juste le bout.

Elle tira à nouveau la langue jusqu'à ce qu'elle dépasse tout juste de ses lèvres, et il passa délicatement la sienne sur cette extrémité et la suçota. Sadie éprouva le besoin de prendre une grande respiration, ce qui lui indiquait qu'elle savait exactement où il voulait en venir. Puis, sans la quitter des yeux, il se baissa à la hauteur de ses seins. Il se servit de ses dents pour faire descendre graduellement l'encolure élastique de sa robe, millimètre par millimètre, exposant la chair nue, jusqu'à la limite d'un soutien-gorge plutôt sommaire. La rondeur de sa poitrine attirait la bouche de Mac. Les appas de cette femme étaient exactement comme il avait espéré qu'ils soient. Sadie haletait.

— Si seulement tu savais combien je désirais te faire cela..., lui murmura-t-il en taquinant du bout de la langue un des tétons, attentif sous la dentelle. Le bout de la langue de Mac en effleura très lentement la pointe. Soupirant sous ces subtils attouchements, elle tressaillait sous son partenaire.

— Si tu savais combien j'avais souhaité que tu me fasses cela, lui confia-t-elle.

Il reprit ce petit jeu avec l'autre sein, toujours avec une infinie lenteur. Il releva sa tête, repoussa une mèche de cheveux du visage de Sadie qu'il embrassa doucement et tendrement, tandis qu'elle reprenait son souffle. Puis, soudainement, il l'étreignit avec une fougue féroce, la langue en bataille.

Sadie ressentit le besoin impérieux d'accueillir son amant en elle. Alors qu'il poursuivait ses effleurements, incapable de résister, elle libéra un de ses bras pour pouvoir lui caresser le visage, le cou, les épaules et le dos. Elle sentait la fibre de ses muscles sous son tee-shirt, sa poitrine s'amincissant à la taille. *Mmm... il a le ventre plat d'un marathonnien, des bras de nageur et des cuisses vigoureuses. Cet homme se maintient certainement en forme*, se dit-elle.

Sa main s'aventura de plus en plus vers le bas, découvrant les muscles fermes de son fessier. Elle les

caressa résolument avant de se déplacer vers l'avant dans un stimulant mouvement alternatif, en se gardant toutefois de toucher la rigide zone contenue par la fermeture éclair. Elle se réjouit des réactions de Mac qui synchronisait ses halètements au rythme des siens. Il intercepta sa main, juste avant que celle-ci ne franchisse les ultimes centimètres. Elle n'avait pas oublié la manière de s'y prendre...

— Sam, tu es une allumeuse ! grogna-t-il juste à temps. Une sacrée allumeuse !

Il replaça le bras de Sadie par-dessus sa tête, alors qu'elle tentait de ramener ses lèvres à la hauteur de la poitrine de Mac.

— Oh ! Oh ! fit-il en la repoussant légèrement. Tu prends l'initiative. C'est bien dans ton caractère... Tiens...

— Tu es un rêve devenu réalité, avoua-t-elle dans un soupir.

Incapable de se souvenir de la dernière fois qu'un homme lui avait déclaré de telles choses, elle était détendue sur le canapé les yeux clos, émerveillée.

— Regarde, lui chuchota-t-il.

Elle ouvrit les yeux. Baissant lentement la tête, un sourire désabusé au coin des lèvres, il tira sur la robe, révélant les seins de Sadie toujours dans leur prison de dentelle et la plénitude de son corps pour la première fois.

— Superbe !

En les prenant entre ses mains, il papillonnait d'un sein à l'autre avec sa langue, sans quitter Sadie des yeux pour qu'elle observe bien ce qu'il lui faisait.

En fait, il la rendait folle.

Enveloppant un des tétins dans la dentelle, il le suçota gentiment pour ensuite le mordiller. Elle poussa un petit cri.

— Excuse-moi... J'espère qu'ils ne m'entendront pas sur le Sunseeker !

— J'espère qu'ils t'entendront, mauvaise fille ! répliqua-t-il d'un air espiègle, en poursuivant ses avances et en continuant à papillonner à travers le tissu.

Sadie poussa un autre cri. Il s'arrêta et s'agenouilla près d'elle.

— Il commence à faire chaud là-dedans, n'est-ce pas ? dit-il en souriant, en enlevant prestement son tee-shirt blanc et en s'exposant à demi nu devant elle, qui ne perdait pas une miette du spectacle.

Cet après-midi, sur le bateau, il était interdit d'accès. Maintenant, il se présentait pour son plaisir. Aussi examina-t-elle chaque partie de ce corps exposé à moins de trente centimètres d'elle et admirait son Adonis. Absolument stupéfiant. Appréciant chaque contour, ses pectoraux impressionnants, ses abdominaux saillants comme des carrés de chocolat, ses larges épaules, elle déclara qu'elle voulait les toucher.

Elle promena ses mains sur sa poitrine, puis plus bas, mais lorsqu'elle atteint sa ceinture, il lui fit un signe négatif de l'index. Non. Elle obtempéra docilement et replaça ses bras par-dessus sa tête. C'est alors qu'il entreprit une exploration plus intime du corps de Sadie.

Elle le désirait. Ses mamelons, coquins et curieux dans toute leur gloire, trahissaient les dispositions dans lesquelles elle se trouvait. Elle avait remarqué la rigidité de Mac et ressentit une grande satisfaction

d'en être la cause. Il plaça la barre plus haut, caressant avec ses pouces les seins de sa partenaire à travers la dentelle et les tourmentant. Puis il baissa la tête en fixant son visage.

— C'est le moment d'enlever tout ça...

Il dégagea les bras de Sadie de sa robe, puis fit glisser le soutien-gorge de dentelle jusqu'à ce que ses seins apparaissent dans toute leur splendeur. Quoiqu'elle se retrouvât exposée, elle ne ressentait aucune gêne – surtout pas dans les mains d'un tel homme. Elle était maintenant fière de son généreux fessier. Ses vêtements se retrouvaient autour de sa taille, et elle soupirait dans l'attente de ce qui allait suivre. Les mains de Mac pétrissaient ses rondeurs, et sa bouche continuait à se promener sur sa peau.

Il sollicita interminablement ses appas jusqu'à ce qu'elle se torde de plaisir, excitant ses mamelons en les suçotant, en les léchant et en les mordillant.

Cela semblait si bon. C'était comme s'il avait touché directement la corde sensible de son âme. Elle lui saisit l'arrière de sa tête, mais il préféra mener le jeu à sa manière.

— Garde tes bras en l'air ! lui ordonna-t-il, en dirigeant une fois de plus sa langue vers l'autre sein et en répétant ce processus plus lentement et plus langoureusement.

Les seins de Sadie avaient maintenant atteint une excitation extrême, et son dos s'arquait tandis que les caresses s'intensifiaient. Lorsqu'il estima qu'elle avait atteint la limite du supportable, il s'arrêta.

Soudainement, le visage de Mac devint sérieux et ses yeux s'obscurcirent jusqu'à ne plus être que deux points sombres qui la fixaient intensément. Sadie se sentit emportée par une vague de passion circulant dans ses veines, tandis que les mains de son partenaire se frayaient un chemin vers ses jambes.

L'une d'elles survola l'ourlet de sa robe, puis monta plus haut, et ses doigts mirent la chair de Sadie en feu en approchant graduellement de son intimité détremée, prête et languissante. Caressant l'intérieur de ses cuisses puis remontant plus haut la robe presque jusqu'aux hanches, il regarda avec plaisir les dessous de dentelle noire.

Heureusement que je n'ai pas mis ma culotte amincissante, pensa-t-elle.

Il changea de position. Le mont de Vénus de Sadie pointait sous la dentelle, et elle se demanda si sa moiteur était discernable. Elle bougea légèrement les hanches en gémissant.

— Ne bouge pas. J'aime prendre mon temps, lui dit-il.

Immobilisée, entravée par un simulacre de liens, elle se détendait et laissait les doigts de son amant faire la conversation. Cela commençait au genou, puis se poursuivait vers le haut, avec une promesse de plaisirs exquis. Sadie remua la tête puis lâcha un gémissement, mais il lui refusa de faire autre chose que de rester allongée en se concentrant sur le parcours de ses doigts provoquant chez elle comme des décharges électriques dans toutes les directions au moindre attouchement, au moindre frôlement.

Le visage de l'homme ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres de son intimité, et elle sentait la chaleur de son haleine à travers le fin tissu de ses petites culottes. Il ferma les yeux et exhala longuement son puissant souffle à l'intérieur d'elle.

Oooh ! cria-t-elle en se trémoussant de plaisir sous les caresses buccales et sous le regard passionné de son amant, en essayant de ne rien perdre de cet instant sublime.

— Sam. Regarde-moi, dit-il.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit que la langue de Mac se frayait un chemin d'un côté à l'autre en haut

de sa culotte, puis vers le bas, dégageant le tissu qui maintenant couvrait à peine le palpitant puits d'amour de Sadie. Après s'être léché légèrement les lèvres, lentement, de manière taquine, sa langue plissa le tissu de la culotte. La rugosité de la dentelle sur son boutonnet la fit frissonner de plaisir. Et voilà qu'il recommençait, plus décidé que jamais, et qu'il promenait sa langue de haut en bas et de bas en haut sur l'orifice, explorant ses anfractuosités, puis suçant avidement. De plus en plus détrempé, le sexe de Sadie causa également un gémissement chez Mac.

— C'est fou comme tu peux avoir bon goût !

— Mac, qu'es-tu en train de me faire ?

— Je te l'avais dit : ce que je voulais te faire toute la journée, murmura-t-il d'une voix rauque, en lui enlevant brutalement sa culotte afin d'admirer son sexe palpitant.

— Très joli...

Le souffle torride de Mac lui brûlait la peau, et elle se déplaça vers lui avec une légère plainte. Ensuite, il lui donna exactement ce qu'elle désirait. Elle sentit sa langue brûlante s'insinuer en elle. Elle essayait de ne pas bouger tandis qu'il la rendait folle, commençant par des baisers puis par des suçons et des mordillements.

Elle tressauta, puis ses bras s'abaissèrent pour finalement saisir la tête de Mac par les cheveux, comme pour le forcer à la pénétrer davantage. La langue poursuivit son exploration en profondeur. Sadie cria et souleva ses hanches pour lui faciliter la tâche. Avec son pouce, Mac stimula les parties les plus secrètes de sa maîtresse afin d'accélérer sa jouissance et son abandon total, tout en ne cessant pas de sucer et de plonger sa langue le plus profondément possible en elle, pour finir par s'enfoncer le visage dans sa chaude humidité. De toute évidence, il adorait ce qu'il goûtait et il gémissait à son tour tandis qu'elle se rapprochait de lui, de sa bouche, de sa langue et de son pouce inquisiteurs.

Je suis vraiment tombée entre les mains d'un expert, se réjouit-elle.

Tandis qu'il continuait à pratiquer sur elle ses stimulations, Sadie ne savait plus vraiment où elle en était.

Il lui décocha un sourire à demi sardonique alors qu'il enfonçait résolument en elle son index et son médium réunis, la masturbant lentement pour l'amener au summum de l'extase. Chaque partie du sexe de Sadie devenue hypersensible, elle le regardait la prendre dans sa bouche, puis commencer à opérer des succions, à remuer sa langue et à faire aller ses doigts dans un nerveux va-et-vient. On aurait dit que grâce à ses habiles mouvements, il avait découvert un branchement direct avec les tréfonds de l'âme de Sadie. Pendant ce temps, les yeux hypnotiques de Mac la surveillaient, et le corps de l'homme fonctionnait au diapason des propres besoins de celui de sa compagne d'un soir.

Sans le lien qu'elle ressentait pour Mac, ces relations sexuelles se seraient déjà révélées comme étant mémorables, mais avec ce lien, elle commençait à percevoir comme un petit tremblement, un profond frissonnement à l'intérieur d'elle-même. Elle était consciente qu'une porte s'était ouverte et qu'il serait très difficile de la refermer lorsque tout ceci serait terminé. À cet instant, elle comprit que tous les autres amants qu'elle avait pu avoir avant cette soirée n'avaient été que des flirts préliminaires à de véritables ébats érotiques et que, finalement, ce qu'elle avait vécu ce soir constituait indubitablement la véritable façon de faire l'amour.

Avant d'aller plus loin, elle sentit son corps passer à la vitesse supérieure, puis atteindre un vibrant crescendo, aiguillonné par les stimulations d'un amant qui avait élevé les caresses au rang des beaux-arts.

Une vague de jouissance qui ne semblait plus finir emporta Sadie, tandis que Mac poursuivait son manège, la berçant pendant que les spasmes augmentaient graduellement. Quelqu'un, très loin, criait en pleine extase. Elle réalisa que c'était elle.

— Incroyable ! Absolument incroyable ! lâcha une Sadie haletante et à bout de souffle.

Un chiche sourire passa sur les lèvres de Mac, dont les yeux étaient noirs de concupiscence.

— Dieu que tu mouilles ! lui dit-il en se léchant les doigts puis en les faisant rentrer délicatement en elle, tandis que les spasmes de Sadie s'estompaient. Un doigt, puis deux, poursuivant leur travail alors que, de l'autre main, il parvenait à se dégager et à sortir d'on ne sait où un petit paquet qui fit un bruissement lorsqu'il l'ouvrit. Peu de temps après, en pleine érection et dûment couvert, Mac se présentait à Sadie, qui le fixa avec une crainte teintée d'admiration.

Stupéfiant ! Absolument stupéfiant ! pensa-t-elle.

— Es-tu prête à m'accueillir maintenant ?

— Maintenant, répondit-elle en se rendant compte qu'elle n'avait jamais autant désiré quelqu'un de toute son existence.

C'est donc avec passion qu'elle l'attira sur elle et, en un seul mouvement, leur visage se touchant presque, se regardant dans les yeux, Mac commença à pénétrer Sadie graduellement, jusqu'à ce que leurs corps n'en fassent plus qu'un.

Sadie poussa une longue plainte. La sensation d'être si complètement envahie, de s'ajuster précisément au gabarit de son partenaire, la transporta à un endroit où les lents bercements du bateau cessaient d'exister. Ils étaient remplacés par un sentiment d'urgence, par une flamme grandissante qui lui donnait enfin l'impression d'être vivante, et elle angoissait à l'idée que tout cela puisse finir trop tôt. Une vague de passion la submergeait en prenant de l'ampleur, tandis que Mac accélérait son rythme en l'entraînant avec lui dans un orgasme final.

Ils explosèrent ensemble, s'engloutissant dans les abysses, percevant respectivement leurs cris de bonheur, d'abord lointains, puis plus rapprochés, jusqu'à ce que leurs halètements se synchronisent pour prendre fin dans un assouvissement total.

— C'était incroyable. Absolument incroyable ! exprima-t-il amusé, en faisant écho aux remarques de sa compagne.

Il l'embrassa une fois de plus sur la bouche, avec une tendresse qui lui coupa le souffle.

Cela n'avait rien à voir avec une passade d'une nuit.

Arrête, Sadie. Il doit faire le même effet sur toutes les filles.

— Tu as été formidable, lui murmura-t-elle. Et cette langue... Tu devrais obtenir pour elle une autorisation de port d'arme, car elle est redoutable !

Elle attira sa langue vers sa bouche et l'embrassa profondément.

Après lui avoir souri chaleureusement, il se débarrassa des preuves de leurs ébats dans une petite poubelle, puis retourna s'allonger, la tête reposant sur ses seins, joignant leurs doigts, alors qu'il lui tapotait tendrement la paume de la main.

Ils se turent pendant un long moment. C'était comme si les mots étaient devenus inutiles. Leurs corps

s'étaient si parfaitement rejoints qu'ils n'avaient plus rien à se dire. Pour Sadie, dont les autres partenaires s'étaient bornés à être des baisouilleurs de collègues, des rencontres d'un soir, des hommes mariés en maraude et son ex-mari, le psychopathe, ce qu'elle venait de vivre comblait toutes ses espérances.

Et cela n'avait été que l'affaire d'une nuit. Foutre !

Oui, mais quelle nuit !

Il y a quelques années, Sadie aurait été affectée par cette étrange situation. Elle se serait appesantie sur un événement passé qu'elle aurait considéré comme une sorte de deuil. La Sadie d'aujourd'hui était plus terre à terre, plus pragmatique. De plus, ce soir, n'était-elle pas Sam ?

Elle eut un sourire amer, malgré la joie de vivre qu'elle ressentait. Cette nuit s'était déroulée sans le moindre souci du lendemain. En plein bonheur, exaltée, encore frémissante de ses transports, elle observait le plafond, comme si quelque veilleuse s'apprêtait à rallumer son désir.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-il en levant la tête.

— À tout... et à rien, souffla-t-elle en souriant et en plaçant un tendre baiser sur le nez de son amant. C'était hallucinant...

— J'ai été époustouflant, n'est-ce pas ? lui répondit-il d'un air taquin.

— Pas mal pour un débutant ! conclut-elle en esquissant un sourire et en se dépliant langoureusement.

Elle s'étira. Il se mit à rire et l'embrassa sur les lèvres.

— Tout ce que j'ai à dire, c'est que je ne suis pas prête à oublier ceux-là, avoua-t-elle en tapotant ses souliers à talons aiguilles.

Elle les portait toujours, malgré que le reste de ses vêtements se soit accumulé en désordre aux alentours de sa taille. Elle se demanda si elle avait insisté pour se rechausser lorsqu'ils s'étaient rendus au salon après la visite.

— Je n'avais pas la force de me baisser pour les ôter...

— N'en fais rien. Je les aime, même si j'ai des ecchymoses à cause des coups de ces talons sur mes fesses...

Elle sourit et se pelotonna contre lui.

Ils demeurèrent silencieux pendant un moment, à demi vêtus sur les coussins qui se trouvaient maintenant sur le plancher. Sadie revivait toute son expérience et se mordait la langue, de crainte de prononcer quelque phrase plus significative.

Mac s'inquiétait plutôt des émotions parcourant ses veines. Il était arrivé au point culminant de son plaisir plus rapidement qu'il ne l'avait jamais fait depuis longtemps, ce qui le surprit. Cette irrésistible femme lui faisait sans nul doute un effet peu commun.

— C'est vraiment à couper le souffle, non ? demanda Sadie après quelque temps.

— Incroyable, vraiment à couper le souffle. Mettez-m'en trois caisses...

— Non, je veux parler du bateau.

— Du superyacht ?

— Du superyacht, sourit-elle en hochant la tête. Je veux dire que ce n'est pas juste sa taille. Il est certain qu'il s'agit du plus grand que j'aie jamais visité, mais lorsqu'on quitte les ponts, il est également magnifique.

— Es-tu certaine que tu ne fais pas allusion à ma personne ? lança-t-il en plaisantant.

Elle lui donna un coup de coude en s'esclaffant. Ils étaient de retour dans des sujets plus décontractés et moins délicats.

— Quiconque est le propriétaire de ce navire possède un goût très sûr. Tout est bien conçu et porte la marque d'une élégance sophistiquée, mais sachant demeurer discrète.

— As-tu avalé ta brochure ? s'enquit-il d'un air taquin.

Elle avait fait ces commentaires avec une telle admiration qu'il se sentit très fier et prit le compliment pour lui. Il approuva de la tête, puis la releva en soupirant, comme pour regarder vers le haut.

— Penses-y, Mac, continua-t-elle, combien il serait merveilleux de mener une telle vie ? Peux-tu t'imaginer ?

— Euh... Oui, je peux...

— Comment ça s'appelle encore ?

— Un Ferretti Custom blabla... Tu l'avais eu du premier coup ensuite...

— Redis-le-moi.

— Un Custom Line 124 de Ferretti. Il y a une liste d'attente longue comme le bras pour ce genre de navire. Ça a été tout un événement le jour de sa livraison.

— Étais-tu présent ?

— Euh... Oui.

— Je parie que le propriétaire était drôlement content...

— Tu peux le dire.

— Je me demande comment on doit se sentir lorsqu'on possède un tel bateau. Les gens comme nous se contentent de regarder. Toi, au moins, tu vis dessus tout le temps.

Mac fit juste un signe de tête tandis qu'elle poursuivait.

— Posséder ce genre de richesse, ne pas avoir à se préoccuper des soucis d'argent quotidiens, du boulot, des comptes à payer et tout ça. Pas d'autre problème que celui de naviguer dans des conditions luxueuses...

Il ne répondait rien.

— Quant à toi, il te suffit de récupérer occasionnellement un sac de voyage dans la Grande Bleue, ajouta-t-elle. Dis donc, je vais peut-être traîner aux alentours pour voir si le capitaine voudrait bien me présenter au propriétaire. Non ?

Aïe ! Aïe !

Il savait très bien qu'elle plaisantait, mais cela ne l'empêchait pas de se rembrunir. Pour deux raisons : tout d'abord, il lui avait menti ; et, en second lieu, pour cette réaction viscérale qu'il avait ressentie lorsqu'elle avait prononcé ces mots. Après tout, il ne la connaissait pas, même pas son nom de famille,

bigre ! Et peut-être qu'elle lui faisait un numéro de croqueuse de diamants.

Tout cela semble pourtant si différent de l'autre fois...

Il se blâma pour son attitude cynique et prit une grande respiration. Elle l'imita à peu près au même instant.

— Quelle charmante vie ce serait... Ah ! Peut-être un jour, soupira-t-elle en s'appuyant sur le luxueux canapé, tandis que la tête de Mac reposait sur le ventre de Sadie.

— Oui, dit-il, un jour... et une nuit merveilleuse...

Ses mains caressaient les coussins de cuir suédé ainsi que les fourrures du canapé. Elle avait un regard lointain. Mac avait légèrement tourné la tête, afin qu'elle ne puisse pas voir que ses yeux se plissaient, qu'il sourcillait et se mordait la lèvre.

Devait-il lui avouer sa vraie situation ?

S'il n'avait pas dû appareiller le lendemain matin, les choses auraient pu prendre une autre tournure, mais toutes les choses qui étaient arrivées ce soir s'étaient déroulées à merveille justement peut-être parce qu'elles avaient eu lieu sous le couvert de l'anonymat. D'ailleurs, elle avait insisté sur ce point. Et puis, peut-être avait-elle déjà quelqu'un dans sa vie. Il ne le pensait pas, mais avec certaines femmes, il fallait s'attendre à tout. À quel type appartenait-elle ? Il ne le découvrirait peut-être jamais.

La nuit avait été sublime. Avouer maintenant romprait le charme.

— Il est dommage que nous ne puissions avoir une autre nuit à nous, mais je suis attendue demain à Londres, lui confia-t-elle.

Voilà ce qui règle la question... Son argument est de poids. L'aventure d'une nuit. Mieux vaut qu'elle s'en aille sans avoir été bernée.

Ou pire, en train de se bercer de fallacieuses illusions.

Elle n'était probablement pas une aventurière, mais mieux valait éviter une maladroite confession de dernière minute et les complications que cela risquait de provoquer. À peine avaient-ils passé une demi-heure sur le yacht qu'elle avait évoqué l'heure de son départ. Serait-ce différent si elle savait qui il était vraiment ? Il espérait que non.

Elle fantasmait sur une rencontre possible qu'elle pourrait faire avec le propriétaire de cette merveille de soixante millions de livres sterling, sans se douter qu'elle venait tout juste de faire l'amour avec lui. Elle rompit le silence et sa songerie.

— Bien sûr, une vie aussi fastueuse serait agréable, mais elle ne rimerait pas à grand-chose en l'absence d'une personne que l'on pourrait aimer et avec laquelle on pourrait tout partager...

— Où vas-tu chercher de telles idées ? lui demanda-t-il en l'attirant à lui et en l'embrassant sur la tempe. Tu ne vas tout de même pas être fleur bleue avec moi ! N'est-ce pas, Samantha ?

Elle se rembrunit et regarda ailleurs.

— Excuse-moi. J'ai dû rêver tout haut, soupira-t-elle en s'efforçant de sourire. Je crois que c'est parce que je ne me suis pas sentie aussi relax depuis longtemps. Tu sais ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Après tout, ce qui nous arrive est formidable et je suis heureuse que nous ayons pu mieux nous connaître. Et puis, tu es vraiment très beau.

Il approuvait d'un hochement de tête et l'encourageait à poursuivre d'un signe de la main.

— Tu es étonnant au lit. Incroyable même, mais ce bateau est un conte de fées, la sorte d'endroit où l'on voudrait passer sa lune de miel.

— En fait, il est possible de louer ce yacht pour cet usage, lui fit-il remarquer.

— Pourrais-je le faire ? Serais-tu prêt à me payer un tel voyage ?

Il se contenta de rire.

— Imagine-toi : partager un tel environnement avec quelqu'un qu'on aime...

Comme il ne répondait pas, elle le fixa et poursuivit.

— Puisque je vois que tu ne dis rien, peut-être as-tu secrètement quelqu'un d'autre dans ta vie...

Elle se mordit les lèvres.

Parlons des grands esprits qui se rencontrent...

— Hé ! Nous ne sommes pas censés parler de ça, souviens-toi, lui rappela-t-il en faisant mine de la chatouiller.

Elle lui répondit en lui jetant un coussin à la tête qu'il intercepta, et la regarda.

— En vérité, j'ai actuellement quelqu'un...

Elle se sentit prête à défaillir.

— Et cette personne, c'est toi, Sam. Je te remercie de partager toutes ces choses avec moi, commenta-t-il en souriant sous cape et en réalisant soudainement qu'il était parfaitement sincère en prononçant ces mots.

Bref, le fait d'avoir des relations sexuelles « en sous-marin », comme disent les policiers infiltrés, constituait une situation imprévue...

Cette aventure était indubitablement différente de toutes celles qu'il avait connues. À une certaine époque, le vieux Mac aurait aligné une série d'excuses pour dire au revoir à sa conquête, afin de ne pas avoir à supporter, après les ébats, un autre monologue passionnant sur des voyages de *shopping* chez des designers affolants et des réceptions données par des gens superficiels. « Ne m'appelle pas. Je te rappellerai ! » Et la beauté fatale prenait la porte, sa petite culotte à la main.

Mais tout était différent avec cette personne géniale. Vraiment différent. Il avait hâte de connaître ses opinions et de l'impressionner. Elle semblait être véritablement fascinée par ce qu'il avait à dire, et ce, sans aucune arrière-pensée. Il se sentait bien avec elle, et elle lui semblait plus précieuse que toutes les femmes qu'il avait fréquentées.

Il existait sans contredit un lien entre eux deux. Il l'avait pressenti dès leur première rencontre, et il éprouvait le même sentiment actuellement en regardant ses tresses blondes flotter sur ses épaules nues tandis qu'il la tenait dans ses bras, comme si elle s'y trouvait depuis toujours.

Il se ressaisit.

Comme un cadeau tombé des nues, pensa-t-il. C'est tout ce que c'est. Il n'y a pas de doute, mon corps avait besoin de ça. Je me suis vraiment surmené ces derniers temps...

Il aimait la manière dont elle réagissait au décor et à son domicile flottant, bien qu'il éprouvât des

difficultés à comprendre pourquoi il était important qu'il soit nécessaire d'obtenir l'approbation de Sadie.

Il fallait qu'il se fasse violence pour ne pas lui dévoiler ses batteries.

Sadie rompit le charme avec une question paraissant anodine. Peut-être ressentait-elle un changement ou que quelque chose allait de travers.

— Aimerais-tu être riche et célèbre dans une autre vie et avoir les moyens de pouvoir te payer quelque chose dans ce genre ? lui demanda-t-elle.

— Est-ce un test ?

— Non, gros nigaud, je ne fais que jouer à faire semblant.

— Oh ! Faire semblant ? Être célèbre ? Non, jamais. J'ai trop vu les problèmes que cela pouvait causer. Riche ? En tel cas, je pourrais probablement me forcer à passer un été ou deux à parcourir le monde, jusqu'à ce que la nouveauté disparaisse.

— Hum. Pourquoi la nouveauté disparaîtrait-elle ?

— Tout cela dépend de ce que l'on fait le reste du temps. Si vous alimentez des orphelins ou que vous adoptez des chimpanzés, je dirais que deux étés à faire le lézard seraient parfaits, fit-il.

Il poursuivit son énumération.

— Se distancer du monde, faire des trucs de rupins comme nager avec des dauphins, se battre contre des pirates, retrouver l'Atlantide...

Elle se tourna vers lui, sourcilla et lui demanda s'il n'était pas cinglé.

— Tu es celle qui voulait jouer à faire semblant ! Mais pour être bien franc, ce sont certes les clichés d'un genre de vie que tout un chacun aimerait vivre, n'est-ce pas ?

— En fait, sais-tu quoi ? dit-elle d'un air songeur. À bien y penser, non... Pas vraiment. Honnêtement, je ne pense pas que ça m'intéresserait.

— Non ?

— Non. Ce palais flottant est à couper le souffle, mais pensons seulement à son entretien et à tout ce que l'on pourrait faire avec cet argent. Si tu pouvais te payer ce bateau, pense à toutes les œuvres de charité que tu pourrais financer, pas seulement les orphelins et les chimpanzés. Que penses-tu des recherches scientifiques pouvant servir à toute l'humanité ?

Ce fut au tour de Mac de sourciller.

— Non, poursuivit-elle. Hisser les voiles dans le soleil couchant une ou deux fois par année serait amplement suffisant et suffirait à satisfaire les désirs de beaucoup de gens.

— O.K. Tu dis une ou deux fois par année, hein ? Je vais voir ce que je peux faire...

— Merci. Je ne voudrais surtout pas être une enfant gâtée et abuser des bonnes choses. Et puis, soyons réalistes : ce n'est pas un véritable domicile...

— Je suppose que non, répondit Mac en se frottant les sourcils.

— Et qu'arrive-t-il si je... Si la personne a des enfants, poursuivit-elle. La vie sur un superyacht comme celui-ci doit s'accommoder difficilement de la présence de marmots à bord.

— Oh ! Je ne sais pas. Les mioches pourraient toujours être relégués sur la dunette, que les anciens marins avaient appelé *poop deck* – le pont pipi-caca-popot – parce que c’est là, à la poupe, que se trouvaient les lieux d’aisance. Les enfants y seraient très bien...

— Mais tu n’as pas de dunette.

— J’en ferai construire une.

— En ce qui me concerne, je n’en aurai pas besoin, avança-t-elle.

— Ni crèche ni parc pour que les petits monstres y jouent ?

Elle hocha la tête.

— Ah ! Pas de marmaille. C’est aussi bien comme ça. En ce moment, le *Nomad* est beaucoup utilisé pour des croisières d’affaires, commenta Mac.

— Ah ! Les affaires... Les petits enfants et les affaires ne vont pas très bien ensemble, convint-elle d’un air pensif.

Rien de plus exact, pensa Mac.

— C’est la pure vérité, ajouta-t-il.

— De toute façon, Monsieur le matelot, cela montre tes connaissances maritimes... Ce n’est pas une dunette, mais un *flybridge*, une passerelle supérieure.

— Oh ! Oh ! Je vois que tu as vraiment avalé cette brochure !

— Non. Tu peux remercier « M. Sunseeker » pour ce précieux renseignement, avoua-t-elle en riant.

— Il donne justement une fête ce soir, dit Mac en se penchant et en jouant avec une mèche de ses cheveux. J’ai entendu dire qu’il avait vendu son yacht à une vedette de cinéma cet après-midi.

— Ah ! Vraiment ?

— Et à sa femme. Je te dis ça avant que tu demandes à lui être présentée...

— Insolent ! Pour quel genre de fille me prends-tu ?

— Pour cette sorte-là, exprima-t-il en la repoussant sur ses coudes, les genoux en l’air.

— Encore ?

— Oh ! Ouais !

— Je ne pensais jamais que tu demanderais ça.

— D’habitude, je ne demande jamais...

Il se redressa pour lui donner un baiser passionné, avant de poser son doigt sur la lèvre inférieure de Sadie. Souriant malicieusement, il se laissa glisser de manière à ce que les chaussures à talons hauts frottent sur ses cuisses.

— Oups ! Excuse-moi. Je me déchausse ?

— Oh ! Non. Garde tes chaussures, l’intima-t-il.

Elle se mit à geindre et à suffoquer, tandis qu’il enfonçait son visage dans son humidité. Elle rejeta sa tête en arrière pendant qu’il jouait de la langue et du nez en elle. Il jeta un coup d’œil entre les cuisses de

Sadie. C'est bien : elle avait gardé ses chaussures.

Suçant et embrassant, utilisant ses doigts et sa langue, il explorait toutes les parties atteignables de son sexe surchauffé pendant qu'elle lui tirait les cheveux et se tortillait furieusement. Mac se réjouit des réactions de Sadie à ses moindres caresses intimes et constata qu'elle jouissait encore plus que précédemment. Il décela la tension qui augmentait en elle par la modification de sa respiration. Enfin, un orgasme gigantesque déferla sur elle, la laissant sans voix, à court de souffle et effondrée sur les coussins.

À nouveau dans de bonnes dispositions, Mac surprit Sadie en train de consulter sa montre.

— Voudrais-tu boire quelque chose avant de t'en aller ?

— Je ferai bien un sort à un chocolat chaud. C'est mon seul vice.

— Moi aussi, avec de la crème fouettée, s'enquit-il.

— Oui, avec des *stroodles*.

— Des *stroodles* ? interrogea-t-il en se levant brusquement, ce terme pouvant faire allusion à une expression plutôt salace en argot des bas-fonds.

— Oui, précisa-t-elle, des râpures de chocolat. C'est tout de même plus chic que la bonne vieille boîte à saupoudrer les tasses.

— Je vois que tu es habituée à la grande vie, dit-il en riant, mais je crains que ce distingué produit ne soit absent de la Maison Chez Mac, à moins que le chef ne revienne bientôt ou que tu m'aides à retrouver mon chemin dans le dédale des cuisines. Autrement, que dirais-tu d'un whisky à la place ?

Elle secoua la tête et sourit.

— Tu risques de te faire réprimander par le capitaine...

— Quand le chat n'est pas là, les souris dansent !

— Très drôle ! Amener d'étranges femmes à bord ! Pour moi, lorsqu'il va rentrer, il va te donner l'argenterie à astiquer !

— Moi ? Jamais ! Il me laisse faire ce que je veux.

Eh bien ! Au moins, voilà qui est exact.

— O.K. Mais je préférerais du Baileys, si tu en as. Et avec de la glace, s'il vous plaît, garçon...

Mac disposa une serviette à thé sur son bras, se drapa la taille dans une serviette de bain et s'en alla vers un bar bien garni situé dans un coin du salon. Émerveillée, Sadie observait et suivait ses mouvements. Elle était impressionnée par cet Adonis à moitié nu et hésitait à le complimenter sur son corps à la musculature remarquable. Elle rajusta ses propres vêtements afin d'avoir l'air le plus présentable possible et se confectionna un genre de toge maison. Oui, cela suffirait pour le moment.

— Je crois que tu as vraiment la chance de pouvoir faire fonctionner des choses sur ce yacht, déclara-t-elle. Le capitaine semble être un bon patron, non ? Mon dernier boss était un cauchemar. C'est pourquoi je me suis lancée à mon compte, je pense. Il est plus facile de garder la main sur les rênes lorsqu'on a vraiment les choses en main.

— Es-tu difficile à diriger, Sam ? dit Mac en faisant un clin d'œil alors qu'il récupérait des glaçons dans le distributeur du réfrigérateur.

Un glaçon s'étant échappé, il le prit et, d'un air coquin, le lécha et l'offrit à Sadie, dont le cœur se mit à battre un peu plus fort.

— Tout dépend de ce que l'on me demande de faire, souffla-t-elle en se haussant sur la pointe des pieds.

Il passa le glaçon lentement sur les lèvres de Sadie, qui gardait la bouche ouverte pour le récupérer. Son contact sembla délicieux à ses lèvres congestionnées par tous les baisers qu'elle avait donnés et reçus.

— Et tout dépend de ce qu'il y a au menu, chuchota-t-il en continuant à promener le glaçon sur ses lèvres.

Sadie prit le morceau de glace dans sa bouche et le croqua en regardant Mac d'un air lascif.

— Le menu dépend de la personne qui choisit...

En guise de réponse, il l'embrassa passionnément. Sa bouche était fraîche et la langue de Mac, brûlante. Elle se sentit fondre comme la glace et avait de plus en plus l'impression d'avoir les jambes en flanelle.

Mac cessa abruptement puis, s'appuyant au bar, prit un autre glaçon dans sa bouche et lui proposa :

— Que dirais-tu si je commandais ? Qu'y a-t-il sur mon menu, Sam ?

Les choses commençaient une fois de plus à se corser, et Sadie sentait des émotions lui étreindre l'estomac, des émotions qui n'étaient pas seulement d'ordre sexuel. Attention...

Ce soir, la passion l'avait saisie par surprise, et ce n'était certainement pas parce qu'elle avait vécu une longue traversée du désert à ce chapitre. Pour ne pas perdre la tête, elle savait qu'il était vital pour elle de rester du bon côté de la ligne médiane de la route. *C'est simple, Sadie. Prends garde à tes émotions...*

— Sur ton menu ? Je dirais pratiquement n'importe quoi, un *smorgasbord* complet si on me le demande. Après tout, quelquefois et je dis bien : quelquefois, je suis facile à contrôler, indiqua-t-elle en fronçant les sourcils et en lui faisant un petit sourire satisfait.

— Oh ! J'y pense, lui signala Mac alors qu'elle prenait son Baileys. Ne recommence pas. Te contrôler... Mmm..., exprima-t-il de toute sa hauteur en la poussant légèrement.

— Et parfois, fit-elle d'une voix ronronnante, en prenant une gorgée et en plaçant ensuite son verre sur le comptoir, parfois je suis incapable de m'en empêcher.

Elle le délivra de son verre, puis le força à placer ses bras derrière lui.

— Parfois, j'ai envie d'être dominatrice.

Elle se colla contre le corps ferme de Mac en le poussant contre le bar. Elle le sentait se roidir et se leva sur la pointe des pieds pour l'embrasser dans une longue étreinte. Il sentait le sexe et le whisky. Sans dire un mot, elle plaça un autre glaçon dans sa bouche et le broya. Il eut un recul théâtral.

Avec sa bouche froide, elle lui lécha le bout de ses seins et sa poitrine. Il se pencha et grogna. Elle lui tira ensuite plus brutalement les bras derrière le dos, alors que son autre main s'approchait de son entrejambe. Tenant son phallus après l'avoir dégagé du tissu qui l'emprisonnait, elle amorça lentement un mouvement de va-et-vient pendant que sa langue explorait la bouche de son partenaire. La tension montait et il l'embrassa frénétiquement.

— À ton tour, l'invita-t-elle. Cette fois-ci, ça te concerne. À toi de jouer !

Soudainement, il y eut du bruit à l'extérieur.

— Merde alors ! lâcha-t-elle alors qu'il se dégageait rapidement.

On entendit une série de pas se répercutant le long du pont et se dirigeant vers eux.

— Merde ! répéta Mac.

Sadie apprit alors que sa soirée magique tirait à sa fin. Au moins, Cendrillon faisait sonner sa pendule pour la prévenir.

Ils se ressaisirent. Mac hésita puis décida que le mieux était de ne pas se montrer. *Mon Dieu, va-t-il avoir des ennuis ? Ou peut-être est-il seulement honteux ?*

— Par là ! chuchota-t-il.

Ils ramassèrent leurs effets et, par une porte passant de l'autre côté des cuisines, ils se retrouvèrent de l'autre côté du pont, où ils se rhabillèrent à la va-vite dans des coins sombres, en s'aidant à boutonner leurs vêtements, se volant des baisers en faisant tout ce qui était possible pour éviter l'équipage qui réintégrait ses quartiers. Étouffant ses rires, Sadie voulut parler, mais il lui posa un doigt sur les lèvres. Ils se dissimulèrent derrière un tas de chaises longues, pendant que Mario escaladait la passerelle avec deux bouteilles de champagne sous les bras. Lorsque la voie fut libre, Mac attira Sadie à lui pour un baiser interminable et, en cinq secondes, ils étaient de retour sur la jetée, mi-piétons, mi-joggeurs, jusqu'à ce qu'ils rejoignent les rues. Sadie héla un taxi en maraude et se tourna vers Mac en se demandant ce qui arriverait ensuite.

La réponse prit la forme d'une pause.

D'une longue pause.

Mais il ne dit rien.

Absolument rien.

C'est alors qu'elle sut que tout était fini.

O.K., les braves. C'est le moment de prendre le taureau par les cornes, pensa Sadie.

— Eh bien ! Je crois que c'est un adieu, commenta-t-elle en affichant une grimace.

Il doit vouloir se ménager une porte de sortie sans détour. Autrement, il aurait déjà dit quelque chose ou donné quelque indice sur ses intentions.

— Et merci pour cette charmante soirée et pour m'avoir fait visiter ton superyacht.

— Ce fut un plaisir, répondit-il en souriant.

Il semblait déchiré en contemplant ses grands yeux verts et en jouant avec une de ses tresses blondes. Son visage la déconcertait, la mettait en transe, et elle retint son souffle. Le temps semblait immobile et, pendant une fraction de seconde, le cœur de Sadie bondit à l'idée qu'après tout, ceci ne pouvait pas être la fin de leur aventure, ici et maintenant.

Mais après plusieurs moments émouvants, il se pencha juste pour lui donner le baiser le plus tendre, le plus amoureux, le plus délicat qu'elle ait jamais vécu, et elle eut l'impression que son âme se dissolvait. Un puissant vortex d'émotions la parcourut de haut en bas, gélifiant littéralement ses jambes.

Il l'embrassa sur le nez et sur les paupières. Elle sentit une larme perler, mais l'ignora en s'efforçant de sourire.

Elle le regarda dans les yeux ; au lieu de se livrer à une ultime et violente embrassade, elle lui donna des baisers légers sur ses lèvres, sur ses masséters, ses joues, son menton. Il respira profondément et ferma les yeux qui eurent également droit à ces volettements amoureux.

— Eh bien ! Comme ils disent, merci pour « m’avoir eue »..., dit-elle afin de dissiper la tension.

— Prends bien soin de toi, Samantha-la-femme-d’affaires.

— Bon voyage, Mac.

Après un bref baiser, la belle avait disparu.

Le taxi s’en alla, tandis qu’elle lui faisait signe par la fenêtre arrière. Il se tripota le menton et ne la quitta pas des yeux. Alors qu’elle s’éloignait, Mac faillit presque courir après le taxi, pour faire quoi au juste ? S’expliquer ? S’embrasser une autre fois ? La ramener pour une autre partie de jambes en l’air ? Pour tout lui avouer ? Il n’aurait pas pu le dire. Il se secoua et se traîna vers la jetée. Le parcours sur les pavés ronds ne lui avait jamais paru aussi long. Il demeura au bord de la passerelle, près des rambardes, observant l’eau clapoter contre la coque du navire.

Quelle femme !

Elle n’avait rien laissé paraître, ne s’était pas plainte, n’avait pas utilisé d’effets de battements de cils, n’avait pas dit combien cela lui ferait plaisir de le revoir, ne lui avait pas fourni ses coordonnées, ne l’avait pas culpabilisé. Bonté divine ! Il y avait si longtemps qu’il s’était retrouvé dans une telle situation, qu’il en avait complètement oublié sa propre initiative.

Peut-être existait-il une raison pour laquelle elle ne désirait plus le revoir. Une raison qu’il préférerait peut-être ignorer.

Il avait sa fierté masculine. S’il lui avait demandé son numéro de téléphone, elle aurait refusé et il le savait.

Mais en était-il si sûr ?

Cette nuit constituait-elle un événement mémorable, ou bien alors une décision regrettable à plus d’un titre ? se demanda-t-il.

Perplexe, Mac contemplait la rive. Il n’avait rencontré qu’une seule autre personne désirant le quitter aussi précipitamment. Après tout, peut-être avait-elle un secret...

Une violente bourrade le ramena brusquement à la réalité.

— Hé ! Moussaillon ! Voilà de quoi redonner du cœur au ventre ! s’écria le capitaine Wiltshire en collant sur l’abdomen de Mac une bouteille de whisky. C’est un cadeau de la part de Mimi !

— Merci. Mais j’y ferai honneur une autre fois. J’ai un sérieux entraînement à faire demain matin.

— Certes, votre technique n’est plus ce qu’elle était. Ça doit être dur d’être menacé par tous ces jeunes aux dents longues.

— Je vous répète que ces jeunes-là ne me dérangent pas. Si je termine dans les cent premiers, je serai satisfait.

— Vous n’y parviendrez pas...

— O.K. Les cinquante premiers...

— Pas plus.

— Alors les dix premiers ?

— Les dix premiers ? Ah ! Bonne chance ! Je vous rappelle qu'il s'agit d'un triathlon Ironman, « l'Homme de fer ». Vous auriez davantage de possibilités de remporter la course de l'Homme de fer... blanc ! s'esclaffa le capitaine, fier de sa grosse blague.

— N'empêche que demain matin, aux aurores, je serai fin prêt à affronter ces épreuves, répliqua Mac.

— Vous feriez mieux, en effet. Je ne tiens pas à manquer une fois de plus l'heure de notre appareillage afin de quitter le port, même si vous avez réussi à convaincre les autorités portuaires comme la dernière fois. Maudit millionnaire, va !

— Correction, Jimmy Boy : milliardaire.

— Milliardaire, schmillionnaire ! Ce n'est qu'une question de fric, mon garçon, et vous savez bien ce qu'ils racontent...

— Un linceul n'a pas de poches ! déclarèrent-ils à l'unisson.

Mac secoua sa tête et gratifia le vieux loup de mer d'un sourire.

Après que Mac lui eut donné l'accolade, le capitaine lui raconta les démêlés d'un des membres d'équipage avec Melissa, une barmaid australienne. Si d'aventure on avait demandé à Mac de répéter cette anecdote, il en aurait été bien incapable, car il se sentait à la dérive, perdu dans un monde lointain.

De retour à son hôtel, en proie à des émotions contradictoires, Sadie se retrouva incapable de penser logiquement, s'efforçant de ne pas pleurer et rationalisant tout.

Cela n'avait été qu'une seule nuit. Elle l'avait toujours su, d'ailleurs. Donc, pas question d'en faire une histoire. Il suffisait d'envisager le bon côté des choses. Y en avait-il seulement un ? O.K. Pourquoi ne pas avouer avoir menti ? Curieusement, elle se sentit libérée de toute accusation, car elle avait évité une conversation ambiguë à propos de son véritable nom, en partie en faisant en sorte de rentrer à l'heure à son hôtel... et partiellement aussi pour finalement cesser de contracter ses muscles abdominaux afin d'avoir l'air plus mince.

Mais, par-dessus tout, il n'y avait aucun déni. Elle ne pouvait cesser de ressentir la sensation familière d'un serrement de cœur. Bientôt, la merveilleuse soirée ne serait plus rien d'autre qu'un souvenir.

Mais quel souvenir !

Sadie souriait rêveusement en se démaillant en face de son miroir. Elle aussi était dans son petit monde, comme dans une cage de Faraday, un monde où elle avait Mac à son bras, dans son lit et dans sa vie. Elle s'accorda précisément dix minutes de rêverie sur le sujet, puis se ressaisit.

Mais enfin, il travaillait sur un bateau et parcourait le monde. Sa vie n'avait pas le *glamour* de celle des gens de la *jet-set*. Toutefois, elle était pleine de variété.

Son monde à elle était ordinaire, plein de responsabilités, routinier.

Sans compter les enfants...

Les hommes sont tous les mêmes, pensa-t-elle, et il doit avoir le même effet sur toutes les filles...

Cependant, tandis qu'elle s'installait pour dormir, quelque part, au plus profond d'elle, une petite voix n'était pas d'accord avec ces conclusions pessimistes.

Sadie savait pertinemment qu'elle serait en retard. C'était la première fois en quinze ans que ça lui arrivait.

Pourquoi ne s'était-elle pas comportée comme d'habitude ce matin, au lieu de paresser au lit en remuant ses émotions dans sa tête. Son côté cynique avait fait surface avec le type de vengeance que seul un matin où l'on se retrouve solitaire dans son lit peut engendrer. Tout le monde a vu *Bridesmaids*, ce film de Paul Feig qui s'appelle *Demoiselles d'honneur* ou *Mes meilleures amies*, selon les pays.

Maintenant, il est parti... Il a mis les voiles pour rencontrer une autre fille dans le prochain port... Il n'a pas demandé tes coordonnées... Il ne voulait pas donner suite...

Certes, cela avait été l'aventure d'une nuit. Le cerveau de Sadie lui répétait : *Une nuit seulement, Une nuit seulement*, en lui chantant en boucle la mélodie principale de *Bridesmaids*. Ses sentiments étaient partagés entre le fait d'avoir été vexée par la manière dont tout s'était terminé et l'exaltation provoquée par cette rencontre.

Elle poussa finalement un bouton d'éjection dans son esprit et finissait de se préparer lorsque le téléphone sonna. Son cœur sursauta jusqu'à ce qu'elle se rappelle que Mac et elle n'avaient pas échangé de numéros de téléphone, pas plus que de noms de famille.

— Allô m'man !

Ce n'étaient que de brefs souhaits de bonne chance en provenance de chez elle. Sadie expliqua qu'elle n'avait plus de téléphone portable, qu'elle s'en procurerait un dans les meilleurs délais et qu'elle appellerait dès que la réunion se terminerait pour faire le topo. Puis elle prit la porte d'un pas élastique, la gorge nouée.

À la réception, la file d'attente pour confier ses bagages au bureau du concierge la retarda de deux minutes supplémentaires et maintenant, alors qu'elle traversait la route afin de se rendre à l'hôtel très chic pour aller à sa réunion d'investisseurs – excusez-moi, réunion d'investisseurs potentiels –, elle ne s'était jamais sentie aussi nerveuse de toute sa vie.

Pour arriver à temps, il lui aurait fallu courir, ce qui lui était physiquement impossible. Quelle idée aussi de porter ces escarpins à talons aiguilles !

Certes, les personnes de haute taille réussissent mieux dans les affaires, mais cela ne s'applique-t-il pas seulement aux hommes ? Elle aurait dû laisser ces foutues chaussures dans une valise qu'elle aurait perdue sans regret, mais lorsqu'elle s'était réveillée et qu'elle les avait vues, les souvenirs de la nuit dernière lui étaient revenus en mémoire, et elle se sentait confiante et pleine de vie. Après tout, ces chaussures ne serraient-elles pas les flancs de Mac quelques heures auparavant ?

Concentrons-nous !

Elle rajusta pour la cinquantième fois sa jupe étroite, légèrement démodée, mais portant la griffe d'un designer. Respirant plus ou moins facilement à cause des contraintes de sa culotte amincissante, elle prit une grande goulée d'air et demanda son étage au liftier. Ce dernier, qui faisait fonctionner l'ascenseur le plus élégant en ville, approuva poliment d'un signe de tête en l'accueillant ainsi que deux autres personnes, une vieille dame accompagnée de son mari, moins âgé qu'elle. Ce dernier, fasciné par la chute de reins de Sadie, fut rappelé à l'ordre par son épouse, qui lui donna une tape sur les doigts.

Ping. « Cinquième étage – Fifth floor. » Le liftier arrêta l'ascenseur dont la paroi du fond était couverte de fleurs coupées. *Un ascenseur fleuri comme une châsse ?*

En sortant, Sadie parcourut des yeux l'étage où devait avoir lieu la réunion. Grisée par la fragrance d'une centaine de lys géants à la table qui lui faisait face, elle se dirigea pour s'inscrire à l'accueil où une réceptionniste snobinarde leva le doigt tout en parlant au téléphone. La conversation se déroulait en français, mais Sadie comprit qu'il s'agissait d'elle.

— Mademoiselle Turner ? demanda la réceptionniste.

— En fait, c'est Madame.

— M. Anderson et ses associés vont venir vous rejoindre tout de suite. Asseyez-vous je vous en prie, l'invita cette personne d'un air hautain, avec un très léger accent français.

Puis elle lui indiqua un siège.

Sadie ne pouvait pas croire en sa bonne étoile : elle était arrivée avant tout le monde et n'était donc pas en retard. Ainsi, elle se garderait bien de faire attendre l'investisseur, pardon, l'investisseur potentiel. Dieu merci.

Arriver à l'heure est l'une de mes marottes, ce qui ne semble pas être le cas de ce monsieur.

Elle prit place sur un fauteuil au riche capitonnage, si surdimensionné que ses pieds ne touchaient pas le sol. Son costume tailleur, le même qu'hier après avoir subi toutefois un bon repassage à la vapeur avec le fer de voyage, lui donnait l'impression de se trouver dans une camisole de force. Sadie se tortillait et remonta la bretelle de son soutien-gorge. Elle se sentait comme une collégienne convoquée par le directeur.

Pour choisir un endroit aussi chic pour une simple réunion à neuf heures du matin, ce type devait rouler sur l'or. À combien de mégadollars s'élevait donc la dernière transaction fabuleuse de ce nabab ? Sadie essaya de s'en souvenir.

Elle soupira, tambourina avec ses doigts sur sa mallette en cuir, et essaya de faire le point. L'arrogante réceptionniste lui lança un regard assassin. Sadie se contenta de sourire d'un air penaud pour s'excuser, puis ouvrit sa mallette et entreprit de relire ses notes. Elle sortit un tas de papiers, de rapports de recherche, de documents imprimés, de notes manuscrites. Elle aimait se préparer avec soin, comme toute universitaire et chercheuse qui se respecte, et ne jetait jamais rien sans s'assurer qu'elle n'aurait pas encore besoin de ces pièces.

Elle sélectionna quelques documents défraîchis et les jeta dans une sorte de corbeille près d'elle, qui n'était peut-être qu'un ancien porte-parapluie. Peu importe. Puis elle relut la première lettre qu'elle avait reçue du conseiller financier. Ayant été consultée à une foule de reprises par Sadie, elle était assez froissée.

En plus de son voyage à Hawaï, en récompense pour son prix en commercialisation, elle avait reçu un bilan de santé détaillé de l'entreprise par un expert. Elle lut son courriel d'introduction et examina, une fois de plus, la carte de visite fantaisie.

« Simon Leadbetter. Conseiller commercial et Directeur financier principal pour Michael Christopher Anderson (MCA) & Associés. » Ce titre officiel reflétait la personnalité de l'homme, dans son costume trois-pièces gris anthracite, élégant, impressionnant, pratiquement parfumé aux billets de banque, même si l'on dit que l'argent n'a pas d'odeur. Depuis une couple d'années, Sadie était en froid avec le nerf de la

guerre, car on en trouvait assez peu dans son entourage. La carte de visite était gravée, avec un lettrage platine. La carte entre ses doigts, elle se mordait la lèvre.

L'historique des succès commerciaux de ces gens d'affaires se lisait comme une liste des cent sociétés les plus performantes du *Sunday Times*. Sadie fut envahie par une rassurante vague de sérénité en pensant aux encouragements que lui avait prodigués l'homme le plus âgé. Simon avait été pour elle comme une bouffée d'air frais et il avait en quelque sorte pris Sadie sous son aile. Même si le prix qu'elle avait remporté n'était que pour une seule session, il lui en aurait octroyé davantage. Elle parvenait à le faire rire, alors qu'il riait rarement. Il avait été impressionné par la façon dont elle administrait son petit commerce et par la gestion de ses comptes. Il l'avait même laissée le taquiner sur son attitude de bourreau de travail. Elle souriait en se rappelant ses réponses humoristiques lorsqu'on lui disait qu'un patron avait besoin de quelqu'un pour s'occuper de lui. Il prenait un air protecteur, vite réprimé, lorsqu'il traitait de ce sujet puisqu'il ajoutait qu'une femme pouvait être le meilleur des cadeaux, à condition de tomber sur la bonne personne. Il devait y avoir une histoire derrière ces réflexions, mais il refusait d'étayer son raisonnement. Sadie se demandait si Simon avait été marié ou s'il avait des enfants, mais il changeait de sujet chaque fois qu'il jugeait que cela devenait un peu trop personnel. Si elle ne se trompait pas, lorsqu'il lui avait souhaité bon voyage, il avait à peu près le même air sur son visage que lorsqu'il lui avait souhaité bonne chance lors de la remise des prix.

Lorsque, toute fière de son succès, elle lui avait téléphoné d'Hawaï pour lui annoncer l'occasion d'affaires exceptionnelle sur laquelle elle travaillait, il n'avait pas été étonné outre mesure de sa réussite et ce fut un moment inoubliable pour Sadie, qui était heureuse d'avoir quelqu'un comme lui pour lui redonner confiance. Il était la seule personne qu'elle avait besoin d'appeler lorsqu'il avait mis les choses en marche après avoir entendu parler de l'échéance des trente jours.

Était-ce utopique de s'imaginer qu'on pourrait conclure l'affaire dans un délai d'un mois ? Simon avait été franc au téléphone, mais le destin se manifesta une fois de plus. Michael Anderson, le patron de MCA en personne, était tombé sur le produit lors d'un événement sportif où on lui rapporta que certains athlètes qui l'utilisaient obtenaient de bien meilleurs résultats que d'habitude. Il voulait organiser une réunion et, si cela était nécessaire, pouvait travailler rapidement. De toute façon, cela allait de soi, à condition que Sadie veuille bien respecter la date limite des trente jours. On en était au sixième jour, et il n'y avait pas une minute à perdre.

Simon avait même examiné sa présentation avant que Sadie ne se rende à Monaco. Ensuite, en qualité de marraine bonne fée qu'il était, il la prévint que l'issue de toute cette affaire reposait sur une condition : « que sa personnalité plaise à M. Anderson ». Ce dernier était apparemment un investisseur instinctif. « Si quelqu'un pouvait amener l'affaire à bon terme, c'était bien lui, car s'il estime que vous êtes digne de confiance, il en conclura que l'opération se déroulera sans anicroche. »

L'équipe de Simon avait beaucoup travaillé sur le projet et l'avait examiné scrupuleusement – une condition préalable pour qu'il mérite de se retrouver sur le bureau de M. Anderson.

Pour ne pas être en reste, Sadie avait effectué également des recherches sur cet insaisissable personnage, mais, malgré ses incursions sur Internet, elle trouva la tâche difficile. Elle mit bien la main sur le profil de ses sociétés, mais, en dépit d'heures de furetage sur son ordinateur portatif au milieu du brouhaha des émissions de télévision pour adolescents, elle n'avait pas trouvé d'information digne de ce nom. Abi, sa fille aînée, l'avait même aidée. Dans la photo que Georgia avait prise de sa sœur et de sa mère, le nez dans leur ordinateur, on pouvait voir que leur profil était identique. Pour sa part, Georgia avait les cheveux roux de Grace, la mère de Sadie, et le même caractère soupe au lait.

Toutefois, Simon avait raison. Les personnes ultrafortunées doivent recourir à certains moyens pour protéger leur vie privée. Elle n'avait trouvé que quelques illustrations, qui n'étaient pas des photos de groupe avec une foule de beautés de tous types accrochées à son bras. On retrouvait sur ces documents les inévitables lunettes fumées, de la sophistication, de la richesse et des pauses exprimant une irritabilité chronique. Bref, un monde à des lieues de la vie de Sadie. On ne pouvait même pas donner un âge précis à cet homme. Et puis après ? Sympathiseraient-ils ? Voilà ce qui importait.

Elle prit conscience de l'énormité du projet dans lequel elle s'engageait en examinant l'imposant corridor, toujours vide. Elle se sentit si nerveuse qu'elle eut l'impression d'implorer. Cela allait-il fonctionner ? N'allait-il pas la détester ? Seraient-ils à l'heure ? La providentielle commission sur l'offre se trouvait si proche qu'elle en sentait la présence. Elle anticipait même sa réception, mais des doutes l'assaillaient.

Allons Sadie, ma fille ! Ce n'est pas le moment de perdre... Tu dois forger ta propre chance...

Elle espérait seulement qu'ils accéléreraient les « procédures relatives à l'obligation de vigilance » et les « négociations de contrat prolongées » que Simon avait mentionnées avec sa verbosité habituelle. Ce serait tangent... à condition que le patron le veuille bien. *Mon Dieu, s'il vous plaît, faites qu'il soit intéressé. Faites qu'il me trouve sympathique et vice versa.*

Les secondes s'égrenaient pendant que Sadie attendait, peu tranquilisée par le regard occasionnel de la prétentieuse réceptionniste. L'anxiété de Sadie était décuplée avec les minutes qui passaient. En nage, elle s'éventa avec la brochure de présentation. Elle voulut demander de l'eau, mais était persuadée que le robot féminin qui tapait mécaniquement derrière son bureau ne buvait pas, pas plus qu'il ne buvait ou respirait, et qu'il se contenterait de faire la gueule.

Sadie lança un regard vers la bouteille de Frish qui se trouvait dans son sac. Elle était tentante. *Non. C'est ma dernière*, raisonna-t-elle. En outre, elle avait pris un cachet contre le mal de tête et avait lu dans les renseignements concernant l'eau les risques que l'on pouvait prendre en la consommant avec certains médicaments. Elle préféra donc s'abstenir, advenant le cas où cette mise en garde serait justifiée. Elle se contenta donc de se rendre aux toilettes des dames, de l'autre côté du hall, pour chercher de l'eau. En entrant, elle fut accueillie par une vague d'air conditionné glacé, et elle se mit à frissonner. Au même moment, les portes de l'ascenseur du hall s'ouvrirent pour laisser passer un homme très élégant accompagné d'une petite suite. Tous se dirigèrent vers l'accueil.

— Par ici, M. Anderson, dit l'un des employés de l'hôtel en faisant des simagrées.

Sadie se retourna et essaya d'observer le groupe à travers la porte des toilettes, mais ne put guère discerner autre chose qu'un homme dans un complet de belle coupe disparaissant dans la salle de conférences avec d'autres personnes.

Expédiant ce qu'elle avait à faire, Sadie revint à la réception où la condescendante humanoïde lui fit signe qu'il était temps de faire son apparition. Sadie rajusta sa jupe, lissa ses cheveux, prit la plus grande respiration qu'elle put et ouvrit la porte. Il s'agissait de l'une de ces croisées des chemins après lesquelles la vie n'est plus jamais la même. Sadie devait toujours s'en souvenir en évoquant l'odeur des lys et des fauteuils de cuir.

Dans la salle Napoléon, Simon Leadbetter se leva de son siège au bout d'une grande table en chêne verni et l'accueillit chaleureusement. L'arôme de café fraîchement passé et de sucreries emplissait la pièce. Le bruit de fond causé par d'autres personnes qui s'affairaient en ce lieu permit à Sadie de faire

une entrée moins intimidante. Tout allait bien jusqu'à maintenant...

— Sadie, quel plaisir de vous voir ! M. Anderson a dû se rendre dans l'antichambre pour prendre un appel urgent de son associé. Il nous rejoindra bientôt. Bonne nuit ?

— Je vous demande pardon ?

— L'hôtel était-il à votre goût ?

— Oh ! Euh... Oui. Ravissant, merci. Vraiment excellent.

— Et comment était le petit-déjeuner ? Se sont-ils bien occupés de vous ?

— Excellent. Merci beaucoup.

Ne me demandez pas surtout ce que j'ai mangé... Il faut dire qu'elle était trop nerveuse et en retard pour prendre la moindre bouchée.

Excellent, excellent, c'est tout ce que tu peux dire ? Bonté divine, ma fille. Tu ferais mieux de brancher ton cerveau en vitesse sinon ils vont se faire rembourser la location de la salle et tu en seras pour tes frais...

Simon parlait de la pluie et du beau temps, du voyage de Sadie et des trop nombreux rendez-vous dans l'agenda de M. Anderson.

— Il doit se rendre par avion à un événement sportif dans à peu près une heure.

Il faut donc que chaque seconde soit bien employée...

Sadie ravala sa salive et ne put que donner son assentiment. Si elle ne se trompait pas, même Simon semblait un peu nerveux.

Sa présentation était déjà projetée sur le mur du fond, et Simon avait apporté des copies de l'argumentaire fraîchement reliées, en pile au milieu de la table.

Il fit un signe à l'assistant responsable de l'ordinateur et du projecteur. Le menu de la présentation apparut sur l'écran, puis la couverture de première page. Pour la bonne mesure et à cause d'un autre paragraphe en petits caractères sur le décalage horaire, elle avait ajouté l'image d'un avion aux photos des personnalités sportives, des célébrités et d'un patient hospitalisé. Elle espérait ne pas avoir exagéré, mais Simon lui avait laissé entendre que plus le texte serait accrocheur, plus cela lui profiterait. Par ailleurs, si la recherche était sérieuse, on aurait affaire à l'eau la plus rapidement hydratante au monde. Cela se traduirait par un paquet de mégadollars. Il suffisait que la science corrobore les prétentions des promoteurs du produit.

Les arguments qu'elle avait répétés mille fois repassèrent dans son esprit, comme si sa pensée passait à la vitesse supérieure puis prenait son envol. Elle humecta ses lèvres desséchées en buvant un verre d'eau que quelqu'un avait eu la délicate idée de placer devant elle.

Le personnel était dans la salle et parlait à voix basse, alignant artistiquement des biscuits hors de prix sur un plat d'argent, feuilletant des documents, arrangeant les téléphones, versant avec des pots d'argent de l'onctueux chocolat chaud fouetté dans des tasses de porcelaine fines conçues par des artistes, ou discutant des informations relatives aux différents ordinateurs portables des assistants. L'une de ces personnes semblait moins jouer un rôle de serviteur que celui de poule à patrons. Elle lançait des regards noirs qui se transformèrent en un sourire lorsque Sadie regarda de son côté. Qui était-elle ?

Simon appela Sadie afin de faire les présentations.

— Voici Derek et Graham, ce sont des analystes commerciaux.

— Ravi de vous connaître, Mademoiselle Turner...

— C'est Madame Turner, Graham, dit Simon.

— Veuillez m'excuser, Madame Turner.

Sadie se mit à rire plus fort qu'elle ne l'aurait voulu et serra la main des deux jeunes gens aux allures de *geeks*, ainsi que celle d'autres intervenants. La conversation à bâtons rompus n'avait rien de stressant, mais Sadie semblait n'avoir rien à dire de transcendant. Elle avait un léger mal de tête causé par sa jupe étroite qui l'empêchait de respirer librement. Elle corrigea mentalement l'oppression qu'elle ressentait, lorsqu'on lui présenta celle qui avait le genre poule, une jeune blonde presque nubile, habillée d'un ensemble Gucci très cher. Les deux femmes se serrèrent la main.

— Alexis, c'est moi, dit-elle comme si Sadie était censée connaître l'illustre personnage qu'elle pensait être.

— Salut. Je suis Sadie, répondit-elle en se sentant idiote.

Elles se donnèrent la main.

— Oh ! Je sais qui vous êtes, répliqua Alexis.

Son regard demeurait fixe, mais on sentait chez cette femme une certaine animosité envers Sadie. À l'exception de son calepin et de ses lunettes perchées sur sa tête, elle aurait pu facilement orner les pages de *Sports Illustrated*. Elle examinait Sadie avec une légère curiosité, surtout son costume tailleur bleu et ses souliers.

Mon Dieu, où sont donc mes escarpins habituels lorsque j'en ai besoin ?

— Heureuse de vous connaître. Vous avez toute une affaire entre les mains, dit Alexis avec un accent de la côte ouest des États-Unis et un air un peu plus cordial. Je vous félicite d'avoir décroché l'investissement de la décennie. M. Anderson sera très heureux... à condition que vous soyez capable de régler tout ça dans les délais impartis..., ajouta-t-elle avec un sourire énigmatique.

Sadie examina à son tour son interlocutrice. Elle trouva que sa poignée de main était franche et que son visage inspirait confiance. *Empiétait-elle sur les plates-bandes de cette personne ?* se demanda Sadie. Il est certain qu'Alexis n'avait rien à craindre d'elle. Voler un milliardaire à quelqu'un de si jeune et de si bien habillé était, pour Sadie, aussi peu probable que de retrouver soudainement Mac au coin de la rue.

Que cet homme aille au diable et me sorte de la tête, se dit-elle. Elle observait la jolie blonde se déhanchant ostensiblement et commençant à distribuer les copies de la présentation autour de la table. Sadie ne prêtait que peu d'attention aux noms des autres personnes que Simon lui présentait.

— Nous voilà presque au complet, commença Simon, à moins que BJ McKowski ne daigne se joindre à nous. Il s'agit de l'investisseur associé occasionnellement à M. Anderson. C'est tout un personnage, je crois bien, mais il ne faut pas lui en tenir rigueur. M. Anderson aime bien répartir les risques, et les capitaux de BJ sont aussi utiles que ceux d'autre provenance.

— Répartir ses risques ?

— Oui, les gens très riches font souvent cela. L'argent est comme un jouet entre leurs mains. Alors ils

s'amuse entre eux et spéculent pour savoir qui inclure dans la dernière « opération miracle » sur laquelle ils misent. Dans le cas qui nous intéresse, M. Anderson a choisi BJ probablement à cause de l'influence d'Alexis, là-bas, dit-il en faisant un signe de tête en direction de la petite blonde qui les fixait de loin.

Si Sadie ne se trompait pas, cette fille semblait se renfrogner.

— Et qui est-elle au juste ?

— Oh ! Il semble qu'ils soient presque prêts, répondit-il en faisant semblant de ne pas avoir entendu, ou bien en éludant la question. Je vais voir où ils en sont. Prenez ça calmement et... Bonne chance !

Simon lui toucha le bras, puis s'en alla en prenant le temps, au passage, de retourner une grosse pomme dans un compotier pour en exposer le côté le plus rouge.

Sadie était nerveuse et ne savait que faire de ses dix doigts.

Elle respira profondément et ferma les yeux, avisant dans son sac une recharge pour son tube de rouge à lèvres, tandis que l'assemblée prenait place autour de la vaste table. Elle s'étira, sortit le lourd trophée de cristal et le souleva. Ce faisant, elle sentit comme un petit déchirement à l'endroit de la fermeture éclair de sa jupe. *Dites-moi pas que...* Sadie prit place en examinant autour d'elle, mais personne n'avait remarqué quoi que ce soit. Personne sauf Alexis, qui se mit à sourire puis hochait légèrement la tête.

Sadie posa son trophée de manière que tout le monde le voie et qu'elle puisse éventuellement se cacher derrière lui, dans le cas où sa jupe lui jouerait d'autres tours. Elle se chuchota quelques mots d'encouragement et caressa le trophée pour attirer la chance.

Soudainement, elle fut consciente du silence respectueux qui s'était subitement abattu sur la salle, un changement d'atmosphère. Tandis que tout le monde regardait dans la même direction, Sadie suivit le regard des participants. La porte de l'antichambre s'ouvrit, livrant le passage à un homme âgé, élégant, bronzé, ressemblant un peu à quelque père Noël. Ce n'était pas du tout ce à quoi elle s'attendait. De toute évidence, son bronzage laissait à désirer. *C'est pourtant la personne que je dois impressionner*, se dit-elle en étudiant ce singulier personnage. Paraissant plus âgé que sur ses photos, il était certain que sa barbe blanche ne faisait rien pour le rajeunir. Sa richesse était assez clinquante : lourdes chaînes et grosses bagues en or massif, montre énorme, costume très cher. *Je ne m'attendais pas au chapeau de cow-boy, mais les gens super riches peuvent se permettre de dicter leur propre code vestimentaire.*

Sadie s'éclaircit la voix et se leva.

C'est alors qu'à sa plus grande surprise, derrière cet excentrique, un autre homme entra dans la salle. Non ! Ce n'est pas possible !

Dieu tout-puissant ! Qu'est-ce que Mac pouvait bien faire ici ?

Mac ?

Comme dans McKowski ? L'associé d'Anderson ?

Sadie se sentit mal.

Mac avait l'air bien, même très bien. Rasé de près et vêtu d'un complet immaculé, il paraissait plus grand, tout aussi attirant, avec un air de grande confiance en lui. Son cœur s'emballa. Elle le reconnut d'abord à peine avec son rasage soigné, ses cheveux arrangés, ses lunettes signées par un designer sur le sommet du crâne. Il avait toujours son demi-sourire énigmatique, son maintien et cette posture confiante. Il serrait chaleureusement la main de Simon en se penchant pour lui dire quelque chose, puis il se retourna et s'arrêta pile.

Mac fut secoué comme quelqu'un qui a reçu un projectile de lance-pierres entre les deux yeux. Il eut une double réaction lorsqu'il vit Sadie. Ses sourcils remontèrent presque jusqu'à ses cheveux, puis se rabaissèrent, et ses yeux se plissèrent avec un air méfiant, avant de retrouver son flegme, le tout en un instant.

Elle s'en alla saluer Simon et l'investisseur, jetant un regard de côté à Mac pour lui lancer un regard interrogateur, mais il ne fit aucun geste pour montrer qu'il la connaissait. Avec une légère hésitation, Sadie fit un grand sourire au petit groupe.

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter M^{me} Sadie Turner, articula Simon.

— Monsieur Anderson, dit Sadie en serrant la main de l'homme le plus âgé. Elle fut heureuse de la fermeté de cette salutation, qui signifiait tant de choses pour elle.

— Sadie, voici BJ McKowski, continua Simon.

Elle se tourna vers Mac, les joues enfiévrées et les yeux brillants, comme pour le prévenir contre toute divulgation soudaine d'un secret.

— Heureuse de vous rencontrer, Monsieur McKowski, dit-elle à Mac, amusé. Elle lâcha la main du vieil homme et s'apprêtait à prendre celle de Mac lorsque Simon toussa et fit un geste en direction de ce dernier.

— Hum ! Hum ! Non. Ce monsieur n'est pas M. McKowski. Il s'agit de M. Anderson, Sadie...

Grand Dieu ! Elle n'avait jamais entendu sa voix vibrer dans un registre si aigu.

— Ce monsieur est donc M. Anderson ?

Imperturbable, Simon poursuivit sa présentation.

— Monsieur Anderson, voici l'instigatrice de votre plus récente occasion d'affaires, M^{me} Sadie Turner.

Les doigts complètement engourdis, elle serra la main de Mac. Son investisseur potentiel, l'homme qui pouvait réaliser ses rêves d'affaires les plus fous se tenait devant elle, l'observant d'un air perplexe avec ces mêmes yeux bleu azur dont il s'était servi pour regarder entre ses jambes il y avait à peine une dizaine d'heures...

Éberluée, elle continuait à lui serrer la main. Personne ne parla pendant un certain temps, et le visage de Simon accusa une certaine confusion. Il regarda Mac d'un air bizarre et ce dernier prit la parole.

— Sam...

— Non, Sadie, pas Sam.

— Pas Sam.

— Non, c'est Sadie, mon autre prénom est Sam, indiqua-t-elle en lui tenant toujours fermement la main.

— Oh ! Une erreur facile à faire, enchaîna-t-il en la fixant droit dans les yeux, sans sourciller.

— Heureuse de vous rencontrer, Monsieur Anderson, parvint-elle à dire.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit-il alors qu'il lui lâchait finalement la main, mais en conservant un visage impénétrable.

Quelqu'un pourrait peut-être m'expliquer en deux temps, trois mouvements ce qui se passe, pensa Sadie, qui se retenait pour ne pas lui demander : a) ce qu'il fichait là ; b) si elle était victime de quelque subtile machination ; c) pourquoi il faisait des heures supplémentaires comme mécano sur les navires de plaisance.

Vu qu'il n'y avait pas de caméras et que personne n'avait exprimé la moindre surprise, elle se hasarda à parler, car trop de choses étaient en jeu.

— Non, je vous assure, dit-elle pour faire la conversation. Merci beaucoup d'avoir organisé cette réunion à si courte échéance. Simon m'a laissé entendre que votre programme était très chargé...

— De toute façon, Mac était en ville pour le Grand Prix de Monte-Carlo. Il aime les voitures rapides... et les femmes qui ne perdent pas de temps ! coupa BJ McKowski en gratifiant Mac d'une grande tape dans le dos. Mais ne vous en faites pas : il ne mélange jamais le plaisir et les affaires...

Mac grimaça, Sadie fronça les sourcils, celui qui se faisait appeler BJ rigola tandis que Simon se demandait ce qui pouvait bien se passer.

— À moins de battre ses rivaux à plate couture, il prend grand plaisir à tout ça. Ah ! Ah ! blagua BJ, qui se tourna vers Mac et se mit à chuchoter.

Le ventre proéminent du personnage étant encombrant, il se plaça de côté et tapota sur sa poche de veste où se trouvait son portable.

— Comme Tremain ne le sait que trop bien, Mac est content de lui parce qu'il a battu son superconcurrent sur mes recommandations. Je lui ai dit que ça ne marcherait pas. Je suis avec Mac dans cette affaire, mais peut-être une prochaine fois...

Les yeux de BJ prirent un air malicieux. Ceux de Mac se plissèrent, mais il ne fit pas de commentaires. Puis BJ haussa le ton en se tournant vers Sadie.

— Maintenant, Mademoiselle Turner, racontez-nous en quoi consiste cette eau que vous avez découverte pour nous. Elle m'a heureusement aidé à cuver ma gueule de bois ce matin !

Comme si son chapeau de cow-boy et sa cravate-lacet ne suffisaient pas, son accent traînant trahissait ses origines texanes.

— Rien ne vaut un autre verre de tord-boyaux pour guérir un lendemain de cuite... Un whisky, Mac ? demanda-t-il en se dirigeant vers la table où se trouvaient les bouteilles.

— Non, merci BJ.

— Je pense que nous devrions commencer, dit Simon en lançant un regard réprobateur à BJ et en fournissant un indicateur laser à Sadie. M^{me} Turner semble brûler d’impatience...

L’intervention humoristique de Simon allégea un peu l’atmosphère.

— Et je ne voudrais pas manquer mon avion..., fit remarquer Mac d’un air glacial.

Consciente des pressions qui s’exerçaient, Sadie passa devant Mac et se dirigea vers l’avant de la salle. En le croisant, il se pencha vers elle et lui chuchota discrètement :

— Tout devrait se décider au cours de la prochaine heure. Tout. Cela dépendra de ce que je verrai. Nous en parlerons plus tard.

— Oui, oui, bien sûr, bredouilla-t-elle en boitillant vers l’espace de présentation.

— À propos... Jolies chaussures ! lança Mac à Sadie, qui se mit à rougir.

Elle commença en suivant le plan qu’elle avait répété en se servant des règles de PowerPoint pour illustrer les parties importantes de sa présentation. Chaque diapositive numérisée représentait d’impressionnantes images, cartes et graphiques appuyant la démonstration.

— Comme vous le savez, la nouvelle eau énergisante Frish est en train d’inonder les magasins d’aliments diététiques à travers les États-Unis. Elle est produite par les Galloway, une petite affaire familiale dont le siège social se trouve à Hawaï. Lorsque Bill Galloway a vu ma proposition marketing fondée sur des critères scientifiques, il a suggéré la convocation d’une réunion privée. Le reste appartient à l’histoire...

Sadie fit une pause pour laisser la place aux interventions, mais il n’y en eut aucune. On aurait pu entendre une épingle tomber et son cœur battre. Mac la contemplait sous un jour qu’il ne lui connaissait pas. Elle poursuivit son argumentaire.

— Le seul bouche-à-oreille a créé une demande que les Galloway ne peuvent satisfaire, expliqua-t-elle.

— Tout spécialement chez les gens qui ont remarqué que leur whisky était plus fort lorsqu’on y ajoutait cette eau ! ironisa BJ, qui s’était assis entre Alexis et Mac en faisant tintinnabuler les glaçons de son gobelet.

Mac lui lança un regard furieux.

— Ben quoi ? demanda BJ, l’air indigné. C’est exact. Non ?

Sadie eut un mouvement de recul.

— Eh bien ! Selon certains rapports anecdotiques que l’on retrouve dans les petits caractères de leurs notes, il semblerait que cette eau accélérerait l’absorption par le corps humain de tout ce qu’il peut consommer avec elle. Cette découverte fait partie de la phase trois ou quatre de notre plan de recherche, sur lequel mes collègues de l’université – *mes ex-collègues*, pensa-t-elle – effectueront des essais urgents dans leurs laboratoires du Surrey où j’ai déjà travaillé. Les Galloway semblent avoir besoin d’une injection massive d’argent frais pour amener Frish à la phase suivante. Ils comptent sur mon engagement pour que leur expansion puisse s’accélérer. C’est ce que l’on m’a confirmé. Messieurs et Mesdames, voilà comment nous avons l’intention de procéder...

Pendant la prochaine demi-heure, malgré les yeux d’Alexis qui la perçaient à l’occasion comme des poignards, Sadie reprit confiance en elle et eut la conviction d’avoir bien performé, du moins avec sa présentation.

Mac se comportait de façon rigoureusement professionnelle, comme si quelqu'un avait effacé de sa mémoire ce qui s'était passé au cours des vingt-quatre dernières heures. Tandis que Sadie présentait ses diapositives, sa main cessa de trembler en appuyant sur le bouton de la commande pour les faire avancer. Son cœur semblait s'arrêter chaque fois qu'elle évoquait ses caresses, son corps tout chaud près du sien, son... *Mise au point, S.V.P. ! Il se trouve maintenant hors de portée, surtout, à ce qu'on dit, qu'il ne mélange pas plaisir et affaires...* Bon, ça me convient, se convainc-t-elle.

Après des débuts laborieux, Mac sembla de plus en plus intéressé dans cette affaire. Il se pencha vers l'avant, ignora Alexis lorsqu'elle s'approcha furtivement de lui pour lui glisser une note sous le coude. Sadie eut grand plaisir de constater qu'Alexis faisait la moue lorsque Mac à son tour glissa sa note, qu'elle considérait probablement d'une importance capitale, à un membre de l'équipe sans même l'avoir lue. Ses adjoints écrivaient abondamment, et il apprécia grandement l'exposé de Sadie sur l'historique du produit et celui des fondateurs, les preuves anecdotiques de meilleures performances sportives obtenues grâce à l'utilisation du produit, les résultats mitigés du chiffre d'affaires à ce jour. La société était bien placée pour prendre une expansion massive avec la construction d'une nouvelle usine. De plus, un nouveau brevet venait de garantir la protection de la formule secrète de l'eau Frish.

Le tout se présentait donc sous de bons auspices. Sadie s'était réchauffée et espérait avoir réussi à communiquer sa confiance dans le projet. Cependant, un observateur pointilleux aurait remarqué chez elle la blancheur de la jointure des doigts qui tenaient l'indicateur laser et le filet de sueur qui descendait le long de son cou.

Pourquoi ? Parce que Sadie s'était gardé de raconter à l'assistance que, si elle trouvait un investisseur pour cette affaire, la commission qu'elle empocherait lui permettrait de la faire vivre, ainsi que sa petite société, pendant les deux prochaines années. À plus long terme, elle pourrait même devenir l'unique importatrice du produit dans le Royaume-Uni. Cette réunion était pour elle d'une importance capitale. Il s'agissait d'un tremplin, d'un pied dans la profession et d'un sursis à la menace de se trouver constamment au bord de la faillite.

Au lieu de raconter sa vie, elle fixait Mac, l'homme qui, en moins de vingt-quatre heures, avait retourné pour elle le monde à l'envers.

Une ou deux fois, Sadie retint son souffle un peu trop longtemps, une ou deux fois, elle hésita, mais si peu... Et plusieurs fois, elle surprit le milliardaire sexy comme un Adonis en train de regarder attentivement ses escarpins. À l'une de ces occasions, elle remarqua que les yeux d'Alexis suivaient ceux de Mac, et cela la rendit encore plus encline à poser fièrement devant son auditoire.

Durant tout ce processus, Sadie était péniblement consciente de ce regard. Même si elle n'en était pas certaine, elle se demandait si ses yeux la déshabillaient, et il lui fallait rassembler toute sa volonté pour garder son calme et pour demeurer posée et professionnelle. Elle y parvint. Ce n'est qu'une seule fois qu'elle trébucha en se rendant de l'autre côté du projecteur où « cette femme » croisait et décroisait ses interminables jambes, gloussait légèrement, donnait des coups de coude à sa voisine, puis se mettait à chuchoter. Si elle essayait de distraire Sadie, elle échoua et ne réussit qu'à la distraire qu'un bref instant. Comme trop de choses reposaient sur cette présentation, l'ex-universitaire sut se montrer combative, resta calme, et poursuivit. Jusqu'à maintenant, tout fonctionnait bien.

Puis vinrent les projections.

— Dans le plan de développement, conçu à la hâte, mais néanmoins soigneusement élaboré avec l'aide de Simon, les prévisions de trésorerie indiquaient des profits massifs au cours de la troisième année

d'activité, à condition que les nouvelles études scientifiques soient publiées. Dûment justifiés, ces résultats spectaculaires pourraient alors être incorporés officiellement dans le matériel de commercialisation. Ensuite, les ventes exploseraient, mais même les essais préliminaires les pousseraient à la hausse. Les arguments scientifiques étaient novateurs, essentiels et à la base de ce qui justifiait toute cette entreprise aux yeux de Sadie. L'ensemble du projet – le lancement du produit à l'échelle mondiale et les projections internationales des ventes – reposait non seulement sur des opérations marketing de pointe, mais aussi sur l'acceptation par la communauté scientifique de la recherche inédite que Sadie décrivait en détail. Ces conditions étaient vitales et, faute de procéder avec précaution, le succès fulgurant de ce produit pourrait ne se limiter qu'à un feu de paille.

Elle conclut en rappelant la date limite.

— Les droits de distribution internationaux dépendent d'une mise en route rapide de la recherche. Grâce à votre mise de fonds, Monsieur Anderson, la nouvelle usine d'embouteillage pourra être financée et les études commencées. Ensuite, lors de la phase deux, grâce à la publication de ces nouvelles recherches scientifiques – à condition, bien sûr, que les premiers résultats que j'ai obtenus soient confirmés –, tout pourra changer pour Frish... et pour nous tous.

— Et pour vous aussi..., lança Mac.

Il se gratta le menton. Au lieu de porter sa barbe de trois jours, il était méticuleusement rasé, et sa peau était lisse et soignée. Il portait une montre apparemment très chère, au lieu de l'antiquité de la veille.

— Je ne voudrais pas vous offenser, Sam. Je veux dire Sadie, mais il faut que je vous pose une question : pourquoi vous ?

Sadie vacilla.

— Ils... Comme je l'ai précédemment mentionné, ils ont été impressionnés par mon expertise en commercialisation et par mes références, mais surtout par les contacts que j'ai établis.

— Ah ! Oui... Qu'est-ce qu'on en dit, ici..., dit-il en feuilletant les pages de son exemplaire relié de la présentation. Je vois que vous avez travaillé pour les services de recherche de trois universités se spécialisant dans les sciences des sports.

— Précisément, répondit-elle en sentant ses mains devenir moites. Ces... Ces études peuvent être entreprises rapidement, mais en utilisant la méthodologie applicable comme il se doit, ajouta-t-elle pendant que Derek et Graham se regardaient, perplexes.

— Oui, acquiesça Mac. Je vois comment les résultats pourraient modifier toute leur campagne dès qu'ils pourront soutenir leurs prétentions. Et ils vous ont fixé un délai de trente jours pour trouver un investisseur ? Pourquoi ?

— Pour la bonne raison que je leur ai mentionné que je pouvais précipiter les choses.

— Le pouvez-vous ?

— Bien sûr ! répondit Sadie, piquée au vif.

— Et comment ?

— Grâce à mes relations et à mon Ph. D. en sciences de la nutrition.

— Votre quoi ?

— Tout ça se trouve dans le dossier, Mac, intervint Simon en tousotant et en remuant sur son siège. Je suis sûr que tu as dû le consulter, comme d’habitude…

— Heu… Il faut dire que j’ai été un peu retenu hier soir… Je m’excuse, répondit-il en la fixant, tandis qu’elle détournait son regard.

— Comme ça, vous appartenez aussi à cette communauté scientifique ? lui demanda-t-il.

— Du moins, j’en ai fait partie.

— Simon, tu me surprends souvent, mais toute cette affaire est encore plus surprenante que les autres…

Sadie se mit à rougir.

— Merci, Mac. C’est pour cela que tu me rémunères…, répliqua-t-il non sans humour.

— Certes, mais il y a une autre question qui me tracasse, Sadie, une question à laquelle, j’en suis persuadé, vous vous attendiez et qui allait vous être posée.

Sadie attendait, pleine d’appréhension.

— Pourquoi cette hâte ? poursuivit-il. Je n’ai jamais entendu parler de délais de ce genre pour une affaire de cette envergure. Normalement, je ne leur aurais même pas donné l’heure ; à plus forte raison de tels délais. Quelles raisons ont-ils invoquées ?

Sadie se sentit soulagée.

— Premièrement, pour me mettre à l’épreuve, pour voir de quel bois je me chauffais. Ils m’ont informée, bien sûr, mais ils avaient des solutions de rechange. Si je pouvais leur trouver un apport de capitaux supplémentaires pour couvrir les frais des études, cela était censé modifier l’ensemble de leur plan de développement…

— Changer l’ensemble de leur plan de développement ?

— Oui, c’est du moins ce qu’ils m’ont dit.

Mac regarda Sadie, qui ravala sa salive. Ces yeux bleu azur la ramenaient en *flash-back* vers une situation qui n’avait rien à voir avec l’ambiance d’une réunion commerciale. Elle ressentit une bouffée de chaleur plutôt déstabilisante.

— Ils avaient un plan de développement, mais seulement pour construire l’usine d’embouteillage. Lorsqu’ils ont découvert ce que je pouvais faire, tout a changé.

Tout change lorsque tu entres en scène…, songea malicieusement Mac, tandis que Sadie continuait en essayant de ne pas se laisser distraire. Était-il en train de la tester ?

— À vrai dire, je ne savais pas vraiment si leur décision avait du bon sens et, en toute honnêteté, je suivais le mouvement. Ce n’est que lorsque je suis retournée et que j’ai envoyé par courriel le plan original à Simon avec les estimations des équipes universitaires que je connais qu’il a pensé que c’était même faisable.

— Diriez-vous que c’est vraiment « faisable » ? demanda BJ, qui sirotait son whisky et s’éventait avec une brochure.

Alexis lui passa un papier-mouchoir pour essuyer son front, car la chaleur commençait à se faire sentir dans la pièce. Elle voulut faire la même chose avec Mac, qui lui fit signe de disposer sans même lancer un regard à la jeune beauté. Cette dernière se leva. Elle se rendit au thermostat près de la porte et s’amusa

avec la commande. *Je me demande quel rôle elle peut bien jouer, au juste...*, pensa Sadie en observant que la plupart des hommes dans la pièce semblaient fort intéressés par l'arrière-train de la jeune femme, sanglé dans une étroite jupe, pendant qu'elle essayait de régler la climatisation. Seul Mac ne semblait pas accorder d'attention à cette personne.

— M. McKowski, coupa Simon en toussotant. En tenant compte de mon engagement dans cette affaire, il nous est possible de prouver qu'elle se présente sous de bons auspices. J'en déduis que la faisabilité de cette opération est suffisante pour interrompre l'emploi du temps très serré de M. Anderson et pour coordonner une mise à jour de la proposition avec M^{me} Turner. Ai-je raison, Sadie ?

Sadie acquiesça.

BJ semblait un peu perdu après l'exposé de Simon. Comme Alexis passait près de lui, elle lui donna une tape sur l'épaule. Il sembla satisfait tandis que Sadie poursuivait son explication.

— En outre, Bill Galloway, le directeur général fondateur, m'a dit que, si je pouvais conclure cette opération dans les délais impartis, cela montrerait la rapidité avec laquelle j'étais capable de travailler et prouverait qu'il avait eu d'instinct la bonne idée de me faire confiance. Bill, cet inventeur, m'a dit qu'il était également – *Quand le vin est tiré, il faut le boire* – euh... qu'il avait un certain don de prophétie, de médiumnité, ajouta-t-elle en hésitant.

Simon toussota une fois de plus, non sans un certain embarras.

— Et qu'il avait l'intime conviction que j'étais celle... celle qui pouvait mener ce projet à bon port.

Le visage de Mac était dénué d'expression, et quelques personnes de son entourage s'observèrent, perplexes.

— Il m'a laissé entendre, ainsi qu'au reste de son équipe, qu'il savait que j'étais l'élément capable d'obtenir un vif succès avec leur produit. Son personnel m'a assurée que j'avais remporté le gros lot parce que j'étais tombée au bon endroit, au bon moment. Apparemment, il prend souvent de grandes décisions fondées sur des intuitions de ce genre et il ne s'est jamais trompé.

L'assemblée se tut, et Sadie sentit une rougeur se propager dans sa nuque.

— De toute façon, je ne fais que vous rapporter ce qu'il a dit. Par ailleurs, ils ont mentionné que si je ne faisais pas diligence, il était indéniable que d'autres investisseurs s'intéresseraient à cette opération, d'où la date limite. Nous en sommes donc réduits à ce délai de trente jours, vingt-quatre en fait, pour trouver le financement ou bien les laisser chercher ailleurs.

Personne ne parla. Sadie jeta un œil à Mac, qui semblait ne pas lui prêter attention. Il ne cessait de regarder ses pieds. Elle se déplaça derrière une chaise et, soudainement, se sentit très nerveuse. *Mon Dieu ! J'aurais dû moins parler d'intuition et davantage des laboratoires de recherche.* Elle se faisait des reproches et se demandait si, en fin de compte, elle n'avait pas fichu tout en l'air. Quelle idée aussi d'évoquer honnêtement l'existence d'une sorte de médium inventeur d'eau miraculeuse...

Simon prit la parole.

— Derek, je crois que vous avez quelque chose à ajouter. Pouvez-vous nous éclairer un peu plus sur la situation, s'il vous plaît ?

Un jeune Chinois à lunettes et à cheveux noirs coiffés à la mode, porteur d'une cravate rouge vif, se leva. C'était son moment de gloire. Après s'être éclairci la voix de manière théâtrale, il parla avec un très bon accent anglais.

— Grâce à notre vigilance habituelle, nous avons dé-couvert certaines informations qu'ils avaient tenté de dissimuler. Les délais draconiens sont en fait causés par un manque paralysant de disponibilités. Il semble qu'ils auraient besoin d'une injection rapide de capitaux afin de pouvoir poursuivre la construction de leur nouvelle usine, qui a exigé beaucoup plus de ressources qu'ils ne l'avaient prévu. Le nouvel équipement fonctionne bien, mais l'usine est incomplète. On pourrait en fin de compte quadrupler la production et licencier la moitié du personnel, mais cet objectif est devenu une course contre la montre...

Il fit une pause, afin de bien se faire comprendre, et commença à distribuer autour de la table des documents de son cru remplis de tableaux et de graphiques.

Sadie en prit connaissance et demeura bouche bée. *Ils ont réussi à rassembler ces données en un rien de temps ! Comment pourrais-je m'incorporer à une équipe telle que celle-là ?*

— À ce jour, les Galloway ont vendu une grande partie de l'empire familial à Hawaï, dont l'hôtel local et la société d'hélicoptères taxis. Bill Galloway semblait réticent, mais son fils, Peter, tenait à vendre. Dans l'état actuel des choses, ils risquent de faire du surplace et de ne pas être en mesure de répondre à la demande pour les échantillons gratuits que le fils distribue à des vedettes du monde sportif. En effet, des équipes de premier plan ont commencé à compter sur les vertus de cette eau énergisante, et le bouche-à-oreille s'effectue tranquillement dans ce milieu. Mais ces distributions d'échantillons sont inutiles s'ils ne sont pas suivis par des campagnes de ventes. Grâce à cette promotion, de plus en plus de sportifs réclament leur produit, et la société, si je puis me permettre un jeu de mots, est en train de se noyer littéralement dans sa réussite. Je crains qu'à courte échéance, elle n'en ait plus pour très longtemps...

La salle demeura silencieuse pendant un moment, et Sadie ressentit un serrement de gorge.

— Ils n'ont rien mentionné de tel à Hawaï, dit Sadie.

Elle se sentait un peu fofolle d'avoir insisté sur ses qualités intrinsèques et sur un Hawaïen doté de clairvoyance, alors qu'en fait la société avait surtout besoin d'argent, tout comme elle d'ailleurs.

— Ne vous en faites pas, Mademoiselle Turner, expliqua Derek, ils se sont bien gardés de vous en parler, mais il y a plus. Graham, ici présent, va vous donner les détails...

— Certainement ! déclara un jeune homme aux cheveux roux, bégayeur, portant les mêmes lunettes et la même cravate que Derek, en passant un mémorandum à Mac et à BJ. Nous avons tout juste appris qui était derrière ces nouveaux développements. Je dirais que c'est l'ombre au tableau, la clé à molette dans l'engrenage...

— Je vous en prie. Continuez Graham, dit Simon.

— Nous avons de très bonnes raisons de croire qu'à vingt heures précises, une offre finale sera acheminée d'une autre source. Une offre qui, semble-t-il, inclut une prime en guise d'encouragement.

— Une avance de fonds ? dit BJ. Un dessous-de-table ?

— Tout cela ne présage rien de bon, dit Mac.

— Et ça proviendrait d'où, Graham ? demanda Simon.

— Cela nous a été confirmé par nos informateurs peu avant la présente réunion, dit Graham, très fier de lui. Je crains que ce ne soit le Groupe Tremain...

— Tremain ! s'exclama Mac de manière incrédule en s'enfonçant dans son fauteuil, serrant les poings et scrutant le plafond.

Sadie essayait de suivre ces informations, mais elle pouvait, rien qu'en examinant le visage de Mac, deviner que ce Tremain n'était pas un porte-bonheur. Une sorte de panique la saisit aux tripes. Et si l'apparition de Tremain dans ce dossier incitait Mac à se retirer du projet ?

Mac fixait BJ qui regardait par la fenêtre et remuait sur son siège.

— Et que savez-vous d'autre ? s'informa Simon.

— Nos correspondants de la côte Ouest nous ont appris que le Groupe Tremain travaillait en coulisse pour exercer des pressions, bien que Bill Galloway n'ait pas encore abandonné la partie et se soit distancé des exigences de ce concurrent. Mais il existe un maillon faible. C'est son fils Peter Galloway qui, apparemment, doit signer avec Tremain demain.

— Il est responsable de la nouvelle usine et du programme de distribution des échantillons, ajouta Derek. Rien ne l'arrête pour mettre la nouvelle machinerie en marche le plus rapidement possible. Ensuite, il pourra signer des ententes avec les plus célèbres vedettes sportives qui cogneront à leur porte.

— Peter Galloway est donc un genre de recruteur de célébrités, en inféra Mac.

— Oui. Ce qui veut dire que, maintenant qu'ils doivent laisser la deuxième phase en suspens, les arguments de Tremain prennent de plus en plus d'importance, reprit Graham, en bégayant toujours et en se levant pour prendre sa serviette.

Sadie était de plus en plus bouche bée en constatant l'abondance des informations que cette équipe avait obtenues. Certainement pas sur Internet. Elle avait essayé. Elle en déduisit qu'ils devaient avoir des contacts partout pour rassembler tant de données en une couple de jours seulement. Mac remarqua son air sidéré, elle ferma la bouche immédiatement. Il regarda ailleurs en se tournant légèrement vers BJ.

À ce stade, elle aurait été incapable de dire si tout allait de mieux en mieux ou de plus en plus mal. Elle prit un peu d'eau dans l'un des verres de cristal qui se trouvaient sur la table et attendit que les dernières feuilles contenant les tableaux et les graphiques soient transmises à Mac et à BJ. Son iPad sonna. Tous les participants avaient reçu sans fil une copie de cette documentation et elle apparut sur le mur dès que l'on poussa le bouton du projecteur.

— Le Groupe Tremain... Une fois de plus, dit Mac en prenant connaissance de la documentation d'un air renfrogné.

— Mais que font-ils dans cette affaire ? demanda BJ, légèrement apoplectique.

— Regardez ce... ce... cette information pri... privée, reprit Graham en bégayant. La semaine dernière, ils ont acheté la plus grande partie du plus important distributeur d'aliments diététiques de la côte Ouest qui utilisait une stratégie gagnante. Pour chaque produit dont ils veulent faire la promotion, ils nomment un représentant local casse-pied et combatif qui passe son temps à persuader les revendeurs de se procurer de grosses quantités de produits, puis s'adresse ensuite aux clients dans les magasins.

— Le bouche-à-oreille. Oh ! Oh ! laissa fuser Sadie.

— Oh ! Oh ! Que voulez-vous dire, Mademoiselle Turner. Vous ne pouvez vous contenter de dire : Oh ! Oh ! Il faut que vous expliquiez votre Oh ! Oh ! dit BJ, visiblement irrité.

Mac lui toucha le bras. Alexis lança à Sadie des regards empoisonnés qui la mirent mal à l'aise.

— Expliquez-vous, Sadie, lui dit Simon.

— Le milieu de la publicité n'aime pas cela. Il y a de quoi se le mettre à dos, et retrouver sa crédibilité devient un cauchemar. S'il n'y a pas de documents écrits, il est difficile de prouver de telles manigances, car ils soutiennent des choses qui ne tiennent pas debout. La situation est doublement ennuyeuse pour les autorités publicitaires et, en fin de compte, on se retrouve sur la liste des personnes sous surveillance. Voilà pourquoi Bill a brusquement changé de plan lorsqu'il a entendu parler de mes relations capables d'effectuer des études sérieuses. On ne peut toutefois nier qu'il est possible de stimuler artificiellement les ventes par des techniques de persuasion sous pression. Toutefois, ces méthodes n'engendrent pas de résultats durables ou crédibles.

— Ah ! Je vois ce que vous voulez dire, rétorqua BJ, un peu rasséréné. C'est un peu comme autrefois dans le *Wild West*, lorsque des charlatans perchés sur des caisses en bois prétendaient que leurs remèdes pouvaient guérir de la calvitie au cancer alors qu'il ne s'agissait que de poudre de perlimpinpin.

— Précisément, acquiesça Sadie.

BJ sembla content de lui, tandis qu'Alexis observait Sadie d'un œil torve.

— Malgré tout cela, le volume de leurs ventes a augmenté de manière stratosphérique, reprit Graham. Notre contact nous a indiqué que Tremain avait de bonnes raisons de faire mousser le produit par tous les moyens afin d'obtenir le contrat...

— En insistant davantage que d'habitude. Ce bon-homme est coriace, filandreux, même si nous avons affaire à un nabot.

— Ils sont parfaitement au courant de la faiblesse de la situation de Galloway, intervint Derek. Nos informateurs suspectent que Peter partage plus facilement l'information brevetée concernant le produit que son père le voudrait. Voilà pourquoi le Groupe Tremain insiste si lourdement au moyen de son approche audacieuse.

— Audacieuse ? coupa BJ d'un air sarcastique.

— Euh... disons entreprenante, précisa Derek. Contraire à l'éthique commerciale, mais tout de même entreprenante.

— Et qui bénéficierait de cet « encouragement financier », de cette grosse somme en petite monnaie ? s'enquit BJ.

— Il semblerait qu'une certaine partie reviendrait discrètement aux entrepreneurs afin qu'ils accélèrent les nouveaux travaux de construction, répondit Derek, et à certains membres de la famille. Le jeune Peter aurait un faible pour les voitures rapides...

— Et c'est là le genre d'entreprise dans laquelle vous voulez que j'investisse ? demanda Mac plutôt sèchement.

Sadie faillit s'étouffer. *Et si... Et si... Et si...* La bouche sèche et le cerveau fonctionnant à toute vitesse, il fallait qu'elle dise quelque chose.

— Mac... Monsieur Anderson, écoutez bien. Tout ce que je sais, c'est que ce produit fait des merveilles. Rien d'autre au monde ne donne des résultats aussi étonnants. Lorsque je me trouvais à Hawaï, j'ai effectué des études préliminaires qui se sont toutes révélées concluantes. Par ailleurs, mes collègues dans les services de recherche sur les sports de trois universités réputées du Royaume-Uni souhaitent pouvoir travailler sur cette question. Enfin, Simon semble croire que vous aimez le produit, car

vous êtes un adepte de l'innovation.

— Ou peut-être parce que nous étions les premiers fournisseurs de fonds disponibles...

Sadie rougit, car cela était exact.

— Mais dites-moi, Sadie, demanda Mac en baissant la voix. En fin de compte, que comptez-vous obtenir dans toute cette affaire ?

Autour de la table, tous les participants tendirent l'oreille.

— Une commission, purement et simplement, répondit-elle sans hésiter.

— On ne verse jamais une commission purement et simplement, répondit-il sur le même ton.

— Eh bien ! Dans mon cas, c'est ainsi que j'envisage les choses, répliqua-t-elle. La tranche numéro un sera versée pour avoir apporté les capitaux sur la table grâce à un investisseur capable de remettre l'usine sur pied et de financer les études sur le produit ; la tranche numéro deux viendra lorsque les études seront achevées. S'il y a une tranche numéro trois, elle ne sera pas financée par vos soins, mais par la croissance du chiffre d'affaires dès que nous pourrons la justifier, preuves à l'appui. Les ventes devraient alors augmenter de manière phénoménale. Nous pourrions assurer le suivi par d'autres études sur l'hydratation et la réversion des niveaux de plasma pour...

— O.K., j'ai compris. J'en ai assez entendu. Merci. C'est tout si l'on tient pour acquis que Tremain ne nous rafle pas cette affaire sous le nez. Selon ce que j'ai entendu à propos des acolytes de Tremain, ils ne voient pas l'utilité d'entreprendre des études et n'auront pas besoin de vous. Par conséquent, à moins qu'ils n'en arrivent à une entente avec nous, vous n'êtes plus dans le décor...

La gorge de Sadie se noua. Le morceau ne passait pas et elle ressentit un léger malaise. Alexis s'approcha de BJ et se mit à chuchoter.

Mac se pencha en avant, s'appuya sur ses coudes et appuya ses doigts sur ses tempes. Elle le regarda et se sentit déchirée, mais elle résista à l'envie de lui masser les épaules. Après tout, elle ne jouait pas dans un film d'amour hollywoodien.

Toutefois, à cet instant précis, elle n'était pas tout à fait certaine de ne pas être tombée en plein dans une série mélodramatique de la télé. Elle avait l'impression que le *casting* avait été soigneusement choisi, mais qu'on l'avait oubliée. En fait, depuis plus d'un mois, elle avait l'impression de n'être qu'en sursis. Elle se demandait ce qui arriverait par la suite, et ne trouvait aucun réconfort dans le visage figé de Mac.

Alexis profita de ce moment pour se placer à l'avant-scène en s'éclaircissant délicatement la voix. Elle contourna la table et s'installa d'un pas aérien de l'autre côté de la scène, près de Sadie. Après avoir plus ou moins discrètement décoché des œillades dans la direction de Mac, elle se mit à parler avec son accent de la côte Ouest qui donnait l'impression qu'elle pourrait jouer dans un *show* de télé-réalité pour adolescents.

— Puis-je soulever un point ? dit-elle. Actuellement, Bill Galloway n'a pas confiance en Tremain. Est-ce que je me trompe, les garçons ?

Derek et Graham acquiescèrent.

— Et à quel point êtes-vous certains que cette nouvelle offre sera acceptée et qui dit que Tremain réussira à convaincre Bill ?

Derek et Graham se regardèrent.

— Nos informateurs nous ont dit qu’une réunion était imminente, dit Graham.

— Mais il n’est pas trop tard si nous nous grouillons, n’est-ce pas ? interrogea Alexis.

— C’est toujours possible, bien sûr, admit Derek, mais en toute probabilité…

— En toute probabilité, ne devrions-nous pas prendre cette information avec un grain de sel jusqu’à ce que nous en sachions davantage ? demanda sèchement Alexis. Est-ce possible ?

— Oui, Madame ! répondirent d’une seule voix les deux analystes.

Puis, se tournant vers BJ et vers Mac, elle ajouta :

— Vous avez battu Tremain avant cela, Mac. En lisant ces notes, je vois que, jusqu’à preuve du contraire, Bill est toujours aux commandes et que son fils Peter n’est pas près de prendre les rênes de Frish. Alors…, dit-elle en souriant tout en rejetant ses cheveux en arrière d’un grand geste. À nous de jouer…

Pleine d’espoir, elle observa Mac, mais il ne daigna pas lever les yeux. Sadie effaça rapidement un sourire narquois de son visage.

— Aimerez-vous que nous fassions une étude de faisabilité ? demanda Graham.

— Oui, dit Derek, tout excité. Nous pourrions comparer les modèles d’analyses et…

— Un instant. Pas encore, Derek, intervint Simon.

Il se leva. Son autorité était telle que toute la salle l’écouta, y compris Mac.

— Que ce soit bien clair entre nous. D’après ce que vous avez appris, Bill Galloway est un homme de parole et il a donné à M^{me} Turner, ici présente, la possibilité de remporter le contrat de façon loyale. C’est bien ça, n’est-ce pas, Sadie ?

— C’est ce qu’il a fait et il m’a semblé parfaitement honnête, répondit Sadie. De plus, nous avons affaire à un scientifique, à un ingénieur qui connaît la valeur des études et…

— … qui a confiance en vous, interrompit Simon.

Il ouvrit la bouche pour poursuivre lorsque BJ l’interrompit bruyamment. Simon eut beau lui lancer un regard agacé.

— Peut-être aussi que le vieux veut s’échapper des griffes de Tremain, continua BJ, maintenant en sueur. Tout spécialement si on pouvait lui faire remarquer combien Tremain est une crapule – et je pèse mes mots…

Il fit un signe à Alexis, qui approuva d’un mouvement de tête et d’un sourire entendu. BJ lui fit un clin d’œil. Mac semblait être dans un autre monde et, ignorant les deux hommes, Simon poursuivit son idée.

— Ainsi, comme je le disais, avec M^{me} Turner en guise d’arme secrète – pardonnez-moi cette métaphore, Sadie –, nous avons encore le temps d’effectuer le sauvetage de l’un des produits les plus emballants de la dernière décennie. Par ailleurs…

Il s’interrompit pour se verser un peu d’eau pétillante dans son verre de cristal et but lentement, tandis que l’assemblée attendait.

— Par ailleurs, disais-je, si notre camp est capable d’avoir plus rapidement accès aux études qui ont été publiées – et nous pouvons remercier Sadie –, la commercialisation pourrait constituer notre meilleur

atout. Le nôtre, pas celui de Tremain. Mais, pour cela, il faut agir rapidement.

La partie informative de la réunion prenait fin. Simon récapitula et consulta sa montre.

— La seule question est de savoir si le groupe MCA & Associés est prêt à prendre le risque et si vous acceptez de croiser une fois de plus le fer avec Tremain, malgré les inconvénients que nous connaissons, déclara Simon en direction de Mac.

L'assemblée le fixait également et attendait sa décision, tandis qu'il prenait un air pensif. Elle ne vint pas.

Mac hésitait.

Peu importe qui était Tremain, son implication dans cette affaire avait érodé l'enthousiasme déjà mitigé de Mac.

Sadie le sentait. Elle se mordit les lèvres en se disant que la nuit dernière avait peut-être tout gâché.

Tout son travail, tout l'avenir de sa famille étaient peut-être tombés à l'eau. Elle se disait que, dans le fond, elle ne lui avait pas vraiment menti. Elle s'était contentée de retenir certaines informations, tout comme il l'avait fait d'ailleurs.

Seulement voilà, il était celui qui avait les cartes en main, un enjeu de plusieurs millions...

Sadie se sentait défaillir, mais elle ne cessa pas de retenir son souffle.

Mac eut un court entretien avec BJ. Le Texan s'essuya le front une fois de plus et fit signe à Alexis. Elle lui passa quelque chose que Sadie ne put voir et qu'il montra à Mac, puis ce dernier s'adressa à voix basse à Simon.

Simon se leva pour s'adresser à l'auditoire, et le cœur de Sadie passa en vitesse surmultipliée.

— C'est bien, Sadie. Vous nous avez donné là une présentation très détaillée.

— Merci.

— Pourriez-vous nous excuser une minute ?

— Bien sûr, sans problème.

Elle s'assit, en s'attendant à ce qu'ils quittent la pièce, mais elle se rendit compte que tous la regardaient. Ils voulaient en fait que ce soit elle qui sorte. Se sentant comme une élève qui devait comparaître devant la surveillante générale, elle prit son sac et se leva.

S'efforçant de sourire à tout le monde, rougissante d'émotion, elle prit la porte.

Une fois dehors, elle déboutonna la veste qui la sanglait et prit une grande respiration. La réceptionniste la regarda par-dessus ses lunettes et lui fit signe de s'asseoir.

Je ne m'assiérai pas encore là, pensa Sadie en faisant flotter les pans de sa veste aussi discrètement que possible afin de s'aérer. Elle déambula impatiemment pendant quelques minutes lorsqu'elle eut une irrésistible envie d'uriner. Plus nerveuse que jamais, elle se dirigea à nouveau vers les toilettes des dames avec l'intention d'en profiter pour se passer de l'eau sur le visage. Bon sang ! Quel foutoir...

Si tout ce qui était en train de se dérouler était censé faire partie d'un grand rêve, ils pouvaient se le garder, pensa-t-elle, car pour le moment, cela prenait davantage des allures de cauchemar...

Alors qu'elle se trouvait dans l'un des cabinets et finissait ce qu'elle avait à faire, la porte des toilettes

pour dames s'ouvrit brusquement.

— Sadie ! hurla quelqu'un.

— Mac ? Que faites-vous là ?

Elle rajusta ses vêtements afin d'être présentable avant de sortir de la cabine. Mac se rua sur un lavabo et se passa de l'eau sur la figure, tandis que Sadie se lavait les mains et l'imitait.

Oh ! Oh ! se dit-elle. L'aura de pouvoir qui se dégageait de cet homme le rendait encore plus désirable, et elle éprouva des sentiments contradictoires : l'embrasser ou fuir à toute vitesse. Pendant qu'elle se passait les mains sous le séchoir, elle sourit néanmoins en faisant semblant qu'ils étaient étrangers. Le vacarme crispant de l'appareil la fit sursauter, tandis que le courant d'air qu'il provoquait la décoiffait. *Je suis vraiment idiote*, se dit-elle.

— Sadie Samantha Turner, dit-il en s'essuyant le visage et en lui faisant face. Il faut que nous nous parlions...

Les toilettes se trouvaient dans une grande salle bruyante où la climatisation se faisait entendre et sentir avec un peu trop de zèle. Sadie frissonnait. Elle s'enveloppa de ses bras, comme pour se protéger, mais ce n'était pas seulement à cause du courant d'air glacial.

Mac se tenait devant elle, et elle vit qu'il regardait sa poitrine et son mince corsage qui trahissait l'émotion qu'elle ressentait en sa présence ainsi que sa vulnérabilité. Une échancrure dans la fermeture du chemisier semblait le fasciner particulièrement. Sadie tenta de le reboutonner, mais dut se contenter de rajuster sa veste. Mac la fixa. Après s'être assuré que personne d'autre ne se trouvait dans les cabinets, il se passa la langue sur les lèvres avant de parler. Une fois de plus, seule avec lui, Sadie sentit le désir l'envahir tandis qu'il se rapprochait d'elle.

— Sam, enfin Sadie, je dois te poser deux questions, lui dit-il en hésitant et en la regardant dans les yeux. Et je veux que tu réfléchisses très attentivement avant d'y répondre.

— Deux questions ? Facile, « Monsieur Anderson ». Je suis encore capable de faire une chose aussi complexe..., répliqua-t-elle non sans ironie.

Les yeux de Mac se plissèrent, mais il passa outre et prit une grande respiration.

— O.K., pourquoi ne m'as-tu pas donné ton véritable prénom ?

— Pour la même raison que tu m'as laissée croire que tu étais un matelot de pont, je suppose, répondit-elle.

Son indignation se reflétait dans ses yeux, mais non dans sa voix. Après tout, des enjeux importants étaient en cause et, bien que d'un côté elle sentît le besoin de lui faire face, d'un autre côté elle savait fort bien qu'elle s'aventurait sur un terrain miné. Il fallait donc conserver des rapports polis et commerciaux.

— Hier soir, sur le yacht, nous avons tous deux joué d'autres rôles que les nôtres, n'est-ce pas ?

Légèrement troublé par sa réponse, il lui fit signe de baisser la voix et vérifia à nouveau qu'ils étaient seuls dans cet endroit public et que la porte était bien fermée.

— De toute évidence, la nuit dernière devrait demeurer dans le domaine... privé, dirions-nous.

— Évidemment, bien sûr ! Je ne faisais que fuir ma vie, expliqua-t-elle, et apparemment, je suis en train de le découvrir, tu étais dans les mêmes dispositions. Tout ce que je voulais, c'était d'oublier le travail, la maison, la « chose mystérieuse », te souviens-tu ? Pas étonnant que tu aies accepté aussi rapidement...

Elle le dévisageait, déçue, mais il ne répondit pas.

— Serait-ce la même histoire derrière ta propre mascarade, ou y avait-il quelque chose d'autre ? demanda-t-elle.

Il fit une grimace qu'elle ne put interpréter.

— Voici la seconde question, souffla-t-il avec un visage aussi impassible que celui d'un joueur de poker. En toute honnêteté, ne savais-tu donc pas qui j'étais vraiment avant de me voir sur mon yacht ?

— Oh ! Ton yacht ? Ce que je peux être bête, bien sûr, il t'appartient. Maintenant, c'est le tien, et non dans quelque avenir imprévisible. Il en a assez de jouer à faire semblant, déclara-t-elle d'un air offensé, tandis qu'il attendait toujours une réponse.

— Bien sûr que je ne le savais pas ! D'ailleurs, comment aurais-je pu le savoir ?

Il sembla soulagé, du moins temporairement, mais son visage reprit son air impassible, et Sadie se sentit un peu vexée.

— Ainsi, pour toi ce n'était qu'un jeu ? Était-ce vraiment le cas ? Tu faisais semblant d'être un simple matelot, une sorte de mécano ?

— C'est toi qui sautes aux conclusions quant à ma véritable identité. Je t'avais donné des indices, souviens-toi, mais tu n'as pas voulu me croire. Alors tu as suivi ta petite idée. Il est vrai que je répare des choses. Ce n'est pas du bidon... Mais tu dois l'admettre, tout ça semble relever un peu trop de circonstances fortuites. N'es-tu pas d'accord ?

— Cela fait trois questions...

Elle se tint coite en le fixant jusqu'à ce qu'elle se rappelle qu'elle ne s'adressait pas à Mac, le séduisant matelot, mais à l'investisseur potentiel qui pouvait la tirer du marasme. Baissant les épaules et décroisant les bras, elle soupira profondément.

— Écoute Mac – ou Monsieur Anderson –, cette découverte m'a complètement démolie, c'est vrai. La nuit dernière, si j'avais su que tu... Bref, je t'assure, jamais je n'aurais...

— Moi non plus, répondit-il rapidement, un peu trop, même, au goût de Sadie.

Elle détecta, cependant, un léger adoucissement dans le ton de sa voix.

— Vois-tu, cette règle voulant qu'il ne faille pas mélanger le plaisir et les affaires, elle existe, lui expliqua-t-il. J'en ai même fait une condition absolument non négociable. Elle m'a permis de m'extirper d'un tas de situations, disons..., ambiguës.

— J'imagine, en effet, se contenta-t-elle de dire en fronçant les sourcils.

— Écoute, Sam... Je veux dire Sadie. La nuit dernière était... inattendue. Je ne voudrais pas que tu penses que ça puisse devenir un événement récurrent. Cela ne devra plus se répéter.

— Mac, je veux dire : Monsieur Anderson, se reprit-elle délibérément, je pense que cela ne se reproduira jamais, absolument jamais. Qu'en dis-tu ?

Il s'agissait autant d'un défi que d'une question. Elle prit conscience du fait que tout son avenir dépendait de sa réponse. Il fit une pause.

— Tu as raison. Ça n'arrivera plus. Jamais plus.

Elle sourit. Il y avait encore de l'espoir. Si le plaisir était hors de question, peut-être cela signifiait que les affaires pouvaient prendre sa place.

Elle redressa son menton et fit un signe de la main ressemblant à un « tope là » de foire. Il lui regarda la main, hésita, puis la fixa dans les yeux, y cherchant quelque chose qu'elle aurait oublié de lui dire. Ils étaient près l'un de l'autre dans ce lieu glacial, et elle pouvait sentir une fois de plus son odeur de mâle qui se mélangeait à celle de sa coûteuse eau de Cologne. Cela l'enivrait et lui rappelait maints souvenirs et moments intimes de la nuit dernière. Sa gorge se serra et elle se mit à espérer contre tout espoir.

Oublierait-il les événements de la nuit dernière ? Donnerait-il la possibilité à cette opération commerciale de se concrétiser ?

— Tope là ? lui demanda-t-elle.

Il lui prit finalement la main et elle pensa avoir la réponse. Ses longs doigts parcouraient sa paume, et

elle ferma les yeux. La chaleur de sa main l'envahit, familière et réconfortante. Presque instantanément, une vague d'émotion la submergea, comme si l'énergie des deux êtres fusionnait à nouveau.

Elle ouvrit les yeux et le retrouva en train de la fixer. Puis, sur-le-champ, comme sur un coup de baguette magique, un voile tomba et Mac sembla être passé à nouveau en mode « affaires ». Les sentiments étaient chose du passé et l'énergie avait disparu sans préavis. Dieu qu'il était habile à ce petit jeu...

Mac lui serra la main de manière protocolaire, se redressa et la gratifia d'un sourire plutôt froid. Ce n'était pas un de ces demi-sourires, de ceux qu'elle ne connaissait que trop bien, mais juste une esquisse qui ne parvint pas à apparaître ouvertement dans son regard. Bref, il lui avait néanmoins souri.

Elle se sentit envahie par un soulagement énorme, elle se détendit, se redressa et rajusta une fois de plus sa veste. Cette fois-ci, il ne la déshabilla pas du regard, mais se contenta de consulter attentivement le cadran de sa montre hors de prix.

Quelque chose a changé, pour le mieux, j'espère, pensa-t-elle. Mais l'épreuve n'était pas terminée.

— Sadie, lui dit-il comme s'il s'adressait pour la première fois à elle sous ce prénom. C'est à mon équipe qu'il revient d'examiner attentivement les propositions qui me sont faites. Je ne m'occupe guère des détails. Ils se chargent de l'intendance. Le dossier Frish ne me serait jamais parvenu sans qu'ils n'aient effectué une enquête sérieuse et qu'ils n'aient pas trouvé d'obstacles insurmontables. Jusqu'à maintenant, à tous les niveaux, nous avons procédé avec diligence pour rassembler les données.

Elle fit un signe approbateur.

— Afin de gagner du temps, je dois te demander une chose, lui dit-il. À ce stade-ci, y a-t-il quoi que ce soit que je devrais savoir ? Mademoiselle Sadie Samantha Turner, je n'ai pas de temps à perdre à faire joujou. Ta proposition doit être cent pour cent exempte de cachotteries, ou bien nous ne pourrons pas nous entendre. S'il y a quoi que ce soit qui manque ou quelque information que je devrais connaître, c'est le moment de m'en informer. Et si certaines choses devaient changer dans l'avenir, il faut que je le sache au moment où les événements surviennent.

Il fit une pause, tandis qu'elle se taisait.

Une fois de plus troublée par ses yeux bleus, et la tête encore bourdonnante des événements de la matinée, elle ne suivait pas à la lettre tout ce que Mac lui disait, mais approuvait tout de même d'un signe de tête.

— C'est comme une route à double voie, reprit Mac. Simon surveille heure par heure mes affaires, mais on peut me rejoindre n'importe quand sur mon courriel, par son entremise, bien sûr, mais seulement si quelque chose doit être décidé en haut lieu ou que l'affaire est urgente. Une fois que je me suis engagé, je ne recule pas. Je suis disponible vingt-cinq heures par jour, corps et âme. Cependant, si l'on n'agit pas en toute honnêteté, je ne marche plus.

— Non. Je leur ai tout dit. Tout est sur la table. Tout ce que vous avez besoin de savoir.

— C'est bien, dit-il avec un soupir de soulagement.

— De toute façon, reprit-elle après s'être ressaisie, tes adjoints semblent avoir recueilli beaucoup plus de renseignements que moi, du moins sur certains détails. Il n'y a donc vraiment rien à dire de nouveau et je serai très heureuse de traiter avec Simon dans l'avenir, si c'est ce que tu veux dire, conclut-elle en se redressant au maximum, ce qui n'était pas très haut, malgré ses talons aiguilles.

Mac fit une pause et la contempla comme s'il réfléchissait sur le commentaire qu'elle venait de faire. Ce

dernier n'avait pas l'allure d'un camouflet, mais peut-être le prenait-il comme tel. Ses paupières furent saisies d'un bref tic, puis son visage reprit son allure impassible avant de finalement sourire, non sans une légère intention de vengeance.

Sadie fut complètement déconcertée. Devant elle se trouvait un *businessman* froid et efficace, comme quelque étranger parfaitement adapté à la situation, sauf qu'ils réglèrent leur contentieux dans les toilettes des dames.

Elle se demanda si elle pourrait oublier l'autre facette de Mac.

Celui-ci réfléchissait.

Finalement, il sourit d'un air détaché. Peut-être un peu triste.

Mais un sourire, c'est déjà quelque chose, pensa-t-elle. Pourquoi ne serait-il pas prometteur ?

Soudainement, l'espoir de Sadie se mit à renaître, car elle était persuadée qu'il avait pour elle de bonnes nouvelles. Elle se trompait.

— Et alors ?

— Je ne suis pas décidé. J'y penserai, répondit-il.

— Ah ! O.K., fit Sadie d'une petite voix, l'air visiblement désappointé.

Elle s'efforça de grimacer un sourire, et lui tendit la main.

— Merci, lui dit-elle. Peu importe ta décision, je te remercie d'avoir examiné ma proposition.

Cette fois-ci, il acquiesça par un signe de tête et une poignée de main ordinaire, mais une brève lueur passa dans ses yeux. Malgré ces politesses classiques, elle constata que son visage ne le trahissait pas, mais que son corps ressentait certainement quelque chose.

C'est comme lorsque l'on rencontre quelqu'un et qu'on a l'impression de le connaître depuis toujours...

Il lui retint la main juste un peu plus longtemps que nécessaire. Comme s'ils communiquaient sans avoir à parler, quelque chose était en train de se passer. Ses mamelons commencèrent à durcir et sa respiration s'accéléra. Celle de Mac également. Il l'attira ensuite à lui et l'embrassa fougueusement sur la bouche. Il bloquait la porte avec son pied pour empêcher toute intrusion. Sadie sentit son corps s'enflammer, en symbiose avec le désir qu'elle réfrénait depuis qu'il avait passé la porte.

— Si nous en venons à une entente, tout cela sera fini, lui murmura-t-il avec un regard filtrant.

Elle pouvait voir son pouls battre sur sa gorge.

— Et ceci aussi, reprit-il en touchant un de ses mamelons du bout du doigt après avoir fouillé délicatement dans son corsage.

Sadie lâcha un léger grognement. Ils se regardèrent dans les yeux et il s'humecta les lèvres. Puis il passa un doigt sous le bouton de son corsage et l'ouvrit. Il l'attira en saisissant sa taille d'une main et enfouit sa tête dans ses seins. Glissant son autre main sous sa jupe et la faisant remonter le long de ses cuisses, il la plaça entre ses jambes, à la limite de son sexe. Il continua à l'embrasser, sa main étreignant son fessier afin de la rapprocher de son membre en érection. Soudainement, il s'arrêta, hésita comme s'il avait mal, et secoua la tête. Puis il reprit ses sens et, brusquement, recula comme s'il avait touché un fer rouge.

— Entends-tu ? Cela doit finir, marmonna-t-il en se redressant.

On ferme ! Comme on dit au musée...

Elle le fixait dans les yeux, dans l'espoir d'y déceler quelque chose, quelque indice, quelque espoir, mais elle ne vit rien. La lueur s'était évanouie aussi rapidement qu'elle était apparue. Une fois de plus, des formalités purement commerciales avaient pris toute la place. C'est ainsi qu'elle apprit qu'elle avait perdu Mac pour toujours.

Une fois de plus, Sadie rassembla ses esprits et dut lutter très fort pour se retenir de pleurer et pour empêcher sa gorge de se nouer.

— Bon voyage de retour, Mademoiselle Turner. Enchanté de vous avoir connue..., lâcha-t-il en disparaissant.

Sadie était découragée.

— D'abord, c'est Madame, clama-t-elle à l'intention de Mac.

Mais personne n'entendit quoi que ce soit.

Sadie ne put bouger pendant un bon bout de temps, tandis que le bruit d'un robinet qui fuyait semblait rythmer les battements de son poulx qui se répercutaient dans ses oreilles. Lorsqu'elle se ressaisit finalement, elle ouvrit la porte et aperçut quelques personnes encore présentes au bout du corridor. Elles saluaient la réceptionniste avant de prendre l'ascenseur.

Il n'y avait personne dans la salle Napoléon.

Elle s'affala dans un fauteuil et retrouva son verre d'eau, qu'elle avala avidement ainsi que deux autres, sans se demander si quelqu'un avait pu y boire. Elle prenait une pomme dans le compotier lorsque Simon revint. Elle retrouva un peu de sa bonne humeur.

— Salut, Simon ! Est-il parti ? lui demanda-t-elle.

— Oui, toute la troupe est partie.

— Dites-moi : comment m'en suis-je tirée ?

— Si vous voulez parler de votre présentation, elle était impeccable, Sadie.

— Oh ! Je crois comprendre qu'il y a un « mais ». Est-ce que je me trompe ?

— Un mais. M. Anderson était particulièrement préoccupé. Je ne sais trop pourquoi. Au stade final de l'étude du seuil de rentabilité, cela ne lui ressemble pas. Il est en général focalisé à la manière d'un rayon laser, et il ne lui faut qu'une fraction de seconde pour se décider.

— A-t-il l'intention de s'engager dans cette affaire ? De souscrire à notre proposition ?

— Il n'en a pas parlé, du moins après qu'il eut revérifié certaines données auprès de vous.

— Revérifié ?

— Oui, lors de votre tête-à-tête dans le cadre prestigieux des toilettes pour dames...

— Oh !

— Je ne sais ce que vous lui avez dit dans cet endroit, mais...

Sadie respira un bon coup. Le mot « mais » refaisait surface.

— Mais quoi ?

— Mais ça a fonctionné.

— Fonctionné ? Il a dit oui ?

— Effectivement. À partir de maintenant, MCA & Associés et M^{me} Sadie Turner peuvent être partenaires. Si nous pouvons entériner cette entente, vous aurez droit à votre commission de dénicheuse ainsi qu'à des honoraires subséquents pour superviser la publication d'études dans des journaux scientifiques. De plus, vous aurez le monopole de l'importation de l'eau Frish en Europe ainsi que des droits de distribution pour l'ensemble du Royaume-Uni. C'est bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? lui dit-il en lui tendant la main.

Sadie lâcha un petit couinement. Et comment ! Elle ne put dissimuler la joie qui inondait son visage et se dit qu'heureusement elle était seule avec Simon dans la salle. Elle se permit finalement de se décrisper pleinement, de retenir ses muscles abdominaux et de prendre une grande respiration.

Je ne peux y croire !

Elle voulut d'abord donner une accolade à Simon, mais se contenta de lui serrer la main à n'en plus finir.

— Puis-je récupérer ma main, Madame Turner, lui dit-il en grimaçant un sourire auquel Sadie répondit.

— Ouf ! marmonna-t-elle en prenant le temps d'assimiler toutes les données qu'on lui présentait.

— Ouf ! Vous pouvez le dire, prononça-t-il en posant sa main sur son bras et en la ramenant à la réalité. Cependant, Sadie, avant de signer, il nous faut composer avec l'obligation de vigilance de la société. Il y a plus, et je crains qu'il ne s'agisse d'une bombe à retardement.

— Oh ! Merde ! Dites-moi pas... Mais poursuivez...

— M. Anderson a dû décaler ses autres rendez-vous à cause de la nature urgente des derniers événements.

— Faites-vous allusion au Groupe Tremain ?

— Oui, et ce sont, je le crains, de féroces concurrents, comme vous pouvez vous en douter. À une certaine époque, nous avons travaillé ensemble, avoua-t-il avec un soupçon de tristesse. Puis ça n'a plus fonctionné. Voilà un certain temps, il a battu M. Anderson dans une affaire de domaine insulaire pour gens très riches, et dans une autre où il s'agissait d'une chaîne de restaurants diététiques. Mais Mac a pris sa revanche lors de l'achat d'un yacht l'an dernier et, si je m'en souviens bien, Tremain faisait drôlement la gueule, car sa bande et lui étaient certains d'avoir toujours le dessus avec leurs méthodes répréhensibles.

— Ce Tremain a l'air d'un drôle de pistolet.

— Vous pouvez le dire, un drôle d'individu. Son groupe semble s'acharner à s'emparer des affaires de Mac à chaque occasion possible et, ce qui est triste, la réciproque est également vraie...

— Oh ! Maintenant, je comprends. Il n'aime pas perdre, n'est-ce pas ?

— Très précisément, quelles que soient les circonstances. Je crains d'ailleurs que cela ne cause un jour sa perte. C'est pourquoi j'ai longtemps cherché quelqu'un comme vous, Sadie, pour mener à bien une affaire telle que la vôtre, une affaire où il sera capable d'exceller et qui sera adaptée à la présente situation. Je dirais qu'il a besoin de triompher contre l'adversité.

— Et Tremain représente l'adversité... Il doit donc agir avec célérité, non ?

— Exactement, Madame Turner. C'est la raison pour laquelle M. Anderson est parti immédiatement à Hawaï.

Sadie en resta bouche bée.

— Actuellement, Mac et BJ sont en route vers l'aéroport. Le *jet* privé de BJ se rendra directement à Hawaï demain pour rencontrer les fabricants et régler cette affaire dans les deux semaines qui suivent, ce qui est plus satisfaisant que les fameux trente jours qu'ils exigeaient au départ. M. Anderson est après tout un décideur expéditif, l'un des plus rapides que je connaisse.

— Ça, vous pouvez le dire..., répondit Sadie.

Simon ne saisit évidemment pas l'ironie derrière cette remarque...

Puisque le temps est primordial dans cette affaire, il semblerait que M. Anderson tienne à couvrir tous les aspects de cette transaction au cours du même voyage, ce qui inclut l'élément majeur de toute cette affaire.

Sadie regarda Simon d'un air perplexe.

— ... C'est-à-dire vous, Sadie. M. Anderson vous a réservé une place dans l'avion.

— Y a-t-il un téléphone que je puisse utiliser ? s'enquit Sadie, hors de souffle.

Elle jouait avec les pans de sa veste, vérifiant sa valise qu'elle venait de récupérer pendant qu'elle attendait. La charmante téléphoniste dans le hall de l'hôtel fit signe à Sadie d'attendre quelques secondes pendant qu'elle terminait un appel.

L'esprit de Sadie fonctionnait à deux cents à l'heure et, plus ses nerfs étaient sollicités, plus elle se sentait maladroite. Un yacht hier et maintenant un *jet* privé ! *Que diable faut-il porter à bord d'un jet privé ? Certainement pas un costume tailleur. Pas besoin de répéter l'erreur que j'avais commise en classe Club...*, se rappela-t-elle. Elle constata que la plupart de ses autres vêtements avaient besoin d'un bon nettoyage. Elle haussa les épaules et déboutonna le bouton de sa ceinture un peu trop serrée. Pour la première fois de la matinée, elle respira plus librement et s'amusa avec les feuillets publicitaires qui se trouvaient près du comptoir de la téléphoniste. Cette dernière fronça les sourcils lorsque plusieurs prospectus s'éparpillèrent en cascade sur son clavier. Sadie sourit d'un air penaud et ramena ses bras le long de son corps, tandis que l'employée lui demandait de répéter sa question.

— Bien sûr, Madame, répondit cette dernière en lui indiquant un appareil de courtoisie au bout du comptoir.

Sadie se précipita toutes affaires cessantes vers le téléphone, car elle avait besoin de quelques mots d'encouragement de sa famille.

Si sa mère pouvait supporter encore pendant quelques jours la charge qu'elle lui avait confiée, le parcours de montagnes russes que Sadie allait suivre risquait de devenir stratosphérique.

Les directives de Simon raisonnaient dans sa tête pendant qu'elle attendait la communication. « Vous disposez d'une heure avant que nous ne décollions de l'aérodrome privé. »

Elle pensa à sa valise pleine de linge sale, de souliers détrempés et de culottes amples. Sans sarong en vue et avec seulement un reste de crème solaire à indice cinquante, Sadie avait d'abord eu envie de refuser ce voyage, mais elle ne pouvait aucunement décliner une telle invitation. Stimulée par un goût d'aventure et par le besoin impérieux de régler cette affaire, elle n'avait pas le choix. Par ailleurs, elle

avait la pénible intuition qu'il s'agissait aussi d'une sorte de test. D'un autre test.

Je pars avec vous, bien sûr.

Le taxi pour l'aérodrome attendait dehors.

Maintenant, tout ce qui lui restait à faire était de prévenir sa mère qu'elle souperait sans elle une fois de plus ce soir. Ayant déjà renoncé à l'une de ses parties de boulingrin pour garder un œil sur les filles, l'aïeule ne serait pas contente. Sadie savait qu'elle poussait le bouchon un peu loin, et se sentit comme une adolescente lorsque le téléphone sonna dans la boutique de produits diététiques Turner.

— Maman, c'est moi. J'ai des nouvelles pour toi et je ne suis pas sûre qu'elles te fassent plaisir.

Mac attendait dans le *jet privé* et observait le tarmac.

Le parcours pour se rendre à l'aérodrome dans sa limousine conduite par un chauffeur avait été ennuyeux. Mac aurait voulu être seul afin de prendre du temps pour réfléchir, mais BJ McKowski avait insisté pour l'accompagner. Désireux de ne jamais manquer quelque bon affrontement commercial, BJ avait annulé ses autres projets pour se diriger vers Hawaï. Généralement, Mac prenait plaisir aux badinages de BJ sur la bonne chère, les grands crus et la chair aux enchères, mais aujourd'hui, il trouvait les interminables bavardages de BJ carrément insupportables. *C'était peut-être là un autre signe que l'heure d'un changement était arrivée*, pensa Mac. Peut-être Simon avait-il raison. Il était trop tard pour cette affaire. Autant profiter du bar, du *jet privé* et des assurances responsabilité de son associé.

Monaco n'offrait pas un étalage de beautés aussi légèrement vêtues que celui qu'on pouvait trouver à Saint-Tropez, mais cela n'empêchait pas BJ de commenter chaque paire de seins qu'il apercevait à travers les vitres teintées tandis qu'ils parcouraient les avenues bordées d'arbres. Une étouffante brume de chaleur s'élevait en cette journée plus chaude que la veille, et Mac éprouva certains regrets qu'il tenta de définir en se frottant l'estomac et les sourcils.

— Aurais-tu envie de ces petites fesses ? Je te donnerais bien un coup de main, si je n'étais pas fiancé. Tu sais comment sont les femmes lorsqu'elles ont une bague à leur doigt... Elles s'accrochent comme des sangsues et ne vous lâchent pas, commenta BJ.

Il fit une pause.

— Sauf pour ta... Hé ! Hé ! Regarde-moi ça : on jurerait qu'ils sont vrais !

Mac l'ignora. Il avait besoin de paix et de tranquillité pour réfléchir aux événements révolutionnaires qui étaient survenus au cours des vingt-quatre dernières heures, mais il n'obtint pas satisfaction. Dans le plus pur style de BJ, ce dernier débitait un chapelet de blagues sur les différentes façons dont Tremain botterait cette fois-ci le derrière de Mac, le tout sur fond de musique d'ascenseur diffusée dans la voiture. Le vieux Texan s'ingéniait à asticoter Mac, en faisant des commentaires peu politiquement acceptables sur Sadie et sur ce qu'il appelait ses « avoirs propres ». S'ils ne s'étaient pas apprêtés à entreprendre un voyage international ensemble, Mac serait sorti de la voiture et BJ aurait continué tout seul.

Une fois dans l'avion, BJ poursuivit ses commentaires douteux.

— Cette fille, Turner, remplissait sa jupe aux endroits idoines, ne penses-tu pas ?

— Je ne peux pas dire que j'ai remarqué, répondit Mac sans regarder BJ en face.

— Allons ! Allons ! Mac... Je te connais assez depuis des années pour savoir lorsque tu tombes amoureux d'une dame. Tu la couvais des yeux plus attentivement que sa présentation.

Mac se tut.

— Je dois toutefois admettre que sa présentation sur PowerPoint était des plus fascinantes...

Les yeux au ciel, Mac parla finalement.

— Oui. O.K. Elle était des plus intéressantes, avoua-t-il.

Il connaissait suffisamment bien son vieux complice pour prendre des raccourcis permettant de clore la discussion, mais, cette fois-ci, le stratagème ne fonctionna pas, car BJ renchérisait.

— Voilà, je le savais. Tu vois, je peux lire tes pensées comme dans un bouquin.

— Les affaires et le plaisir, BJ. Souviens-toi. Les affaires et le plaisir...

— Mais il y a toujours l'exception, Mac mon ami. Plus que tout autre, tu devrais en être conscient...

— Je te l'ai déjà dit. C'est pour cela que je me suis imposé une règle.

— Règle, mon cul ! Je me souviens de cette histoire avec la petite avocate... Tu as dû la passer sous silence avant que vous ne vous entendiez pour commettre cet acte répréhensible...

L'aventure remontait à des années, mais BJ avait une bonne mémoire, et il prenait un malin plaisir à le rappeler à Mac de temps à autre.

— Laisse tomber, BJ...

— Ce n'était pas de ta faute si le père du garçon avait eu des regains de bons sentiments, mais mieux valait que l'enfant retourne avec ses parents, ses vrais parents. Tu es le premier à être d'accord avec ça, non ? C'était un genre de salut par la fuite. Tu avais tout fait, sauf passer la bague au doigt de cette petite dame...

— Non, c'était le destin, BJ, mon vieux copain, dit-il en serrant les dents. Le destin, un coup du sort.

Et Mac aurait eu prise sur son destin s'il avait respecté sa règle.

— Eh bien ! Je crois qu'il est grand temps de prendre racine, car tu n'es plus de première jeunesse...

Mac se remit à observer à l'extérieur, tandis que BJ changeait de sujet.

— Bien que tu puisses encore courir comme un lévrier, je te l'accorde, je connais l'importance que tu accordes à cette affaire. Je n'ai pu en croire mes oreilles lorsque j'ai entendu que tu ne te présenterais pas à l'entraînement, demain, à Londres. Es-tu encore en lice pour le Grand Événement ? Comment va la mise en forme ? s'enquit BJ.

— Je n'ai pas fait un mauvais parcours à la nage ce matin, dit Mac en soupirant, mais je n'ai pas réussi à battre mon record de la semaine dernière lorsque je prenais du Frish. Ce produit améliore vraiment mon endurance.

— Certes, il accroît ton endurance. C'est décidément le bon produit à ajouter à notre portefeuille, à condition de battre Tremain à son jeu. Mais voilà ce que j'aimerais savoir. Est-ce que ça peut prolonger les « choses », si tu vois ce que je veux dire ? demanda BJ en riant et en mettant les nerfs de Mac à vif.

C'est à ce moment que l'hôtesse apporta le déjeuner du Texan.

Mac se leva pour aller chercher de l'eau au bar, à l'avant de l'appareil. Quelle matinée !

S'amusant avec sa boisson, debout au petit bar, il réfléchissait. Lorsqu'il avait aperçu Sam... Sadie, dans la salle de réunion à Monaco, il en avait presque trébuché de surprise. Il était troublé de la voir en ce lieu mais, le plus important, c'est que la première chose qui lui vint à l'esprit fut un vieux démon : le soupçon.

Elle lui avait menti, l'avait trompé, mais, cette fois-ci, il était tout aussi coupable. Néanmoins, il se sentait toujours aussi bouleversé.

Les vieilles habitudes ont la vie dure...

Elle avait une allure étonnante, celle d'une vraie professionnelle en pleine possession de ses facultés,

sanglée dans sa jupe *sexy*, avec ces chaussures si spéciales.

Aurais-je dû l'affronter sur-le-champ ? Aurais-je dû lui donner le temps de réfléchir ?

Non, pas avec Simon dans les parages et encore moins BJ. *Je ne pouvais risquer de perdre la face. S'ils découvrent ce qui est arrivé, je n'ai pas fini d'en entendre parler...*

Le fait qu'elle avait nié mordicus avoir couru après lui pour le séduire le consolait quelque peu, mais pas suffisamment pour ne pas être mortifié d'avoir couché avec l'une de ses relations d'affaires – mieux, un contact potentiel –, après avoir juré de ne jamais récidiver.

La dernière fois, lorsque tout avait été de travers, Simon avait donné à Mac de sages conseils. « Vous êtes tous deux majeurs et vaccinés. Ou bien vous acceptez la chose, signez l'entente et foncez, ou alors vous jetez l'éponge tout de suite. »

Vu que Mac choisissait soigneusement quand et dans quel ring il jetait l'éponge, il se retrouvait avec une seule option.

En train de siroter un verre d'eau glacée au bar, il sentit des douleurs à l'estomac. Les soucis avaient fait leur œuvre.

Mac se souvint du reste de cette conversation avec Simon. Il avait réaffirmé en fulminant combien il voulait dorénavant vivre selon ses propres règles. *Personne d'autre dans les pattes et pas de souci à me faire pour qui que ce soit.* Il s'était lancé dans les sports extrêmes pour compenser, en s'entraînant pour le triathlon le plus ardu, l'Ironman. Il ne manquait jamais une session ou un événement. Pourtant, cette routine spartiate était passée au second plan depuis que Sadie Samantha la *Businesswoman* était arrivée dans le décor.

Que de bouleversements une femme peut-elle bien causer ! se dit-il en souriant.

En dehors de ces considérations, il pensait qu'il serait amusant de battre Tremain une fois de plus. En outre, il trouverait également agréable, quoique moins triomphal, de voir Sadie sourire à la signature du contrat à l'idée qu'elle allait pouvoir se renflouer et sauver sa petite entreprise. Mac avala le reste de son verre et demanda au barman de lui en resservir un autre. L'eau glacée calmait ses aigreurs d'estomac.

L'occasion commerciale qui se présentait là excitait davantage son instinct de brasseur d'affaires que toute autre proposition qui lui avait été présentée depuis bien longtemps. L'inconvénient, c'est qu'il devait affronter son adversaire le plus acharné.

Mac s'assit dans un fauteuil confortable près du bar et consulta son iPad, tournant lentement les pages de la proposition afin de satisfaire le besoin culpabilisant de vérifier s'il n'avait pas omis quelque détail. Mais il ne pouvait se concentrer et se retrouva en train de feuilleter distraitement les pages électroniques au lieu de les passer au peigne fin. Son esprit le ramenait vers Sadie. Il essayait de trouver un compromis entre les soupçons qu'il pouvait encore entretenir sur elle, et le sentiment protecteur et compassionnel qu'il ressentait à son égard. Rien qu'à la voir, si novice, si gonflée à bloc, non encore blasée par des années passées au sein de conseils d'administration, cela éveillait une partie de lui qu'il pensait morte depuis longtemps. Il se dit qu'il pouvait être celui qui était capable de réaliser le rêve de cette femme.

Il eut un léger pincement au cœur et se rendit compte tout à coup que c'était précisément cette pensée qui le réconfortait le plus, et ce, en dépit de leur début de relation plutôt précaire. D'accord, il aidait une néophyte, une femme d'affaires célibataire dans le besoin. Peut-être travaillait-il davantage dans le domaine des œuvres de bienfaisance qu'il ne le pensait.

Il ne pouvait qu'en déduire que la véritable raison de leur petit jeu de la nuit dernière ne rimait précisément qu'à ce qu'elle lui avait laissé entendre sur le moment, c'est-à-dire qu'elle préférait les aventures d'une nuit. Elle était ce genre de femme. Et alors ? Cela lui convenait, car on pouvait dire qu'il n'était pas en reste.

Au moins, avec Sadie, il était assuré que la nuit dernière n'aurait pas de répercussions sur les relations commerciales qu'ils projetaient. Il avait affaire à une personne adulte, à une célibataire engagée, s'il se fiait à la conversation qu'il avait eue avec elle et où elle donnait préséance aux affaires. Rien ne devait donc entraver la finalisation rapide de cette proposition. Rien de rien.

Toutefois, un principe est un principe. Les événements de la nuit dernière ne devraient pas se répéter. « *Plus ça change...* », comme disent les Français. À ce chapitre, il n'avait plus qu'à la laisser choir, ainsi qu'il l'avait fait avec toutes les autres. Il pourrait ensuite se concentrer sur son entraînement pour le prochain événement important. Il l'oublierait, c'est tout.

Il jeta un œil autour de l'appareil et fut pris d'une certaine panique. Où était-elle ?

— Excusez-moi, Monsieur. Aimerez-vous que le chef vous prépare quelque chose avant le décollage ? lui demanda Nicola, l'hôtesse principale et fière de l'être, avec son grand sourire, ses lèvres écarlates et son comportement robotisé, mais efficace.

Rappelé aux affaires courantes, Mac secoua la tête.

— Quelle est notre heure d'arrivée prévue ?

— Le capitaine affirme dans environ quatorze heures, c'est-à-dire vers le milieu de la journée, heure locale. M. Leadbetter a confirmé vos réservations et vos déplacements. Au cas où vous auriez débranché votre téléphone, il m'a confié un message pour vous, lui dit-elle en lui passant une petite enveloppe en papier kraft. Y a-t-il autre chose, Monsieur ?

— M^{lle} Turner s'est-elle présentée au comptoir d'enregistrement ?

— Pas à ce que nous sachions, Monsieur Anderson, mais je vais me renseigner et vous reviens tout de suite.

Mmm, nous n'avons plus grand temps. A-t-elle éprouvé des réticences ? se demanda Mac.

À ce même moment, Sadie avait mal aux pieds et boitillait dans la salle des arrivées en craignant d'être en retard. Comme l'heure du départ avançait, elle cessa de traîner sa valise, enleva ses souliers à hauts talons, les plaça dans son sac de voyage et se mit à courir.

Faisant abstraction des regards incrédules des gens, elle traversa pieds nus la luxueuse salle d'attente. Après s'être enregistrée, et piquant un sprint à travers ce qui lui semblait être un raccourci, elle aboutit, essoufflée, sur le tarmac. Il ne lui restait que quatre minutes pour se rendre jusqu'au Gulfstream GV de douze places, sous peine de remplacer le soleil d'Hawaï par la grisaille de Gatwick.

— Une serviette chaude, Monsieur Anderson ? lui demanda l'hôtesse. Je crois que nous pouvons dire que votre invitée s'apprête à nous rejoindre, ajouta-t-elle.

— Merci, dit Mac en suivant le regard de l'hôtesse vers l'un des grands hublots du *jet*.

Ce qu'il vit était pour le moins cocasse. S'approchant pour mieux voir, il aperçut Sadie qui se faisait véhiculer, ainsi que sa valise, sur le plateau d'une voiturette à bagages, les jambes pendantes dans le vide et les cheveux au vent. Elle oubliait le chauffeur de la limousine de service qui, amusé, la suivait. Le

bagagiste la déposa au pied des escaliers mécaniques de l'appareil et refusa le pourboire qu'elle lui offrait. Décidément, le charme de cette femme agissait sur tout le monde. Ce voyage promettait d'être des plus intéressants.

Une minute plus tard, Sadie pénétra dans la cabine et, pour la troisième fois en vingt-quatre heures, découvrit comment vivent certaines personnes privilégiées. Elle s'installa à la place qu'on lui avait réservée au fond de la cabine. Les sièges étaient si luxueux et si spacieux que l'on ne pouvait pas voir les autres passagers. Carlo, le *steward*, s'assura qu'elle était installée confortablement.

— Et, bien sûr, en profitant d'une plus longue durée du jour grâce aux imposants hublots de cet avion et en voyageant à une plus basse altitude, cela se traduit par moins de décalage horaire. Et l'on n'a pas besoin de masque, car l'air de la cabine est entièrement renouvelé toutes les quatre-vingt-dix secondes, expliqua-t-il.

— Génial ! Et si j'éternue, personne ne me regardera avec insistance.

— Ah ! Ah ! C'est vraiment tout ce que vous avez à savoir sur le Gulfstream GV et ce n'est pas parce que la liste de ses caractéristiques est longue, Madame Turner. Il est si rapide que nous serons à Hawaï en milieu d'après-midi, heure locale, avec une seule escale que l'on qualifie de « technique ». En attendant, installez-vous et, si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous n'avez qu'à le demander.

Son sourire chaleureux et son comportement amical permirent à Sadie d'appivoiser cet environnement étrange. Maintenant, sa zone de confort se trouvait si loin qu'elle n'était qu'un point à l'horizon.

Avec une salade de thon en préparation et ses pieds douloureux en train de se faire masser par un vibreur à billes, Sadie abaissa un peu son fauteuil, le tourna d'un côté puis de l'autre, remonta le support lombaire puis le rabaissa. Finalement, elle trouva une position confortable et décida de profiter de la grande vie. Entourée de luxe, elle cessa de fixer le couloir pour voir si elle n'apercevait pas Mac. L'affable *steward* lui demanda si elle voulait relever son siège et elle commença à feuilleter le catalogue des spectacles disponibles pendant le vol.

L'appareil amorça sa circulation au sol, pendant que la comédie qu'elle avait choisie commençait à l'écran du petit téléviseur incorporé près de chaque siège. Il s'agissait d'un classique du genre, qui se déroulait dans un hôtel borgne.

En se remémorant les événements des vingt-quatre dernières heures, il fallait que Sadie se pince pour qu'elle se persuade que tout cela était réel et qu'elle était en train de le vivre.

Il s'agissait d'une histoire comme on en voit dans les films hollywoodiens. Enfin, presque...

Cela s'était également déroulé comme dans un film d'horreur, lorsqu'elle s'était retrouvée en face d'un homme qu'elle avait connu en vêtements de travail et plein de cambouis la nuit d'avant et qui, maintenant, ne se contentait pas de tenir dans ses mains ses appas, mais tout son avenir !

Dieu merci. Tout cela avait fonctionné jusqu'à présent.

Mais, au fond d'elle-même, quelque chose énervait Sadie, et elle espérait pouvoir résoudre le problème d'ici à ce qu'ils atteignent Hawaï.

— Décollage impeccable, Mac..., baragouina BJ en frottant son visage assoupi. Je ne me suis même pas aperçu que nous partions.

— Ouais, mais ton ronflement a changé de régime...

— Peut-être que c'était lorsque mon rêve a pris un aspect croustillant... Veux-tu savoir ce qui arrivait ?

— Je peux pas mal m'en douter, lui répondit Mac au beau milieu d'un courriel qu'il consultait sur son téléphone intelligent.

— Oui mais, cette fois-ci, elles étaient trois, toutes habillées en...

— Monsieur Anderson, il y a un appel pour votre invitée, lui rappela l'hôtesse principale en brandissant le téléphone de l'avion. Je me demande s'il faut que je la réveille. Ça a l'air urgent.

— Non, ne vous en faites pas, j'y vais, la rassura Mac.

Avant qu'on ne puisse freiner son élan, il s'était levé, téléphone en main, et se dirigeait vers l'endroit où Sadie sommeillait, ce qui était une bonne occasion de fausser compagnie à BJ. N'importe quel prétexte était bon pour cela...

Même Simon en avait assez du fruste Texan et il avait décidé de se rendre à Hawaï par un autre moyen. « La convivialité n'est extensible que jusqu'à un certain point », avait dit ce charmant gentleman britannique, avant de lui souhaiter bon voyage et de prendre rendez-vous avec des « amis », dont des femmes, pour ce qu'il qualifiait « d'affaire de dernière minute à Monaco ». Mac suspectait qu'il s'agissait là d'un euphémisme signifiant qu'il avait l'intention de passer la soirée au casino.

Des amies... Des femmes, pensa Mac. *Ouais...*

Tout au cours de sa vie, ces deux termes s'étaient exclus mutuellement, du moins jusqu'à récemment. *Il est vrai qu'il fallait bien une première fois pour tout,* pensa-t-il. Il se promit donc d'essayer de devenir l'ami de cette femme. Dieu sait s'il en ressentait le besoin à ce moment précis. Beaucoup plus, en tout cas, qu'elle avait besoin de le prendre pour amant. *Oups ! Où ai-je été chercher tout ça ?*

En s'arrêtant devant le siège de Sadie, son expression s'adoucit en contemplant cette Belle au bois dormant dont les boucles blondes encadraient son visage assoupi. Elle ressemblait à un ange avec sa trace de mascara, sa touche de rouge à lèvres, et la petite tache de vinaigre balsamique qui s'était déposée sur son menton. Les restes de la salade de thon avaient été mis de côté, et sa bouche était entrouverte. Il fixa intensément ces lèvres qu'il avait embrassées avec tant de passion la nuit précédente, ces lèvres qui avaient présenté sous pression un topo de manière très compétente, devant un parterre de sévères administrateurs. Pendant un instant, il se contenta de l'observer. Sa respiration profonde lui indiqua qu'elle était probablement partie pour le pays des rêves.

— Sadie...

Pas de réponse. Il souleva ses écouteurs et lui chuchota une fois de plus son nom, mais il devait concurrencer les sons hypnotiques du canal de méditation diffusés par la paire d'écouteurs de haute technologie équipés d'éliminateurs de bruit ambiant. Mac approcha le téléphone de son oreille, se retourna et s'éloigna de quelques pas.

— Allô. Puis-je prendre le message pour M^{me} Turner ?

— Allô, certainement. Pouvez-vous lui dire que sa mère l'a rappelée ?

— Oui, Madame Turner. Ce sera fait. Y a-t-il un message ? Quelque urgence ?

— Je suis M^{me} Parker, pas Turner. Turner est son nom de femme mariée. Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, pouvez-vous lui demander si elle a reçu mon message précédent ? Bref, dites-lui qu'elle devrait appeler sa mère dès que possible. Êtes-vous le *steward* ? Est-ce un grand avion ?

— Euh... Non, je ne suis pas le *steward* et oui, c'est un assez grand appareil. Elle pourra vous rappeler lorsqu'elle se réveillera. Je lui transmettrai le message.

— Merci infiniment et transmettez également mes remerciements au milliardaire qui s'occupe si bien d'elle. Je suis certaine qu'elle apprécie ses attentions. Nous aimons tous avoir un peu de luxe de temps en temps, c'est sûr. Les filles et moi sommes très jalouses.

Mac fronça les sourcils et se blâma d'avoir pris cet appel qu'il aurait dû normalement confier aux soins d'une hôtesse. Ça lui servirait de leçon... Et maintenant, pour en remettre, la mère de Sadie avait une fois de plus provoqué chez lui des brûlures d'estomac. *L'univers essaie-t-il de me dire quelque chose ?* s'interrogea-t-il. Tout comme on peut mettre la chance de son côté, on peut également provoquer la poisse...

— M^{me} Parker ? Avant que vous ne raccrochiez, je suis Michael et je fais partie de l'équipe de développement. Vous avez dit que « les filles » étaient jalouses... Jalouses de ne pas voyager dans un grand avion privé ?

— Oui, Georgia davantage qu'Abi. Toutes deux aiment savoir comment vit l'autre moitié du monde. Y a-t-il un spa à bord ? J'aime prendre un bon bain moussant !

— Non, pas de spa, mais une salle de gym, dit Mac qui se hérissait.

— Une salle de gym ? C'est parfaitement décadent. Je parie que votre milliardaire y entrepone ses *packs* de bière. J'ai été heureuse de vous parler, mais il faut que j'y aille. Les filles me donnent un coup de main et elles sont occupées à expliquer à une vieille dame comment éviter le cancer en mangeant des choux de Bruxelles. Ça m'apprendra à exploiter les enfants en les faisant travailler. Ne dites surtout pas à Sadie que je vous ai dit ça... Bye, bye !

— Bye..., dit Mac dont le visage était de pierre.

O.K., l'univers, j'ai compris le message. Il se rendit ensuite à toute vitesse à la salle de gym pour courir sur le tapis roulant.

Quelques heures plus tard, Sadie s'éveillait en bâillant. Elle ouvrit un œil et se rendit compte où elle se trouvait. Les lèvres desséchées, elle enleva ses écouteurs. Le bruit des moteurs de l'avion remplaça la musique apaisante qu'elle entendait jusqu'alors et elle constata que même les jets privés peuvent être bruyants. Elle repoussa la couverture que quelqu'un avait placée sur elle, but un grand verre d'eau et examina le couloir de haut en bas. Une hôtesse vint la voir et lui présenta une petite serviette chaude, que Sadie passa avec gratitude sur son visage et qu'elle fit suivre d'un coup de vaporisateur contenant une lotion de grande marque.

En souriant, l'hôtesse lui fit discrètement remarquer qu'elle avait les yeux un peu cernés. Sadie se regarda dans le miroir du nécessaire de toilette accompagnant son siège de première classe.

Oups ! Mes yeux sont cernés comme ceux d'un panda...

Elle remercia l'hôtesse, puis prit dans le coffret de bois qu'on lui présentait le sachet de thé le plus cher qu'elle ait jamais utilisé. *Était-il vraiment en mousseline ?* se demanda-t-elle. S'installant dans son fauteuil, elle ouvrit une enveloppe en papier kraft que quelqu'un avait placée sur sa tablette.

Une tasse d'Earl Grey plus tard et après un coup de fil à la maison, Sadie réfléchit à son existence en dents de scie. Était-il sage d'avoir autorisé une autre de ces coûteuses excursions scolaires ? Elle espérait que M. Rosebery n'en saurait rien. Ne dit-on pas que l'offre crée la demande, ou quelque chose

du genre, pour expliquer que ce que les gens ignorent ne cause pas de problème. Selon Wayne Dyer, de la chaîne de méditation, les projets dans lesquels vous croyez fermement finissent par se matérialiser. Sadie devait donc s'accrocher à l'idée que tout allait se concrétiser et elle s'accorda la permission de penser dans ce sens.

Un sentiment de culpabilité l'étreignit aux alentours de son plexus solaire. Elle s'accusa d'être une mauvaise mère. Dans le tumulte précédant son départ, parmi bien d'autres choses, elle avait en effet oublié ce voyage scolaire, et maintenant sa mère allait être obligée d'imiter sa signature sur le formulaire d'autorisation. *Au rayon « honnêteté », tu vas de mal en pis, ma petite Sadie*, s'avoua-t-elle en se fustigeant. Cependant, tout cela valait mieux que de subir l'humiliation de quémander une autorisation du père des filles. De toute façon, elle se dit que sa mère et Stuart n'étaient pas dans les meilleurs termes à l'heure actuelle. Sadie soupira et se leva pour se dégourdir.

Concentrons-nous sur quelque chose de positif.

Elle regarda avec admiration l'aménagement luxueux du *jet* et commença à établir la liste des choses pour lesquelles elle devait se montrer reconnaissante envers le destin. Premièrement, le fait de voyager en *jet* privé. Deuxièmement, de retourner à Hawaï pour la deuxième fois en une quinzaine de jours. Et puis, il y avait la vie des gens de la *jet-set*. *C'est ce que je suis en train de vivre en ce moment*, pensa-t-elle tandis qu'elle promenait sa main sur le rembourrage luxueux du siège voisin que quelqu'un avait laissé en position allongée. Sadie était émerveillée, car elle n'avait jamais voyagé en position horizontale, mais elle était bien déterminée à tenter l'expérience une fois qu'elle serait allée aux toilettes.

Elle s'étira et remit ses chaussures, mais, comme elles lui blessaient les pieds, elle les ôta une fois de plus. Se souvenant qu'elle avait desserré sa jupe, elle essaya de se reboutonner, mais n'y parvint pas. Elle se contenta de sortir les pans de son corsage de sa ceinture et de jeter sur ses épaules une mince couverture de cachemire qu'elle trouva sur son siège.

En parcourant le couloir vers l'avant de l'appareil, elle vit que plusieurs sièges étaient occupés par des membres du personnel. Elle en reconnut certains et d'autres pas. Ces personnes travaillaient certainement pour Mac ou BJ McKowski. Elle remarqua notamment l'évanescence Alexis, qui avait l'air d'une princesse endormie attendant son prince charmant.

Les yeux de Sadie se levèrent au moment où elle dépassait les toilettes pour dames ; celles-ci étaient occupées. Elle décida alors de se diriger vers les autres lieux d'aisance, situés à l'avant de l'appareil. Alors qu'elle en sortait, elle entendit des voix masculines. Elle se retourna et comprit d'où elles venaient. Appuyés au bar très bien fourni et lui tournant le dos, Mac et BJ étaient en grande conversation.

— C'est absolument hors de question, BJ, disait Mac à son associé. Je ne sortirai jamais avec Sadie. Alors, laisse tomber, s'il te plaît, mon gros...

Le cœur de Sadie se mit à sonner la charge de la Brigade légère dans sa cage thoracique.

— Je sais très bien qu'elle n'est pas précisément ton type, mais tu ne dois pas tenir rigueur à une femme pour quelques kilos d'excès de poids, s'exclama BJ.

Merde alors ! pensa Sadie en voulant faire demi-tour avant d'être vue, mais elle percuta un *steward* qui laissa tomber son plateau.

— Je t'ai déjà dit que je... Sadie ! s'exclama Mac avant de poursuivre sa phrase en apercevant ce qui se passait dans un miroir.

Mac était consterné, mais pas autant que Sadie. Rougissante jusqu'au bout des orteils, elle recula en s'excusant et en souhaitant disparaître dans le plancher de l'appareil.

— Je m'excuse. J'aurais dû frapper, mais il n'y a pas de porte, expliqua-t-elle sur un ton théâtral.

Sadie était embarrassée et soudainement consciente que sa jupe était déboutonnée. Elle essaya d'en atteindre les boutons par en arrière, mais dut lâcher la couverture, qui glissa élégamment de son épaule.

Mac était-il aussi superficiel ? Ce qui s'était passé la nuit dernière n'était-il qu'un coït banal ? Était-ce cela qui la tracassait tant ? Peut-être l'avait-il simplement menée en bateau pour pouvoir lui mettre la main dans son slip...

— Mais je vois que vous êtes occupés...

— Non, ce n'est rien. BJ allait justement s'en aller. N'est-ce pas, BJ ?

— Ah ! Ah ! Bien sûr !

Traînant les pieds et touchant le bord de son chapeau, BJ se dirigea vers Alexis, laissant Mac et Sadie se retrouver pour la première fois depuis leur confrontation dans les toilettes des dames à Monaco.

— Asseyons-nous, Sadie, l'invita-t-il en commandant des consommations.

Mac avait l'air penaud, mais lorsqu'il prit place, il ne tenta même pas de corriger ce qu'elle avait pu entendre.

Sadie sentait son cœur sombrer, et ce sentiment se communiquait à tout son être lorsqu'elle se laissa choir dans un somptueux fauteuil de cuir faisant face à Mac. Elle lissa ses vêtements avec sa paume et replaça la couverture sur ses épaules. Elle prit un verre de cristal de roche ayant l'air de sortir de chez l'artisan. Il contenait de l'eau minérale et on l'avait décoré artistiquement avec des cerises et une paille. Elle était occupée à essayer de chasser du bout de la langue cette décoration, lorsqu'elle aperçut que Mac surveillait ses tentatives maladroitement pour boire directement dans le verre en ignorant la paille qui lui piquait la tempe.

Elle remua légèrement sur son siège. Le cuir du fauteuil était froid pour l'arrière de ses cuisses, dénudées lorsque sa jupe avait remonté. Mac observait, puis il dirigea son regard ailleurs en ayant l'air de s'excuser. *Gênant. Vraiment gênant.*

Puis il retrouva la parole.

— As-tu parlé à ta mère ? Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oh ! Oui. C'est juste que l'une de mes filles..., commença-t-elle en avalant de travers.

Sujet délicat, mais, trop tard...

— Ah ! Oui, tes filles..., renchérit-il en grimaçant. J'ai eu une très intéressante conversation avec ta mère qui m'a parlé d'elles. Ce qui n'est pas ton cas...

— Non, pas la nuit dernière, dans le même esprit que toi, qui m'a caché beaucoup de choses.

— Je ne dirais pas « beaucoup » de choses, Sadie. Je dirais que tu t'es gardée de « mentionner » beaucoup plus de choses que j'ai pu en dissimuler.

Mac grimaça en voyant que son excuse semblait puérile.

— Je veux dire que j'ai tout bonnement été surpris. Je t'avais demandé s'il y avait quelque chose d'autre

qu'il fallait que je sache, et tu as répondu : « Non, non, il n'y a rien d'autre. » C'est vraiment ce que tu m'as dit.

— Mais, il n'y avait rien qui restait à savoir dans la présentation. *Cela faisait partie de l'entente, n'as-tu pas compris ?*

Sadie ressentit une fois de plus ce serrement de cœur et comprit la raison de cette sensation de tenaillement.

Il ne s'occupait guère des détails, n'est-ce pas ? C'était un homme qui confiait l'intendance à son « équipe ». Il la fixait, toujours bouche bée. L'homme qui n'aimait pas qu'on mélange plaisir et affaires n'aimait apparemment pas que les affaires se mêlent à des histoires de marmaille.

Mac ne pouvait croire qu'une heure d'exercice physique dans la salle de gym ait pu le calmer, car il était repris d'angoisse dès qu'elle s'était mise à parler de ses enfants.

— Oui, mais tu m'as affirmé que tu n'avais plus rien à me dire. Du moins, rien que je devais connaître, exposa-t-il.

— Je croyais que tu parlais de notre projet d'affaires, de quelque question d'ordre commercial que j'aurais pu omettre d'évoquer.

Il était silencieux, tendu et regardait dans le vide, incapable de penser logiquement. Qu'y avait-il donc chez cette femme qui l'empêchait ainsi de raisonner ?

— En réalité, quelle différence cela peut donc faire ? lui demanda-t-elle.

Il prit une grande respiration. Une fois de plus, elle lui avait causé une mauvaise surprise. Non seulement elle n'était pas Samantha, mais en plus de cela, elle avait des enfants et agissait comme si ce n'était pas important. Pire, il savait qu'il ne faisait guère preuve de rectitude politique lorsqu'il abordait la question des mères travaillant à l'extérieur de leur foyer.

— Mais tu m'as dit que tu n'avais pas besoin de dunette pour que les enfants aillent y traîner leur pot de chambre..., murmura-t-il.

— C'est vrai. Ce sont des adolescentes et non des fillettes, Mac. L'une d'elles est presque une ado et l'autre a quatorze ans. Elles ne sont pas gênantes et m'appuient entièrement. Et leur père est...

— Leur père, hein ? Ah ! Oui, tu es mariée par-dessus le marché. C'est vrai, ta mère m'a dit qu'elle portait un autre nom de famille que le tien.

— Leur père est une véritable tête de nœud, ce qui explique ma vie sans hommes et mon attitude se bornant à me contenter d'une aventure d'un soir. Si tu penses jouer aux Monsieur Cynique, fais donc la connaissance de Madame !

Merde ! Je me suis engagée dans une impasse...

Un lourd silence s'installa. Il observait droit devant lui en se demandant s'il fallait qu'il l'embrasse ou qu'il la zigouille.

— Eh bien ! Au moins, tu as de quoi me jeter hors de l'avion, souffla-t-elle d'une petite voix.

Il reprit une grande respiration.

— Réalises-tu que ceci est la troisième version de ton histoire que j'entends en une journée ?

— Oui, je m'excuse, admit-elle un peu rassérénée. Pas besoin de prendre un parachute, alors... Quelle

est la version que tu préfères ?

— Ne me demande pas ça, répondit-il sèchement. *Ainsi, voilà donc la fille de la nuit dernière, celle qui dansait sur la piste, celle qui était nue sur mon divan ?...*

Il se dirigea vers le bar, que le préposé avait quitté, prit une bouteille de scotch, se versa une généreuse rasade qu'il engloutit résolument. Il posa bruyamment le verre sur le comptoir et grimaça. *Ne lâche pas la drisse, matelot !*

— Et comment vont les mioches ? Tout est en ordre ?

— Oui, elles sont toutes « en ordre », merci. Tout baigne. Encore une coûteuse excursion scolaire au programme et elles prépareront leurs examens.

Devrait-elle alors être à la maison ? Veut-elle dire par là qu'elle devrait se trouver normalement chez elle ?

Il se tut et Sadie continua.

— Maman a choisi où elles iront la prochaine journée, et ce, tant que je ne serai pas de retour.

— Ça veut dire où ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ? Pour vérifier si je serai à la hauteur en ce qui concerne notre affaire ? Parce que je le serai, Mac, je suis une professionnelle. Cette fois-ci, les hommes ne se mêleront pas de ma réussite. Mes enfants non plus, d'ailleurs, car, après tout, c'est pour elles que je fais tout ça.

— Mais qu'arrivera-t-il si elles sont malades, si quelque chose survient, si quelqu'un intervient dans ta vie et exige que tu changes ta personnalité pour elles ?

— Puis-je refuser de répondre, Monsieur Anderson, pour la simple raison que, si notre conversation se déroulait dans le cadre d'une entrevue d'embauche, je pourrais vous poursuivre pour non-respect des conventions de travail ?

Mac, qui fulminait intérieurement, fit signe au barman, qui était revenu.

— Ce n'est pas un crime que d'avoir des enfants, savez-vous ? reprit-elle en décollant non sans difficulté ses jambes du cuir du fauteuil, puis en se dressant. Tout cela ne signifie pas que notre affaire soit en danger simplement parce que tu n'as rien à foutre des enfants. Je crois qu'il me faut te laisser...

Son visage était rouge, son décolleté empourpré de colère et son langage corporel carrément meurtrier. *Si seulement elle connaissait la vérité. Si seulement elle savait qui il était vraiment et ce qu'il était vraiment en train de préparer...* Il était temps de changer d'approche.

— Tu as raison, exprima-t-il de mauvaise grâce, tandis que le barman lui versait un autre scotch. Tu as parfaitement raison, et je m'excuse.

Sadie respira profondément, fit un signe de tête et se laissa retomber dans le fauteuil, en tirant un peu sur sa jupe et en s'enveloppant une fois de plus les épaules dans la couverture de cachemire. Lorsqu'elle s'apprêtait à s'en aller, il ne se doutait pas à quel degré il avait pu blesser l'esprit combatif de Sadie jusqu'à la garde.

— Je m'excuse. Tu as raison, lui répéta-t-il.

— Merci, lui répondit-elle doucement.

Elle prit son verre, but en regardant dans le vide et en balançant ses pieds comme une petite fille

froissée. Le cœur de Mac se serra. Non, c'était de sa faute. Il avait commis l'erreur de n'avoir pas lu les notes au complet. Et aussi de s'être fait passer pour un matelot de pont, de ne pas être resté avec ses commodités conquêtes « jetables » et de ne pas avoir respecté ses sacro-saints principes. Il retrouva son air impassible.

— Et la boutique ? Les affaires vont-elles mieux depuis qu'il y a eu des articles dans les journaux ?

Elle plissa ses yeux, puis lui répondit :

— Je vois que tu as au moins lu cette partie de mon rapport et je t'en remercie. Maman est une sainte à plus d'un titre. Elle a utilisé les derniers sous que papa lui a laissés pour les investir dans la boutique et pour me dépanner, ma sœur et moi. Que Dieu la bénisse.

— Ta sœur ?

— Oui, Helen. Elle est devenue inutile il y a peu de temps en s'en allant dans un centre de yoga pour suivre des cours de mise à niveau. Elle est très spiritualiste, sauf lorsqu'il s'agit de chaussures...

— Et ta mère ? s'enquit-il après s'être éclairci la voix. Tu dis que ton père lui a laissé de l'argent. Je suis désolé qu'il ne soit plus des nôtres.

— Pas aussi désolé que maman, car il était toute sa vie. Ils nous ont eus alors qu'ils étaient jeunes. C'est drôle. On dirait que, maintenant, elle se révolte contre les années d'adolescence qu'elle n'a pas connues ou quelque chose comme ça. Pourtant, je n'aurais jamais pu vivre les miennes sans elle.

Mac fit un signe d'acquiescement.

— Je lui rachèterai un jour ces années perdues, poursuivit Sadie d'une voix étranglée. Si cette affaire fonctionne, ce sera peut-être plus tôt qu'elle ne l'imagine.

— Il n'y a pas de « si », mais ce sera plutôt « lorsque ». Ce que Mac veut, Mac l'obtient...

Sadie se tortilla.

— Incluant la nuit dernière ? lui demanda-t-elle en le fixant.

— C'est ça... Donne-moi un os à ronger...

— Hum... Eh bien ! Ce serait sympa si le « si » pouvait être remplacé par « lorsque »...

— Drôlement super, en effet.

Il y eut un autre silence. *Allons Mac, dis quelque chose d'original.*

— Il ne doit pas être facile de faire fonctionner un petit commerce dans le contexte économique actuel. Avec le rétrécissement du crédit et la dévaluation de la livre sterling, les gens ont moins d'argent à dépenser. S'alimenter semble un luxe pour certaines personnes, n'est-ce pas ? Pourtant, on ne saurait se passer facilement de nourriture...

Mac entendait les mots qu'il prononçait comme s'il s'était trouvé interviewé dans quelque banale émission d'affaires publiques. Oui, sa réaction confirmait que cette femme l'avait déséquilibré émotionnellement.

Sadie ne broncha pas. Elle devait être habituée à ce genre d'argumentation.

— C'est exact pour certains clients, mais pas tous. Vois-tu, lorsqu'il s'agit de quelque chose dans laquelle ils croient vraiment, il y en a qui sont prêts à faire n'importe quel sacrifice pour se les procurer,

tout spécialement lorsqu'il s'agit de la santé de leur famille. Les grands laboratoires croient dominer intégralement le marché avec leurs prétentions et leurs règles, mais les petits joueurs que nous sommes résistent, tout comme nos fidèles clients. Le marché des produits diététiques est prêt à croiser le fer, car parfois il faut se battre pour défendre des idées que nous savons justes...

Ses yeux défiaient toute opposition, mais le reste de son visage demeurait impassible.

— Et si vous faites bien les choses, vous pouvez influencer la presse scientifique à votre avantage, car il s'agit d'un appui puissant..., reprit-elle.

— Et particulièrement chronophage c'est-à-dire bouf-feur de temps, intervint-il.

— Certes, mais je l'ai fait avant et je peux le refaire, affirma Sadie, qui sembla pensive pendant un instant. De toute façon, les études doivent être scientifiquement correctes et, normalement, prennent une éternité à être complétées et à se voir publiées. Toutefois, si vous avez les bonnes relations, il y a moyen d'accélérer cette étape.

— C'est pourquoi, penses-tu, que Bill Galloway t'a offert cette occasion ? En échange de ton esprit scientifique ?

— Oui, et parce qu'il communique avec les défunts...

Mac haussa les sourcils de surprise, mais ils retombèrent lorsqu'il vit qu'elle le taquinait. Puis elle reprit son sérieux.

— Sans publications dans les journaux de leurs pairs, il est impossible de rejoindre les membres de la cynique communauté scientifique, souligna-t-elle. Nous avons déjà vu les résultats obtenus en périodes de pointe au cours de seulement deux essais préliminaires et nous...

— Tu parles comme une scientifique...

— Tout bonnement parce que j'en suis une. Souviens-toi. Je dirigeais un labo...

— Tu dirigeais ?

— Ne me dis pas que tu pensais que je n'étais qu'une chercheuse.

— Je ne réalisais pas...

Il y eut un silence, d'autres présomptions. Bravo ! Mac avait vraiment réussi ! Sadie soupira.

— Eh bien ! Au moins, te voilà fixé.

— Je suis maintenant fixé sur un tas de choses...

— Ne t'en fais pas. Lis le document en entier et tu sauras également le reste.

— Je m'excuse de ne pas t'avoir considérée comme une authentique scientifique, murmura-t-il.

— Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive et ce ne sera pas la dernière. C'est de ma faute, parce que je suis devenue blonde...

Sadie se sentit tout à la fois blessée, fâchée et insultée.

— Il est certain que tu ne ressembles pas à la photo qui se trouve dans ton dossier.

— J'étais lasse d'être une brunette. Les femmes d'affaires sérieuses ne me ressemblent guère, pas vrai ?

Le cœur de Mac se serra et il sentit monter en lui un désir de la protéger. *Dis quelque chose. Trouve*

quelque chose de bien à lui dire, ou alors fous le camp d'ici !

— C'est juste... Tu sais, c'est comme moi sans barbe ni sandales, tu vois. Et toi, tu es si belle et tout et tout...

Sadie leva les yeux au ciel et fit la moue.

Oups ! Tu aggravés ton cas...

— Je tiendrai le coup. Je m'en suis toujours sortie, marqua-t-elle. J'arrive avec ma longue liste de bagages, que tu connaîtrais si tu avais fait tes devoirs, Monsieur Anderson. Certes pour les dossiers, peu importe de quoi je puis avoir l'air. Je suis célibataire, mère, divorcée. J'ai un commerce, m'absente du foyer, prends soin de mes enfants et me rappelle même de sortir les poubelles le jeudi. Voilà ce que je fais. Je suis une femme. C'est difficile, mais il me faut faire face aux difficultés.

Mac comprit bien des choses, et se tut. Un silence pesant s'installa un peu trop longtemps. *Comprenait-il vraiment le fond du problème ?* Il observa autour de lui, baissa la voix et se pencha vers Sadie en prenant un air de conspirateur.

— Sadie, en ce qui te concerne, j'ai une suggestion à te faire.

Il en avait pris pour son grade, mais elle aussi. Peut-être que cela arrangerait les choses.

— Tu sembles un peu stressée, lui dit-il. Peut-être est-ce ce voyage supplémentaire que je t'impose. Aimerais-tu rentrer chez toi lorsque nous ferons notre escale technique à mi-chemin d'Hawaï ? Cela ne me dérange pas. Je suis certain qu'Alexis et que l'équipe pourront prendre les choses en main à partir de là.

Sadie écarquilla les yeux. Mac, qui pensait avoir gagné, poursuivit.

— En fait, voici. Tout en touchant ta commission – et tu t'occuperas des études... enfin je veux dire que tu les dirigeras –, je n'aurais aucune objection si tu désirais vraiment jouer un rôle moins accaparant dans cette affaire. Peut-être qu'un ou qu'une de tes collègues pourra faire le sherpa et se charger du travail fastidieux de labo. Ainsi tu auras plus de temps pour...

Sadie se mordit la lèvre et prit une grande respiration.

Houla !

— Tu pourrais t'occuper de tes enfants, de la boutique... Tu me dis qu'on a besoin de toi là-bas, que c'est l'endroit où se trouvent tes affects... Tu as conduit notre affaire jusqu'à ce point. Bien. Dans mon organisation, il existe des douzaines de professionnels qui ont déjà mené ce genre d'entreprise à bon port avant cela.

— Non, merci, répondit-elle sèchement.

Elle fit la moue. Ses poings étaient si serrés que les jointures de ses doigts pâlissaient.

— Tiens, je vais te dire quelque chose. Je vais t'offrir une avance qui te permettra de rembourser ta mère. C'est ce dont il sera question au bout du compte, non ? Il semble que tu aies déjà du pain sur la planche et certaines personnes doivent s'attendre à ce genre de dénouement...

— « Certaines personnes », dont toi-même, sans doute ? Tu sais maintenant que j'ai des enfants ? Eh bien ! « Certaines personnes » risquent d'être déçues, dit-elle brusquement. N'oublie pas que je suis celle que les gens de Frish tiennent à mettre sous contrat pour les études, et ce, pour la bonne raison que je suis

en mesure d'obtenir plus rapidement que quiconque les résultats scientifiques soutenant leurs affirmations. Il y a mieux : je suis notamment capable d'affronter les gens des services de commercialisation et de relations publiques sur des questions délicates. De plus, expliquer les nouvelles études aux profanes comme aux journalistes les plus arrogants n'est certainement pas une tâche que « certaines personnes » trouveront aussi facile que tu le crois. Ne me sous-estime pas. Pourquoi les gens ont-ils tendance à me sous-estimer ? Désolée, Monsieur Gros Bonnet, mais je te dis merci, non, merci. Que cela te convienne ou pas, nous sommes embarqués dans le même bateau.

Comme elle soutenait un peu trop longtemps son regard, Mac sentit le besoin de se rapprocher d'elle et ressentit comme une vague de chaleur dans le bas-ventre.

Que le diable l'emporte ! Je suis prêt à péter les plombs...

Sadie, pour sa part, devint presque écarlate.

Merde ! Voilà qu'elle aussi se met en rogne..., se dit Mac en se passant la main dans les cheveux.

Sadie le regardait, les yeux plissés.

— Je suis navré, Sadie. Je voulais simplement t'en parler. Je pensais à toi, aux enfants. Je suis seulement intéressé à ce que cette affaire puisse tourner sans anicroche.

Il dut, une fois de plus, affronter le regard de Sadie, encore plus implacable.

— Mais ne t'en fais pas, ton CV tient le cap et tu as été soumise à l'examen de l'équipe de vérification préalable. Si tu penses vraiment être capable de te charger de tout ça, tout en étant une mère de famille, alors je crois que...

Ses grands yeux verts jetèrent des éclairs derrière ses longs cils et elle prit une profonde inspiration. Mac poursuivait, conscient du fait que, s'ils s'étaient trouvés près d'une fenêtre ouverte, Sadie l'aurait volontiers défenestré.

— Je crois que cela signifie que tu as de la veine..., conclut Mac.

Elle s'était levée et se mit à chuchoter, ce qui la rendait encore plus menaçante.

— Merci, Monsieur Anderson, pour ce vote de confiance. Si je ne te connaissais pas, je te dirais d'aller te faire...

— Mac, nous avons une mise à jour de... Oh ! Excusez-moi, intervint Alexis.

Elle avait mal choisi ce moment pour se manifester, fraîche comme une rose, soigneusement remaquillée, dans des vêtements impeccables, transportant une pile de dossiers et de notes. Mac se redressa. *Ça commence à bien faire...*

— C'est bien, Alexis. Je pense que nous avons dit tout ce que nous avons à dire sur cette affaire. N'ai-je pas raison, Sadie ?

Le regard oblique qu'Alexis lança à Mac fut suivi d'un bref signe de tête. Sadie regarda Alexis poursuivre et se pencher vers lui pour déposer les documents sur la table à café. De toute évidence, ce rapprochement était un peu superflu. Mac se renfrogna en surprenant Sadie levant les yeux au ciel d'un air exaspéré.

— Sadie, j'espère que ce voyage vous plaît. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, les filles à bord du *jet* sont à votre service..., mentionna Alexis.

— Et les gars également, ajouta Carlo qui passait par là, en leur faisant un clin d’œil. Voulez-vous que je vous raccompagne à votre place, Mademoiselle Turner ?

— C’est Madame, répondirent à l’unisson Sadie et Mac.

Mac poursuivit son monologue intérieur plus tard, à la suite de cette seconde discussion frénétique à bord du jet.

Rien de bon ne pouvait sortir de relations trop familières avec une personne avec laquelle on faisait affaire. Il l’avait appris à ses dépens et de la manière forte, voilà déjà bien des années. Il gesticula et hocha la tête. Par conséquent, il n’y aurait pas d’histoire sentimentale au cours de ce voyage. Certainement pas avec Sadie Samantha la *Businesswoman*. Elle avait parlé de l’aventure d’une nuit et ça s’arrêterait tout simplement là.

De toute façon, cela ne faisait pas grande différence, même si elle avait été celle qui aurait voulu poursuivre cette aventure, car la règle était la règle et elle devait être respectée.

Quoi qu’il en soit, elle se trouvait hors limites. Sérieusement, complètement, cent pour cent hors limites. Et encore davantage en sa qualité de mère célibataire. Pas bon, tout ça... Lorsqu’on se sépare, on ne se sépare pas seulement de la femme, mais aussi des enfants. *Et je ne tiens pas à repasser par là. Jamais plus.*

Les femmes peuvent être d’excellentes associées à condition d’être motivées, focalisées sur leur travail et libres de toute distraction potentielle. Toutefois, ces perles sont rares et ce n’était pas une coïncidence si tous les présidents-directeurs généraux de Mac étaient des hommes. Il savait que cela faisait très vieille école, mais c’était sa manière de ne pas prendre de risques.

Certes, tu as eu raison de lui faire cette offre. C’était pour le bien des affaires que vous traitez ensemble. Il faut toujours agir dans l’intérêt fondamental des affaires.

Il n’était plus question de penser au plaisir. C’était strictement défendu. À ce chapitre, il n’était pas question de parler de quelque femme que ce soit. Du moins, dans un proche avenir. Bordel ! Si elle était capable de se passer de quelqu’un, pourquoi pas lui ?

De retour à son siège, Mac eut un sourire de satisfaction et se permit d’évoquer, non sans indulgence, un dernier souvenir. Puis il se ressaisit pour dissiper tout autre sentiment fantasque qu’il aurait pu entretenir à l’égard de Sadie. *Qu’il était bon de se retrouver sur la bonne voie...*, pensa-t-il.

Et totalement, s’il vous plaît.

À partir de maintenant, il ne compterait que sur lui. Les femmes étaient synonymes de problèmes. Et celle-là était certainement la championne des emmerdeuses.

Rien n'aurait pu préparer Sadie à la chaleur et à l'humidité d'Hawaï, au cœur d'un été qui se déployait pour la première fois pleinement dans toute sa touffeur tropicale. Contrairement à ce qu'elle avait pu voir lors de sa première visite à l'aéroport de Kona deux semaines auparavant, pour assister à la conférence de marketing sur la grande île, l'aéroport de Kapalua, à Maui, était plutôt austère à l'exception de quelques colliers de fleurs et d'une danseuse de *hula* posant obligeamment pour les touristes, sans oublier le léger parfum d'hibiscus flottant dans l'air.

Sadie respirait profondément cet air chaud, humide et parfumé en ce début d'après-midi, et sentait ses épaules se décontracter. Sa tournée magique et mystérieuse se poursuivait, et les prochaines étapes – les plus décisives – l'attendaient au détour. Elle n'était cependant pas prête à oublier Mac. Ce n'était pas la première fois que quelqu'un comptant dans sa vie la rabaissait en mettant en doute ses capacités. Elle avait divorcé du dernier, mais les plaies ne se rouvraient pas moins facilement.

Peut-être se paierait-elle une petite bouderie en se rendant à l'hôtel.

On invita Sadie à monter dans le minibus avec le personnel, tandis que Mac et BJ étaient accompagnés sous des ombrelles géantes vers une limousine.

Le parcours n'était pas long, mais Mac aurait souhaité voyager seul malgré l'air conditionné de l'interminable voiture, car BJ était près de lui comme une bouilloire, exsudant sa sueur sur tous les coussins.

En voyant Sadie prendre place en riant, l'air heureuse, sur le siège arrière du minibus qui les précédait, son cœur s'emplit de dérision.

Elle pouvait vraiment être très charmante lorsqu'elle le voulait, pensa-t-il.

Tout spécialement avec ses compagnons, dont elle avait fait la connaissance au cours de la dernière partie du voyage, et ce, au grand dam de Mac. Il ressentit l'aiguillon d'une émotion ancienne. Peut-être de la jalousie ? Ah ! Oui ? Ce serait vraiment ridicule. À ce stade-ci, il s'agirait plutôt de frustration. Celle d'avoir été pris à contre-pied à plusieurs reprises, le tout en l'espace de quarante-huit heures.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, Mac descendit de voiture avec soulagement, mais atteint le minibus juste au moment où Sadie en sortait. Il lui sourit avec courtoisie et lui tendit la main pour descendre. Elle hésita un instant, mais en remarquant ses compagnons autour d'elle, elle changea apparemment de comportement. C'est donc avec un charmant sourire de commande qu'elle lui donna la main et qu'elle descendit du véhicule. Cette main était douce et chaude. Il ne la garda que quelques secondes, mais ressentit sa chaleur longtemps. En voyant Sadie disparaître de dos dans la porte de l'hôtel, il n'eut pas droit à un regard en arrière. Il se demanda si sa chambre ne devrait pas être située le plus loin possible de la sienne – ou, à défaut, le plus proche qu'il ne le souhaitait réellement...

Deux heures plus tard, de retour de la salle de gym, Mac ouvrit la porte de sa chambre en essuyant sa transpiration avec une serviette. Il se mit tout nu, puis entra dans la douche sans s'apercevoir que quelqu'un avait glissé un mot sous la porte.

Après s'être séché, il s'assit, la taille drapée dans le drap de bain, puis ouvrit une grande malle verticale, qui l'accompagnait pratiquement dans tous ses déplacements. Son valet de chambre l'avait préparée, à quelques minutes de préavis, comme d'habitude, en prévision de ce voyage.

Ignorant les costumes chics dans des housses aux logos de tailleurs réputés, du fond de la malle il tira

une cassette à bijoux en mauvais état, assemblée par des rivets de fer rouillés et fermée par un cadenas grossier. Il en récupéra la clé dans une poche cachée dans la malle, ouvrit la cassette et inspecta son contenu.

Il y trouva sa vieille montre rectangulaire, plus la fine chaîne d'or avec le saint Christophe en argent qu'il portait autour du cou sur le bateau le jour précédent, et reposa délicatement ces objets.

Avant de refermer le couvercle, il hésita. Au fond de la cassette de bois, on pouvait voir de vieilles photos et des papiers ne demandant qu'à être saisis. Ce que Mac fit. Peut-être qu'en ces temps de changement, était-ce le moment opportun de remonter vers un passé lointain, lorsqu'il avait débuté dans la vie, qu'il s'était réinventé, avant que quelque femme ne s'en mêle ou que des concurrents lui jouent des tours de cochons.

Le paquet de documents, bien ficelé, constituait le chaînon menant à ses racines, surtout les photos. Elles ouvraient tout grand la porte grinçante débouchant sur une foule de souvenirs porteurs de douleurs et de regrets. Il savait qu'il ne pouvait oublier, mais trouva difficile d'avoir à se forcer de se souvenir.

Est-ce le bon moment pour regarder ces documents ? Assez de temps s'est-il écoulé pour évoquer tout cela ?

Une expression douloureuse se dessina sur son visage, et il respira lentement. Il prit la première photo. Elle représentait un groupe hétéroclite d'une douzaine de jeunes hommes dans la vingtaine en face d'un édifice ayant visiblement besoin d'être repeint. On pouvait y voir un jeune Mac – de loin le plus grand de tous – et un garçon plus petit, maigrichon, aux cheveux blonds, appuyant sa tête sur l'épaule de Mac, se couvrant le visage de la main, comme il avait coutume de le faire lorsqu'il était photographié. Mac aspira une goulée d'air et secoua la tête.

Non, pas ce soir.

Il replaça les photos écornées et les papiers au fond de la cassette, et la ferma. Puis il la replaça dans la luxueuse malle, qu'il ferma également.

En se séchant les cheveux avec sa serviette, il sortit de la chambre et aperçut pour la première fois la petite enveloppe glissée sous la porte. *Qu'est-ce donc, diable ?* Il l'ouvrit et remarqua l'écriture cursive sur le papier à lettres de l'hôtel. C'était signé Sadie.

« Cher Mac,

Je sais que nous n'avons pas commencé dans les conditions les plus idéales. Si l'on peut s'exprimer ainsi, nous avons toutefois besoin l'un de l'autre pour que nos affaires fonctionnent. J'admets avoir été grandement offensée par ton allusion selon laquelle mes enfants m'empêcheraient d'accomplir un bon travail, et tu dois avoir de bonnes raisons pour cela. Je peux toutefois t'assurer que je ne te laisserai pas tomber.

Puisqu'il faut que nous nous fréquentions au cours des jours qui viennent, pourrais-je toutefois te demander que nous entretenions pour le moins des rapports courtois ? Après cela, tel que tu l'as suggéré, nous n'aurons plus à nous rencontrer pour quelque raison que ce soit, à moins que ce ne soit absolument nécessaire.

Je m'excuse pour ce qui nous est arrivé, du moins de la manière dont cela s'est passé.

Cela dit, tu t'es montré très généreux d'avoir placé ta foi en moi et dans le produit, et je tiens à t'en remercier. Je suis persuadée qu'ensemble nous pouvons accomplir, façon de parler, de grandes choses.

C'est ainsi, ou alors nous allons nous rendre mutuellement fous. (C'est une blague.)

À plus tard au souper.

Sadie Samantha la *Businesswoman*

Smiley-la-frimousse »

Mac esquissa un sourire. Décidément, cette femme avait un cran monstre. Vu qu'avec le décalage horaire les participants ressentaient les mêmes effets que s'ils se trouvaient au petit matin, la plupart d'entre eux s'en allèrent faire la sieste. Le soir, après de revigorantes ablutions et une douche aussi froide qu'elle pouvait la supporter, Sadie apparut en haut d'un long escalier, non sans appréhension. Tout en bas, des gens parlaient et riaient – des gens qu'elle devait impressionner...

Mais la première chose était de descendre. Plusieurs personnes se retournèrent pour l'observer alors qu'elle risquait sa peau. Elle remarqua que leurs yeux suivaient la progression de ces foutus talons surdimensionnés s'attaquant à ces marches périlleuses. Aussi prenait-elle des précautions d'alpiniste à chaque pas.

— Alors, on se lance dans le métier de cascadeuse ? lui demanda à l'oreille une voix au moment où elle atteignait finalement la dernière marche en soufflant enfin.

Elle sursauta légèrement, car elle avait reconnu un certain parfum d'eau de Cologne... Ce n'était autre que Mac, qui lui tenait le coude d'une main ferme.

— C'est une réunion chic et je ne tenais pas à m'y présenter dans des chaussures pas habillées.

— Comme des Ugg Boots ?

— Non, plutôt des Emu Boots, mais je crains que tu ne connaisses pas la différence...

— Tu serais surprise de ce que je peux connaître sur les chaussures de dames. J'ai déjà investi dans une fabrique australienne du genre. Tu sais quoi, chère « associée » ? La première chose que nous ferons demain matin sera de nous assurer que tu achètes d'autres souliers.

— Nous ? Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je me les achèterai toute seule.

— C'est en fait ce que je voulais dire...

— Mais ce n'est pas ce que j'ai cru comprendre.

Elle libéra son coude et constata qu'il la détaillait de haut en bas.

— Et ne t'en fais pas, je m'achèterai aussi une robe différente, reprit-elle.

Que ce bonhomme s'en aille au diable, car il me chauffe encore les oreilles. Maudits soient tous les hommes ! pensa-t-elle. *Le principal est que l'affaire se conclue.*

— Mais j'aime cette robe, hasarda Mac.

— Je n'en doute pas.

— J'ai reçu ton mot.

— Bien.

— Je l'ai trouvé sous la porte.

— Je sais. C'est moi qui l'ai mis là.

— Je te pardonne, dit-il.

— Hum, vraiment ? En ce qui me concerne, je t'en veux encore... enfin un peu.

— Mais tu oublies nos différends, non ? Pourquoi ne conclurons-nous pas un genre d'entente cordiale et tout le tremblement ?

— Non, mais je prendrais bien du champagne.

Mac prit un visage rigolard.

— De toute façon, pendant que tu préparais ton entrée hollywoodienne, je furetais aux alentours. Nous risquons de faire face à un problème, lui dit-il en lui offrant un verre qui se trouvait sur le plateau d'un serveur.

— Ah ! Oui ?

— Peter, le fils de Bill Galloway, serait enclin à adopter avec plus d'enthousiasme qu'on ne se l'imagine les façons discutables de faire des affaires de Tremain. Ce dernier a fouiné en coulisse la semaine dernière, et Peter tient à faire main basse sur le magot le plus rapidement possible, ce qui nous causerait des ennuis. Nous devons donc le forcer à choisir son camp.

— À quel camp devrais-je exactement l'encourager à se rallier ? dit-elle en sourcillant, tandis que Mac regardait ailleurs. Je vais faire ce que je peux, mais je ne tiens pas encore à participer à quelque jeu de rôle.

Elle se dirigea d'un air dégagé vers la table des cartes. Avec l'aide du maître d'hôtel, Sadie se retrouva assise près de la personne qui était à la source du litige.

Il y eut les présentations, les souhaits de bienvenue et, après ces formalités, Mac trouva que le soulagement de ne pas se trouver près de Sadie dans « cette » satanée robe et « ces » ridicules chaussures à hauts talons s'était mué en pure frustration et un désir d'étrangler un grand brun du nom de Peter Galloway.

À première vue, le fils du patron de la FrishCo avait l'air charmant et intelligent, mais tout observateur attentif pouvait découvrir au bout d'un moment qu'il n'était pas si charmant ni si dégourdi qu'il voulait bien le laisser croire.

Sadie paraissait tolérer ses badinages et elle parvenait à esquiver ses avances très peu subtiles de coq de village. Il semblait d'ailleurs être plus attiré par son décolleté que par la pertinence de sa conversation.

Mac pouvait entendre les vantardises du jeune homme de l'autre côté de la table.

Il employait à tire-larigot des qualificatifs comme « miraculeux » et « révolutionnaire » et, après quelques coupes de champagne, si l'on croyait en son discours emphatique, son produit magique pouvait même guérir le cancer. *Continue, espèce de cave...*

Ce type était un danger pour lui-même ainsi que pour le projet.

C'était un individu imprévisible qui surgissait soudainement au milieu de cette transaction et qui ferait échec au prochain triomphe de Mac. De plus, il flirtait ouvertement avec Sadie. Mac ne s'en souciait guère, mais ce n'était pas professionnel.

Une conversation l'amusa.

— Mais, Peter, lui demandait Sadie, pourquoi l'eau Frish hydrate-t-elle plus rapidement que l'eau ordinaire ? Telle est ma question. Quelles sont vos preuves ? Vous ne pouvez vous contenter de l'affirmer, même si elle hydrate vraiment, même si quelque évidence d'ordre anecdotique semble soutenir ces prétentions. Vous ne pouvez pas l'utiliser. Le graphisme de votre nouvelle étiquette est vraiment très réussi. Il est accrocheur et retient l'attention, mais il contrevient aux règles publicitaires, très strictes à ce chapitre.

— Ce n'est pas toujours une mauvaise chose. Je crois que vous êtes un peu stricte vous-même, lui répondait le jeune homme en passant son bras derrière le dossier de la chaise de sa voisine.

— Je le suis lorsqu'il le faut, rétorqua-t-elle en souriant poliment, mais réalisez-vous que, même si ce que vous soutenez est avéré, vous ne pouvez le clamer à tout vent sans les autorisations nécessaires ? En effet, les publicitaires n'aiment pas ça...

— Oh ! Je ne sais pas. Peut-être devrions-nous faire un essai. On ne saura jamais ce que ça donnera si, nous, nous n'essayons pas. Il faut savoir prendre des risques de temps à autre !

Mac n'en pouvait plus. Il se demandait maintenant si ce type était délibérément borné ou si ses crétineries représentaient l'idée qu'il se faisait de ce baratin de dragueur. N'ayant jamais prétendu être un auditeur placide, Mac décida de se joindre à eux. Il fit le tour de la table et prit place auprès de Sadie, posa son propre bras sur le dossier de sa chaise, repoussant par la même occasion celui du beau parleur, qui lui lança un regard furieux.

— Ah ! Mais, malheureusement, nous le savons, Peter, poursuivit Sadie. Si, à ce stade-ci, vous devenez la risée de la presse scientifique, cela prendra des mois à réparer les dégâts...

— Peut-être même des années, ajouta Mac, qui avait remarqué du coin de l'œil l'air surpris de Sadie. Et tout particulièrement avec certaines des affirmations que vous avancez. Les cyniques vous crucifieraient sur le Net. Mieux vaut attendre les études, n'est-ce pas ? Elles devraient se révéler intéressantes.

— Quelqu'un écoutait attentivement, souffla doucement Sadie à Mac.

Peu heureux de l'intervention de Mac, Peter grimaçait.

— Eh bien ! Moi aussi je peux vous parler de quelque chose d'« intéressant », intervint le fils Galloway d'un air vainqueur. La mise à jour du chiffre d'affaires de l'équipe de distribution de la côte Ouest est on ne peut plus... « intéressante », car, voyez-vous, ils ont trouvé le moyen de contourner toutes ces études de merde.

Mac pouvait sentir Sadie se hérissier.

— Oui, décidément, cela semble vraiment digne d'intérêt. Poursuivez..., dit Mac au jeune homme, qui s'était trouvé un auditoire.

— Dans leurs magasins de produits diététiques de la côte Ouest, poursuivit-il, nous avons constaté un bond stratosphérique des ventes de Frish. Notre petite société est de plus en plus connue. Au cours de la dernière semaine, l'eau Frish a été adoptée par plus de magasins qu'au cours des trois derniers mois. Et je peux remercier un de mes contacts. Vous voyez, il n'y a pas que vous qui êtes dans le coup, Mademoiselle Turner...

— Tremain ? murmura Sadie.

— Oui, M. Tremain, acquiesça Peter d'un air surpris.

— Mais je me pose juste une question : y a-t-il une raison pour laquelle votre père n'a pas déjà accepté son offre de financement ?

— Je ne saurais vous le dire, mais M. Tremain a largement démontré combien il était prêt à nous aider.

— Je suis un peu déconcertée, releva Sadie en clignant des yeux et en battant lentement des cils à plusieurs reprises. Pourquoi votre père m'a-t-il demandé de m'engager dans cette opération, s'il y a déjà une autre personne intéressée à l'affaire ?

— S'il ne vous en a pas parlé lors de votre visite, je ne saurais dire pourquoi. Je dirais toutefois – et ce n'est pas un secret – qu'il s'agit de ma décision et que je n'ai aucun doute sur la stratégie à adopter. Et puis, avec tout le respect que je vous dois, je partage l'avis de M. Tremain lorsqu'il avance qu'il peut se passer de l'intervention d'une jolie femme retardant notre progrès, pendant qu'elle dépense des milliers de dollars sur des recherches scientifiques dont nous pouvons nous dispenser...

Sadie s'apprêtait à répondre, puis se tut. Mac la sentit se roidir contre le dossier de sa chaise. Elle eut un sourire indéfinissable avant de porter son verre à ses lèvres. Seul Mac pouvait voir que sa main tremblait légèrement et qu'une certaine rougeur gagnait l'arrière de son cou.

Peter interpréta l'hésitation de Sadie comme un signe d'acquiescement.

— Voyez-vous, ça fonctionne comme ceci. Son équipe a simplement placé un représentant dans chaque magasin qui vante aux bonnes gens les vertus de Frish. Ainsi, on ne crée pas de paperasse pouvant servir de preuve que nous contrevenons aux règles déontologiques du monde publicitaire. Ces représentants sont nos fantassins et diffusent une information de bouche-à-oreille. Vous voyez ? Ah ! Ah ! Le vieux n'aime peut-être pas les méthodes de Tremain, mais on ne saurait ignorer les mérites des techniques de vente sous pression que ce dernier utilise.

D'un air triomphant, il vida d'un trait sa coupe de champagne et en commanda une autre, tandis que les yeux de Mac se plissaient devant le peu de respect que le fils Galloway portait à son père.

— Je tiens à vous signaler que nos « études de merde », comme vous dites, constituent le rempart empêchant que tout cela ne soit qu'un feu de paille, Peter. Ces études permettent de positionner Frish dans une classe à part.

— Pas de feu, pas de paille... Seulement un gros tas de bons de commande !

— Votre stratagème fonctionne actuellement, car c'est le début, mais lorsqu'il sera découvert ou dénoncé, attention au déclin, qui risque de vous ramener en deçà de votre point de départ. La dernière fois que je lui ai parlé, votre père a été très clair. Il m'a signalé qu'il tenait à tout prix à éviter le ridicule de se faire brocarder dans les forums cyniques des réseaux sociaux et de provoquer ainsi une violente réaction.

— Je suis prêt à prendre le risque et je pense que vous vous trompez.

— Vous pensez que je me trompe ?

— Peu importe comment vous qualifiez nos méthodes, elles fonctionnent. Nous vendons, et notre chiffre d'affaires augmente.

— Ne pensez-vous pas que votre méthode n'est pas très orthodoxe ? demanda Mac d'un air renfrogné.

— Il faut ce qu'il faut, déclara Peter d'un air suffisant. Frish est un miracle. Nous savons tous que ce n'est qu'une question de temps avant que nous changions le visage de l'industrie des eaux embouteillées.

Il nous faut choisir la route des profits rapides ou celle d'une pénible progression pas à pas...

Sadie tenta de l'interrompre, mais c'était sa minute de gloriole. Il attirait l'attention de l'auditoire et savourait chaque instant.

— Lorsque j'aurai fini ma nouvelle usine, nous serons en mesure d'inonder le milieu sportif d'échantillons jusqu'à ce que chacun de nos concurrents soit obligé de passer par Frish pour s'approvisionner. Les médias seront dithyrambiques. Des photos d'athlètes triomphants dans la presse valent mille témoignages scientifiques et, j'ai le regret de vous le dire, chère Sadie, peu importe que vous soyez ou non engagée dans cette affaire, ou encore votre cher ami ici présent. Non, je pense que le simple bouche-à-oreille de Tremain sera la voie royale la plus courte vers ma... je veux dire notre fortune.

Si Peter Galloway avait su combien le nom de Tremain agaçait Mac et combien ce dernier était prêt à tout plaquer là, le jeune homme aurait été moins sûr de lui, mais en voyant les rougeurs de Sadie s'étendre à son menton, il hésitait.

Depuis quand une affaire m'a-t-elle autant préoccupé que celle-là ? s'interrogea Mac.

Pendant ce temps, Sadie poursuivait son offensive de charme.

— Mais Peter, regardons les choses en face, dit-elle en lui touchant l'avant-bras. Un lancement multimédia épaulé par des études menées à double insu à l'aide de placébos, après vérifications par des scientifiques chevronnés, ne supporte certainement aucune comparaison avec toute autre méthode. Ne pensez-vous pas ? Il faut que vous soyez capable de suivre votre progression à long terme, ce qui facilite les futurs investissements. Plus besoin de faire des courbettes et de solliciter les investisseurs. Vous devenez responsable de votre propre destin. Pensez seulement aux manchettes dans les journaux du monde entier, pensez à la façon positive dont la presse traitera votre produit...

Elle fit une pause et Peter se tut. Elle avait dû toucher un point sensible. Les yeux du jeune homme brillèrent et il sourit à pleines dents d'un air songeur.

Elle est vraiment habile, songea Mac. Sadie connaissait sans contredit son sujet et on comprenait mieux pourquoi elle avait pu impressionner les Galloway. Peter semblait méditer les paroles de son interlocutrice, et son visage sombre fixait Sadie qui soutenait son regard. *Malgré son obséquiosité, certaines femmes auraient considéré Peter comme étant d'apparence agréable et auraient succombé à ses charmes,* pensa Mac. Alexis était ce genre de fille. Il se demanda si Sadie tomberait dans ce piège et espéra que rien de tel n'arrive.

— Eh bien ! Oui, j'ai travaillé personnellement sur mes propres versions, indiqua Peter. Mon père n'est pas le seul à créer des produits susceptibles de modifier la vie des gens. Une plate-forme mondiale constituerait le meilleur atout pour mes propres inventions. Hum... Je suppose que vous avez là un bon argument...

Peter jouait avec sa coupe en rêvassant, tandis que Sadie lui tapotait l'avant-bras. Il s'approchait un peu d'elle lorsqu'un serveur passa pour remplir les verres, ce que Mac et Sadie refusèrent.

— Cependant, à court terme, tout cela ne nous aide pas, reprit Peter. Actuellement, ce qui compte, c'est de profiter de l'élan que l'équipe de Tremain a créé. Ces publications prennent des années à sortir, car le processus scientifique est interminable. Non, en toute franchise, je ne suis pas sûr que nous puissions nous payer le luxe d'attendre si longtemps. D'ailleurs, mon père s'inquiète pour les délais, notamment sur ceux ayant trait aux rendements sur le capital investi.

Il ne s'inquiète pas autant que tu le dis..., pensa Mac.

— Mais nous sommes si près du but, Peter. Pourquoi tout gâcher à ce stade-ci ? Mes contacts dans les universités du Royaume-Uni rongent leur frein pour travailler de concert avec vous et se distinguer le plus rapidement possible, en publiant les résultats de leurs recherches sur un produit aussi révolutionnaire que le vôtre...

Le jeune homme fit un signe d'approbation.

— Par ailleurs, poursuivit Sadie, nous protégeons votre marque au lieu de l'endommager et, par surcroît, lorsque nous avons une grande pointure à bord, quelqu'un comme Mac, qui s'intéresse à vos affaires, disons que vous avez comme partenaire l'un des plus rapides hommes d'action que je connaisse...

Malgré son coup de coude discret, Sadie souriait ouvertement à Mac, gonflé d'orgueil.

— Et de quels délais parlons-nous ? s'enquit Peter en se frottant les sourcils.

— De la moitié du temps normalement requis, à la moitié du prix, répliqua-t-elle.

— Et vous pouvez vraiment faire face à la date limite pour verser les capitaux nécessaires ?

— C'est possible, dit Mac en prenant son plus sérieux visage d'investisseur.

Le jeune homme fit une pause, puis fit un signe de tête approbateur. Sadie se détendit un peu puis s'appuya sur son dossier, frôlant les doigts de Mac. Elle rectifia sa position sur-le-champ.

— Comme ça, Peter, lui dit Mac, parlons-en sérieusement lors de la réunion que nous aurons demain avec votre père. Je regrette qu'il n'ait pu être des nôtres ce soir.

Peter lui serra la main.

— À trois heures, n'est-ce pas ?

— Trois heures ? Je suppose que oui, dit Peter qui grimaça sous l'emprise de la main de Mac, qui le retenait, tel un étau.

Mac le lâcha, puis se retourna pour s'en aller.

— Sadie, je me demande comment tu peux marcher avec de tels talons...

Puis Mac se tourna vers Peter.

— En fait, Peter, je crains qu'il ne me faille vous voler Sadie maintenant. Une conférence téléphonique, vous savez ce que c'est, mais elle sera très heureuse de vous retrouver demain...

— Tu as fait un boulot hors du commun ce soir, Sadie Samantha, lui chuchota Mac dans les cheveux alors qu'ils s'éloignaient de la table.

Un frisson parcourut sa colonne vertébrale lorsqu'elle sentit son souffle près de son oreille et elle lui sourit d'un air aimable.

— Merci, lui répondit-elle, mais je n'avais pas besoin que l'on vienne à ma rescousse. Tu n'as pas besoin d'être mon chevalier servant, sais-tu..., lui lança-t-elle pendant qu'ils se dirigeaient vers le patio puis vers les pittoresques jardins de l'hôtel. Pour être honnête, j'ai apprécié ses attentions et l'homme n'est pas désagréable à regarder.

Où ai-je pu aller chercher cela ? se demanda-t-elle.

— Et je suis une grande fille, comme ton ami BJ te l’a dit dans l’avion..., conclut-elle.

— Ah ! Tu as entendu ça ? Ce BJ est un boulet, c’est pourquoi j’ai des relations d’affaires avec lui, mais que je ne partage pas ses opinions.

Mac enleva sa veste et la porta sur son épaule. Avec personne d’autre autour d’eux pour la première fois depuis longtemps, elle trouva l’atmosphère plus détendue et plus familière.

— Je crois qu’il est O.K., mais je prends les types tels que lui avec un grain de sel.

— Certes, mais avec un grain de sel format texan.

— Cela ne fait aucune différence en ce qui me concerne. *Ne mélangeons pas plaisir et affaires.* Alors, si tu penses que mes fesses occupent trop de place dans cette histoire, je n’en ai rien à faire.

Sadie fit quelques pas, puis s’aperçut qu’il regardait effectivement son fessier. Aussi se retourna-t-elle et marcha à reculons.

— De toute façon, je suis consciente qu’il est ton *alter ego*, Mac le matelot de pont, qui s’encanaille de temps à autre avec une petite boulotte...

— Qui donc est « boulotte » ? Sûrement pas toi. Tu es bien en chair, mais certainement pas boulotte !

Sadie ne releva pas ce compliment ambigu.

— De toute façon, je suis certaine que Michael C. Anderson, milliardaire extraordinaire, aura toujours une Alexis sous la main pour satisfaire tous ses besoins et s’occuper, dans le sens très large du terme, de ses textes de contrats en petits caractères...

Sadie savait qu’elle n’aurait pas dû dire cela, mais sur son épaule se tenait un diabolotin, le pouce en l’air, lui faisant signe qu’elle avait bien fait.

— Elle s’occupe des « petits caractères » de BJ et pas des miens, protesta Mac.

— Quoi ?

— Je croyais que tu te serais aperçue qu’Alexis s’occupait des « petits caractères » de BJ...

Cette nouvelle coupa court aux soupçons de Sadie.

— Tu veux dire qu’elle travaille pour lui ?

— Je veux dire qu’elle est sa fiancée.

Oups...

— Merde alors ! dit-elle. Du coup, le diabolotin s’esquiva dans un pfutt...

— Je peux comprendre ton erreur. BJ était, dirions-nous, son second choix, mais, comme je l’explique toujours, je ne mélange jamais...

— ... Le plaisir et les affaires, je sais !

— Ça va plus loin que ça, Sadie. Elle n’est pas mon type de femme et je ne voudrais aucunement de quelqu’un comme Alexis près de mes « petits caractères ».

Sadie sourit. Il s’agissait là d’une mince consolation, mais c’en était tout de même une. Elle n’avait jamais réalisé avoir besoin d’être consolée. Elle fit pivoter son siège et se retrouva une fois de plus près de lui.

— En tout cas, dit Mac avec un air coquin, mes « petits caractères » ne sont pas aussi petits que ça, n'est-ce pas ?

— Je prends ça comme de la rhétorique..., dit Sadie en riant.

Plus soulagée par cette nouvelle qu'elle en avait l'air, elle se mit à déambuler avec Mac.

Elle s'était lourdement trompée. Mais elle avait toujours affaire à un *playboy* très *sexy* dont les muscles avantageux transparaisaient sous son polo. En suivant le sentier délimitant les jardins de l'hôtel, Sadie faisait attention de garder suffisamment ses distances afin de ne pas sentir la chaleur qui se dégageait de lui et, plus important encore, pour qu'il ne voie pas la chaleur qu'elle irradiait elle-même.

Mac s'était arrêté près d'une petite véranda faisant face à la mer. Le soleil avait depuis longtemps disparu à l'horizon, et une douce brise fit revoler quelques mèches de cheveux rebelles devant le visage de Sadie alors qu'elle le fixait. Il avança la main, mais n'acheva pas son geste, et elle replaça elle-même sa coiffure. Frissonnante, elle observa par terre. Mac remarqua que les mamelons de Sadie durcissaient sous le tissu de « cette » robe. Son être entier fut envahi par des rappels du passé et elle replia les bras rapidement.

— Allons, rentrons, suggéra-t-il en jetant sa veste par-dessus son épaule.

Ce mouvement les rapprocha une fois de plus. Il lui faisait face et il la regarda dans les yeux, presque noirs à la lueur de l'éclairage électrique. Voilà que cette étincelle se manifestait à nouveau. Une sorte de courant passait entre eux, créant un cocktail d'émotions ambiguës. La passion, le désir, plus un sentiment qui le poussait à jouer avec elle un rôle de protecteur. Plus que tout, il désirait ardemment que les choses tournent au mieux pour Sadie, afin qu'elle se libère de ses dettes et de ses ennuis financiers quotidiens.

Afin qu'elle se libère aussi de types du genre de Peter et – *que diable !* – d'hommes comme lui-même !

Il ne pouvait ni ne désirait s'engager. C'était juste l'atmosphère romantique et exotique d'Hawaï et l'excitation provoquée par cette nouvelle affaire en gestation. Les perspectives de transactions intéressantes le stimulaient toujours.

Il y avait encore du pain sur la planche, et Mac avait le pressentiment que cela n'allait pas être aussi facile qu'il l'avait prévu au départ. Et ce, au moment précis où il pensait que tout allait s'arranger.

Autant s'en sortir avec un chant du cygne.

— Nous commencerons de bonne heure demain. Pour l'instant, disons que nous avons eu une grosse journée, déclara Mac.

— Tu parles encore de tes « petits caractères » ? plaisanta-t-elle en souriant, alors qu'ils entraient dans l'hôtel. J'ai retenu un taxi pour aller en ville m'acheter des souliers plus confortables. Si quelque chose d'intéressant survenait, assure-toi que ça ne se passe pas sans que je sois là.

Mac prit congé de Sadie au pied des escaliers, en résistant à l'envie irrésistible de l'embrasser. Alors qu'elle montait lentement, elle ne se retourna pas et, de fait, ne remarqua pas que Mac avait pris la direction opposée à celle de sa chambre.

Le lendemain matin, Sadie fut réveillée par un vigoureux cognement à sa porte. Lorsqu'elle ouvrit, elle ne put en croire ses yeux. Elle se trouvait en face d'un coursier portant sac après sac et boîte après boîte de vêtements et de chaussures – basses, bien sûr – plus un téléphone portable du plus récent modèle.

Incrédule et non encore pleinement éveillée, elle regardait avec émerveillement le coursier apporter les colis sur une voiturette, en lui expliquant de pointer dans la liste les articles qu'elle désirait conserver et que l'on viendrait reprendre les autres plus tard. Si elle désirait tout garder, il lui suffisait d'appeler le numéro figurant sur le bon de livraison et de faire savoir au magasin combien de valises elle avait besoin pour ranger ces effets et pour les ramener chez elle.

Elle ferma la porte derrière le commissionnaire et con-templa, éblouie. Soudainement, elle ouvrit la porte et appela le garçon rendu au bout du couloir, mais il sembla ne pas l'avoir entendue, et disparut.

Les vêtements étaient étonnants. Pas un seul costume tailleur pour femme d'affaires, pas de veste constrictive, seulement de jolies choses, dont plusieurs déshabillés de soie et de charmants sous-vêtements. *Comment connaissait-il ma taille ?*

Sadie était fière. Après maintes hésitations et maints essayages, elle remit les articles essentiels dont elle avait besoin pour les quelques jours qu'elle passerait à Hawaï dans leurs emballages et, à regret, prit le bon de livraison. Elle pointa avec son stylo seulement quelques vêtements, jusqu'à ce qu'elle arrive à une paire de tennis assez chers, mais qu'elle aimait beaucoup. Elle lui rembourserait tout ça jusqu'au dernier sacré penny, même si ce geste devait être le dernier acte de son existence. Elle ne deviendrait pas « une de ses femmes » entretenues. Certainement pas.

Peu après que le coursier fut venu chercher ce dont elle n'avait pas besoin, elle reçut un appel d'Alexis qui lui donna rendez-vous dans le hall où tout le monde attendait pour monter dans un petit autobus qui devait les amener faire une excursion-surprise. La plupart des membres de l'équipe de Mac avaient le regard incertain et se frottaient les tempes, le cou ou les yeux. Sadie vit Mac arriver de l'autre côté avec Alexis sur ses talons, suivie de BJ. Elle leva la main pour saluer Mac, mais celui-ci ne la vit pas. Il se contenta de dire au revoir à Alexis, puis s'en alla avec BJ.

Alexis vint trouver Sadie, qui remarqua que la jeune femme ne portait pas ses talons hauts habituels, mais des tennis. Alors que cette dernière se rapprochait, Sadie fut choquée de constater que ces chaussures étaient exactement les mêmes que les siennes.

— Oh ! Eh ben alors..., s'exclama Alexis en étant plus près de Sadie et en voyant la même chose.

— Où avez-vous donc... ?

— Mac est très généreux, n'est-ce pas ? dit Alexis d'une voix traînante.

L'étincelle qui passa dans ses yeux alerta Sadie. Mentait-elle ? Ou était-ce une autre des traditions de Mac que de payer aux femmes de son personnel des chaussures en cas de besoin ? Peu importe. Alexis parlait de la nuit merveilleuse qu'elle avait passée avec BJ, comment Mac et eux deux avaient pris leur petit-déjeuner ensemble et comment elle avait hâte de visiter l'usine.

— Peut-être pourriez-vous me parler de vos bidules scientifiques, roucoula-t-elle. J'ai entendu dire que vous étiez bonne là-dedans. Les hommes aiment les femmes intelligentes, pas vrai ?

— Certainement, répondit Sadie en s'arrangeant pour s'asseoir aussi loin que possible d'Alexis

lorsqu'ils montèrent dans l'autobus.

Celui-ci s'éloigna lentement de l'entrée incurvée qui se trouvait devant le hall de l'hôtel, et Sadie vit BJ monter dans la grosse voiture noire qu'elle avait entrevue une ou deux fois auparavant. Mac salua son associé et, tandis que l'autobus s'en allait, il leva les yeux et, apparemment sans y penser, envoya un baiser, puis parut embarrassé et se retourna vers BJ. Un sourire discret s'esquissa sur les lèvres de Sadie. Elle aperçut Alexis deux sièges plus loin faisant des signes et envoyant à son tour un baiser vers la voiture. Peut-être était-ce pour Mac, mais Sadie n'aurait pu l'affirmer.

Peter avait organisé une visite industrielle dont il était particulièrement fier, celle de l'usine d'embouteillage de la société Frish. Il avait également prévu un parcours un peu touristique en faisant visiter au groupe une organisation locale soutenue par la compagnie Galloway, la FrishCo.

Peter expliqua que ces visites étaient vitales si l'on voulait comprendre pleinement l'étendue de l'investissement prévu dans le plan de développement et, principalement, le procédé breveté. Sadie appréciait ces détails techniques qui la fascinaient. Sachant qu'elle faisait intégralement partie du processus de formulation du plan de recherche scientifique, elle se trouvait en première position par rapport au groupe et était à la tête de celui-ci pour entreprendre la visite des locaux.

Elle fut cependant un peu frustrée en vérifiant continuellement son nouveau téléphone portable. Mac avait réussi à faire transférer son numéro de téléphone, et elle se demandait comment les gens cossus étaient capables de réussir de tels exploits.

Elle attendait les derniers résultats des tests préliminaires sur les échantillons d'eau Frish qu'elle avait envoyés pour analyse la semaine précédente. Ils étaient dus d'une minute à l'autre avant que tout le monde n'aille se coucher en Angleterre. Toujours à court de liquidités, ses vieux amis de l'université planchaient sur le sujet jour et nuit pour elle et, en retour de bons procédés, elle avait promis à ces adeptes du quinoa et du tofu un approvisionnement régulier de produits du genre au tarif du gros. Il est surprenant de constater comment des intellectuels peuvent devenir très créatifs avec un peu de couscous et de la sauce soja. Elle les enviait au moins sur un plan. Elle rêvait en effet de retourner un jour à la recherche sérieuse, car cette passionnée de sciences regrettait son laboratoire.

— Coucou ! fit une voix par-dessus son épaule. Ai-je manqué le spectacle ?

C'était Mac.

— Non, tu es arrivé juste à temps pour l'attraction principale, lui répondit Sadie, ennuyée de se découvrir en train de le fixer comme une écolière.

Avant qu'il ne puisse répondre, la visite reprit. Le tour d'une usine d'embouteillage constituait une nouvelle expérience pour Sadie. Elle était constamment distraite par Mac qui s'adressait à plusieurs employés travaillant aux alentours. Sadie commença à prendre des notes et à consigner ses observations. Alors qu'elle observait le groupe lors d'un arrêt, elle vit Mac qui semblait dicter une lettre ou quelque chose de similaire à Alexis, qui trottait près de lui. Sadie hésita un moment et tira sur la casquette informe qui couvrait ses cheveux, un accessoire obligatoire dans une usine stérilisée. Chaque visiteur avait également reçu une ample blouse blanche amidonnée, comme celles que portaient toutes les personnes pénétrant en ces lieux.

Consciente de la beauté qu'Alexis savait si bien mettre en valeur chez elle, Sadie se sentit mal à l'aise. Telle une des sirènes d'un spectacle d'Esther Williams dans les années quarante, même en tenue de labo, avec les mêmes chaussures de tennis, cette sacrée fille avait fort belle allure. Sadie avait remarqué

comment cette charmeuse avait ajusté le col, roulé les manches de sa blouse et même ajusté sa taille. Elle se souvint alors que sa taille de nymphette était chose du passé et décida de continuer à cuire sur place plutôt que de tenter d'imiter la jeune femme.

Et la voilà ronronner près de Mac comme un chat de gouttière affamé !

Mais Alexis pouvait ronronner tout son soûl, les « petits caractères » de Mac demeuraient hors de sa portée.

Ah ! Ah !

De toute façon, si cette femme était censée être fiancée à BJ qui, apparemment, était reparti en *jet* vers ses œuvres de bienfaisance en Californie, il avait laissé sa « promise » derrière lui pour mettre au point les derniers détails et autres trucs du même genre. Il semblait plausible qu'elle tentât de régler les détails de Mac tout en gardant un œil sur les autres.

Et qu'est-ce que j'en ai à foutre, après tout ? Les affaires, pas le plaisir. Les affaires d'abord !

L'usine et sa machinerie bourdonnaient en arrière-plan, et le groupe se déplaçait au rythme des murmures des conversations. Toutefois, Sadie ne se trouvait pas suffisamment loin de Mac pour qu'on ne distingue pas ses paroles.

— Approuvez-vous mes choix pour notre visite des lieux, Mac ? s'enquit Alexis.

— Oui.

— J'espérais que vous accepteriez.

— C'est bien.

— Vous voyez, Bill Galloway nous a offert certaines options, et BJ a dit que vous voudriez certainement voir le foyer d'accueil pour les enfants. Aussi ai-je demandé que l'on fasse un détour, ne serait-ce que pour vous montrer le bout du nez en ce lieu.

— On ne se montre pas le « bout du nez » dans un foyer d'enfants, Alexis, mais, oui, je suis d'accord.

— Ah ! Ah ! Bien sûr.

Mac soupira, approuva et jeta un regard vers Sadie qui, soudainement, sembla trouver un véritable intérêt dans des rangées de bouteilles de plastique vides filant à toute vitesse vers les postes de remplissage.

— Ah ! Oui, Mac, j'ai fait demander votre équipement de surf au cas où vous aimeriez vous amuser sur les vagues. Je crois comprendre que vous avez manqué une partie importante de votre entraînement, alors j'ai pris la liberté de prendre cette initiative. J'ai cru que cela vous ferait plaisir.

— Oui, O.K., merci.

— Vous vous étiez renseigné sur l'heure des marées locales..., remarqua Alexis, en se tournant vers lui et en marchant à reculons pour parler de manière plus confidentielle.

Sans doute par masochisme, Sadie s'approcha centimètre par centimètre pour mieux entendre.

— Il y a un sacré bout de temps depuis que nous avons fait du surf pour la dernière fois. Non ? murmura Alexis.

Elle se pencha vers Mac qui, instantanément, recula légèrement, si bien qu'elle dut hausser le ton un peu

plus fort qu'elle ne le désirait.

— Il y a un siècle que vous ne vous êtes pas dénudé le torse et, pourtant, il en vaut la peine...

Alors qu'elle prononçait ces mots, elle croisa le regard de Sadie et se contenta de lui faire un sourire narquois qui voulait dire quelque chose.

Sapristi...

Mais il a couché avec elle !

Après tout ce qu'il avait raconté sur les affaires et le plaisir, ce menteur, ce tricheur avait couché avec cette fille !

Et il s'est permis de m'accuser d'avoir faussé la vérité, pensa Sadie. Attendant une réponse qui ne venait pas, Alexis poursuivait son bavardage tandis que Sadie s'immobilisait, bouche bée. D'autres visiteurs couvrirent les voix. Sadie ferma la bouche et commença à rougir.

Mac balayait le groupe du regard comme pour y chercher quelqu'un lorsqu'il aperçut Sadie qui surveillait. Il sourit et lui fit un signe du menton, pour lui demander de bien vouloir s'approcher de lui.

Sadie regarda autour d'elle comme pour lui répondre : « Qui ? Moi ? »

Il réitéra son appel.

Maudites rougeurs !

Indignée par ce qui ressemblait à une sommation, elle se campa sur ses chaussures de tennis toutes neuves et se précipita vers lui comme un chien quémendant un os, haletant, la langue pendante. Alexis recula un peu en lui décochant un regard bizarroïde.

— Et aujourd'hui, que faisons-nous ? dit Mac sur un ton taquin en avançant.

— Vous ne le savez pas ? Nous sommes cités à comparaître par le maître, c'est évident, répondit Sadie.

Mac fourragea dans ses sourcils.

— Qui êtes-vous et qu'as-tu fait de Sadie ? demanda-t-il.

— C'est comme tu le dis si bien : « Ce que Mac veut, Mac l'obtient », pas vrai ? Tu m'as appelée. Alors j'accours comme un obéissant toutou...

Amusé, Mac s'apprêtait à lui répondre lorsque le directeur de l'usine s'approcha d'eux.

— Hello, Kaha'i. Est-ce déjà l'heure de déjeuner ?

— Non, Monsieur Anderson. Nous n'en sommes même pas à la pause-café. Je voulais seulement vous dire que les informations que vous avez demandées vous seront envoyées à votre chambre d'hôtel d'ici ce soir.

L'homme en blouse blanche avait un visage accueillant et des yeux souriants en toutes circonstances. Sadie nota que tous ces travailleurs avaient l'air heureux, sauf lorsque Peter traînait ses gros sabots dans les parages.

— Merci infiniment. Je vous reverrai une fois que j'aurai consulté ces documents, dit Mac alors que Kaha'i s'en allait.

Mac trouva que Sadie avait un air narquois.

— Il m’a promis de découvrir quels seront les concurrents dans ma prochaine épreuve Ironman qui consommeront de la Frish, expliqua-t-il à Sadie avec un soupçon de taquinerie dans les yeux.

Mais avant qu’il ne puisse continuer, de lourds et serviles applaudissements fusèrent d’un groupe de personnes agglutinées près d’un portique où ils se trouvaient.

— Mon Dieu ! Voici le sermon..., remarqua Mac.

Bouffi d’orgueil et conscient de son importance, Peter jouait les tribuns en levant ses mains pour demander le silence. Puis il éleva la voix pour couvrir le bourdonnement croissant de deux énormes cylindres d’acier inoxydable derrière lui.

— C’est ici, mes amis, que la magie opère. C’est ici, dans ces cuves, que nous produisons notre fabuleuse eau dispensatrice de vie. C’est ici, grâce à des ingrédients secrets, que nous créons un véritable miracle...

— Pense-t-il être en train de prêcher devant quelque congrégation ? interrogea Mac en s’approchant si près de Sadie qu’elle ressentit son souffle dans son oreille.

Son parfum l’enivrait. En outre, il lui passait la main sur l’omoplate dans un geste que l’on aurait pu interpréter comme étant intime. Ou était-ce tout simplement pour mieux se faire entendre ? Involontairement, elle fit une moue bizarre puis, se souvenant qu’elle avait eu des différends avec lui pour avoir menti à plusieurs reprises, elle s’empressa de reprendre un visage neutre.

Puis elle se rappela que tout cela avait peu d’importance. *Les hommes ne comptent pas, Sadie Turner, du moins pas pour l’instant.*

Puis elle se souvint de respirer.

— Ils contiennent le procédé secret permettant de changer l’eau ordinaire en eau Frish...

— Que tous louent le Révérend Père Peter, qui a accompli céans un miracle ! chuchota Mac en donnant une légère bourrade à laquelle répondit Sadie, tandis que le jeune homme regardait dans leur direction.

— Hum ! fit Alexis, qui se trouvait derrière eux et crut bon de se manifester.

Sadie revint à la réalité et s’éloigna de Mac pour se diriger vers l’avant du groupe, afin de mieux écouter Peter qui orienta son « sermon » à son intention pour les quelques minutes qui suivirent.

— Dix mille litres à l’heure, filtrés à zéro milligramme par litre puis soumis à une énergie de soixante-dix électrons volts, ou eV, plus hauts que d’habitude, le tout à la température de la pièce. Ça, mes amis, ce n’est pas de l’eau ordinaire...

— Comprends-tu ce charabia, toi, l’experte ? demanda Mac.

— Et toi, tu sembles ne rien comprendre, espèce de cancre, lui chuchota-t-elle.

— Et voilà que nous recommençons à nous traiter de sobriquets de collègue. Je pensais que...

— Chut ! J’essaie d’écouter...

— Nous utilisons des ingrédients renforcés avec un facteur migratoire inférieur et, finalement, emballons notre chef-d’œuvre dans des boîtes à double paroi résistant deux fois mieux aux chocs que ne l’exigent les normes de l’industrie.

Sadie était fascinée par ces détails techniques, mais pas autant que par l’attention que Mac lui accordait.

— Sais-tu que Kaha'i signifie « Celui qui dit » ? lui glissa-t-il à l'oreille.

— Non, je ne le savais pas. Chut ! Mac.

— Les noms hawaïens sont très significatifs. Ils...

— Mac ! Je t'en prie ! murmura Sadie, en s'efforçant de ne pas rire et en se déplaçant légèrement comme pour s'amuser à le fuir.

Peter expliquait maintenant le rôle des grands cylindres, et Sadie se trouvait en plein dans son élément en écoutant Peter parler de « cavitation ». Elle n'était pas toutefois suffisamment absorbée par les commentaires pour ne pas sentir l'humeur de Mac changer brusquement.

À trente centimètres de distance, elle sentit comme une chape glacée la recouvrir soudainement.

Merde ! J'ai dû charrier un peu trop fort...

Lorsqu'elle se retourna, elle vit pourquoi Mac avait soudainement cessé de blaguer, car son visage était sinistre. En suivant son regard vers l'entrée de la vaste pièce, elle aperçut un genre de cadre supérieur assez maigre, vêtu d'un costume chic et discutant avec animation avec Bill Galloway. Et ce n'était pas Simon.

— Tremain..., grommela Mac. Qu'est-ce qu'il fout ici ?

Peter finissait à peine son laïus qu'il agitait le bras pour faire débiter le processus de filtration. Alors que les cylindres bourdonnaient au maximum, un bruit strident se fit entendre dans toute la vaste usine. En descendant de son portique, Peter trouva Mac qui l'attendait, pour lui crier quelque chose à l'oreille. Ils regardèrent tous deux en direction du nouveau visiteur. Mac secoua la tête et ce qu'il put dire à Peter n'était certainement pas un compliment. Les deux hommes se précipitèrent vers l'entrée où le nouvel arrivant, prenant des airs de propriétaire, envoyait promener un technicien qui lui présentait une blouse blanche. Bras croisés, il attendait Mac. Sadie ne voyait pas grand-chose de ce triste sire, mais elle pouvait dire par sa démarche qu'il cherchait des histoires. Avant que Sadie ne puisse faire quoi que ce soit, Alexis était près d'elle.

— Je vais y aller, dit-elle à Sadie. Vous restez ici et suivez la visite, car il est plus important pour vous de ne rien manquer des explications scientifiques. N'ai-je pas raison ? Je vais prendre soin de Mac.

Alexis alla rejoindre les antagonistes, laissant Sadie avec Kaha'i, le directeur de l'usine, qui haussa les épaules. Puis il fit signe à Sadie de poursuivre la visite jusqu'à la fin, en lui prenant le bras tout en lui donnant des explications.

Sadie ne put qu'encaisser cette commotion, car elle brûlait de savoir ce qui se passait. Elle vit d'autres bras s'agiter, savait que des choses importantes se déroulaient, mais n'avait pas d'autre choix que de rester avec le reste de son groupe, dont les membres avaient remarqué le tumulte qui se déroulait plus loin.

Si Alexis n'avait pas été aussi prompte à lui ordonner de suivre le groupe, Sadie aurait peut-être été tentée de se rendre sur les lieux de l'action, mais elle devait garder les choses en perspective. Mac était un homme à femmes, un *playboy* milliardaire, et elle n'était qu'un rouage de la machine. C'était tout. Un maudit rouage irrité, frustré, curieux, mais néanmoins rien que ça. Elle n'était même pas suffisamment importante dans la hiérarchie pour s'occuper des « petits caractères » de quelqu'un. Mieux valait donc les laisser se démerder avec leurs problèmes. Mac la mettrait plus tard au courant. Elle accrocha une fois de plus un sourire à son visage et continua sa visite industrielle, regardant l'emballage des caisses dans

du film transparent, se voir vanter les mérites de la purification en vase clos dans des salles équipées de machinerie de haute technologie et d'entendre de la bouche de leur mentor davantage de considérations fantaisistes sur l'eau en soixante minutes qu'elle en avait entendu au cours de toute son existence.

Installée au fond de l'autobus, elle pensa à son foyer et se demandait comment ses filles se tiraient d'affaire. Elle les avait appelées de sa chambre le matin même, soit à l'heure du souper en Angleterre. Abi se portait bien, toujours occupée par ses travaux, mais, sur les cinq minutes qui lui étaient réservées, Georgia avait utilisé quatre minutes et cinquante secondes pour se plaindre de Nana qui, selon elle, cuisait les aliments de la mauvaise façon et mélangeait les planches à découper, puis ensuite pour l'accuser de l'avoir confiée, ainsi que sa sœur, à des voisins pour s'en aller dîner avec un « vieux bonhomme stupide et chiant ». Le grief final contre sa grand-mère était que cette dernière avait refusé de l'aider à réviser un test « super important » ayant lieu le lendemain. « Nana m'a d'ailleurs dit qu'elle pensait que l'allemand était une langue stupide qui, de toute façon, ne lui servirait jamais à rien. »

Après avoir dit au revoir à ses filles, Sadie fut prise d'un gros cafard. Insidieusement, la culpabilité la taraudait et le sentiment d'être une mauvaise mère pesait lourdement sur ses épaules.

Ce sentiment s'ajoutait aux considérations concernant l'ex-amant jaloux, qui lui donnaient des ulcères, et aux accusations de famille dysfonctionnelle qu'elle traînait comme une pierre suspendue à son cou pour aller se noyer.

Elle secoua la tête et déboucha la bouteille de Frish qu'on lui avait remise lors de la visite, et but son contenu d'un trait. L'autobus démarra, mais elle ne vit ni Mac, ni Alexis, ni Peter. Que pouvait-il bien se passer ?

Grand Dieu ! J'espère que cela ne présage pas de mauvaises nouvelles...

Cette transaction était la plus importante de toute sa vie. Si elle échouait, elle ne savait vraiment pas quoi faire.

Une demi-heure plus tard, un petit guide devint l'accompagnateur de la société MCA, dont les membres parcouraient un long couloir peint en blanc. Sadie traînait de l'arrière et était vraiment préoccupée. Le groupe se trouvait dans un foyer d'enfants et elle n'avait toujours pas de nouvelles de Mac. Inquiète pour lui, elle n'écoutait guère les explications du guide. À quoi pouvait donc rimer le brouhaha dont elle avait été témoin tout à l'heure à l'usine ? Une chose était certaine : elle détestait ne pas être dans le coup.

— Sans les contributions soutenues du grand public, nous n'aurions pu prodiguer les soins nécessaires à tant de petits orphelins, tout spécialement après le tsunami de 2011, expliquait le guide.

Le groupe disparut au bout du couloir, mais Sadie ne le suivit pas, car elle avait remarqué quelque chose par l'une des fenêtres, quelque chose qui accéléra son pouls une fois de plus.

Là, dans une cour improvisée en stade de football, avec des buts en métal rouillé et un vieux ballon défraîchi, une douzaine de garçons et quelques filles disputaient âprement une partie avec un homme au torse nu qui tombait à terre lorsqu'on l'interceptait et qui rigolait en se roulant dans la poussière.

Mais c'est Mac !

Sadie courut à l'extérieur, dans la chaleur tropicale. Mac continuait à jouer. Finalement, tout en caressant la tête des joueurs de l'équipe gagnante, il distribua des bonbons à tous. Sadie remarqua qu'il tira même discrètement quelques pièces de monnaie de son sac à dos.

Il l'aperçut, lui sourit brièvement, puis fut repris dans un tourbillon de bras et de jambes. Une nuée

hétéroclite d'enfants lui sautaient sur le dos, tiraient sur ses bras et sur sa ceinture. Il devait jouer depuis un bon moment déjà, à en juger par l'état de son short de surf, la rougeur de son visage et son torse dégoulinant de sueur. La matinée s'achevait, le soleil dardait et, pourtant, l'homme qui, soi-disant, « n'aimait pas les enfants » continuait à jouer avec ceux du foyer de Maui Waikoloa avec un entrain qui surprit Sadie.

Mac était surprenant à plus d'un titre et, maintenant, Sadie pensa qu'elle avait pu mal le juger. Elle l'avait étiqueté comme un *playboy*, un jouisseur, un homme à femmes, égoïste, glacial, bourré de fric, et voilà que, dans le présent contexte, il se comportait en tout point comme un brave oncle aimé par ses neveux et ses nièces. Un bel oncle, par-dessus le marché ! Sadie aurait souhaité qu'il garde sa chemise, mais les garçons avaient enlevé la leur. L'homme était redevenu un enfant.

Chaque fois que Mac voulait s'éloigner, une bande de gamins s'accrochaient à lui et le faisaient choir.

— As-tu gagné ? lui demanda-t-elle par-dessus le brouhaha.

— En fait...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase et fut, une fois de plus, bousculé par les enfants.

Après leur avoir distribué une poignée de bonbons, il s'éloigna et vint rejoindre Sadie.

— Je m'excuse pour l'interruption, mais, pour répondre à ta question, c'est non. Je ne gagne jamais. Ça marche beaucoup mieux de cette façon.

Sadie semblait être à court de mots. Elle avait tant de questions à lui poser qu'elle ne savait par où commencer.

— J'ai juste...

— Tu disais que...

Ils avaient commencé leur phrase en même temps.

— Excuse-moi. À toi d'abord, fit Mac en disant au revoir chaleureusement aux petits footballeurs. Il rentra à l'intérieur du bâtiment tout en secouant la poussière qui le recouvrait.

— Tout va bien ? l'interrogea-t-elle.

— Oui. As-tu aimé ta visite ?

— Non. Je veux dire, tu sais... Je me demandais simplement si tu avais découvert ce que ce Tremain fichait dans l'usine...

Sadie observa Mac d'un regard interrogateur, mais, visiblement, il ne savait rien ou préférait ne pas en parler. Il se mordit les lèvres brièvement. Un couple passa près de lui.

— Sadie, ne m'en tiens pas rigueur, mais je préférerais ne pas parler de ça maintenant... D'accord ?

— Oh ! Je vois. Tu as déjà soulevé cette question avec Alexis. Hein ?

— Pardon ?

— Rien...

Il y eut un moment de silence, puis elle reprit.

— Je suis heureuse de voir que tu t'entends si bien avec les enfants...

Ils firent quelques pas. Mac secoua sa chemise poussiéreuse, l'enfila et récupéra sa veste à la réception. Une sorte de tension sembla se répercuter dans ses épaules. Il prit une grande respiration, puis sourit.

— Deux de ces gamins se souvenaient de moi. Ils sont toutefois toujours parqués ici, les pauvres..., énonça-t-il, perdu brièvement dans ses pensées.

— Tu es déjà venu ici ?

— Oui, j'ai visité ce foyer voilà un an, lorsque l'on m'a donné mes premiers échantillons d'eau Frish. Bill Galloway était alors collecteur de fonds pour cette œuvre. Il m'avait parlé de son rêve, d'une nouvelle usine et d'une distribution mondiale de son produit. J'avais alors pris cela avec un grain de sel. Cette eau avait bon goût, point final. Je n'avais jamais pensé que les ventes auraient pris un tel essor...

— Ah ! Tu le connaissais donc, ainsi que son eau ? Voilà pourquoi tu as été si prompt à accepter la réunion...

Mac fit un signe de tête affirmatif en tirant un carnet de chèques de son sac à dos, qu'il commença à libeller.

— ... Et c'est pourquoi Simon m'a contactée si rapidement lors de mon retour ? Il m'a alors mentionné avoir entendu parler de ce produit dans le milieu des investisseurs, mais je vois que vous l'aviez déjà sur l'écran de votre radar.

La réceptionniste apparut et prit le chèque.

— C'est juste un supplément, Laiana. Comme je le disais, faites installer de nouveaux poteaux pour les buts et faites réparer le système de gicleurs, O.K. ?

— Merci, Monsieur Anderson, souffla-t-elle en disparaissant.

— Je vois que tu es aussi donateur. Qu'est-ce qui t'a amené à t'occuper de ce foyer d'enfants, Mac ? Je croyais que tu étais établi à Los Angeles.

— Je me trouve là où j'ai besoin de me trouver. D'où l'utilité de mon « bateau ».

Elle grimaça et regarda le sol en se rappelant leur première rencontre. *Ah ! Le « bateau » !*

— Tu veux parler du superyacht, n'est-ce pas ? dit-elle.

Mac fit une pause puis changea de sujet, à la satisfaction de Sadie, qui craignait d'être envahie par trop de souvenirs.

— C'est la première fois que tu fais une visite de ce genre ? lui demanda-t-il.

— Oui. On semble bien s'occuper des enfants et ils paraissent bien nourris et heureux. Ce sont les Galloway qui financent cette œuvre, non ?

— Oui, cette famille et beaucoup d'autres personnes. Bill est un brave homme...

Le silence s'abattit sur eux, et Sadie se mordit la langue pour s'empêcher de lui poser une myriade de questions auxquelles il n'était pas prêt à répondre.

— Écoute, enchaîna-t-il. Je pense que je vais te laisser rejoindre les autres et, personnellement, je me ferai porter absent. J'ai des choses à régler avant la réunion de cet après-midi, mais je dois faire quelque chose avant tout ça.

Sadie prit son visage, le suppliant de lui dévoiler au moins de quoi il s'agissait.

— Sur la plage, il y a une planche de surf à mon nom qui m’attend après ma course...

Sadie était perplexe. *J’ajouterai le mot « énigme » à la liste des mots dont je puis te qualifier*, pensa-t-elle. Elle ouvrit la bouche, mais décida de se taire.

— Ne t’en fais pas. Je me charge de surmonter tous les obstacles que nous pourrions rencontrer dans cette affaire et je compte bien l’emporter. Je ne peux pas t’en parler maintenant, mais tu peux compter sur moi. Je te vois à la réunion. O.K. ?

— O.K. Est-ce qu’Alexis ira surfer avec toi ?

Merde ! Pourquoi cette bonne femme tourmentait-elle encore Sadie ? Un instinct viscéral ? Mais Sadie n’avait pu s’empêcher de poser cette question.

— Non, je n’ai aucune idée où elle est. As-tu besoin de quelque chose ? Je peux lui demander de t’appeler si...

— Non, non, c’est juste que...

— Que quoi ?

— Rien...

— Sadie, habituellement, je ne dirais pas cela à un associé ordinaire, mais je suppose que tu n’es pas, euh... une associée comme les autres. Si quelque chose te tourmentait, m’en informerais-tu ?

Sadie le fixa. Elle discerna comme un voile d’inquiétude et de trouble dans ses yeux. Elle avait beaucoup de choses à dire, tout en ne se permettant pas de laisser libre cours à ses sentiments.

— Mac, notre projet tient-il encore sur ses pattes ? Rien n’a changé, n’est-ce pas ?

— Regarde qui joue aux paranos, maintenant ! Non, rien n’a changé. Du moins, tant que je m’en occupe. Je suis déterminé à voir cette transaction se conclure et à faire ce qu’il faut pour cela. Et ce n’est pas la seule affaire dont j’ai à m’occuper. Fais-moi confiance...

Sadie chercha quelque signe pouvant lui expliquer ce qui se passait, mais la réceptionniste revint avec un reçu et Mac reprit son visage impassible de joueur de poker. En bon joueur, il se distançait des événements. C’est alors qu’il arbora un grand sourire qui ne s’adressait pas à Sadie, mais à des personnes derrière elle. En se retournant, Sadie aperçut une petite fille au visage café au lait, essoufflée par sa partie de football et traînant un petit bonhomme plus jeune qu’elle qui se cachait le visage derrière un de ses bras. Tous deux se dirigeaient vers Mac.

— Monsieur Anderson ! Monsieur Anderson ! clama la fillette, mon frère a parlé ! Il a essayé de vous appeler lorsque vous êtes parti avec la dame. Lee, répète donc à M. Anderson ce que tu m’as dit. M. Anderson veut t’écouter.

Le garçonnet sortit de derrière le bras de sa sœur et fixait le plancher.

Mac s’éloigna de Sadie et s’agenouilla devant l’enfant, qui n’avait guère plus de trois ou quatre ans.

— Qu’y a-t-il, Lee ? Que veux-tu me dire ? lui demanda Mac avec une douceur qui saisit Sadie à la gorge.

L’enfant regarda sa sœur d’un air piteux, fit la moue, fronça ses petits sourcils et recroquevilla ses doigts de pied dans ses chaussures éculées.

— Qu’y a-t-il, mon petit ? l’interrogea Mac d’un air confidentiel en lui tenant les bras.

Mac souleva le gamin, se déplaça de côté, et la petite fille les suivit. Sadie les contempla, émerveillée.

— Dis-le, Lee, dis-le..., l'encouragea-t-elle.

— Toi M'sieur, commença l'enfant en fixant Mac dans les yeux et en lui enlevant un brin d'herbe qui lui collait au menton, tu me choisiras la prochaine fois, dis ? S'il te plaît, tu me choisiras, hein ?

Mac était bouleversé et Sadie vit l'impact que cette question avait sur lui.

— Je...

— Il parle de l'équipe ! Il veut faire partie de l'équipe la prochaine fois, expliqua Sadie.

— Je serai... Je serai assez grand la prochaine fois. Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu me choisiras ? reprit le petit bonhomme.

Mac souffla et se mit à rire.

— Oui, la prochaine fois, je te choisirai lorsque je reviendrai...

— Lorsque tu reviendras, M'sieur Anderson me choisira ! M'sieur Anderson me choisira ! répéta l'enfant avec un grand sourire.

Il tendit sa main vers sa sœur, Mac le posa sur le sol, leur donna le reste du sac de bonbons et leur dit adieu. Les deux enfants s'égaillèrent, distribuant les sucreries à leurs camarades et faisant des heureux. Le visage de Mac traduisait la joie et l'émotion qu'il ressentait.

— Il ne suffit pas de faire simplement acte de présence, n'est-ce pas ? lui demanda tendrement Sadie.

Il se contenta de plisser les yeux en guise de réponse.

— À plus tard, Madame Turner.

— Nous pourrons alors parler, n'est-ce pas ?

— Exact, dit-il en marquant un temps d'arrêt.

— À plus tard, M'sieur Anderson, dit-elle en souriant.

Il voulut lui faire une bise sur la joue, mais elle hésita et, à la place, lui tendit maladroitement la main comme pour la lui serrer. Il finit par lui caresser le bras, et ils se séparèrent d'un air embarrassé.

— Tu devrais porter tes tenues festives cet après-midi. Je veux parler de celles que tu as conservées. Je suppose que les fripes que tu as renvoyées n'étaient pas très réjouissantes...

Il regarda Sadie de côté et elle lui fit une grimace.

— Je les paierai moi-même, merci, de même que le téléphone. Il ne s'agit pour l'instant que d'un prêt. O.K. ? Mais, ne t'en fais pas, je me débrouillerai pour rendre ce que tu appelles « mes fripes » parfaitement présentables.

— Tu dois féliciter Bill Galloway et ne pas te préoccuper de ce que pense son fils.

— D'accord, Mac.

Un klaxon résonna à l'extérieur.

— On dirait que l'autobus s'en va. Dépêche-toi !

Elle se précipita vers la porte et lui fit un signe, mais il était déjà parti. Tandis que Sadie faisait la file

pour monter dans l'autobus, l'air vibra considérablement aux alentours. Un hélicoptère taxi apparut au-dessus de la cour, balayée par le vent soulevé par les pales de l'appareil. Une foule d'enfants gesticulait pour saluer l'aéronef qui s'élevait et se dirigeait en direction de la plage. Mac était à l'une des verrières et leur retournait leur salut. Sadie rêva que ce signe s'adressait également à elle.

Vus de l'hélicoptère, quelques centaines de mètres plus bas, les enfants n'étaient plus que de minuscules points. Mac reprit une fois de plus un visage empreint de gravité et se détourna de sa fenêtre.

Un autre foyer et un autre crève-cœur d'avoir ainsi à quitter ses petits protégés.

Ce n'était pas qu'il lui était impossible d'aider tous les enfants nécessiteux, même si les moyens de Mac, quoique considérables, n'étaient pas illimités. Souvent, ce n'était même pas une question d'argent. Ces enfants avaient besoin d'amour, mais on ne pouvait pas trop compter sur lui pour cela. Il se promettait toutefois de toujours financer ce genre d'œuvre de bienfaisance tant qu'il saurait que ce geste changerait quelque chose dans la vie de ces orphelins. Donner de son temps était une autre histoire, car cet acte sous-entendait un don de soi, et certaines parties de sa personnalité étaient encore rétives à ce niveau de générosité.

Mais dans un an, si tout se déroulait selon ses plans, la situation pourrait fort bien être différente.

Il demanda au pilote de se diriger vers la plage, distante de quelques kilomètres, où le soleil dardait ses rayons sur le sable doré et les flots azurés. Il sentit comme une crampe d'estomac et ferma les yeux. *Les foyers d'enfants...* Chaque fois, ce concept semblait le décourager tout en lui donnant paradoxalement l'énergie de poursuivre une belle œuvre.

Trop de souvenirs, trop de douleurs. Il y a vingt ans, l'un de ces enfants était... Il rouvrit les yeux, secoua les chaînes le rattachant au passé et regarda par la fenêtre.

L'hélicoptère amorça sa descente, et Mac commença à sentir les effets d'une poussée d'adrénaline. Rien ne l'aidait mieux à oublier le passé que la pratique de sports extrêmes. Malheureusement, au cours des ans, ces sports devaient prendre des allures de plus en plus périlleuses afin de combler sa vacuité intérieure. Faire du surf devait suffire pour le moment, car il devait découvrir quelque autre moyen de se changer les idées. Par exemple pratiquer la nage en haute mer afin de ne pas laisser irrémédiablement son entraînement s'affaiblir.

Aujourd'hui, il avait révélé certaines facettes de sa personnalité, notamment à Sadie la *Businesswoman*. Avant tout, il avait besoin d'effacer de sa mémoire le visage d'une Sadie émue de le voir câliner le petit garçon, mais il devait repousser indubitablement cet instinct qui le poussait à étreindre également cette femme. Car cela était contre ses principes. Absolument.

Par ailleurs, il devait faire preuve de concentration car, dans environ trois heures, leur affaire pouvait fort bien se conclure ou tomber en décrépitude. Il fallait que ça passe ou que ça casse, car l'avenir de Sadie était en jeu. Et, bien qu'il ne lui en eût pas parlé, après les événements de ce matin, le pendule pouvait fort bien osciller d'un côté comme de l'autre.

Sadie rentra à l'hôtel et prit sa deuxième douche en cinq heures. L'humidité ambiante avait son mot à dire dans tout cela, mais aussi une matinée occupée par des considérations techniques et le fait d'avoir découvert le côté tendre de Mac avant le déjeuner.

Une heure plus tard, elle se trouvait encore dans la chambre avec deux tasses de café à moitié vides près d'elle. Assise sur son lit, les jambes relevées, le menton sur un genou, elle vérifiait les messages sur son téléphone portable. Les derniers résultats des premiers tests sur les échantillons d'eau étaient enfin arrivés. Elle les lut intégralement, envoya un bref texto chez elle, puis mit son téléphone en charge.

Toujours pas de nouvelles de Mac.

Elle espérait au moins quelque signe de vie. Elle se souvenait que c'était probablement Alexis qu'il informait à ce moment précis. Sans doute quelque part dans cet hôtel. Peut-être même en tête-à-tête dans la chambre de Mac et elle...

Drrring !

Le téléphone sonna et elle sauta pratiquement du lit pour prendre la communication.

Mac !

— Chérie !

— Ah ! C'est toi, m'man... Tu veilles vraiment tard...

— Oui, les filles ont insisté pour regarder la télé avec moi et George.

— M'man, je t'ai déjà dit...

— Chérie, nous avons des nouvelles. Je t'ai déjà laissé un message plus tôt, je crois. Mais enfin, puisque je t'ai au bout du fil, je t'annonce que Georgia a réussi son examen de grec... Enfin, bon, je veux dire d'allemand. Et toute seule à part ça ! Tu vois combien elle peut être intelligente ? Oui, tu es ma petite gueule d'amour et je t'embrasse... Quoi ? Je ne parle pas de tes joues, mais de celles de ta mère et des miennes par procuration. Alors, je peux les pincer si ça me fait plaisir ! De toute façon, va te coucher. Si ta maman découvre que je t'ai laissée regarder le film aussi tard, elle... Ah ! Oui, tu es toujours à l'appareil ?

La voix geignarde de la cadette de Sadie se fit entendre.

— M'man ?

— Allô chérie. Je t'avais bien dit que tu étais capable de réussir. As-tu utilisé la conjugaison dont je t'avais parlé ?

— M'man ?

— Quoi ?

— Tu nous manques...

La gorge de Sadie se contracta et l'empêcha de lui dire que Nana, sa grand-mère, la rendait folle et elle se contenta de répondre qu'elle lui manquait également.

— M'man, si tu as des difficultés à nous payer le voyage, nous nous en passerons. Nous avons discuté de cette question...

— On verra, ma chérie, répondit Sadie.

Elle continua à parler de choses et d'autres pendant deux minutes et Georgia lui donna un baiser bruyant avant de passer l'appareil à sa grand-mère.

— Sadie, es-tu toujours là ? demanda celle-ci.

— Oui, m'man.

— Comment ça se passe ?

— Pour être franche, je ne sais vraiment pas, dit-elle en s'affalant sur le lit.

— Quoi ? Ne t'avaient-ils pas déjà donné une réponse pour la signature du contrat ? Est-ce que ça va prendre beaucoup de temps ? Est-ce que je peux déjà commander ma voiture de sport ?

— Maman...

— En tout cas, chérie, il est bien d'avoir quelque chose dans la vie qui n'a rien à voir avec George et le boulingrin.

— Je pensais que c'était Herbert...

— Non, Herb est parti avec Greta. Nous avons suffisamment parlé de nous. Parlons de toi. Quand auras-tu des nouvelles ?

— Je ne sais vraiment pas, m'man...

Sadie demanda ensuite à parler à son autre fille qui, contrairement à ses habitudes, ne semblait pas avoir grand-chose à dire. Un sentiment de culpabilité taraudait à nouveau la femme d'affaires. Sa famille lui manquait terriblement, mais ce voyage était pour elle d'une importance capitale. Elle avait besoin de parler de tout cela à quelqu'un puisqu'elle était en froid avec sa sœur Helen, à qui elle n'avait pas adressé la parole depuis environ une semaine. Voilà pourquoi elle avait tenu sa mère au courant des événements dans les moindres détails, ce qu'elle n'aurait pas fait en d'autres circonstances. Sadie se sentait seule et elle avait besoin de se confier. Après quoi, elle admettait d'ailleurs se sentir mieux.

— N'oublie pas que nous t'aimons, lui dit sa mère, et que nous pensons que tu es géniale et futée. Bref, tout ce qu'une maman devrait dire à sa fille...

Elle fit une pause et balbutia quelque chose sur le fait qu'on ne répète pas suffisamment aux êtres chers qu'on les aime et qu'on reconnaît leurs qualités.

La gorge serrée par l'émotion, Sadie l'écoutait poursuivre.

— En fait, Abi et Georgia comprennent également. Une grosse facture nous est parvenue ce matin, une facture qui n'était pas sur ta liste. Alors, j'ai eu une petite mise au point avec elles ce soir.

— Une mise au point ?

— Oui, nous avons décidé de concert qu'étant donné la situation de notre budget, il valait mieux annuler ce voyage scolaire. La date limite pour les inscriptions étant hier, les deux filles ont décidé de se serrer la ceinture jusqu'à ce que nos affaires aillent mieux...

— Cela éclaircit beaucoup de choses...

— J'ai expliqué à Abi qu'être la seule de sa classe à ne pas se rendre en Chine constituait un bon moyen de se former le caractère. Georgia, quant à elle, pourra rester avec son amie Suki, dont les parents sont en

instance de divorce, et qui ne fera pas non plus ce voyage. Elles pourront exprimer leur mutuelle déception. Après tout, nous aussi avons eu notre part de déconvenues dans la vie, n'est-ce pas ? Non ?

Sadie ne pouvait pas parler, car sa gorge se serrait encore davantage. Sa fille aînée allait rater l'occasion de faire un voyage dont elle parlait depuis un an. Ainsi, son mutisme n'était pas surprenant. Les larmes aux yeux, Sadie se ressaisit. *Il suffit d'un peu plus de temps... Nous sommes si près du but, si près... Pensons de façon positive, bon sang !*

— Il est temps d'aller se coucher, du moins pour nous. Nous nous reparlerons demain, dit l'aïeule. Nous sommes heureuses d'avoir de tes nouvelles et de savoir que tu as récupéré un portable. Je dirai aux filles de me laisser tranquille et de te harceler à la place en critiquant leur grand-mère sur les médias socialistes !

— Tu veux dire sociaux, m'man, les médias sociaux...

— Peu importe... Bonsoir, ma fille. Je suis certaine que ça fonctionnera. Tu connais la comparaison entre le verre à moitié vide, le verre à moitié plein et tout le tremblement. En parlant de verre, je cherche toujours mon Chardonnay.

Après avoir dit au revoir à sa mère, Sadie s'essuya les yeux avec un mouchoir de papier. Elle aurait vraiment voulu être chez elle, mais le sort en décidait autrement. Lors de la grande réunion de cet après-midi, l'entente devait être paraphée et son avenir se voir assuré. C'est du moins ce dont Mac était persuadé, mais l'excitation et les vifs arguments qui vont de pair lorsqu'on se retrouve dans une bataille commerciale avaient laissé place à une morne déception, tout particulièrement après ne pas avoir eu de nouvelles de Mac. Elle ressentit alors un malaise étrange au creux de l'estomac et espérait un dénouement positif à toutes ces tractations. À moins que ce soit le contraire...

Elle se leva, prit une autre douche, se changea. Elle s'apprêtait à sortir lorsqu'on frappa à la porte.

Serait-ce Mac ?

— Hello Sadie.

C'était Bill Galloway.

— Je me demandais si vous accepteriez de m'accompagner pour une petite collation au restaurant, murmura-t-il.

Pendant le repas, le fondateur de Frish semblait troublé, mais n'en poursuivait pas moins sa conversation avec Sadie. Elle se souvenait qu'il lui avait confié avoir eu une fille qu'il aimait beaucoup et, d'un autre côté, M. Galloway lui rappelait un peu son père.

Alors qu'ils commandaient des consommations, il l'invita à parler de son travail. Il voulait avoir son opinion sur l'usine, sur l'aspect scientifique du projet et, plus précisément, sur la planification des études. Sadie lui parla de l'allocution de Peter du haut du portique. Elle lui mentionna qu'il aurait suffi de quelques miches de pain et de quelques poissons pour rappeler une certaine scène biblique.

— Sadie, vous me faites rire et, sous certains aspects, me rappelez ma défunte épouse. Que Dieu la bénisse !

— Je parie qu'elle aurait été fière de Peter et de ce que vous avez réussi à accomplir.

— D'une certaine manière, je crois bien que oui, répondit le vieillard en hésitant et en prenant un air grave.

Il changea de sujet en évoquant sa contribution au foyer d'enfants.

— Oui, lorsque la mère de Peter était de ce monde, nous avons plusieurs fois rendu visite aux pensionnaires de ce foyer.

— Les enfants y sont bien soignés, n'est-ce pas ?

— De nos jours, c'est formidable, mais ça n'a pas toujours été ainsi. Mon épouse avait grandi dans un orphelinat et elle en était restée marquée. « J'ai conservé des âmes sœurs en ce lieu », disait-elle. Nous avons souvent rendu visite aux petits pensionnaires, surtout au début, affirma-t-il avec un regard mélancolique. Elle a toujours aimé les enfants, mais alors nous étions trop occupés avec la gérance de l'hôtel et du reste.

— Ainsi, l'hôtel a été créé avant la compagnie d'hélicoptères taxis ?

— Je vois que vous avez fait vos devoirs, fit-il en riant. Oui, et la petite usine d'embouteillage et la boulangerie locale. La plupart de ces entreprises ont disparu.

— Waouh ! On se demande comment vous avez eu le temps d'avoir vous-mêmes des enfants !

— Mmm..., dit Bill, d'un air embarrassé.

— Avez-vous inventé l'eau Frish avant la venue de Peter ?

— Oui, je bricolais toujours. Thelma – c'était le nom de ma femme – se plaignait parce que je passais trop de temps dans mon labo, que j'avais installé dans le garage. Cela m'aidait à oublier la pression des affaires. Scientifique un jour, scientifique toujours... Vous voyez ce que je veux dire ?

Sadie se contenta de sourire.

— Ces années ont été les meilleures. Le petit Peter voulait m'aider et s'impliquer, mais il lui arrivait toujours des malheurs, il cassait ou faisait tomber des objets. Il se livrait à ses propres expériences, si bien qu'à la fin j'ai été obligé de fermer la porte du labo à clé.

— Il semble s'en être bien tiré...

— C'est davantage grâce à sa mère, je crois, avoua-t-il en levant les yeux au ciel. Tu vois Thelma, Peter tient de toi !

Il avala une gorgée de vin et poursuivit.

— D'abord, j'étais trop occupé à vendre de l'eau Frish que je produisais localement pour nos amis. Les gens faisaient alors la queue autour du pâté de maisons pour s'en procurer !

— Je sais, vous m'en avez parlé lorsque nous nous sommes rencontrés lors de la cérémonie de remise des prix, il y a deux semaines, vous souvenez-vous ?

— Oui, oui, bien sûr ! Il y a des jours où ma mémoire me joue des tours, je m'excuse, chère Madame, exprima-t-il après avoir ouvert une bouteille de Frish qu'il but d'un trait.

— Vous m'aviez alors dit que les gens venaient des quatre coins du monde pour y goûter et qu'ils la surnommaient « l'eau miraculeuse » ! Vous devez avoir ressenti alors beaucoup de fierté...

— Certes. Beaucoup de personnes se sentaient mieux, mais l'eau n'a pas eu suffisamment d'effet pour sauver Thelma, dit Bill, les yeux dans le vide. Toutes ces années de travail pour assurer le succès de ce produit. Malheureusement, alors que nous approchions du but, elle est tombée très malade. Après son décès, Peter et moi avons assumé la suite et notamment la commercialisation. Nous avons construit une

usine, puis une autre. Maintenant, il nous faut progresser du mieux que nous pouvons, croître pour assurer notre survie et, selon une expression que Thelma aimait bien, « courir au lieu de marcher ». Maintenant, il est impératif de trouver le moyen de bien faire les choses et c'est là, Sadie, que vous intervenez...

— Je l'espère. Bill, vous avez vraiment eu une vie bien remplie...

— Peut-être un peu trop. Le temps passe, voyez-vous, et on ne peut réaliser qu'un nombre limité de choses. Peter s'oppose à moi et n'est pas d'accord pour que je vous offre la possibilité d'augmenter le financement dont nous avons besoin.

— Je comprends...

— Je m'excuse, Sadie, mais il est têtu, et jeune en plus. Il est responsable de l'usine et a hâte de gérer l'affaire dans son ensemble. Il a de bonnes intentions, mais est beaucoup trop pressé.

— Un enfant têtu, hein ? J'ai deux spécimens du genre..., lui confia Sadie.

Bill lui tapota la main. Elle se rendit compte combien ses filles lui manquaient et décida de changer de sujet.

— De qui tient-il le plus ? De son papa ou de sa maman ? lui demanda-t-elle.

— Je crains que ce ne soit de moi. Thelma a toujours été la personne la plus raisonnable de notre couple et elle exerçait toujours une influence calmante sur Peter comme sur moi.

— Et à qui ressemble-t-il physiquement le plus, s'enquit Sadie, pour détourner l'attention de Bill d'un sujet angoissant.

— Eh bien ! Voyez-vous, à aucun de nous deux.

Sadie prit un air perplexe.

— Peu de gens le savent, mais lorsqu'à la fin nous nous sommes aperçus qu'il était trop tard pour avoir des enfants, nous en avons choisi un. Peter était tout un phénomène.

— Vous ne l'avez pas choisi dans le foyer ?

— Mais oui, justement. C'était dans l'ordre naturel des choses. Toutefois, il n'aime pas que l'on en parle, tout comme M. Anderson d'ailleurs. Ils devraient bien s'entendre sur cette question, dit le vieil homme en versant de la vinaigrette sur sa salade.

— Je m'excuse, mais que voulez-vous dire ?

— Voyez-vous, lorsque nous avons découvert que Mac avait été élevé dans un orphelinat, j'ai senti que c'était comme un signe du destin. Celui-ci nous réserve de bien étranges coïncidences...

Sadie fit de son mieux pour réagir à ce qu'elle entendait. Une autre surprise ! Voilà pourquoi, ce matin même, Mac se sentait si proche de ces enfants...

— ... Tout comme lorsque j'ai remporté ce concours qui m'a permis de venir ici et de vous rencontrer alors que je possédais les relations scientifiques dont vous aviez besoin pour que l'on prenne votre produit au sérieux ?

— Précisément, ma chère ! dit Bill en trinquant avec Sadie.

— Il y en a qui disent que tout arrive pour une bonne raison...

— Il s'agit de l'un de mes dictons favoris. Vous aussi êtes en quelque sorte une âme sœur. Je le savais.

Mon instinct m'avait dit que nous travaillerions ensemble. J'aimerais que mon fils se trouve dans les mêmes dispositions. Il a, disons, des questions en litige avec moi. Il y en a toujours eu. Il faut dire que, sans ces différends, Frish n'aurait jamais vu le jour.

— Vraiment ? dit Sadie en s'avançant et en s'accoudant sur la table, racontez-moi...

— Il paraissait toujours plus calme lorsqu'il buvait de notre eau, au lieu d'ingurgiter des cochonneries de boissons gazeuses. Nous avons d'ailleurs banni celles-ci de la maison bien avant que l'on ne dénonce leurs effets nocifs. Alors j'ai poursuivi mes recherches, jusqu'à ce que je trouve une boisson qu'il n'avait pas d'objection à consommer en grande quantité.

— Et pourquoi l'avez-vous appelé Frish ?

— C'est une trouvaille de Peter. Il nous disait que cela traduisait la manière dont il se sentait lorsqu'il en avait bu.

Sadie se mit à rire.

— Il nous disait qu'il ne s'était jamais senti « frish » lorsqu'il vivait au foyer d'enfants. Ma femme et moi trouvions cela amusant et le nom est resté.

— Eh bien ! Dire qu'en Grande-Bretagne il s'agit d'une marque de détersif pour nettoyer les cuvettes des cabinets, lança-t-elle en blaguant.

Bill s'esclaffa.

— Je pense que cela est anecdotique. Dès que notre Frish prendra l'importance que nous prévoyons, si Peter mène bien sa barque, notre produit conquerra le monde.

— Peter retourne-t-il parfois au foyer afin d'aider les enfants ?

— Jamais, car il est trop occupé, d'autant plus qu'il doit poursuivre ses études en sciences en vue de décrocher un diplôme. Enfin, c'est ce qu'il appelle « étudier ». Je crois qu'il est un peu trop ébloui par les attributs du succès alors que, dans ce petit jeu, il faut, avant quoi que ce soit, se dévouer à sa cause, comme nous le faisons vous et moi, Sadie.

— Merci, Bill. Je pense que mon engagement scientifique est la moindre des choses...

— Ah ! Si seulement Peter pouvait penser comme vous. C'est un brave garçon... Enfin, la plupart du temps ! révéla Bill, les yeux embués.

Alors qu'il portait d'un air peu convaincu sa fourchette à sa bouche, on entendit un appel résonner dans la salle à manger.

— Ah ! Vous voilà enfin, papa !

— Quand on parle du loup..., dit Bill à Sadie en clignant de l'œil. En tout cas, je vous remercie de si bien m'écouter.

— C'est la moindre des choses, répondit-elle en posant sa main sur la sienne.

Peter se précipita vers eux et se donna en spectacle pour impressionner la jolie serveuse, puis posa visiblement une bouteille portant une étiquette rouge sur la table devant son père, qui la prit pour l'examiner, puis la reposa.

— Comme d'habitude, Huaka, mon amour, clama Peter après avoir remarqué le prénom de la jeune femme sur son badge.

— Je m’excuse, Monsieur, mais quel est votre plat habituel, s’il vous plaît ? répliqua la serveuse.

— La même chose que je t’ai commandée hier. Tu ne t’en souviens pas ? Du porc Kalua au chou.

— Je suis navrée, mais hier, je n’étais pas de service. Je vous apporte ça le plus vite possible et m’en souviendrai à l’avenir.

— Et comment ! Tu ferais mieux de t’en souvenir, parce qu’autrement j’en toucherai un mot à la nouvelle direction ! aboya Peter.

La pauvre fille prit sa commande de consommations, remplit d’eau les verres de Sadie et de Bill, et s’en alla.

— Excusez-moi, Sadie. Pourrais-je avoir un mot avec mon fils ? demanda Bill.

Il s’écarta de la table, mais pas suffisamment pour que Sadie ne puisse entendre. Elle prit un air absorbé en mettant de côté les fragments de noix qui se trouvaient dans sa salade.

— Peter, tu n’as pas besoin de te montrer grossier, disait Bill.

— Papa, tu es trop mou. Cette fille se trompe. Elle m’a vraiment servi hier.

— Les employés de ce restaurant ne font plus partie de notre personnel. Souviens-toi du rôle que tu joues dans la communauté. Son père, son frère travaillent peut-être à notre usine. Nous ne voulons pas d’histoires à cause de ton comportement, surtout lorsque nous devons dépendre de la bonne volonté de nos ouvriers pour accomplir des heures supplémentaires... Maintenant, viens manger.

Peter se tut pendant que Bill lui tenait la main.

Ils retrouvèrent Sadie qui avait terminé son assiette, à l’exception d’un amas de morceaux de noix dans un coin de celle-ci.

— Veuillez m’excuser, Sadie, mais nous avons à parler boutique. Je suis désolé d’interrompre votre tête-à-tête, mais je devais voir mon père, déclara Peter en poussant sa chaise un peu trop près de Sadie. J’espère que vous avez aimé la visite de l’usine ce matin ?

— Ce fut très éclairant, répondit Sadie. J’allais justement...

— Maintenant, je dois vous enlever mon père, coupa-t-il. J’ai quelque chose à lui montrer et je suis certain que vous devez vous préparer pour la réunion de cet après-midi.

Fâchée de se faire congédier aussi cavalièrement sans pouvoir faire quoi que ce soit, elle prit congé des deux hommes. Peter avait raison. Il fallait qu’elle se prépare pour cette importante réunion et elle avait une certaine personne à voir. Malheureusement, peu importe où elle s’adressait, elle ne pouvait retrouver Mac. Passablement frustrée par ces vaines recherches, elle les abandonna pour retourner finalement à sa chambre. Elle compulsait ses notes une fois de plus afin de vérifier de nouveau ses nouvelles propositions, celles qu’elle avait l’intention de soumettre à Mac. Mais ce diable d’homme ne daignait pas se montrer. Elle se rafraîchit, car l’heure approchait.

À l’extérieur de la salle du conseil d’administration, une lourde atmosphère régnait. Les portes d’acajou restaient hermétiquement fermées, alors qu’on aurait dû les avoir ouvertes depuis vingt minutes. Mac était en retard, comme d’habitude, et Sadie, vêtue une fois de plus de sa plus belle robe, mais sans ses abominables escarpins à échasses, tournait en rond. Les autres membres de l’équipe de Mac étaient présents et leur conversation créait une sorte de bourdonnement sourd. Elle approcha d’un petit groupe d’entre eux.

— Comment allez-vous, Mademoiselle Turner ? demanda Graham en se tournant vers elle.

La cravate verte tape-à-l'œil du spécialiste fut la première chose qui avait attiré son regard.

— C'est... Mais vous pouvez m'appeler Sadie. Je vais très bien, merci. Avez-vous une idée de ce qui nous retarde ? Il est déjà trois heures vingt, non ?

— Quand ? Maintenant ? Ah ! Oui. C'est ça. Il est précisément trois heures vingt-deux. Oui, ils sont un peu en retard. Je ne sais pas pourquoi, hélas ! Nous devons nous présenter avec nos vérifications préalables et nos rapports, et simplement attendre qu'on nous appelle.

— Merci.

— Mais Alexis sait peut-être quelque chose...

C'est tout ce qui me manquait !

Sadie se retourna pour faire face à un autre genre de *cover-girl*. Sa coiffure était parfaite, son sourire aussi, son rouge à lèvres rose pâle assorti à son vernis à ongles et à sa robe fourreau sans manches. *Naturellement !* Sauf erreur, Alexis était un peu bronzée. *En faisant du surf, peut-être...* Sadie essaya de mettre la douleur qu'elle ressentait au creux de l'estomac sur le compte de sa nervosité.

Sadie leva le menton pour dire bonjour, et sourit.

— Bonjour, Mademoiselle Turner. Simon m'a envoyé par courriel d'autres projections. J'ai pris la liberté de les ajouter à votre présentation PowerPoint. À la demande de Mac, nous les avons également fournies à FrishCo en prévision de la réunion. Simon me charge de vous dire que les propositions que votre ami nous a envoyées par courriel à la suite des études menées par l'université tombaient vraiment au moment opportun. Elles arrivent également à point nommé en vue de notre plan triennal. Simon a ajouté le nouveau prix de revient aux prévisions.

— Mais je me serais fait un plaisir d'ajouter ces...

— Vous n'étiez pas là lorsque j'ai cogné à la porte de votre chambre, mais je me suis dit que vous aviez besoin de tout votre temps pour bien vous préparer. Ce n'est pas vraiment un problème, car je suis là pour ça. Voici votre exemplaire pour gagner du temps.

— Je vois que vous êtes très occupée.

— Que voulez-vous, « une femme a toujours du travail sur la planche », comme on dit...

Elle se mit à rire en rejoignant les autres membres de l'équipe.

Sadie esquissa un sourire ambigu. Elle se sentait personnellement interpellée, mais au moins Alexis se montrait un peu plus chaleureuse. Peut-être avait-elle abandonné son rôle de surveillante en citant un proverbe soulignant le travail incessant auquel de nombreuses femmes sont assujetties.

Peu après, les grandes portes de la salle du conseil d'administration s'ouvrirent finalement et le groupe fut invité à entrer. Certaines personnes affichèrent leur surprise.

Au bout de la table, Mac était en grande conversation avec les Galloway père et fils. Peter semblait encore moins détendu que lorsque Sadie l'avait rencontré. Il ne leva pas les yeux. Alexis se joint à eux, au grand déplaisir de Sadie, et remit un dossier bleu à Mac. Peu après, tous trouvèrent place autour de la table et l'on aborda les choses sérieuses.

Deux heures plus tard, Sadie avait fait sa présentation. Mac avait pour sa part donné un exemple de

solidarité sans pareil en prouvant, avec preuves à l'appui, pourquoi l'entente qu'il proposait ne pouvait fonctionner exclusivement qu'avec le groupe MCA, incluant un personnage-clé qui n'était autre que Sadie.

Pendant cet exposé, Sadie éprouvait des sentiments mitigés. À un moment donné, elle aurait voulu dire à Mac sa façon de penser pour l'avoir laissée dans l'incertitude et, à un autre moment, elle l'aurait embrassé pour avoir su se montrer si imposant, si conquérant, si césarien.

Après avoir vanté au maximum les qualités de Sadie, il lui donna la parole pour présenter un sommaire du dernier plan de développement, y compris la mise à jour des propositions de recherches et, finalement, leur impact sur le futur succès auquel on était en droit de s'attendre lors des campagnes de commercialisation. On aurait pu entendre une mouche voler, et tout le monde l'écoutait avec attention lorsqu'elle expliquait les déclarations que la société serait en droit de justifier lorsque les études auraient été rendues publiques. Ces résultats, s'ils étaient concluants, ne se révéleraient pas seulement révolutionnaires, mais feraient les manchettes de la presse mondiale et c'est là que l'on commencerait à s'amuser.

— Les tests intégraux devraient corroborer les résultats des tests pilotes partiels. Ils devraient démontrer que le volume du plasma sanguin retourne seize fois plus rapidement à la normale avec l'eau Frish que lorsque les athlètes consomment de l'eau minérale ou de l'eau du robinet. Or, nous savons tous qu'un athlète bien hydraté est un athlète vainqueur, expliqua Sadie.

Un murmure parcourut l'assemblée.

— Par conséquent, tous les sportifs qui font de la compétition à travers le monde voudront s'approvisionner en Frish, reprit-elle. Aux termes des ententes que j'ai signées avec les facultés des Sciences des sports de trois importantes universités du Royaume-Uni, ces tests pourront débiter dans les trois semaines suivant la signature du contrat. Au moment où je vous parle, elles se préparent à passer à l'action.

— Et la « nouvelle entreprise », sous l'égide de la MCA, sera présente avec ses capitaux pour mettre ces études en valeur et pour s'assurer que le monde sera bien approvisionné en eau Frish, ajouta Mac.

Sa voix était forte, posée, mais quelque chose dans ses yeux trahissait un certain malaise.

La réunion prit fin, mais au lieu des habituelles poignées de main, des coupes de champagne, des tapes dans le dos et des joyeuses interpellations, un morne silence régnait, comme un manque d'oxygène dans la salle. On sentait que ce calme annonçait quelque tempête.

Pas de poignées de main ? Cela signifiait-il qu'il n'y avait pas d'entente ? Que se passait-il donc ?

— Merci, mesdames et messieurs, conclut Peter Galloway, en clôturant la réunion à la place de son père.

Sadie regarda Bill Galloway. Il avait l'air démoralisé et regardait dans le vide. Que s'était-il donc passé depuis le déjeuner, il y a deux heures à peine ?

Peter annonça ensuite sur un ton grandiloquent que « la décision d'aller de l'avant avec la proposition de la MCA » serait prise dans les vingt-quatre prochaines heures. À quoi rimait donc cette « décision d'aller de l'avant », nom de nom ?

— Alors, profitez des services qui vous sont offerts et nous nous retrouverons demain après-midi, à la même heure.

Il ne regarda même pas son père pour confirmer et ne lui adressa même pas un sourire.

De toute évidence, quelque chose n'avait pas fonctionné comme prévu.

On pouvait le remarquer dans le comportement de Mac et dans la manière impersonnelle dont il serrait les mains. Cela avait certainement quelque chose à voir avec l'apparition de Tremain aujourd'hui, et elle plissa les yeux en se souvenant de la réticence qu'affichait Mac à faire allusion à cet individu. Elle observait Mac parler sur son portable et choisit le bon moment pour lui adresser la parole.

— Mac, je...

— Je m'excuse Sadie, mais je dois sortir. Je te verrai plus tard.

— Mais je...

— Je te raconterai tout lorsque nous nous verrons.

— Promis ?

— Promis...

Elle nota que l'expression de ses yeux ne concordait pas avec ce qu'il affirmait. Elle le vit disparaître vers la réception et son visage se renfrogna. Une voix à côté d'elle la fit sursauter.

— Je m'imagine qu'il va étudier la possibilité de hausser les enjeux si l'on prend en compte le copinage qui s'est installé entre Galloway et Tremain, déclara Alexis.

— Mais je pensais que Bill Galloway détestait Tremain...

— Je parle de Peter Galloway. Il n'y a aucun doute qu'il travaille en sourdine et qu'il représente une sérieuse ombre au tableau. C'est sans nul doute malhonnête que de laisser Tremain s'immiscer aujourd'hui dans nos affaires.

— C'est donc le résultat des magouillages de Peter ?

— Mac a dû vous en parler, mais c'est exact. Il est arrivé ce matin, a dit le pilote de l'hélico.

Bien entendu, Alexis était la personne toute désignée pour être au courant. Les sourcils de Sadie tremblèrent légèrement.

— D'après ce que je sais, ajouta Alexis, Peter Galloway aime jouer les patrons. Il m'a confié ce matin, avant la visite, qu'il avait toujours été dans l'ombre de son paternel et qu'il trouvait cela difficile. Faciliter l'incursion de Tremain dans cette affaire constitue pour lui une belle occasion de s'affirmer.

— Mais nous sommes si près de la signature !

— Chérie, à ce niveau du jeu, il ne faut rien tenir pour acquis tant que les documents ne sont pas signés et que l'encre n'est pas sèche.

Les épaules de Sadie s'affaissèrent. *Et merde !*

La blonde aux longues jambes, spécialiste des « petits caractères », poursuivit avec un éclair coquin dans les yeux.

— Si seulement il y avait un moyen de convaincre Galloway junior et si je n'étais pas fiancée, je ferais à cet homme une proposition qu'il ne pourrait refuser..., avoua-t-elle à Sadie avant de s'en aller en ondulant.

Sadie la regarda s'éloigner.

— En vérité, ce pourrait être pire, déclara Graham qui s’approchait de Sadie avec Derek sur ses talons. Si l’on me demande mon avis, on dirait qu’ils ont juste besoin de temps pour réexaminer les nouvelles propositions en profondeur.

— Oui, approuva Derek. Les ratios de liquidité seraient-ils...

Il continuait de parler, mais Sadie n’écoutait pas. Elle passait en revue les faits inhérents à cette affaire, mais cela n’avait aucun sens.

Pourtant, Bill Galloway aurait dû se montrer satisfait. Les entretiens préalables avaient eu lieu, et les premiers fonds seraient disponibles bien avant la limite des trente jours qu’il avait imposée. N’était-ce pas ce qu’il voulait, après tout ? Mais il était impossible de déceler quoi que ce soit sur le visage du patriarche qui, au lieu de parapher l’entente, comme tout le monde s’y attendait, s’était brusquement esquivé après la réunion sans même s’occuper de Mac. Sadie n’avait pas eu l’occasion de lui adresser la parole et encore bien moins de l’amener à de meilleurs sentiments.

Peter Galloway, le fils rebelle, savourait son quart d’heure de gloire. Il parlait *ex cathedra* et s’adressait à ses courtisans comme s’il avait déjà éliminé son vieux père. Il se dirigeait vers Sadie à travers la salle. Graham et Derek discutaient âprement de titres participatifs lorsque Peter invita Sadie à le rejoindre.

Elle jeta un œil autour d’elle, mais ne vit pas trace de Mac. Elle pensa alors l’impensable.

Pouvait-elle seulement faire quelque chose ?

Pourquoi ne pas essayer ?

Si seulement elle pouvait rallier Peter Galloway de leur côté, son père suivrait peut-être. C’était maintenant ou jamais. Elle n’était pas prête à se rendre jusqu’à ce qu’Alexis suggérait, mais que pouvait-elle faire, au juste ?

— Promenons-nous, Peter, l’invita-t-elle en levant le bras et en le fixant.

— C’est curieux, j’allais vous demander exactement la même chose...

Puis ils descendirent dans le jardin fleuri pour une petite promenade avant le souper.

Mac revint au moment même où Sadie disparaissait derrière la porte.

— Graham, Derek. Où Sadie s'en va-t-elle ?

— Monsieur Anderson, je crois qu'elle est sortie prendre l'air avec le jeune M. Galloway.

— Avec Peter Galloway ?

— Oui, Monsieur.

— Tenez, les enfants, prenez ces notes. Vous avez un travail urgent à accomplir, fit-il en remettant un dossier bleu à Derek, dont le visage s'illumina. Simon vous expliquera tout ça.

— Oui, Monsieur. Les affaires reprennent à toute allure, n'est-ce pas ?

— Lisez les notes et au boulot ! Il n'y a pas de temps à perdre. Demandez à Simon tout complément d'information car, en soirée, il doit prendre l'avion d'urgence.

— Oui, Monsieur, bien sûr, dirent-ils avant de s'en aller.

— Excusez-moi, dit un *groom* en interpellant Mac. La limousine est là et vous attend à l'entrée.

— Merci. Dites au chauffeur de m'attendre. M^{me} Turner et moi serons là dans quelques instants.

Mac suivit Sadie le long des sentiers fleuris du jardin, en prenant soin de rester dans l'ombre. Il lui emboîta le pas dans un jardin d'agrément jusqu'à un gros buisson suffisamment près des promeneurs pour saisir des bribes de leur conversation. Il s'immobilisa. Que diable était-elle en train de manigancer ?

Il ne tarda pas à le savoir.

— Je suis heureux de ce que vous m'apprenez, Sadie. Vos scientifiques britanniques devraient être impressionnés avec leurs études préliminaires mais, pour moi, c'est de l'histoire ancienne. Bien sûr, si vous me fournissiez les exemplaires intégraux de leurs tests préliminaires, ce serait encore mieux.

— Je suis désolée, Peter, mais cela n'est pas dans le protocole.

Leur voix était maintenant proche l'une de l'autre, et Mac essayait de voir quelque chose entre les branches du buisson. Ses craintes se confirmèrent. Peter Galloway était bras dessus, bras dessous avec Sadie et ils déambulaient autour d'un petit étang ornemental. *Ils sont trop proches pour moi*, pensa-t-il. *M^{me} Sadie Turner aurait-elle un côté obscur qui m'échappe ?*

Les épaules de Sadie s'affaissèrent et Mac en déduisit qu'elle avait changé de sujet, car il ne saisit que les dernières phrases de la conversation.

— Hum... Je comprends. Comme il se doit, ils ont hâte de poursuivre leurs recherches, ce qui est tout à leur honneur.

— Certes, mais ils ont besoin de savoir qu'ils travaillent avec une organisation sérieuse et non un ramassis de non-conformistes qui les empêcheront d'effectuer leurs recherches selon les règles de l'art, répliqua Sadie.

— Et à qui faites-vous donc référence ?

— Aux techniques de vente à pression auxquelles vous faisiez allusion, en poussant le produit dans les magasins par les bonimenteurs de Tremain.

— Si vous cherchez des aventuriers, regardez un peu du côté du camp Anderson. Vous devriez enquêter un peu plus sérieusement sur votre allié, Sadie. Vous seriez surprise de ce que vous pourriez découvrir...

— Mac a toujours été rigoureusement honnête envers moi, rétorqua Sadie en haussant les épaules.

Mac sourit dans sa cachette.

— En êtes-vous si sûre ? demanda Galloway d'un ton sinistre. J'ai juste remarqué la manière dont il vous regarde, comme il regarde d'ailleurs la plupart des femmes.

Sadie rougit.

Qu'il aille se faire foutre ! pensa Mac en grinçant des dents.

Il observa Galloway se retourner pour faire face à Sadie et pour lui saisir les bras.

— C'est un *playboy*, Sadie. Les personnes comme vous ne sont que des marionnettes entre ses mains. Ne vous méprenez pas : il ne s'est pas embarqué dans cette affaire pour vos beaux yeux, mais pour l'argent, tout comme Tremain, d'ailleurs, mais au moins Tremain ne masque pas son jeu.

— Peter, je n'aurais jamais pensé dire cela, mais peut-être avez-vous raison...

Abasourdi par cette réponse, Mac cligna des yeux. Qu'entendait-elle donc ?

— Je sais que j'ai raison.

— Mais ce questionnement soulève un point important, poursuivit-elle. Et ce point est de savoir qui sera en mesure de se montrer à la hauteur. Nous parlons affaires, après tout. Ne sous-estimez pas la détermination de Mac. Il a déjà récompensé les équipes de recherche pour leur travail préliminaire, et ce, sans même avoir signé de contrat avec elles. Ces personnes sont heureuses de travailler avec lui.

— Si les scientifiques britanniques ne poursuivent pas les études, nous en trouverons d'autres qui seront ravis de prendre le relais. D'autres équipes que nous pourrions plus facilement persuader de travailler à notre façon, oserais-je dire...

— Un instant ! Qui a parlé de...

— Ne vous cassez pas votre jolie petite tête avec cette question, coupa Galloway.

Il n'aurait probablement jamais dû dire cela, pensa Mac. Sadie plissa des yeux.

— Je me casse ma jolie petite tête, Peter, parce que votre père me l'a demandé, parce qu'il avait confiance en moi. C'est du moins ce qu'il m'a dit. Il m'a assurée qu'il nous voyait travailler ensemble et souhaitait me voir m'investir dans le montage de cette opération.

— Ah ! Les « visions » de mon père... Oui Sadie, je les ai subies toute ma vie. Malheureusement, elles ne sont plus aussi clairvoyantes qu'elles l'ont déjà été. Depuis un moment, la police locale a cessé de lui demander son avis sur les affaires non résolues. Dernièrement, il a été souffrant et se fatigue facilement. Et, voyez-vous, avec les nouveaux développements, cela pourrait dire que les options que l'on nous présente seraient maintenant préférables pour faciliter le flux de trésorerie.

— Mais votre père m'a dit clairement qu'il voulait me donner en priorité la possibilité de travailler avec lui.

— Peut-être, mais certaines offres sont trop avantageuses pour qu'on les refuse, poursuivit Galloway. Comme votre si précieux Mac a dû vous le dire : l'offre de Tremain modifie toute la donne.

Sadie sembla un peu perdue.

— Ah ? Parce que Mac ne vous a rien dit, n'est-ce pas ?

Nom de nom !

Ignorant Galloway, Sadie se libéra de son emprise en croisant les bras.

— C'était donc ça le tumulte qui a eu lieu ce matin dans l'usine ?

— Effectivement. Ce « tumulte » peut fort bien apporter à mon père et à notre affaire exactement ce dont nous avons besoin. Le tout, grâce à moi. Et si cela fonctionne, mon père saura que je suis celui qui a conclu cette affaire et non – avec tout le respect que l'on vous doit ainsi qu'à vos qualités – grâce à l'une de ses satanées « intuitions ». Il pensait que je ne saurais pas me débrouiller, mais il se trompait lourdement, fulmina Galloway en faisant les cent pas devant Sadie. Vous nous avez amené Anderson, avec sa « diligence raisonnable », sa bureaucratie débile et ses foutus petits copains. Et moi j'ai présenté Tremain en personne avec son chiffre d'affaires et une offre difficile à refuser.

— En ce qui concerne l'offre de Mac, peu de gens seraient capables de financer cette affaire dans des délais aussi brefs...

— Eh bien ! Même Mac ne pourrait arriver à concurrencer l'offre de Tremain.

— Ce qui veut dire ?

— Tremain modifie les règles du jeu. Si mon père accepte cette entente, il offrira des redevances à l'acquisition sur les futures ventes de FrishCo, ce qui n'est pas le cas d'Anderson. Le tout en *cash* et sur-le-champ.

— Un « dessous-de-table » en quelque sorte, lâcha Sadie en fronçant les sourcils.

— Disons plutôt un encouragement légitime, Sadie. Une méthode peu courante, certes, mais non immorale. Des redevances basées sur les futures ventes de Frish, mais versées considérablement d'avance. Cela prouve combien Tremain a confiance dans le succès de notre produit. Et tout ça tombe à un moment particulièrement opportun. Avec moins de pression sur le flux de trésorerie, mon père pourra réfléchir. Il est d'ailleurs allé se reposer.

— Comment va-t-il ?

— Il doit prendre ses médicaments et a juste besoin de s'allonger. En fait, il a besoin de s'éloigner un peu du tourbillon des affaires, car, à son âge, il se fatigue vite.

— Il semblait pourtant en forme au déjeuner...

— De toute façon, un jour il se retirera des affaires pour de bon et je serai là pour lui succéder, bien sûr.

— Bien entendu, coupa Sadie. Si je comprends bien, la course au financement et la date limite ne sont plus en vigueur ?

— Exactement.

— Ainsi, le délai de trente jours n'est plus valable ? demanda Sadie, incrédule.

— Plus de délai de trente jours. Vous ne le saviez pas ? Vous n'étiez pas non plus au courant de cette décision ?

Sadie regarda dans le vide et Mac se terra davantage dans les buissons, au cas où elle pourrait

l'apercevoir pendant qu'il s'étirait pour mieux entendre.

— Et puis-je demander ce que Bill peut avoir à dire de tout ça ? J'aimerais bien l'entendre de sa bouche.

— Vous l'entendrez, du moins si la réunion de ce soir a lieu comme prévu. Vous l'entendrez, ma chère Sadie...

— Avec qui ? Avec Tremain ? Il doit rencontrer Bill ce soir ? Après tous les efforts que nous avons déployés cet après-midi ?

Maintenant, c'était au tour de Galloway de hausser les épaules.

— Je ne peux malheureusement rien révéler.

Mac ravala péniblement sa salive et consulta sa montre. *Il n'y a pas une minute à perdre...*

— Vous ne le savez peut-être pas, car vous êtes nouvelle dans le domaine, mais le monde des affaires est une véritable jungle, expliqua Galloway à Sadie, et seules certaines personnes douées peuvent en comprendre les règles.

Sadie plissa les yeux jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que deux fentes dans son visage.

Oups ! pensa Mac.

— Pourrait-on dire que rares sont les personnes aussi « douées » que vous pour les affaires ? Racontez-moi...

Mac se mit à sourire, tandis que le jeune homme poursuivait sa tirade sans s'apercevoir que Sadie devenait sarcastique.

— Notre produit est en soi un phénomène. Peu importe le résultat de ces négociations préliminaires, il s'imposera sur toute la planète à la vitesse d'une traînée de poudre.

Il haussa le ton, tourna Sadie vers lui, posa ses mains sur ses épaules d'une manière que Mac trouva un peu trop familière et continua à pérorer.

— Ne voyez-vous pas ? Après avoir goûté à notre eau, les hommes d'argent supputent ses possibilités, voient les chiffres et veulent une part du gâteau. Ils évaluent le succès potentiel de la Frish et cela les interpelle jusqu'au plus profond de leur être. Tremain a été le premier à flairer la bonne affaire. C'est un homme d'argent accompli et rien n'arrête ce genre de personne. Pourquoi pensez-vous qu'Anderson a accepté de se retourner si rapidement ?

— Mac n'a certainement qu'une seule idée en tête lorsqu'il s'agit des affaires, remarqua-t-elle.

Mac secoua la tête avec une certaine incrédulité, les yeux écarquillés. *Qu'allait-il arriver, maintenant ?*

— Et en ce qui vous concerne..., ajouta Galloway.

— Si peu...

— Anderson a davantage besoin de vous que vous avez besoin de lui ou de son argent, dit le jeune homme sur un ton hargneux ; et quand je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, vous serez probablement d'accord.

— Je ne pense pas que je veuille entendre cela, répondit-elle en baissant les yeux.

— Écoutez-moi. Votre loyauté est louable, mais depuis combien de temps le connaissez-vous ? C'est un

loup solitaire qui ne pense qu'à lui. Connaissez-vous sa véritable histoire ?

— Non, je...

— Vous êtes une personne qui a l'esprit de famille. Nous sommes une affaire de famille et nous avons besoin de partenaires de votre qualité. C'est en partie ce qui a surtout plu chez vous à mon père.

— Vous avez peut-être raison, Peter, je ne connais pas Mac depuis longtemps, mais c'est hors de propos et nous nous éloignons du sujet. Pour que Frish fonctionne, cela implique un strict protocole.

— Je m'excuse, objecta-t-il en durcissant le ton, je ne voudrais pas me montrer présomptueux, mais nous réinventons le protocole. Nous annonçons déjà la bonne nouvelle et réalisons des ventes record, pas vrai ?

— Mais, Peter, nous avons déjà discuté de cela à table. Frish est une affaire qui doit être traitée avec prudence. Une très grande prudence.

— Très bien, ma chère. Disons que les études sur la question suivront leur cours, puisqu'elles semblent si importantes. Et qui les mènera ? Disons que ce pourrait être vous. Imaginez le prestige ! Aimeriez-vous cela ?

— Je crois que vous connaissez déjà ma réponse...

— Ah ! Oui ! La constance de la petite scientifique pleine de zèle ne saurait changer, n'est-ce pas ?

Mac s'attendait à une vive réaction, mais elle garda son calme.

— Pourquoi pensez-vous que votre père vous ait donné l'occasion de faire vos preuves ?

— Une de ses fameuses intuitions, qui sait ?

— C'est à cause de mes références. Je suis capable d'abréger le processus de plusieurs années. Si vous vous associez avec Tremain, vous risquez de tout gâcher, vraiment tout...

— Laissez tomber ce masque indigné et écoutez-moi. J'ai des nouvelles pour vous. Aujourd'hui, après de longues discussions, j'ai persuadé M. Tremain qu'à la lumière des résultats de vos études préliminaires qui, lui ai-je précisé, étaient confidentielles et ne pouvaient pas encore être publiées, il semblerait qu'elles soient plus persuasives et obtenues plus rapidement que l'on puisse imaginer. Voilà ce que je lui ai fait savoir, dit Peter en souriant.

L'ironie qui se dégageait de ces propos n'échappa guère à Sadie, qui parut incrédule.

— Alors, pourquoi êtes-vous...

— Je vous ai écoutée, Sadie-la-science, et je me suis servi de vos propos à mon avantage. Il prend maintenant votre engagement au sérieux, très au sérieux. Tout cela grâce à moi !

— Eh bien ! Je..., balbutia Sadie, qui ne savait trop quoi dire.

Galloway l'avait encore interrompue. Mac, qui s'étirait derrière les buissons pour mieux entendre, devenait de plus en plus rouge de colère.

— Et vos études et vos scientifiques deviendront maintenant parties intégrales de son offre à mon père pour la FrishCo. De plus, il a également déclaré ce matin à mon père qu'à moins d'accepter cette nouvelle offre, il cesserait immédiatement la distribution courante et retarderait les versements de fonds.

— Il a fait quoi ? demanda Sadie, qui comprit soudainement pourquoi aujourd'hui tout avait semblé si

négatif par rapport à ce qui avait été prévu.

— Que puis-je dire ? Tremain est un homme d'affaires et se défend âprement. Un jour, lorsque je dirigerai la FrishCo, je mènerai le bal et me montrerai aussi impitoyable. Dieu sait combien ces fainéants d'employés méritent de se faire botter le cul de temps à autre. Quant à vous..., lui dit Peter en s'approchant d'elle, qui ne bronchait pas.

Mac, de plus en plus fâché, essayait de ne pas manquer un mot du dialogue.

— Mademoiselle Turner, nous avons une offre à vous faire et je vous conseillerais de l'accepter. Elle se révélera rémunératrice pour vous, à condition d'être dans les bons papiers de Philip Tremain et de Peter Galloway...

Mac pensa que son cœur allait cesser de battre en attendant la suite.

— Et si cette offre ne me convient pas ?

— Oh ! Une femme comme vous l'aimera certainement.

Sadie ne broncha pas. *Que se passe-t-il donc, grand Dieu ?* Le cœur de Mac recommença à battre.

— En fait, vous pouvez accepter l'offre de Tremain ou bien la refuser. Advenant le cas où vous refuseriez, si Tremain décroche le contrat et que vos précieuses relations universitaires acceptent l'offre qu'on leur fera, nous reconsidérerons nos options. Votre valeur comptable aura considérablement diminué. Pour mon père, vous étiez essentielle. Pour moi, vous êtes juste une personne bonne à connaître... à plus d'un titre, Mademoiselle Turner.

— Vous parlez comme si j'étais un article jetable. Et qu'arrive-t-il aux prévisions de Bill ?

— Il semblerait que l'offre de Tremain lui permette d'envisager les choses sous un angle un peu différent...

Sadie sembla découragée.

— Et moi ? poursuivit Galloway, en lui relevant doucement le menton du doigt. Je ne suis pas certain que nous ne pourrions pas avoir un laboratoire local pour y effectuer de simples études et pour régler cette question. De cette façon, vous et moi pourrions conclure un arrangement, disons... légèrement différent.

Mac se pencha pour tenter de mieux voir, vit Galloway jouer avec une des mèches blondes de Sadie et ressentit comme une vive douleur dans le ventre.

— J'espère que vous ne parlez pas de mélanger affaires et plaisir, Peter ? répliqua Sadie sur un ton neutre et clinique.

— Pensez-vous que cela serait si terrible ? demanda Galloway avec un semblant de moue.

— Oh ! Oui ! Très mauvais, c'est certain. Mieux vaut toujours séparer affaires et plaisir, réitéra-t-elle d'une voix dénuée de relief et de compassion.

C'était maintenant au tour de Mac de baisser les yeux et de se mordre les lèvres.

— Nous verrons bien, mais, maintenant, voici l'offre que je peux vous faire.

Mac s'enfonça dans le buisson aussi loin qu'il le pouvait et retint sa respiration.

— Tremain m'a dit que, si je pouvais vous persuader de travailler pour son équipe, ce serait très lucratif

pour moi aussi, disons très important, déclara Galloway à Sadie en lui passant un document.

Elle en eut le souffle coupé.

— Et qui sait ? Vous et moi pourrions nous amuser par la même occasion..., dit-il en tirant les cheveux de Sadie vers son visage et en respirant leur parfum.

— Mac passa à un doigt de sortir de sa cachette et de sauter sur le jeune homme – ce connard de baratineur –, mais il préféra attendre la réponse de Sadie.

— Cette somme serait donc ce qu'ils me proposent ? À moi ? Immédiatement ?

— Oui, sur-le-champ, dès que vous aurez décidé de quitter le navire.

— Laissez-moi réfléchir, Peter. Cela représente beau-coup d'argent...

Mac faillit s'en décrocher la mâchoire.

— Et le double de cette somme se rendra immédiatement à vos copains les scientifiques afin qu'ils puissent commencer leur travail.

Sadie le fixa comme si elle se trouvait en état de choc. Elle se mordait la lèvre pendant que Mac retenait sa respiration.

— Tout cela arrive vraiment si soudainement, dit-elle.

— Anderson n'est pas le seul qui puisse travailler vite.

— Je ne saurais quoi dire...

— Alors, dites que vous acceptez.

— Tremain est un négociateur coriace. Il s'agit d'une offre très tentante, c'est certain...

Le sang de Mac ne fit qu'un tour. *Diable ! Que se passe-t-il ?*

— Oui, cette offre est tentante et vous avez raison de l'accepter. Ne vous tourmentez pas pour Anderson. C'est un grand garçon. Ce n'est pas comme si vous aviez déjà avec lui de forts liens d'allégeance. Il est riche, c'est sûr, mais ses affaires sont peu fiables. Il s'agit d'un chevalier d'industrie, d'un aventurier qui passe trop de temps avec les femmes. Ce n'est pas un homme d'affaires comme Tremain, quelqu'un comme je le serai lorsque je prendrai la société en main.

— Mmm, dit Sadie en se retournant.

Mmm ? Est-ce tout ce qu'elle est capable de dire ? pensa Mac.

— Et qu'arrivera-t-il si Tremain ne respecte pas sa parole ?

— Sadie, vous et moi sommes des gens du monde !

Mac lorgna à travers le rideau végétal et vit qu'une fois de plus Peter avait forcé Sadie à se retourner pour lui faire face et qu'il s'était rapproché d'elle. Ils s'étaient éloignés du buisson et Mac se faisait égratigner le visage par les brindilles.

— Vous ne retrouverez probablement pas une occasion semblable. L'équipe d'Anderson ne se compose que de manipulateurs de capital de risque. Ils ne vous offriront jamais ce que Tremain veut nous offrir, veut vous offrir. Il lui leva la main qui tenait la note avec les chiffres.

— Mais tout cela est si peu déontologique, Peter...

— Voilà pourquoi je vous ai contactée discrètement aujourd’hui, mais, il faut le dire, Tremain n’est pas un homme très patient. Il sait qu’Anderson contre-attaquera.

Debout, Sadie faisait un signe affirmatif de la tête.

— Tremain n’étant pas homme à attendre d’être battu, il me faut – et vous avec – prendre une prompte décision. C’est essentiel, car un contrat m’attend.

Sadie fixait le papier qu’elle avait en main, tandis que Mac l’incitait mentalement de toutes ses forces à faire ce qui était le plus raisonnable. *Rends-lui cette note ! Rends-lui cette note...*

— Sadie, imaginez donc la liberté dont vous jouiriez ainsi que vos filles. Qui encore ? Ah ! Oui ! Georgia et Abi. Si vous ne pensez pas à vous, pensez à elles...

Je n’en crois pas mes oreilles, pensa Mac tandis que Sadie hésitait.

— Sadie, écoutez : prenez cet argent immédiatement. L’offre risquerait de n’être plus valable si, par exemple, mon père cessait de gérer la société. Un jour, il me passera la barre de celle-ci et me confiera la formule brevetée des ingrédients secrets entrant dans la composition de notre eau. Ma propre version de celle-ci, la Red Frish, sera imbattable une fois que je contrôlerai les deux marques. Il existe déjà d’autres chercheurs universitaires qui peuvent être soudoyés plus facilement que votre équipe du Royaume-Uni. Votre fenêtre risque de ne pas rester ouverte bien longtemps, voyez-vous...

Mac vit que Sadie essayait de se donner une contenance. Souriant gentiment, elle détacha ses mains de celles de Peter et recula légèrement.

— Peter, j’apprécie votre offre. Oui, sincèrement. Le montant de cette somme...

— ... Défisicalisée et versée d’avance !

— Bien entendu, l’accès à une telle somme d’argent aiderait grandement mon petit commerce et ma famille. Cela me permettrait de payer bien des voyages éducatifs à mes filles, mais je veux faire les choses de la bonne manière en utilisant la science à notre avantage et non en nous faisant massacrer par de cyniques confrères qui nous descendraient avant que nous ayons pu prendre notre essor. Nous deviendrions la risée de notre industrie. Nous devons faire les choses selon les règles, comprenez-vous ?

— Bien sûr.

— Vous êtes certain ?

— Compris.

— Mais si j’accepte, puisque Tremain semble autant tenir à ma présence au conseil d’administration, cela signifiera que son équipe devra cesser d’appliquer ses méthodes actuelles de commercialisation, du moins jusqu’à ce que nous puissions justifier nos prétentions en nous appuyant sur les nouvelles études.

Mac digéra difficilement cette réponse, et ses épaules s’affaissèrent. *Ne me dites pas que...*

— Écoutez, reprit Galloway, si tel est le litige qui fait obstacle à cette entente, laissez-moi lui parler. Il choisira peut-être de faire ce que vous préconisez afin de couper court aux discussions oiseuses et pour pouvoir vous placer au conseil d’administration. Il tiendra probablement à vous rencontrer prochainement. Et, en échange de cette propulsion vers le haut de votre fortune familiale, il mobilisera immédiatement vos petites fesses par contrat.

Sadie se mit à sourire mollement.

— Et ce sont de jolies petites fesses ! ajouta Galloway en l’attirant vers lui après l’avoir saisie par son postérieur.

Au grand dam de Mac, elle ne le gifla pas, mais parvint à se dégager en virevoltant gracieusement.

— Je dois toujours réfléchir, reprit-elle, mais si je choisis d’aller de l’avant, certes je serai heureuse de le rencontrer. Il peut être intéressant d’écouter ce qu’il a à dire, mais il faut lui expliquer cela ce soir, avant qu’il ne voie Bill.

Oh ! Mon Dieu ! pensa Mac.

— Bien, Sadie, très bien mais, en attendant, ne faites pas confiance à Anderson.

— Peter, avez-vous pensé que Tremain serait également capable de vous utiliser ? Tout comme il pourrait se servir de moi pour mes contacts pour ensuite me larguer. J’en sais aussi peu sur lui que j’en sais sur Mac.

— Exact, mais la plupart des choses que vous avez apprises sur Tremain proviennent de quelle source, hein ? D’Anderson, n’est-ce pas ?

— Mmm..., acquiesça-t-elle.

Et voilà, c’est reparti..., pensa Mac, en rage.

— Il y aura un contrat entre nous, un contrat qui vous donnera ce que vous voulez ou rien du tout. Avez-vous un contrat, un vrai contrat avec Anderson ?

Sadie se mordit les muqueuses des joues tandis que Mac s’étirait de plus en plus pour mieux entendre, car le couple s’était encore éloigné.

— Si je suis en mesure de vous arranger ça, qu’arrivera-t-il alors ? lui demanda Galloway. Pouvons-nous au moins conclure notre entente par un baiser ?

Mac retint sa respiration deux fois plutôt qu’une. Il voulait que Sadie fournisse la réponse qu’il voulait tant entendre ou encore le bruit d’une gifle magistrale, mais rien de tel ne se produisit. Il attendit et attendit encore, puis réalisa que les deux étaient rendus de l’autre côté du sentier.

Pris de panique, il contourna les buissons et se mit à la recherche de Sadie et de Galloway, se fiant aux effluves de la brise, essayant de détecter des sons. Mais le vent augmentait et les jardins diffusaient de nombreux parfums. Il emprunta donc l’un des sentiers et le suivit.

Il devait découvrir comment elle avait réagi. Resterait-elle avec lui et son équipe ou devait-il se résigner à la perdre à tout jamais ?

Sadie se libéra du bras de Peter Galloway alors qu’ils revenaient vers la réception principale. Plus désorientée que jamais, elle savait cependant au fond d’elle-même ce qu’elle devait faire. Lorsqu’ils arrivèrent à l’entrée, Sadie remit à Peter les notes qu’il lui avait confiées afin qu’il les reprenne.

— Je suis désolé de voir que vous avez choisi cette route, lui dit-il.

— Peter, je ne dis encore ni oui ni non.

— C’est bien dommage, car j’anticipais déjà célébrer cet événement par un baiser.

— Je crains ne pas être persuadée que cela puisse faire partie de quelque entente que je pourrais prendre avec vous, Peter...

— Allons, Sadie ! J'ai remarqué la façon dont vous m'observiez, dont vous flirtiez avec moi. Anderson peut bien courir après vous, mais je connais trop sa morale. Vous ne l'aurez jamais tant que vous serez associée avec lui. Joignez donc l'équipe de Tremain et vous n'aurez pas ce problème. Ensuite, nous pourrions organiser un petit double jeu de notre cru et, au bout du compte, faute d'être en affaires avec lui, peut-être serez-vous libre de fréquenter votre Mac...

Ces propos la hérissaient, mais il fallait qu'elle joue le jeu un peu plus longtemps. La tentation était énorme de rembourser sa mère et l'hypothèque de celle-ci, de payer tous les voyages scolaires et les vacances de ses filles jusqu'à la fin de leurs études, et de créer du même coup un fonds en fiducie pour parer aux coups durs.

Mais qui es-tu, Sadie ? Perds-tu de vue ta véritable personnalité ?

Elle pensait à ses filles et à la tête qu'elles feraient si elle ramenait autant d'argent d'un seul coup, lorsque soudainement Galloway l'embrassa.

— Non ! dit-elle en se dégageant instantanément. Elle le bouscula légèrement, repoussant toute autre avance, mais, en se retournant, tout ce qu'elle put voir fut Mac montant dans une limousine qui se mit en route.

Elle appela Mac, mais la voiture était déjà loin.

— Ah ! À plus... Vous savez où me trouver, si jamais vous changez d'avis..., murmura Peter en s'éloignant et en se pavanant comme un paon, même si la femme à qui il avait volé un baiser s'essuyait la bouche du revers de la main.

Galloway à peine parti, Alexis fit son apparition avec l'air satisfait d'un chat qui a réussi à attraper le canari.

— Oh ! Sadie, Mac vous cherchait pour que vous l'accompagniez, lui annonça-t-elle en faisant un vague geste dans la direction vers laquelle roulait la limousine. Une réunion urgente ou quelque chose de ce genre. Mais on dirait qu'il a décidé de s'en aller lorsque je lui ai dit que vous étiez... prise, en quelque sorte...

— Oh ! La ferme ! répondit Sadie en se dirigeant d'un pas résolu vers sa chambre.

Elle ne vit pas que, derrière elle, un nouvel arrivant se présentait à l'hôtel dans une Mercedes aux vitres teintées. À l'intérieur se trouvait la même personne qui épiait Mac et Sadie du haut des collines de Monaco. Elle les avait suivis jusqu'à Hawaï. Si Sadie avait su ce qui se tramait, tout ce qu'elle devait entreprendre à partir de ce moment aurait peut-être suivi un cours différent.

Dire que Sadie était mécontente serait le moins que l'on puisse dire. Après avoir fait plusieurs appels téléphoniques, elle laissa des messages à Derek et à Graham pour que Mac puisse l'appeler à l'hôtel. Ils restèrent sans réponse, tout comme les SMS. « Mac, j'ai besoin de te voir d'urgence. »

Cette attente était insupportable.

Elle se doutait de ce qu'il avait pu voir dans les jardins et espérait qu'il en avait vu le moins possible. Ainsi, face à face, elle pourrait lui expliquer ce qui était arrivé et vérifier s'il existait quelque fondement aux allégations de Galloway. Selon les réactions de Mac, elle serait alors en mesure d'orienter les décisions qu'elle devrait prendre.

Une demi-heure plus tard, après que Sadie eut pris une bonne douche chaude, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre.

C'est Mac ! pensa-t-elle.

— Ah ! Sadie ! clama Peter d'un air conquérant en tentant de pénétrer de force dans la pièce.

— Que voulez-vous, Peter ? Je ne me suis pas encore décidée, dit-elle en essayant de l'empêcher d'entrer.

Il y parvint néanmoins, mais elle laissa la porte ouverte.

— Je voulais vous inviter à dîner ce soir et en profiter pour vous présenter mes excuses.

— Je crains ne pas encore savoir ce que je vais faire à l'heure du dîner.

— Si cela signifie que vous attendez des nouvelles de Mac, je dois vous dire que le personnel de l'hôtel m'a informé qu'il n'est pas revenu depuis qu'il est parti dans sa limousine il y a quelque temps et que, malheureusement, rien n'indique à quelle heure il reviendra ce soir.

Sadie cligna des yeux, et ses épaules s'affaissèrent. *Où est-il donc allé et pourquoi ne répond-il pas ? Je ne veux tout de même pas croire que Peter a raison...*

— Permettez-moi donc de vous inviter. Nous pourrions parler de vos études et vous pourrez m'expliquer comment elles peuvent changer les choses.

Cela était si tentant...

Mais c'est vraiment à Mac qu'elle voulait parler. En outre, elle devait également se méfier et ne pas repousser Peter trop brutalement au cas où cela mettrait l'affaire en péril, peu importait qui faisait l'offre. Tout ce qui comptait était l'avenir des enfants, n'est-ce pas ?

— Peut-être, si je suis libre..., hasarda-t-elle.

— Eh bien ! Alors je vous appellerai dans une heure. Jusque-là, je voudrais vous demander quelque chose.

Il sortit d'un sac deux bouteilles d'un demi-litre de Frish ornées d'étiquettes rouges remplaçant celles qui étaient habituellement bleues. Brandissant les bouteilles comme s'il s'agissait d'une prise de pêche phénoménale, il les lui offrit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Des prototypes de ma nouvelle version, améliorée, de Frish, répondit-il, de ma propre version de Frish.

— Comment ça, « améliorée » ? Et de quelle façon ? soupira Sadie.

— C'est simple : elle est plus efficace que la Frish ordinaire.

Le jeune homme refusait d'en dire davantage. Il s'attendait à d'autres questions sur sa fabuleuse invention, mais Sadie n'était pas d'humeur à jouer aux devinettes. Elle l'incita donc à prendre congé en le poussant gentiment vers la porte.

— O.K., laissez ça là.

— Eh bien ! Goûtez-y et peut-être pourrions-nous discuter de ce que vous en pensez plus tard, à l'occasion du dîner.

— À condition que nous dînions ensemble, bien sûr. Je vais voir ce que je peux faire, Peter.

Après avoir fermé la porte derrière lui, sa curiosité prenant le dessus, elle prit une des bouteilles, l'ouvrit et en goûta le contenu après l'avoir humé.

Juste aussi « léger » et agréable à boire. Rien de particulier. Après avoir bu la moitié d'une bouteille, Sadie fit une moue dubitative, reboucha la bouteille et se dirigea vers la salle de bains pour se rafraîchir. À peine avait-elle ouvert le robinet qu'on frappa de nouveau à sa porte.

— Peter, que voulez... Mac !

Debout dans l'encadrement de la porte, interloqué, Mac l'observa.

— Habillée ? Et, de toute évidence, tu attends Peter, lui lança-t-il d'un air soupçonneux en pénétrant dans la pièce. Et c'est moi qui débarque à sa place. Je m'excuse de te décevoir.

— Bravo ! J'ai essayé de te joindre pour te mettre au courant des derniers événements, répondit-elle en faisant fi des allusions de Mac.

— Il n'y a rien à expliquer, rétorqua Mac froidement. Je t'ai dit clairement qu'il ne pourrait rien y avoir entre nous, ce qui te laisse la liberté d'inviter qui tu veux dans ta chambre, même des petits cons de bas étage tels que Peter Galloway. En fait, tu peux faire la bise à qui bon te semble...

— D'abord, je ne l'ai pas « invité dans ma chambre ». Il est juste venu m'apporter les bouteilles que voici. Et si tu avais été témoin de ce qui est arrivé avant cela, tu saurais que, oui, il m'a embrassée et pas moi. Mac, tu es complètement injuste...

— Parce que je suis injuste ?

— Certes, parce que je ne voudrais jamais d'un Peter Galloway. Je veux... Les mots faillirent sortir de sa bouche, mais elle s'arrêta net et se mordit la langue.

Elle désirait Mac, mais celui-ci ne voulait pas d'elle.

Et maintenant, elle se posait la question de confiance : Qui voulait-il vraiment ? Après tout, elle ne savait que très peu de choses sur lui, et les paroles de Peter Galloway résonnaient encore dans sa tête.

— Je veux la vérité..., lui affirma-t-elle.

— La vérité sur quoi ?

— Sur tout. Sur ta personne. Tu ne sais pas ce qu'il m'a dit.

— En fait, je crois savoir...

— Comment ça ?

— J'ai mes sources d'information...

— Qu'en est-il avec vous, les *businessmen* ? demanda Sadie, incrédule. Vous passez votre temps à vous espionner mutuellement, ce qui est immoral. N'y a-t-il plus moyen de jouer franc-jeu ?

— Regarde qui parle ! Parce que toi comme moi n'avons pas été francs l'un envers l'autre depuis le début ? Tu ne m'as jamais dit qui tu étais et moi, je ne me suis pas confié davantage. Je ne savais rien de tes enfants et tu ne savais rien de ma fortune. Je dirais que, tous deux, nous avons occulté la vérité.

Et ça fait mal...

— Que racontes-tu ? Mac. Penses-tu que je sois avec toi dans cette affaire simplement pour une question d'argent ?

— Pas nécessairement, mais...

— Pas nécessairement ?

— Soyons honnête, Sadie. Nous ne savons pas grand-chose l'un de l'autre, n'est-ce pas ? Un curriculum vitae d'une page ou rien, c'est à peu près la même chose.

— Surtout lorsqu'on ne se donne pas la peine de le lire.

— Et vu le mot que tu as glissé sous ma porte, il était improbable que nous puissions en apprendre davantage.

— Tout spécialement lorsqu'on considère ta position concernant les affaires et le plaisir...

— Une décision qui m'a réussi depuis longtemps, car il est fort peu rentable de coucher avec ses collègues.

— Sauf avec Alexis...

— C'était avant que nous devenions collègues.

— Ah ! Parce que tu as vraiment couché avec elle !

Mac garda le silence et baissa les yeux tandis que Sadie rougissait. Elle se retourna et se sentit comme si elle avait reçu un coup de poing dans le ventre, ce qui lui coupa momentanément la parole.

Dieu qu'elle avait pu être stupide de le croire avec ses histoires de « petits caractères ».

— Sadie, c'était avant que nous devenions collègues..., lui répéta-t-il en lui prenant le bras.

Sadie se libéra en se détournant de lui, puis prit une grande inspiration. Il était toujours le patron.

— De toute façon, que vous ayez fricoté ou non ensemble ne me regarde pas.

— De fait, si nous traitons cette affaire, non, ça ne te regarde pas.

— Et « de fait », même si nous ne traitons pas cette affaire, cela ne me regardera absolument pas et ne me regardera jamais...

Implicitement, telles des nuées annonçant un orage, les paroles de Sadie restaient en suspension dans l'atmosphère.

Mac fit un lent signe de tête.

— Affaires ou plaisir. Tu vois ? lança Sadie d'un air cynique. J'ai donc raison à propos des options qui s'offrent à nous, toi et moi ?

Elle se retourna pour lui faire face. Il était évident qu'elle le relançait.

Il respira bruyamment et la contempla, mais son visage était devenu impénétrable, un masque à l'apparence étudiée, celui qu'il adoptait probablement en situation postcoïtale avec des poupées un peu trop collantes.

Maudit soit Peter Galloway pour avoir semé le doute dans mon esprit !

Mac contourna la question.

— Et pourquoi ne traiterions-nous pas cette affaire ? N'aurais-tu pas reçu une meilleure offre, par hasard ?

Sadie n'en crut pas ses oreilles. Tous ces gens l'espionnaient-ils ?

— Où as-tu... Comment sais-tu que...

— Parce que je t'ai suivie, Sadie...

— Quoi ?

— En fait, j'étais revenu te chercher pour m'accompagner à une réunion urgente afin de retrouver Bill Galloway et lui parler en privé, mais tu étais déjà partie bras dessus, bras dessous avec son fils alors que j'entrais dans la pièce.

— Ainsi tu m'as épiée ?

— Je ne suis pas très fier de moi, mais si je prends en considération tout ce que j'ai appris, je suis heureux de l'avoir fait.

— Pourtant, tu n'as pas eu la décence de venir me voir et de m'en parler ? Tu ne m'as pas accordé le bénéfice du doute ? Je vois que tu m'as en très haute estime...

— En fait, je t'estime beaucoup et c'est pourquoi je suis revenu ici pour te demander ce qui s'était passé avec ce gluant personnage... Juste à temps pour apprendre qu'il était venu dans ta chambre !

— Je t'ai dit qu'il était juste passé pour...

— Épargne ta salive, Sadie...

Elle se mit à rougir. On se trouvait en pleine querelle d'amoureux et ils n'étaient même pas amants ou, plus précisément, ils ne l'étaient plus. Elle prit la bouteille de Frish la plus près d'elle et la but tout en déambulant dans la pièce. En tremblant, elle ferma la porte par laquelle Mac s'apprêtait à s'engouffrer. Elle s'y adossa et, dans un geste défensif, rabattit sur son corps les pans de sa robe.

— Je pensais...

— C'est sans importance, Sadie. Je dois être honnête avec toi. J'en ai entendu et vu suffisamment pour aujourd'hui. Je ne doute aucunement de ce que tu pensais. Tu te disais : « C'est une offre tentante, Peter... Non, je ne connais pas vraiment Mac, n'est-ce pas ? » J'ai tout entendu, Sadie...

— Il y avait une raison à cela.

— Et quelle raison y aurait-il à se laisser manipuler par cette ordure ? Pour bénéficier de ses bons offices advenant le cas où, en fin de compte, mon projet ne fonctionnerait pas pour toi ?

— Non, Mac, dit-elle doucement. Je l'ai fait pour nous, pour toi, dans l'éventualité où mon intervention aurait pu – et c'était possible – le persuader que notre solution était la plus rentable, et que tu représentais la meilleure option.

— Bien sûr, tu dis cela maintenant, mais ce n'est certes pas ce que j'ai entendu...

— La prochaine fois, tu ferais mieux d'affiner tes techniques d'écoute, car j'ai l'honneur de t'apprendre que je n'ai rien accepté.

Le visage de Sadie était empourpré, mais plus calme, maintenant que le gros de l'argumentation avait eu

lieu. Elle était mortifiée d'avoir été surveillée, et cela réduisait à zéro toute possibilité d'explication. Elle était atterrée d'avoir été ainsi espionnée, et fâchée que Mac ne soit pas venu la voir pour écouter sa version des faits.

— Et quel est l'un de mes dictons favoris ? demanda-t-elle.

— « Cherchez d'abord à comprendre et ensuite soyez compris », répondit-il.

Puis il lui posa doucement cette question :

— Ainsi tu n'as pas accepté ?

— Tu es un piètre agent secret ! La prochaine fois, demande donc l'aide de barbouzes professionnels...

— Dans le fond, je ne dois me fier qu'à ta parole...

— Mac, me traiterais-tu de menteuse ?

— Toi ? Une menteuse ? dit-il en plissant les yeux. *Et que dire de « Sam » ?*

Sadie rougit, mais ne dit rien. Ce n'était pas le moment de faire l'inventaire des énormes divergences de vues qui les séparaient.

— Disons que tu n'aies pas dit oui, mais as-tu dit non ? insista-t-il.

Elle hésita et se mordit la lèvre.

— Lui as-tu seulement dit où il pouvait se coller sa proposition ? As-tu carrément refusé celle-ci ?

Hou là ! Hou là !

C'était maintenant au tour de Sadie de se tortiller. Non, elle n'avait pas dit non...

— Pas encore... Je lui ai dit : « Pas encore »...

— « Pas encore ? »

Elle s'immobilisa comme un lièvre ébloui par des phares. Sadie détestait les confrontations. En tentant de gagner du temps avec Peter, elle avait l'air d'avoir trahi Mac. Comment pourrait-elle persuader ce dernier de sa bonne foi ? Elle ouvrit la bouche, mais ne put prononcer une seule parole.

— Ton silence est significatif...

— Ce que mon silence ne dit pas est que j'essayais seulement de convaincre Peter des implications des premiers essais. Le produit a même un différent point d'ébullition, bon sang ! Voilà pourquoi il nous faut faire les choses selon les règles. Si nous y parvenons, nous pourrions changer le concept de l'hydratation dans le monde.

— Voilà qui est très noble, n'est-ce pas ? Tu parles comme la scientifique que tu es. Et alors ?

Sadie pouvait sentir l'angoisse monter dans sa gorge, comme de la bile, en voulant expliquer à Mac une question technique. Elle s'approcha donc de lui, et lui prit la main. Il ne broncha pas.

— Mac, mon seul but était simplement de l'amener de notre côté, de lui montrer l'importance de mes recherches dans toute cette histoire...

Sadie lui faisait face en lui lançant un regard implorant. L'énergie qui circulait entre eux prenait à nouveau des proportions éléphantiques dans la chambre. Il lui prit la main et l'enleva de la sienne.

— Oh que ton importance est grande dans toute cette affaire ! commenta-t-il en s'éloignant d'elle.

— Je... Je ne le savais pas. Ce n'est tout de même pas de ma faute s'il m'a offert ce bonus, murmura-t-elle d'un air affligé.

— C'est un pot-de-vin, pas un bonus, dit-il en crachant ces mots.

Une fois de plus, la véhémence de Mac la blessa comme un coup de couteau.

— Mais je ne l'ai pas accepté, se défendit-elle d'une petite voix, en s'asseyant au bord de son lit et en buvant un peu d'eau.

Mac s'approcha et s'agenouilla devant elle. Pendant une fraction de seconde, elle espéra qu'il reviendrait à de meilleurs sentiments. Puis il se décida à parler.

— Écoute-moi. Je ne peux pas t'en empêcher. Si tu choisis de te joindre au clan de Tremain dans cette affaire, cela dépend entièrement de toi. Je serai perdant, mais d'autres occasions se présenteront, comme toujours...

— Parles-tu d'affaires ou de femmes telles que moi ?

Il fit une pause.

— Des deux...

Les yeux de Sadie s'embruèrent et elle se retourna afin de rassembler ses idées. Un certain malaise l'envahit.

Merde alors ! Pourquoi les mots fusaient-ils si rapidement de sa bouche ? Par habitude ? Par méfiance envers les femmes attirantes ? Par le désir de ne point s'engager ? Par le besoin de paraître désintéressé ? Ou était-ce juste le fait de se trouver dans l'entourage de cette femme particulièrement jolie qui le poussait à agir de manière plutôt caractérielle ?

Une femme qui, s'il suivait les élans de son cœur et se montrait honnête avec lui-même, il aurait voulu enlacer en la rassurant que tout allait bien. La bulle de chaleur humaine qui croissait au fond de son être risquait de prendre des proportions envahissantes, de lui couper la respiration et de lui faire éclater la tête, et il détestait cette impression de malaise. Il voulait tout juste êtreindre cette femme, alors qu'elle l'avait presque trahi. En supposant que telle aurait pu être son intention. Dieu qu'il n'avait pas l'habitude de patauger ainsi dans l'indécision !

Mais il ne la connaissait pas vraiment. Comment pouvait-il être certain de sa loyauté ? Il y en avait eu d'autres dans le passé envers lesquelles il s'était montré catégorique. Persuadé qu'elles ne lui causeraient pas de tort, faisant fi des conseils de ses amis, il s'était fait jouer des tours pendables.

Et voilà maintenant cette femme qui remettait en doute ses belles certitudes. En contemplant ses yeux verts remplis de larmes et d'inquiétude, il se sentait malheureux. Et pourtant, cela ne devrait pas se passer ainsi. Pas avec elle. Il la connaissait, bien sûr. Au fond, il avait l'impression de l'avoir connue toute sa vie et qu'ils étaient faits pour vivre ensemble. D'où cette impression pouvait-elle donc bien venir ?

Mac se leva et se rendit à la fenêtre en réfléchissant. C'était bien simple. S'ils s'associaient dans cette affaire, vivre ensemble devenait impossible, à cause de ses propres règles, idiotes de surcroît.

Mais le ferait-il ?

Mac était-il trop vieux pour changer ?

Était-il trop tard pour tenir compte de ses instincts, de ses tripes qui l'incitaient vivement à mettre un terme à cette comédie.

Ce que fit alors Sadie lui fournit une échappatoire. Debout, la tête haute, elle résuma la situation.

— Mac, tu peux te rendre à ton importante réunion, car tu as des affaires à traiter. Tu t'en tiens à tes principes et je m'en tiens aux miens. Sache que je suis de ton côté et que je l'ai toujours été. Je fais partie de ton équipe tant et aussi longtemps que tu le voudras bien. Je vais informer Peter de se foutre son pot-de-vin là où il sait et, si tu peux persuader Bill avant qu'il ne soit trop tard, ton affaire sera conclue... à condition bien sûr qu'il n'ait pas déjà signé d'entente avec Tremain. Il te faudra pourtant avancer davantage de liquidités que prévu, car il a menacé Bill et remis en question les capacités d'autofinancement de la société.

— De quoi parles-tu ? demanda Mac, dérouté une fois de plus.

— Va voir Bill. Peter m'a confié qu'ils rencontreront Tremain ce soir. Il semblerait que tu ne sois pas au courant des dernières nouvelles...

Mac sourcilla.

— Pas drôle de ne pas être dans le coup, n'est-ce pas ? ajouta Sadie.

Oh ! Oh ! Que voilà une belle pique... Il l'encaissa de plein fouet, mais ne répondit rien.

— Mais ne crains rien, ce n'est pas mon affaire. Je ne suis qu'un sous-fifre, un Derek, un Graham. Je ne suis même pas une Alexis, chargée de s'occuper des « petits caractères » et autres fioritures.

Elle gesticulait, marchant de long en large, laissant voir à l'occasion ses cuisses sous sa robe. Mac se contentait de l'écouter.

— Je ne te demanderai pas de tout m'expliquer. Qui suis-je sinon une femme écervelée, n'est-ce pas ? Non, tu peux être certain que je n'ai pas l'intention de m'immiscer encore dans tes affaires. Maintenant, il est temps pour toi de partir.

Avec une dignité dont Mac n'avait jamais été témoin chez une personne qu'il avait insultée, elle alla à la porte et la lui ouvrit.

— Sadie, je...

Mac cessa de parler lorsqu'un *groom* apparut, avec un paquet. Sadie fit un geste d'excuse, referma la porte et ils baissèrent tous deux la voix.

— Je pense que nous nous sommes dit ce que nous avons à nous dire. Tu t'occupes de tes affaires et je m'occupe des miennes. Après cela, nous pouvons garder nos distances et vivre heureux le restant de nos jours, trancha-t-elle sur un ton qu'il ne lui connaissait pas. Il s'apprêtait à lui dire quelque chose, mais se ravisa.

— Tu es une sacrée femme et tu mérites mieux que moi..., lui avoua-t-il finalement.

— Je suis aussi une mère, Mac. Cela signifie que tu as besoin de quelqu'un d'autre que moi.

Elle ouvrit la porte, et il sortit.

Sadie ferma la porte derrière lui, se précipita vers la salle de bains et se mit à vomir.

Dehors, Mac restait appuyé à la porte, la tête et les yeux levés vers le ciel. *Malédiction ! Devrais-je foutre le camp ou retourner la voir ?*

Il se redressa dans un geste colérique et se prépara à s'en aller, puis revint. *Maudites bonnes femmes ! Maudit Peter Galloway !*

— Chambre 241 ? demanda le *groom* qui s'était précédemment esquivé devant ce couple en situation vraisemblablement orageuse.

Mac fit signe que oui.

— C'est un paquet de M. Peter Galloway pour M^{me} Sadie Turner. Un message se trouve au-dessus.

— Merci, je vais transmettre le tout, dit Mac, qui donna un gros pourboire au chasseur et accusa réception du colis en signant le bon de livraison. Mac fixa le tout. Il s'apprêtait à cogner à la porte lorsque sa curiosité l'emporta. Une fois de plus, il allait faire preuve d'indélicatesse, mais il se consola en se disant qu'il y avait là davantage qu'une proposition d'affaires et que c'était le plus perfide des serpents qui avait envoyé ce message.

Il s'éloigna un peu de la porte et regarda dans l'enveloppe fixée sur le colis.

« Sadie,

Je vous prie de reconsidérer mon invitation à dîner.

J'insisterai jusqu'à ce que vous acceptiez. Pourrions-nous nous rencontrer à neuf heures ? J'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez de mon invention, ma Red Frish. Veuillez trouver ci-joint quelques bouteilles au cas où vous en manqueriez. Je pense que ma formule est meilleure que celle de mon père et j'aimerais que vous me le confirmiez.

... Ce qui me donnera l'occasion de vous embrasser à nouveau.

Ah ! Oui ! Ce qu'il y a de plus important encore concerne ce dont nous avons précédemment discuté : Tremain aimerait vraiment vous rencontrer. J'ai des affaires urgentes à régler, mais j'ai inscrit son numéro sur ma carte. Appelez-le tout de suite. Il a peut-être les bonnes nouvelles que vous attendez.

J'espère vous voir plus tard.

Affectueusement vôtre,

Peter xx »

Mac frissonna. Ce n'était pas professionnel. Peter était un personnage pourri et fier de l'être. Ou peut-être y avait-il anguille sous roche, après tout. Une fureur bouillonnante l'envahit et il sut immédiatement quoi faire. Il se retourna, emprunta le corridor et jeta les bouteilles de Red Frish dans une boîte à ordures.

Il fallait que ça passe ou que ça casse, et le temps était venu de s'expliquer.

Peter Galloway se tenait à la fenêtre du bureau de son père, en train de s'agiter. Il regardait, à travers les lames des stores, l'arrière d'une ambulance qui disparaissait en clignotant de tous ses feux. Des gouttes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure et sur son front, en dépit du bruyant climatiseur d'air fonctionnant au maximum dans la nuit embaumée.

Quelques instants plus tard, indifférent à l'humidité ambiante, Mac se présentait à la porte du bureau en escaladant les marches quatre à quatre. Contrairement à Peter, qui accusait un léger tremblement des mains alors qu'il s'essuyait le front avec un mouchoir, il semblait se contrôler. Avant de pouvoir cogner à la porte, Mac aperçut le visage de Peter Galloway, davantage ricanneur que souriant.

— Où est votre père ? Il était d'accord pour me rencontrer et vous n'étiez pas au programme...

— Je crains qu'il ne se soit justement produit un léger changement au programme, Monsieur Anderson. Vous voyez, nous savions tous que mon père était souffrant...

— L'ambulance, c'était donc pour lui ? Est-il ?...

— Oui, il s'en remettra, mais il a eu une de ses crises et celle-ci était assez sévère. Il en a eu plusieurs au cours des derniers jours. C'est le stress, voyez-vous...

— Et vous ne l'avez pas accompagné à l'hôpital ?

— Non, Makini, son assistante, est avec lui. Je voulais être ici lorsque vous viendriez afin de pouvoir vous donner les dernières nouvelles.

— Quelles nouvelles ?

— C'est à regret que mon père a décidé d'accepter l'offre du Groupe Tremain.

— Et moi je regrette, mais avec tout le respect qui lui est dû, je ne peux seulement accepter cette décision que de votre père en personne.

— Ah ! Mais cela peut se révéler légèrement difficile, si l'on tient compte de son degré d'incapacité. Avant de faire cette dernière crise, il m'a nommé chef de la direction par intérim.

Mac n'en croyait pas ses oreilles devant ce retour de fortune.

— Il a fait quoi ? !

— J'ai en main l'attestation qui le prouve.

Mac jeta un œil au document et constata qu'il avait été signé par Bill et contresigné par l'assistante. Il sortit un autre papier de sa poche, qu'il avait reçu de Bill le matin même, et compara les signatures. Quoiqu'un peu hésitante, c'était bien la même que sur l'attestation.

Il se tourna vers la fenêtre et se passa les mains dans les cheveux. Son corps, tendu, souffrait d'un manque d'exercice, et le maelstrom dans lequel il devait se débattre ces derniers temps envahissait douloureusement son esprit.

De plus, son cœur lui causait des problèmes, mais il refusait de s'appesantir sur ses ennuis.

— Vous n'avez plus qu'à laisser tomber, maintenant. C'est fini, Anderson. Tremain a gagné.

— Et Sadie ?

— Elle doit me rencontrer pour dîner ce soir. Ce sera toute une fête, mais vous n'en serez pas. Je suis certain de constater que, comme la plupart des femmes, elle consacrera son attention au côté beurré de son *toast*, comme vous, les Anglais, aviez coutume de dire.

— Si jamais je découvre que vous m'avez menti, je...

— Ah ! Oui ? Et que ferez-vous ? Vos menaces sont inutiles, car Tremain a toutes les cartes en main. Tremain est celui qui fabriquera notre eau miraculeuse, mon eau miraculeuse, dont le succès sera mondial. Oui, et en ce qui concerne les études, si Sadie ne les mène pas dans le sens où nous le voulons, nous la remplacerons, tout simplement.

— Dîner ou pas. Vous découvrirez peut-être qu'elle est loin d'être la chiffe molle que vous vous imaginez...

— Ah ! Je vois que vous êtes un homme d'expérience, pourrait-on dire. Cependant, avec les femmes, mes méthodes de « persuasion » semblent un tantinet plus efficaces que les vôtres...

Sur ces mots, Peter se versa un gobelet de whisky, le vida, le déposa bruyamment sur le bureau, fit claquer sa langue et s'apprêta à se verser une autre rasade. Accidentellement, il fit tomber plusieurs emballages contenant des médicaments, des remèdes naturels et une bouteille de Red Frish vide. Peter vit que cette dernière avait attiré l'attention de Mac.

— Ma dernière création vous intrigue, n'est-ce pas ? À un moment donné, elle connaîtra peut-être un succès plus important que celle de mon père. Dommage que vous ne puissiez en profiter.

Étourdi, Mac se tourna vers la porte.

— Avant de partir, disons que le meilleur a gagné. Sans rancune, hein ? Prenons donc un verre ensemble et séparons-nous en toute amitié. Et puis, on ne sait jamais. Avec votre événement sportif qui se prépare, nous pourrions peut-être vous commanditer et vous donner de l'eau, de mon eau, à titre gracieux...

Peter se versa un autre généreux gobelet de whisky pour lui et un autre pour Mac, mais lorsqu'il se retourna pour le lui présenter, il était trop tard. Il était parti.

À l'extérieur, Mac était déjà au téléphone. La tête en feu et le cœur blessé, le pire est qu'il ressentait le désir croissant de fuir. Il n'avait pas l'habitude de perdre ni d'être rejeté par une femme et encore moins de ressentir ce genre de torture physique. Peu importe comment il se frottait l'estomac et le torse, la douleur persistait et, pire, s'amplifiait. Il n'y avait qu'un remède possible.

— Alexis ?

— Mac, enfin ! J'ai besoin de te voir...

— Tout d'abord, trouve-moi une voiture pour me transporter mon équipement de surf à la plage...

— Du surf, Mac ? La nuit ? Une baignade à poil ? Si je me souviens bien, la dernière fois que toi et moi avons pris un bain de minuit, une certaine dame t'avait brisé le cœur. L'histoire se répète, n'est-ce pas ? Boss, je ferai tout ce que je peux pour t'aider. Tu sais que tu peux compter sur Alexis.

Pas étonnant qu'elle ne soit plus responsable de ses « petits caractères »...

— Pas maintenant, Alexis, mais il y a une chose que tu peux faire pour moi.

À l'hôtel, Sadie avait commencé à faire ses bagages à regret, emballant certains vêtements et articles de toilette pour les retirer de sa valise l'instant suivant. Ses vomissements dans la salle de bains ne l'avaient pas soulagée et elle mit ces malaises sur le compte du stress. Alors qu'elle épongeait les perles de sueur de son front, son nouveau portable sonna.

— M'man ?... Oh ! Simon ! dit-elle en réprimant ses pleurs.

Une voix amie, enfin ! Il fallait donc tenir le coup. Et que devenait Mac ? Sadie mit brièvement Simon au courant de ce qui était arrivé jusqu'à maintenant, sur les idées mégalomanes de Peter à propos de la Red Frish et sur sa discussion orageuse avec Mac. Il laissa Sadie à ses rangements, mais la rappela très peu de temps après.

— Il y a quelque chose que vous devez savoir..., lui dit Simon.

Il lui expliqua que personne n'était au courant de l'hospitalisation subite de Bill, du coup de force de Peter et du fait que Mac avait encore disparu. Pour elle, une des parties du puzzle se mit en place. Sadie sut alors ce qu'elle avait à faire, à condition que le temps le lui permette.

Mais où était donc Mac ? Il ne répondait pas sur son portable, pas plus qu'Alexis. Sadie prit son sac et sortit. Étaient-ils ensemble ? *Grand Dieu, non !* Elle ne le savait pas. Même si elle ignorait bien des choses, cela ne l'empêchait pas moins de s'informer.

Le mouvement de la houle balayait généralement ses ennuis. L'effort physique, le fouettement des vagues contre son corps, la coordination extrême de ses muscles et de son esprit laissaient d'habitude Mac épuisé et assouvi, comme lors d'une relation sexuelle bien conduite, mais sans la gueule de bois du lendemain.

Pourtant, cette fois-ci, il ne ressentait rien.

Mac s'arrêta de surfer et laissa faire. De toute façon, ça ne fonctionnait pas. Rien ne fonctionnait, d'ailleurs.

Peu importe la manière dont il s'y prenait, peu importe la manière dont il abordait la vague, peu importe comment il pouvait solliciter physiquement son corps, il ne pouvait se débarrasser de la nausée qu'il ressentait au creux de l'estomac.

Il avait perdu au bénéfice de Tremain.

Avait été battu par cette ordure de Peter Galloway.

Il s'inquiétait pour Bill.

Mais le pire était ce mélange d'inquiétude et de dégoût qu'il ressentait envers Sadie.

— Ah ! Les femmes ! dit-il tout fort en ramenant sa planche sur la grève.

La cabine de bain n'était pas vide. Alexis, qui avait également nagé, s'y séchait. Elle prit sa serviette humide et la jeta sur Mac, qui la reçut en plein visage. Elle éclata de rire, mais il ne trouva pas cela drôle.

— Mmm... On dirait que tes muscles abdominaux sont encore plus protubérants que la dernière fois que je les ai vus. Ils sont toujours très beaux, Boss..., lui dit-elle en promenant ses doigts sur son ventre alors qu'il respirait profondément, encore épuisé par ses efforts. Il lui prit la main et la repoussa, jeta la

serviette et se dirigea vers la douche protégée par un écran, derrière la cabine. Mac prit une serviette propre, la plaça sur un crochet puis disparut derrière l'écran.

— O.K., quelles sont les nouvelles de Bill ? As-tu réussi à obtenir quelque chose ?

— Oui et les nouvelles ne sont pas bonnes, Mac. Il a été victime d'une sorte de crise. Peut-être à cause de quelque chose qu'il a mangé, ou de la pharmacopée traditionnelle hawaïenne à laquelle il avait recours. Son assistante s'inquiète beaucoup. Elle dit que c'est tangent. Ils ont placé Bill en isolation, jusqu'à ce qu'ils obtiennent les résultats des tests au cas où il s'agirait de quelque chose de plus sérieux. Les visites sont interdites, même la tienne.

Mac enlevait son short derrière l'écran.

— Mais l'assistante... Comment s'appelle-t-elle encore ? poursuivit Alexis.

— Makini.

— Oui, je savais que c'était un nom bizarre.

— Pour toi, tout te semble bizarre, Alexis, dit-il en sortant la tête de derrière l'écran et en jetant son short par terre.

Elle fronça son nez, mais il l'ignora.

— En tout cas, elle a vraiment servi de témoin pour la signature de l'entente. Bill a vraiment confié la compagnie à son fils et c'est Peter qui est le patron.

Mac entendit, mais ne répondit rien, et se contenta de diriger le jet de la douche vers son visage.

— Excuse-moi.

Elle ramassa la serviette mouillée et l'étendit sur le haut de l'écran, puis elle s'approcha de la douche.

— Je suis désolée que ça n'ait pas marché, Mac. Une affaire n'est pas conclue tant que l'encre n'a pas séché sur le papier, comme on dit. C'est une honte, mais, cette fois-ci, ce n'était pas la bonne encre...

— Merci, répliqua Mac.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire, Boss ? Comme... N'importe quoi ?

— Non, mais merci pour ton aide. Tu peux t'en aller, maintenant. On ne peut capter les signaux téléphoniques ici ; alors, si tu veux, tu peux utiliser mon chauffeur pour rentrer. Dis-lui seulement de revenir me chercher après. Il attend dans la limousine, sur le stationnement.

— Oui, je l'ai vu. Il attendait que tu sois sorti de l'eau en toute sécurité. Il y a toujours quelqu'un pour veiller sur toi, hein, Mac ? Merci pour la voiture. Peut-être que je ferai ça, ou peut-être ai-je d'autres projets.

Elle alla regarder l'océan en ondulant.

— Quelle impression cela te fait de toujours être couvé par quelque *baby-sitter*, Mac ? Simon est comme une nounou pour toi, n'est-ce pas ? Au moins BJ est un homme autonome.

Mac ignore la pique, car BJ et elle ne prisait guère Simon.

Oui, Simon veillait sur Mac et le protégeait constamment en donnant de strictes instructions pour assurer sa sécurité. Encore quelques mois et tout cela ne serait plus nécessaire. Les échéanciers rigoureux et les dates limites ne seraient plus que chose du passé.

... Et peut-être bien plus tôt que prévu.

Mac entra dans la douche et souffla bruyamment lorsque l'eau chaude l'inonda. Il pensa aux options qui s'offraient à lui, et le contact de l'eau était tout ce dont il avait besoin. Il se frotta le torse et les abdominaux, et sentit la tension de ses muscles se résorber.

Toutefois, il ressentait toujours cette sourde douleur dans les tripes.

Après avoir fermé l'eau, il s'aperçut qu'il avait encore un peu de savon dans les yeux. Il se les frotta, mais la situation empira. Il les ferma donc, mais lorsqu'il voulut prendre une serviette, il constata qu'elle n'était pas là et qu'elle avait dû choir sur le plancher mouillé.

Il appela Alexis, mais n'eut pas de réponse. Elle avait dû s'en aller. Cela valait peut-être mieux. La dernière fois qu'il avait été aussi vulnérable, elle s'était alors présentée et avait profité de sa faiblesse.

Sacrées bonnes femmes !

Toutes les mêmes.

Pas vrai ?

Qui sait ? Qu'importe ? Peut-être était-il trop tard pour que Mac change.

Mais où est ce porte-serviettes ?

Il chercha à tâtons le long de la cloison l'étagère où se trouvaient théoriquement les serviettes et ramena à lui un tissu pelucheux qui n'était rien d'autre qu'un pan de la robe de bain grande ouverte d'Alexis. Elle n'était pas partie, s'était déshabillée et s'approchait de Mac toute nue, sous ce vêtement sommaire.

— Alexis ! Sais-tu que tu dépasses les bornes, lui dit Mac en se retirant derrière l'écran pour se rincer les yeux sous l'eau courante.

— Il faut aussi que je me douche, Boss. Es-tu certain que tu ne veuilles pas en reprendre une avec moi ?

— Non, je ne veux pas. Et couvre-toi. Ce temps-là est révolu depuis belle lurette. Passe-moi une serviette, s'il te plaît.

Elle s'exécuta et il la contempla dans le miroir, juste assez pour admirer sa chute de reins époustouflante, et prit un air renfrogné. Elle haussa les épaules, lui passa la serviette et s'en alla. Mac sortit de la douche, les reins ceints d'une serviette trop petite qui laissait voir ses jambes musculeuses dans l'échancrure. Il poussa Alexis et prit une autre serviette pour se sécher les cheveux.

— La douche est à toi, je sors, lui dit-il. *Sois gentil, Mac, sois gentil...*

— As-tu besoin de moi pour ça ? lui dit-elle en se rapprochant et en lui frottant les cheveux, mais il l'arrêta net en lui saisissant le bras. Elle lui offrit sa bouche pour l'embrasser, mais au lieu de satisfaire le désir de la jeune femme, il l'immobilisa.

— C'est de l'histoire ancienne, Alexis. Je crois te l'avoir déjà dit. Tu connais mes règlements et comment tu dois te comporter si tu tiens à demeurer avec nous. Il la fixa dans les yeux en la mettant au défi de répondre. Elle libéra ses bras et, immédiatement, se pendit à son cou.

La serviette de Mac commençait à glisser, et il tenta de l'attraper tout en essayant de repousser Alexis qui, maintenant dénudée, la robe de bain grande ouverte, s'ingéniait à lui voler un baiser. Avant que Mac puisse faire quoi que ce soit, un bruit se fit entendre à la porte.

— Sadie ! cria Mac.

Elle se tenait debout, éberluée.

— Le chauffeur m’a dit que tu étais là… Grand Dieu ! s’exclama-t-elle avant de partir en courant.

— Attends ! Ce n’est pas ce que tu penses ! hurla-t-il.

— Laisse tomber, Mac ! On lui a commandé un hélicoptère taxi et elle s’en va par un des derniers vols de nuit. Elle fiche le camp mais, par contre, je suis ici, devant toi, lui murmura-t-elle en appuyant ses jolis seins contre son torse.

Mac secoua la tête, recula et alla chercher ses vêtements.

— Comment diable savait-elle que j’étais ici ?

— Une fille fait ce qu’elle doit faire, Boss…

Mac comprit soudainement.

— Fiche le camp, Alexis, et retourne chez BJ avant que je lui raconte tout…

— … Et que tu perdes ton bailleur de fonds favori ? Je ne le pense pas, mais je m’en vais tout de même. Je commence à m’emmerder ici et tu commences à me taper sur le système. Généralement, ce corps n’a pas l’habitude de quémander quoi que ce soit…

Elle enfila sa robe, prit son sac et se dirigea vers la porte.

Mac courut après Sadie, mais celle-ci était presque arrivée au terrain de stationnement. Il pensa crier, mais le vent se levait, et il changea d’idée.

— Bordel ! lâcha-t-il en se tenant sur la plage obscure.

La brise nocturne d’Hawaï soufflait sur ses cheveux mouillés. Une belle image pour illustrer un calendrier touristique. Mais il n’y avait personne d’autre pour apprécier ou immortaliser la scène.

Alexis se dirigeait vers la limousine et, bien en avant d’elle, Sadie montait déjà dans son taxi en attente.

Et si je regardais en arrière ?

Mais Sadie s’en garda bien. Sans un regard, elle était montée dans le taxi qui avait démarré dès qu’elle fut à bord. Mac l’observa partir lentement, figé sur place. Les douleurs redoublaient dans sa poitrine. Que cela signifiait-il ? Peut-être s’était-il foulé quelque chose.

Une minute plus tard, la limousine ramenait Alexis en ville. Le stationnement était dorénavant désert, à l’exception de quelque brave inconnu assis dans sa Mercedes noire. *Je me demande s’il a aussi des histoires de femmes*, pensa Mac.

Il se retourna enfin et regagna la cabine, donnant rageusement des coups de pied dans le sable. En résumé, ce voyage s’était révélé particulièrement mouvementé, c’est le moins que l’on puisse dire.

Peut-être est-ce mieux ainsi, pensa-t-il.

Après tout, il avait entraîné Sadie dans un périple à travers la moitié du monde au cours d’une gigantesque et futile quête à laquelle Mac n’était pas habitué. D’ordinaire, tout fonctionnait en souplesse, harmonieusement, efficacement, de manière prévisible. À l’image de Lola Montez, une courtisane du dix-neuvième siècle comblée par ses admirateurs princiers, « tout ce que Mac voulait, il l’obtenait ».

Excepté cette fois-ci.

Mac finit de se rhabiller, contemplant le ciel.

Seul, une fois de plus.

Son cerveau en bataille refusait de se laisser subjugué et, au milieu de cette tornade, il y avait sa conscience.

Oui, il devait essayer de rejoindre Sadie. Il fallait qu'il lui explique le quiproquo avec Alexis. Il n'était pas obligé, mais en ressentait le besoin. Dieu seul savait pourquoi.

Au fond, il se demandait à quoi cela lui servirait. Elle ne le croirait pas, car, de toute façon, il avait agi exactement de la même manière. Ironie du sort, il n'avait pas cru ce qu'elle lui avait dit concernant la partie plus ou moins audible de son entretien avec Peter dans les jardins de l'hôtel. « Touché ! » comme le disent les escrimeurs.

Quel gâchis ! Un merdier de première classe.

Cela prouvait que les femmes n'avaient pas leur place dans les affaires, surtout cette femme. En fait, elle n'avait rien à faire dans sa vie, qu'il s'agisse d'affaires ou de plaisir.

Mais à peine pensait-il à elle que la même angoisse se remettait à lui ronger les tripes. Sa tête lui conseillait de la laisser partir, mais son cœur lui commandait le contraire.

Finalement, il s'assit sur le seuil de la cabine de bains en sirotant une bière. Il se sentait plus déprimé qu'il ne l'avait été ces dernières années et avait la sensation d'avoir reçu un coup de masse. À cet instant, malgré tout ce qui était arrivé, il n'y avait qu'une seule personne avec laquelle il aurait aimé se trouver. Il comprit alors que c'était précisément pourquoi il devait la laisser partir.

Il était encore temps pour lui de nolisier un *jet* privé et de ficher le camp d'ici avant qu'il ne change d'avis.

De retour à sa chambre d'hôtel, Sadie retrouva sa valise ouverte et ses vêtements traînant sur le lit. Le parcours en taxi dans la moiteur de la nuit l'incitait à prendre une autre douche pour se revigorer.

Elle avait été bouleversée par le spectacle qu'offraient Alexis et Mac dans la cabine de bains. L'idée de retrouver Mac pour lui exposer sa théorie sur le comportement de Bill lui était sortie de la tête. Elle était remplacée par des *flashbacks* des seins sculpturaux d'Alexis se frottant sur le ventre musclé de Mac. Nauséuse et débordante de colère, elle aurait voulu frapper quelqu'un.

En passant en trombe par la réception, elle avait rencontré Graham et Derek qui discutaient à propos d'un courriel en provenance d'Alexis. Eux aussi avaient été enregistrés sans qu'on leur demande leur avis sur le prochain vol en direction de leur port d'attache. Sadie ne savait pas pourquoi, mais elle ne tarda pas à l'apprendre. Avant de lui dire au revoir, les deux technocrates avaient anéanti tout espoir que Sadie aurait pu conserver en lui annonçant que, selon le courriel, MCA se retirait de la transaction et que la partie était terminée. Ils lui signalaient la victoire définitive de Peter Galloway. Derek et Graham étaient contrariés par ces changements de dernière minute, mais avaient déjà été chargés d'une autre mission exploratoire pour le compte de BJ.

De retour dans sa chambre, Sadie était résolue. Sous peu, l'hélicoptère taxi l'amènerait à l'aéroport pour attraper le dernier vol de nuit et, une journée plus tard, elle serait chez elle. Certaines journées sont imprévisibles...

Son esprit fonctionnait à toute vitesse. Quel était donc le jeu de Mac ? Elle en avait vraiment ras le bol.

Foutus bonshommes !

Quand comprendras-tu, Sadie ? Quand comprendras-tu, petite insensée ?

Le plan consiste à éviter les hommes jusqu'à ce que les filles soient adultes, se disait-elle. Suivons ce plan à la lettre et évitons les blessures. Oui, c'est un bon plan...

En sortant de la douche, elle remarqua le clignotant rouge du téléphone sur la table de chevet. Son cœur se mit à battre tandis qu'elle pressait le bouton de l'appareil afin d'écouter le message, puis elle se réprimanda pour avoir osé espérer que c'était Mac qui l'appelait.

Erreur. C'était Peter Galloway, toujours aussi bonimenteur.

— Sadie. On raconte que vous êtes en train de faire vos valises, mais ne partez pas. Pas encore. J'ai besoin de vous voir, mais je dois d'abord régler certaines choses importantes. Il est vrai qu'il y a eu des changements, mais... il y a du nouveau. Ne partez pas. Je vous rappelle.

Que diable veut-il encore ?

Allait-il réitérer sa demande ? Devait-elle supprimer son aliénation à Mac en devenant une transfuge économique et en ne pensant d'abord qu'à ses intérêts immédiats ? Ou devait-elle prendre ses cliques et ses claques une fois pour toutes et retourner chez elle pour retrouver les difficultés de son quotidien ?

Elle aurait souhaité pouvoir demander conseil à Mac, mais c'était la dernière personne à laquelle elle aurait été en mesure de parler à ce moment précis. Certainement pas après ce qui s'était passé sur la plage. Peut-être que Bill aurait été en mesure de la conseiller. Sadie ne voulait pas s'en aller avant de lui dire au moins au revoir. À condition que le patriarche soit simplement en état de l'écouter, elle tenait à le remercier de lui avoir fourni la formidable occasion de travailler avec lui, même si l'affaire n'avait pu

être conclue. Il lui suffisait de déjouer l'attention des cerbères de l'hôpital.

Assise dans sa robe de chambre, elle réfléchit puis décida de faire quelques appels téléphoniques.

Peter Galloway ne répondit pas, mais Sadie ne laissa pas de message.

Elle essaya une douzaine de fois de joindre Simon, mais il devait être en déplacement.

Sadie s'ennuyait énormément de ses filles et, elle devait l'admettre à contrecœur, de sa mère aussi. Elle s'attendait à ce que cette dernière lui répète une de ses phrases fétiches – « J'te l'avais dit » – et pérorer sur les désavantages d'aller vadrouiller à travers le monde pour de si piètres résultats. Que faire, maintenant ? Peut-être un autre appel à Peter, juste au cas où... Rien qu'à l'idée de passer « du côté obscur » des éléments en présence, elle ressentit une vive douleur à l'estomac et fut envahie par un fort sentiment de culpabilité pour s'être absentée trop longtemps de chez elle. *Quelle chiotte !*

Elle n'avait pas vraiment faim, mais avait néanmoins suffisamment d'appétit pour grignoter quelque chose. Pour la première fois au cours de ce voyage, elle décida de profiter de la situation pour commander le menu le plus cher de la carte, aux frais de Mac, bien entendu.

Ça lui apprendra, pensa-t-elle.

C'est alors qu'on cogna à la porte. Elle arrangea sa robe de chambre, demanda que l'on attende, mais ce n'était pas le chateaubriand qu'elle avait commandé.

C'était Mac.

— Oh ! souffla-t-elle en sentant des larmes perler au coin de ses yeux. Que veux-tu ?

Elle affichait un menton volontaire et un visage décidé, mais sa résolution était vacillante. S'il l'avait alors enlacée, elle l'aurait récupéré instantanément. *Récupéré ? Mais de quoi parles-tu ? Il ne t'a même jamais appartenu !*

— Je voulais t'expliquer, dit-il. Je tenais à le faire, car je te dois des excuses.

— C'est inutile. Ce que toi et Alexis pouvez fricoter vous regarde exclusivement.

— Nous ne faisons rien. Elle insistait vraiment. Elle essayait de m'embrasser lorsque ma serviette a glissé...

— Quelle excuse pratique ! N'est-ce pas ?

— Sadie, ce n'est pas la peine de le prendre sur ce ton...

— Si, justement. Cela ne te rappelle rien, Mac ? Tu ne m'as pas crue pour ma rencontre avec Peter et, dans ce cas-ci, ça revient au même...

— Un peu..., admit-il.

— O.K., c'est la même chose. Il a essayé de m'embrasser en public alors que nous étions tout habillés, et Alexis a tenté de t'embrasser dans une cabine de bains alors que vous étiez nus comme des vers !

— Sadie, je suis navré. O.K., disons qu'il existe des similitudes. Pardonnons-nous mutuellement et quittons-nous au moins en bons termes. J'avais fondé de grands espoirs...

— Ouais, parce que « ce que Mac veut, Mac l'obtient », pas vrai ?

Elle se détourna de lui et commença à ranger des objets dans sa valise.

Il se contenta de sourire, ferma la porte et se rendit à la fenêtre. Sadie ajusta le cordon de sa robe de

chambre. Se retrouver seule dans une chambre en compagnie de Mac avec pratiquement rien sur le dos raviva sa libido.

— As-tu vu le coucher de soleil ? lui demanda-t-il en regardant par la fenêtre qui donnait sur l’océan. C’était la plus fantastique cacophonie de teintes pourpre, orange et jaune.

Pour Sadie, le crépuscule était également tombé sur l’une des journées les plus marquantes de sa vie. Elle s’approcha de lui en soupirant.

— Oui, je l’ai vu.

— Surprenant, n’est-ce pas ?

Ils restèrent muets pendant un moment, puis Mac rompit le silence.

— Sadie, reste donc...

— Quoi ?

— Je pense que tu ne devrais pas t’en aller.

— Mac, je ne sais quoi dire, répondit Sadie. J’étais...

Elle eut une lueur d’espoir malgré son intention de se montrer fâchée envers lui.

— J’ai raté cette affaire...

— Je sais.

— Mais ce n’est pas fini. Peter risque de te faire une offre. Après tout, tu n’auras peut-être pas tout perdu, lui confia Mac.

Les épaules de Sadie s’affaissèrent. En fin de compte, c’était donc ça qu’il était venu lui dire...

— Peter est un petit enfoiré, mais je connais Tremain. Il étudiera les besoins pour des études scientifiques avant d’accepter de faire ce que veut Peter, tout spécialement s’il est question d’argent, pour que tu puisses t’intégrer à leur équipe. S’il sait ce qui peut le favoriser – et je crois qu’il en est très conscient –, Tremain voudra que tu deviennes partie prenante à l’entente.

Sadie baissa son regard tandis que Mac poursuivait.

— Il est ici, en ville. Ne vois-tu pas qu’il est sérieux ? Quoi qu’il puisse être, il n’en est pas moins un homme d’affaires rusé. Ne rate pas son offre sous le prétexte que je ne suis plus dans le paysage.

— Oh ! se contenta-t-elle de dire.

— C’est tout ? Un simple « Oh ! »

— Je pensais que tu allais dire..., lui déclara-t-elle en fixant ses yeux bleu azur avec leurs prunelles sombres et en se faisant prendre un instant par le magnétisme de son regard. Dans le fond, je ne me souviens plus de ce que je voulais t’expliquer...

Il garda le silence pendant un instant et lui prit la main.

— Tu pensais que j’allais te dire : « Maintenant que nous ne sommes plus associés, faisons furieusement l’amour l’espace d’une nuit... » Pas vrai ?

— Mac !

— Je blaguais... J’essayais simplement de te faire rire...

— Hum... Drôle de blague.

Ils restèrent immobiles pendant un moment. Sadie ne pouvait effacer de son esprit une image évoquant un moment ce qui s'était déroulé à des milliers de kilomètres de là, sur un yacht en Méditerranée. Mac semblait également y penser.

— Mieux vaut que je parte, dit-il enfin. J'ai besoin de prendre quelque chose. Un chocolat chaud saupoudré de cacao ou peut-être un Baileys, énuméra-t-il en souriant.

Sadie rougit à l'évocation de ces souvenirs et enchaîna la conversation afin qu'il ne s'y attarde pas.

— Je t'offrirais bien un verre, mais je n'ai que cette bouteille de Red Frish et ça ne me semble pas une très bonne idée lorsqu'on sait qui est son créateur...

— Oui, Simon m'a mis au courant de la création de Peter.

— Tu as parlé à Simon ?

— Oui. J'ai reçu un appel téléphonique de Simon au moment où je quittais la plage. Dans la cabine, le signal ne passait pas. Il ne semblait pas surpris du temps que cela avait pris pour pouvoir enfin communiquer avec moi.

— Il en faut beaucoup pour surprendre Simon, remarqua Sadie sur un ton blagueur.

— En tout cas, tu y es parvenue, dit Mac.

Un sentiment de complicité s'établit à nouveau entre eux. Mac lâcha la main de Sadie et prit la bouteille de Red Frish.

— Simon n'a pas chômé, reprit-il. Il a découvert des informations intéressantes chez certains membres du personnel, chez des gens qui travaillent sur les lieux de production. Le mot court que Peter reste tard le soir à l'usine pour perfectionner sa petite idée à laquelle d'ailleurs Bill n'a jamais accordé d'importance.

— Il s'agit d'un effort pour faire mieux que son père, mais le produit n'est pas aussi bon. J'y ai goûté plus tôt et je n'ai pas été capable de finir la bouteille. Je ne sais pas ce qu'il va en faire, mais la Red Frish a besoin de subir de sérieux tests...

— Ah ! Oui ? demanda Mac.

— D'après ce que j'ai pu constater, elle agit de manière légèrement différente de la Frish ordinaire, du moins à en juger par mon passage récent dans la salle de bains.

Mac parut surpris.

— Oups ! Information superflue..., convint-elle.

— Au contraire, insuffisamment précise. Raconte-moi. C'est d'ailleurs l'autre raison qui m'a amené ici. Je voulais te parler de ce que j'ai vu dans le bureau de Bill.

— Et qu'as-tu vu ?

— Raconte-moi d'abord comment agit cette eau.

— Je ne peux en dire davantage pour l'instant, mais j'ai demandé à un gars du labo d'ici d'appeler directement l'un de mes amis universitaires afin de comparer les résultats de leurs tests. J'aurai probablement des nouvelles avant longtemps.

Mac prit une gorgée de la bouteille, tandis que Sadie poursuivait.

— Mais j'ai bien fait de ne boire qu'une demi-bouteille de cette Red Frish avec ma pilule de séné. Tu sais, un remède contre la constipation, mentionna-t-elle un peu gênée. Après, je me sentais comme si j'avais doublé la dose de laxatif.

— Intéressant, dit Mac... et assez troublant.

— Encore un peu trop de partage d'informations personnelles ?

— Un peu, mais rien de bien passionnant...

— Ce n'est pas censé l'être, répliqua Sadie en haussant les épaules.

— Je sais, répliqua à son tour Mac d'un ton chaleureux, et cela me dit que c'est juste la manière logique dont fonctionne ton cerveau. C'est ta manière d'être et c'est très bien ainsi. Ne laisse personne te dire le contraire.

La gorge de Sadie se contracta et elle avala difficilement.

— Je suis heureuse que mon cerveau de *geek*, de bidouilleuse scientifique, puisse au moins servir à quelque chose, articula-t-elle en esquissant un sourire.

Il se rapprocha d'elle et lui toucha le bras.

— Tu n'es pas une *geek*, seulement une demi-*geek*...

Elle ne put s'empêcher de rire, ce qui détendit l'atmosphère.

— Et en quoi consiste mon autre moitié ?

— À être une mère ? Une amante déjantée ? Une femme d'affaires prospère ?

Sadie était confuse et elle lui serra la main.

— Pas très prospère, la femme d'affaires... Et je dirais en plus qu'elle n'a pas de chance.

— Souviens-toi que ta chance, c'est toi qui la crées..., rétorqua-t-il.

On pouvait dire qu'ils avaient ôté leurs gants de pugilistes et qu'ils les avaient rangés au vestiaire. Mac jouait les gentils garçons.

— C'est ton savoir, Sadie, ta supercervelle. C'est le moment de t'en servir !

— Je pensais l'avoir utilisée et ça m'a fait une belle jambe...

Mac la tint par le menton et lui leva le visage vers le sien.

— Qu'importe si tu as dû quitter ton labo lorsque tu as eu des enfants. Certains de tes collègues seront verts d'envie lorsque tu toucheras des commissions. Tu en seras arrivée là par tes propres mérites. Il te faut juste jouer un peu plus longtemps, c'est tout.

— Comme dans une partie ?

— Précisément.

— Une autre partie..., soupira Sadie. Est-ce tout ce que cela signifie pour toi ? Une partie ? souffla-t-elle en se tournant légèrement.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— C'est pourtant de quoi ça avait l'air et, de plus, je ne joue plus, Mac.

Mac prit une grande inspiration et déplaça légèrement Sadie de manière à lui faire face. Tandis qu'elle retenait ses larmes une fois de plus, elle sentait ses mains sur ses bras, la chaleur de son corps à seulement quelques centimètres d'elle. La seule chose qui les séparait était une robe de chambre et des millions de kilomètres d'incompréhension.

— Sadie, écoute-moi, lui dit-il en la fixant, ses yeux bleus cherchant ses yeux verts avec la plus haute sincérité.

Avec la même attitude qu'il avait avec Alexis il y a deux heures à peine...

Sadie avait à la fois envie de l'embrasser et de le zigouiller, mais elle était incapable de se décider. Après s'être éclairci la voix, elle décida de l'écouter, ce qui était la moindre des choses.

— Oui ? fit-elle d'un ton monocorde, comme pour masquer les élans de son cœur.

— Sadie, tu mérites d'être heureuse. J'ai pensé pendant un bref instant que cela pourrait se réaliser grâce à moi, grâce à notre affaire, grâce à un montage que je désirais également. J'ai toutefois pris conscience que c'était important pour moi. Je voulais simplement que tu sois heureuse. Pour être honnête, c'est la principale raison pour laquelle je travaillais si ardemment et me démenais si fort sur le terrain afin d'essayer de réaliser ton rêve...

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Alors tu crois que je devrais persévérer ?

— Oui.

— Peter m'a appelée, mais j'avais l'intention de refuser, car j'avais l'impression de te trahir...

— Pas plus que je t'ai trahie en faisant passer mes principes avant..., lui répondit-il en s'arrêtant brusquement.

— Avant ?

— Rien.

— Tu disais donc ? le relança-t-elle.

— Rien. Oublie ça Sadie, lui dit-il en quittant la fenêtre et en regardant tristement les bagages à moitié faits. Non, on dirait qu'après tout, le destin en a décidé autrement. Dieu sait que tu as besoin d'un peu de chance. Si tu poursuis tes démarches maintenant, peut-être que certains de tes souhaits les plus chers se réaliseront, mais ce sera probablement ton unique chance. Alors, fais ce que tu penses être pour le mieux. Va de l'avant, Sadie. L'occasion risque de ne jamais plus se présenter.

— Aller de l'avant ?

— Oui.

— Faire ce que je pense être pour le mieux ?

— Oui.

Elle fit deux pas vers lui et l'embrassa passionnément.

Mac fut d'abord surpris, mais il l'embrassa, non moins passionnément, à son tour.

Elle enlaça son cou de ses bras et il répondit en la prenant à bras le corps et en la soulevant par le bas

des reins.

C'était comme la dernière fois, mais tellement, tellement différent.

Cette fois-ci, elle savait qu'elle l'aimait.

Ne lui avoue pas ça, Sadie. Ne lui dis surtout pas !

La langue de Mac explorait sa bouche et ses lèvres. Ses mains parcouraient ses cheveux. Sadie ressentait un degré d'intensité dont elle avait eu un échantillon sur le *Nomad* à Monaco. Cette fois-ci, l'événement était historique. Elle connaissait l'homme, son âme, son cœur. Elle savait... qu'il acceptait ces jeux amoureux parce qu'eux deux n'étaient plus associés dans une affaire. *Un instant !*

Elle arrêta net ses transports et le fixa.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il, contrarié.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû commencer quelque chose que je ne saurais mener à terme.

— Attends une minute, Sadie... Que se passe-t-il ?

— Tu ne m'aurais pas rendu mon baiser si nous avions été associés, n'est-ce pas ?

Il resta muet.

— Dis-le-moi, Mac...

— Si notre affaire avait été en voie de règlement, eh bien ! non, je ne t'aurais pas embrassée et, tout d'abord, tu te serais abstenue de m'approcher. Si l'affaire avait été conclue, nous serions en bas en train de célébrer l'événement.

— Alors, dépose-moi, parce que je n'ai pas l'intention d'être une de tes filles jetables !

Mac fonça les sourcils.

— Oui, je sais comment tu qualifies tes bonnes femmes. Derek et Graham étaient un peu trop bavards après le dîner de l'autre soir...

— Tu ne seras jamais une de mes poupées d'un soir. En fait, Madame Turner, c'est toi qui me fais sentir jetable !

Il la tenait entre ciel et terre, les jambes de Sadie enserrant sa taille et lui-même en de bonnes dispositions, suffisantes pour faire comprendre à sa partenaire que ce remue-ménage pouvait se poursuivre. L'air devenait lourd, et son visage à quelques centimètres du sien seulement la médusait en parlant.

— Une nuit seulement... C'était ce que tu disais... T'en souviens-tu ?

— Ouais, peut-être, mais cela ne veut pas dire que nous devrions avoir une reprise, comme au théâtre...

Tous deux se turent.

— Non ? chuchota-t-il alors que leur pouls s'accélérait, que leur respiration devenait plus haletante et que leur désir mutuel les rapprochait, non sans douleur.

— Non, je pense que non, lui dit-elle résolument, avec une touche de tristesse.

Il la déposa sur le lit avec suffisamment de délicatesse pour lui rappeler combien il était fort, mais avec suffisamment d'énergie pour que sa robe de chambre s'entrouvre. *Oh ! Oh !*

Sadie ne fit rien pour se cacher. Elle suivit les yeux de Mac qui, malgré lui, regardait vers le bas et, inconsciemment, se léchait les lèvres. Puis il lui lança un regard dont Sadie connaissait trop bien la signification. *Fais ce que tu penses être pour le mieux, Sadie.* Ces mots résonnaient dans ses oreilles et, à cet instant précis, elle ne put arrêter de parler.

— Du moins hypothétiquement..., ajouta-t-elle.

— Oui ? demanda-t-il en s'agenouillant devant elle.

Le cœur de Sadie battait la chamade et elle pouvait voir le sang battre dans les veines jugulaires de Mac.

— Hypothétiquement, si tu faisais... Si je faisais... Eh bien ! Disons que si nous avons passé une seconde nuit ensemble...

— Oui ?

— Dis-moi ce qui serait arrivé ?

— Seulement si tu m'expliques comment tout cela a débuté.

Sadie se sentit prise comme dans un étau, car elle se battait contre son corps qui réclamait Mac à l'instant même. L'affaire Frish avait tourné au vinaigre et, bientôt, ils auraient quitté ce lieu. Une nuit de plus. Une nuit seulement. Pour la seconde fois.

Elle respira profondément, puis exhala toutes les angoisses et toutes les émotions qu'elle gardait à l'intérieur du personnage qu'était Sadie, et emplit profondément ses poumons de celui qui représentait Samantha. Elle se concentra une seconde, puis sentit un sourire se dessiner sur son visage. Peut-être était-ce plus facile qu'elle ne le pensait, car si elle se donnait à lui maintenant, elle joignait les rangs des poupées jetables du monsieur et ses relations sexuelles dénuées de sens, d'un vide abyssal. Une fois ces ébats prévisibles dûment expédiés, il serait bien plus facile de se séparer.

— Ainsi tu veux que je t'évoque notre seconde nuit d'amour, notre « hypothétique » seconde nuit ? Ne me dis pas que tu l'as déjà oubliée ! Taratata..., lui lâcha-t-elle sur un air taquin.

Il se releva et fit un signe d'approbation en s'approchant d'elle, les pupilles assombries par le désir.

— Fais donc faire un peu de jogging à ma mémoire..., lui suggéra-t-il en frottant doucement l'un de ses genoux avec son pouce.

En avant la musique ! pensa Sadie.

— Voyons si je me souviens, marmonna-t-elle en glissant au bord du lit. Tout d'abord, tu m'as surprise en arrivant sans m'avoir prévenue alors que je venais tout juste de prendre une douche ; une fois assise sur le lit, tu as lentement tendu la main vers ma robe de chambre...

Mac tendit les deux mains vers ce vêtement...

— ... Et ensuite, tu m'as découverte, lui dit-elle en réalisant qu'il n'était plus question de faire marche arrière.

— Comme cela ? demanda-t-il en découvrant ses cuisses et en ne s'arrêtant qu'au moment où elle allait se retrouver nue.

— Presque...

— Tu veux dire, comme ça, lui dit-il haletant, en la fixant et en soulevant très lentement les pans de tissu

qui cachaiement encore sa peau.

— Oui, exactement comme ça, chuchota-t-elle en l'encourageant à aller plus loin en s'appuyant sur les coudes.

Il cessa de l'examiner et abaissa son regard vers le corps de Sadie, maintenant dénudé. Il respira profondément, ferma les yeux et humecta ses lèvres.

— T'avais-je touchée ?

— Non, tu ne m'avais pas touchée.

— Heureusement.

— Malheureusement...

— Aurais-tu aimé ça ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas cessé de désirer que tu me touches.

— Et je n'ai pas cessé de vouloir faire cela.

Sadie s'assit et prit le visage de Mac dans ses mains. Il rectifia sa position agenouillée afin de bien lui faire face et fixa intensément sa bouche. Ils étaient proches maintenant et le courant circula de nouveau entre eux.

C'était indéniable, indescriptible, inévitable.

Elle l'embrassa sur le nez, sur les yeux, sur les joues, s'attardant sur le côté du visage où la barbe ne dissimulait pas les balafres, ce qui rendait ses cicatrices plus visibles. Elle embrassa également ces dernières et sentit une larme, vite réprimée, lui monter aux yeux. Cela allait être un au revoir, un adieu convenable, un moment dont il se souviendrait et qu'elle-même n'oublierait jamais.

Elle continuait à l'embrasser. Quand elle fut parvenue au coin des lèvres de Mac, celui-ci les sépara doucement et ferma les yeux.

Il me désire. Nous allons vraiment faire l'amour...

Elle déposa un baiser léger comme un papillon aux commissures de ses lèvres et il tourna légèrement la tête jusqu'à ce que leurs bouches se retrouvent. Ils demeurèrent immobiles, souffles confondus, ressentant la passion déferlante qui prenait possession de leurs corps. Il passa sa langue sur ses lèvres, en profita pour l'embrasser de la même façon, tandis qu'elle poussait de légers gémissements.

— Mac...

— Sadie..., dit-il en prenant place sur le lit avec elle, en la saisissant dans ses bras dans une étreinte puissante, provoquée par un désir impérieux. Ses baisers n'avaient jamais été aussi intenses et aussi significatifs. Ils demeurèrent ainsi soudés et terminèrent par une ultime accolade à laquelle ni l'un ni l'autre ne se décidait à mettre un terme.

Elle brisa finalement le silence.

— Tu étais alors le personnage dominant, je puis te l'assurer, lui dit-elle...

— Oh ?

— Lors de notre seconde nuit...

— Oh !

— Je pensais que tu allais me pousser à faire quelque chose que nous finirions par regretter, lui avoua-t-elle.

— Et quoi donc ?

— Tiens-tu vraiment à ce que je te le rappelle ?

— Oui, vraiment.

— Eh bien ! Voyons si cela te dit quelque chose, commença-t-elle en prenant une fois de plus appui sur ses coudes. Je me tenais de cette façon et toi tu étais là...

— Par terre ? dit-il en s'approchant et en s'agenouillant à nouveau sur le sol.

— Oui, justement là...

Elle se déplaça de manière à ce qu'il se place entre ses jambes. *Fais ce que tu penses être pour le mieux, Sadie.* Malgré le fait que ces gestes remettraient une fois de plus tout en question, le sentiment de faire ce dont elle aurait dû s'exempter en prenant en compte les événements qui étaient survenus – et que Mac avait provoqués – augmentait l'excitation du moment. Elle se sentait devenir moite et prête à l'accueillir. Pour sa part, bien qu'il semblât se trouver dans des dispositions favorables, elle ferma sa robe et se recouvrit.

— Et ensuite ? Qu'avons-nous fait ? demanda-t-il, implorant.

— Tu veux que je te le dise ? Pourquoi ?

— Parce que j'aime ta manière de raconter.

— Alors, tiens ma robe ouverte.

Elle écarta ses jambes, et les pans de sa robe de chambre suivirent. Elle agissait avec lenteur, révélant une fois de plus sa nudité, centimètre par centimètre, tandis que la respiration de Mac devenait courte.

— Tu connais la suite...

Sadie s'abandonna sur le lit et Mac s'approcha d'elle. Elle pouvait sentir la chaleur de son haleine près de son corps et, lorsqu'elle regarda, sa bouche n'était qu'à quelques centimètres de son mont de Vénus.

Elle savait dans quoi elle s'engageait, mais se trouvait dans l'incapacité de résister.

— Oui, maintenant, à toi. Tu racontes. Qu'avons-nous fait ?

— Je pense avoir fait ceci, dit-il en se plaçant le visage proche de sa peau. Puis ensuite ceci, ajouta-t-il en ouvrant la bouche et en exhalant lentement de l'air chaud sur sa peau délicate.

Elle se mit à gémir.

— Et encore ceci, reprit-il en poursuivant le jeu en exécutant de petits mouvements circulaires sur tout son corps. Pour finir, je crois avoir fait cela...

Il ouvrit sa bouche aussi grand que possible pour couvrir le maximum de peau, puis se mit à lécher Sadie de bas en haut.

Elle lâcha un gémissement sourd à n'en plus finir.

En la touchant à peine, il jouait de la langue dans son intimité, profitant de chaque anfractuosité, s'enfonçant dans sa moiteur et ne s'arrêtant qu'à son bouton d'amour. Sadie ressentit les aiguillons de la passion intense qui avait pris possession de son corps.

— Est-ce ce que tu aurais fait ? lui demanda-t-elle en haletant.

— Oui.

C'est alors que Sadie se résigna à l'idée que les derniers souvenirs de Mac seraient analogues aux premiers.

— Et quoi d'autre ?

— J'aurais fait cela et tu ne m'aurais pas arrêté, murmura-t-il en écartant les lèvres pour exposer son clitoris qu'il embrassa avec grande précaution et une infinie tendresse. Elle gémit de bonheur sous ces caresses si habiles et crut qu'elle allait exploser. Puis il traça une piste autour de son bouton d'amour avec sa langue et le prit dans sa bouche.

— Diable ! Je n'aurais jamais pu t'arrêter, souffla-t-elle en extase.

— Certainement pas, dit-il en enfonçant deux doigts dans son vagin.

Elle effectua une sorte de ruade sous lui alors qu'il ne cessait de distribuer ses baisers et ses suçons avec une sensualité surprenante. Soudainement, il la propulsait une fois de plus au sommet du bonheur, puis elle chutait d'un monde de lumière, de sensations paradisiaques dans un océan d'obscurité. Ses halètements s'atténuèrent légèrement et, lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit Mac en train de contempler son visage et son corps.

— Mais ensuite, que s'est-il passé ? demanda-t-il.

N'ayant rien à dire, Sadie se contenta de sourire.

— Eh bien ! Je ne pourrais pas affirmer que je n'aurais pas fait cela, dit-il en se levant et en commençant à déboucler sa ceinture.

— Oh ! Oui ! fit-elle en l'aidant à se dégager, et peut-être t'aurais-je accidentellement permis de faire ça, renchérit-elle en lui baissant son pantalon et en s'asseyant devant lui sur le lit. Oups ! Mais le plus important est que je ne me serais jamais permis de faire ceci, ajouta-t-elle en embrassant le bout de sa verge puis en passant sa langue tout autour du gland.

— Oh ! Sadie ! Oh ! Grand Dieu ! gémit-il en essayant de l'arrêter.

Elle promena ensuite sa langue d'un côté de l'organe, de la base jusqu'en haut, puis de l'autre côté, et enfin le fit pénétrer dans sa bouche jusqu'au fond de sa gorge dans un lent mouvement de va-et-vient. Elle saisit ensuite fermement sa verge à la base pour le masturber pendant qu'elle continuait à en taquiner l'extrémité et à poursuivre son mouvement de succion. Mac frémissait, se retira juste à temps, mais elle reprit néanmoins sa fellation.

— Oooh ! Tu vois, je ne pense pas que j'aurais pu t'empêcher de me faire ça, lui murmura-t-il d'une voix rauque, car il n'aurait pas fallu beaucoup de temps avant que je ne fasse finalement ceci...

Il se retira, s'agenouilla, puis se débarrassa de son pantalon avec l'aide de sa partenaire, se baissa, la fixa dans les yeux et elle acquiesça. Puis, lentement, sans cesser de la regarder, il la pénétra lentement, de plus en plus profondément. Son pénis lui semblait herculéen et les gémissements de Sadie non moins dignes des dieux de l'Olympe.

Une fois pénétrée entièrement, elle saisit les mains de Mac qu'elle posa sur sa tête, colla sa poitrine et son ventre contre les siens et, tandis qu'il gémissait, afin d'avoir une pénétration maximale, elle ouvrit davantage ses cuisses en les soulevant pour enlacer la taille de son amant.

— Je crois qu'il n'y a qu'une seule issue, dit-il en la martelant de plus en plus furieusement.

Elle dut se mordre la langue afin de cesser de hurler de plaisir. Elle perdait tout contrôle de soi au cours de cet orgasme et faisait l'amour comme si sa vie en dépendait. À la suite de cette extase incroyable, émotionnelle et irremplaçable, elle revint enfin sur terre.

Puis ce fut le silence.

Ils avaient accompli l'inévitable, mais qu'allait-il se passer maintenant ? Le silence se poursuivait.

Sadie se mordait toujours la langue. Jamais un « Je t'aime » n'avait été aussi problématique. Elle avait l'impression qu'elle aurait voulu avouer son tendre secret. Cela occupait toutes ses pensées, mais elle ne pouvait courir le risque.

Tout ce qui venait de se passer entre eux semblait les acheminer vers une déclaration d'amour, car les étoiles semblaient alignées pour cela.

Fais ce que tu penses être pour le mieux, Sadie. Fais ce que tu penses être pour le mieux.

Ainsi, Sadie fit ce que Sadie avait toujours fait : elle donna à l'homme une porte de sortie. Allait-il en profiter ?

— Beau travail ! En fait, nous n'avons jamais réellement passé une seconde nuit ensemble, lui rappela-t-elle.

C'est toujours les mêmes qui prennent les choses à la légère et préparent la route pour se défilier promptement.

Tout d'abord, Mac ne réagit pas. Puis elle l'entendit soupirer, le sentit bouger, l'observa renfiler son pantalon. Elle se sentait dans un état étrange en le voyant en train de diriger son attention autour de la chambre. Qu'allait-il dire, maintenant ?

Une fois de plus, Mac remarqua les bagages de Sadie. Ses mots résonnaient dans sa tête. Il la contempla, puis ses yeux furent attirés par une photo des deux filles de sa partenaire sur la table de chevet. Sadie avait repris sa pose de femme fière, le menton relevé, une pose qui était par essence un point d'interrogation primordial. Il sentit alors une résolution bouillonner en lui.

— Comme ça, tu étais prête à t'en aller ?

— À rentrer chez moi, bien sûr. C'est ce qu'on m'avait dit de faire, non ? répondit-elle.

— Est-ce vraiment ce que tu veux ?

— Bien sûr que non ! Je veux le conte de fées ! Je suis « cette fille », te souviens-tu ? Celle du genre avec lequel on ne négocie pas...

Mac se mordit la lèvre. Avait-il commis une erreur ? Était-elle en train de le larguer ?

— Sadie, je suis venu te dire au revoir pour une autre raison.

— Au revoir ? Comme ça, tu es venu pour me dire au revoir ? lui demanda-t-elle.

— Oui, mais...

— C'était pour ça, bien sûr ! O.K. Et quelle était cette autre raison ? s'enquit-elle, le menton plus volontaire que jamais.

Mac aperçut une lueur d'émotion passer dans ses yeux puis disparaître pour être remplacée par un

sourire.

Elle sourit...

— Eh bien ! Mac, raconte-moi ce que ça peut bien être...

Elle s'assit, en s'enveloppant dans sa robe de chambre dans une attitude protectrice.

À plusieurs égards ? se demanda-t-il. Allons-y. C'est reparti !

— Je voulais te faire savoir que j'ai pensé à toi et à ta... situation et que je me suis arrangé avec Simon pour couvrir tes dépenses occasionnées par ta venue ici et te payer pour le temps que tu as consacré à ton travail. Il ne s'agit que de quelques milliers de livres sterling, mais elles te seront versées dans ton compte en banque pratiquement dans la journée qui suit. Peu importe ce qui peut arriver avec Tremain, c'est toujours ça de pris.

— Et pourquoi ferais-tu cela ? demanda-t-elle, visiblement froissée. Ça n'a jamais fait partie de notre entente.

— Si tu veux le savoir, c'est une idée de Simon. Il m'a dit : « Il serait pertinent et approprié de rembourser les frais afférents et les heures de travail de M^{me} Turner pendant qu'elle s'est absentée de son magasin. Nous considérons cela comme des frais d'exploitation », bref quelque chose dans ce style. Tu connais Simon et son jargon commercial.

— Tant que tu ne considères pas cela comme des « services rendus »..., répliqua-t-elle d'un ton tranchant.

Le front de Mac se plissa.

— Ne sois pas stupide, Sadie. Je n'ai jamais pensé cela et ne le penserai jamais, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de toi !

— Je ne suis pas certaine que ça arrange les choses ou que ça les empire, lui dit-elle en sentant la colère lui retourner l'estomac. Tu refusais de faire l'amour lorsque nous étions associés en affaires et que tu pensais gagner de l'argent avec moi. Et maintenant que les affaires ne fonctionnent plus et que le plaisir peut être recherché, tu essaies de me rémunérer. Cela ressemble drôlement à des « prestations de services » !

— Je ne sais quoi dire...

— Dis-moi donc ce que tout ceci signifie pour toi, lâcha-t-elle en pleurant.

Et voilà, en plein dans le mille. La mise en doute. Je déteste ce genre de scène, pensa-t-il. Mac la regarda et fit une pause. Sa respiration était entrecoupée, son visage tout rouge. Il ouvrit la bouche, prit une grande respiration et ferma les yeux.

— Je te dis cela pour t'aider, Sadie. Pour nous aider tous deux à poursuivre notre chemin.

Il revint s'agenouiller devant elle, contempla son visage fier et résolu, mais prêt à éclater en larmes à n'importe quel moment.

Décidément, il ne pouvait risquer de la blesser en lui faisant un tel coup.

C'est ainsi qu'il se décida à prononcer des mots qu'elle souhaitait probablement ne jamais entendre. Des mots ayant fait leurs preuves, qu'il avait utilisés à plusieurs reprises et qui sortaient spontanément de sa bouche.

— Je ne suis pas un bon parti, avoua-t-il, et ne ferai jamais un bon mari. Je suis un de ces hommes qui adorent être célibataires. Alors, pour moi, pas d'histoire d'amour. J'aime pouvoir me dire que si j'ai envie de partir aujourd'hui pour Cuba, Paris ou l'Antarctique, je n'ai qu'à me rendre à l'aéroport et à m'acheter un billet. Pas besoin de bagages, mon passeport me suffit. Est-ce si mal que ça ? Je crois que je suis égoïste ou, peut-être, tout simplement honnête. Oh ! C'est certain, je flirte, je baise, fais la fête, couche chez des amis et suis sentimental à mes heures, mais seulement avec des personnes qui savent à quoi s'attendre avec moi. Récemment, je n'ai fait aucune offre à qui que ce soit... Comprends-tu cela, Sadie ?

Puis il se tut et chercha d'un air penaud quelque réponse dans les yeux de sa maîtresse en lui faisant son sourire standard, plutôt impersonnel. C'était plus gentil ainsi, car elle n'en méritait pas moins.

Voilà. C'est la vie.

Au fond d'elle-même, Sadie aurait voulu éclater en larmes, mais elle conservait un air aussi hiératique que celui que Mac aurait pu adopter dans des circonstances similaires.

— Bravo pour ce monologue dûment préparé, ayant presque fait l'objet d'une répétition. Je parie qu'il a dû te servir à plusieurs reprises...

— Sadie, c'est ainsi. J'aime pouvoir être maître de mon existence. Je suis resté trop longtemps célibataire. C'est ma nature et je ne crois pas changer de sitôt.

Sadie demeura immobile, le visage figé par un sourire de commande.

— Eh bien ! Si tu penses que c'est ainsi, cela signifie que tu as raison.

— Je suis désolé, Sadie...

— Et moi donc, Mac... Et moi donc... Par conséquent, nous sommes à égalité.

— Que veux-tu dire par là ? répondit-il d'un air troublé.

— Nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. J'ai mis un embargo temporaire sur les hommes, souviens-toi. Alors il n'y a pas de dégâts. Maintenant, tu peux t'en aller rejoindre ton superbateau ou je ne sais quoi...

— Superyacht.

— C'est ça. Retourne à ton Ironman et à ta vie de célibataire.

Elle fit une pause. *Et puis merde !*

— Mais un jour, un certain jour, ne viens pas frapper à ma porte en me racontant que tu regrettes, parce que si tu me fais ce coup, tu ferais mieux de me fournir en triplicata et écrite à la plume une rétractation de ce stupide texte plein de clichés et préparé d'avance que tu viens de me débiter. Si je suis la fille que tu recherches, crois-moi, mon ami, c'est le moment de te décider, car il n'y en aura pas d'autre. Jamais.

À la veille de s'évanouir, Sadie respira profondément et lentement afin de calmer ses palpitations. Mac sembla hésiter un instant, mais en vain car, dans un soupir final, il se ressaisit, se leva, embrassa Sadie sur le front, mais elle eut un réflexe de retrait.

— Au revoir et bonne chance, Sadie Samantha, femme d'affaires...

Sadie leva fièrement la tête. La moindre chose qu'elle pouvait faire étant de se montrer aimable, elle le reconduisit à la porte.

— Au revoir, Mac.

Puis il disparut.

À sa place se trouvait maintenant un garçon qui lui apportait son chateaubriand. Sadie maîtrisa ses nerfs jusqu'à ce que l'employé dépose son plateau, mais, la porte une fois refermée, elle donna libre cours à son chagrin et à ses pleurs.

Dans le corridor, Mac ne savait pas quoi faire ni où aller. Il s'éloigna donc précipitamment de la chambre avant de changer d'avis, mais, après quelques mètres, il arrêta, s'immobilisa comme une statue, puis revint sur ses pas. Voyant le serveur sortir de la chambre, il se retourna une fois de plus pour une ultime fois et se dirigea vers les ascenseurs.

Il appela son valet en lui donnant l'ordre de renvoyer toutes ses affaires chez lui, peu importe où se situait ce lieu, toujours différent, au gré des semaines. L'heure du prochain Ironman approchait. Ensuite, s'il savait ce qui était bon pour lui, il trouverait quelque autre événement, puis un autre, aux antipodes de l'endroit où Sadie vivait. C'est ce qu'il connaissait le mieux, tout ce qu'il voulait savoir.

D'ailleurs, il n'utilisait même pas un stylographe !

Puis Mac, le milliardaire, réquisitionna une limousine conduite par un chauffeur pour se rendre à l'aéroport le plus proche. À cet instant précis, tout ce qui comptait pour lui était de quitter la ville au plus vite.

Assise dans sa chambre, fixant le lit défait, engourdie, Sadie éprouvait une profonde lassitude, une sensation de rejet, et semblait avoir vieilli d'un seul coup.

Après les larmes et la rancœur, elle comprit que Mac avait raison. Il vivait une vie de *playboy* et la situation de célibataire lui convenait parfaitement. Pourquoi un *playboy* milliardaire s'encombrerait-il d'une mère célibataire de province avec deux pétulantes adolescentes à charge, sans compter une grand-mère hippie sur les bords et une boutique de produits naturels presque en faillite ?

Ce n'était pas la même équipe.

Pas le même milieu.

Pas la même existence.

Mais la vie doit continuer. Au fil des ans, après avoir vécu des expériences malheureuses avec des hommes, c'est ce que Sadie avait retenu.

Dans son devoir d'allemand, sa fille Georgia avait traduit avec justesse *Morgen ist auch noch ein tag* par « Demain aussi, il fera jour ». Cela lui fit penser que son foyer lui manquait terriblement et elle se remit à pleurer. Seulement, cette fois-ci, c'était surtout pour les occasions qu'elle avait manquées, les moments perdus et les regrets inutiles. Cette épreuve que lui infligeait le destin lui rappelait que, du moins dans cette existence, elle se trouvait condamnée à ne compter que sur elle-même.

C'est la vie ! pensa-t-elle.

En observant le sol, elle remarqua que Mac avait oublié ses chaussettes dans sa fuite. Elle sourit et les jeta dans la corbeille à papier.

Vingt minutes plus tard, Sadie était assise sur son lit, complètement lessivée. Elle essayait de se concentrer sur un exemplaire de la dernière recherche scientifique en provenance de Grande-Bretagne, mais décida d'abandonner après avoir relu neuf fois le même paragraphe. Maintenant, elle ne regardait que ses pieds, plus spécifiquement son pied droit et, plus précisément encore, la chaussette de Mac qui le recouvrait après avoir été récupérée dans la corbeille. Pourquoi un seul pied ?

Porter une de ses chaussettes est compréhensible, mais porter les deux serait attristant, songea-t-elle.

Son portable la fit sursauter et un texto apparut sur l'écran, ramenant Sadie à la réalité.

Le message venait de Simon et elle le lut à haute voix.

« J'espère que vous accepterez notre offre d'indemnité compensatoire pour vos heures de travail et votre dérangement. Vous devriez également explorer l'offre que le protagoniste du côté sombre de cette affaire – autrement dit, le Groupe Tremain – vous propose. N'hésitez pas à me faire savoir si je puis vous être utile de quelque manière que ce soit, ne serait-ce que pour nous assurer que les promesses de Peter Galloway ne sont pas de vains mots. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez besoin de quoi que ce soit. S. »

Sadie se sentit un peu mieux. Présentée sous cet angle, la « récompense » que lui offrait Simon était acceptable.

Au moins, elle pouvait compter sur un viatique qui la dépannerait pendant quelque temps lorsqu'elle rentrerait chez elle. Elle avait l'impression que les promesses grandiloquentes de Peter n'étaient pas

sérieuses. C'est donc sans grand espoir qu'elle répondit.

« Merci, Simon. Mais Peter m'a clairement informée que, s'il prenait la direction de cette affaire, ma valeur diminuerait aux yeux de la compagnie. Merci pour votre aimable intercession. Je vais réfléchir à tout cela. S.S.T.

P.S. : Merci pour votre offre de remboursement. x »

Elle ajouta un x à la fin pour signifier, selon une tradition datant du Moyen Âge, qu'elle lui faisait la bise. Puis elle l'effaça, le rétablit, puis envoya finalement son message. Elle estima qu'en fin de compte son voyage n'avait pas été entièrement inutile puisqu'elle était dorénavant en mesure de payer une partie de ses dettes une fois de retour chez elle.

Sadie se remit à emballer ses affaires en pensant aux réactions des gens défaitistes qui, par le passé, avaient mis ses capacités en doute. Elle avait hâte de leur voir la mine lorsqu'elle leur raconterait comment elle avait été à deux doigts de réussir à décrocher le gros lot.

Elle avait au moins obtenu des compensations et avait eu une aventure, mais, en son for intérieur, elle ressentait un malaise lancinant.

Elle ramassa ses chaussures de tennis qu'il lui avait achetées et se consola à l'idée que c'était lui qui les lui avait offertes, et non cette petite pute d'Alexis. Elle haussa les épaules et jeta les tennis dans la corbeille. Puis, après avoir tenté de ranger un corsage difficile à plier, elle y renonça, le roula en boule, le jeta dans sa valise et s'assit sur son lit en respirant profondément. Tout changeait à nouveau et survenait trop vite. Sadie approcha de la fenêtre pour contempler une dernière fois les jardins de l'hôtel aux couleurs luxuriantes. Lorsqu'elle entrouvrit le châssis, une brise embaumée emplit ses poumons. Évoquant le décor de cette île magique avec ses incomparables panoramas et ses chutes d'eau, la voyageuse avait eu la chance de se promener dans une partie des jardins et, maintenant, il lui fallait regagner ses pénates.

Il y avait à peine quelques heures qu'elle avait entendu parler de la seule proposition qu'elle avait reçue, soit celle de ce dégueulasse de Peter Galloway. Mais une offre était une offre et avec Simon veillant au grain... *Mouais...*

Galvanisée par le texto de Simon, Sadie décida qu'il était temps de discuter avec le diable, mais on ne répondait pas au numéro qu'il lui avait donné et, lorsqu'elle appela la réception, personne ne savait où il se trouvait à cette heure avancée.

Il devait probablement se cacher quelque part avec Tremain, en train de se partager l'empire de Bill. Quelle place occuperait-elle dorénavant au sein de cette nouvelle organisation ? Il lui fallait obtenir des réponses, et non seulement de Peter Galloway...

Les sentiments qui tourmentaient Sadie prenaient souvent leurs racines dans la réalité. Si elle se remémorait les paroles qu'elle avait échangées précédemment avec Mac et si elle y ajoutait ce qu'elle avait appris aujourd'hui, elle ne pouvait qu'entretenir de sombres pressentiments. *Je me demande si...* Sadie se mit alors à approfondir ses recherches en suivant une idée qui lui était venue. Après avoir appelé le laboratoire puis l'hôpital, ses soupçons se confirmèrent et un flash monumental se fit dans son esprit.

Grand Dieu ! pensa Sadie.

Elle sut immédiatement à quoi s'en tenir.

Comme elle n'avait pas reçu de réponse de Simon, elle lui laissa un mot. Après avoir réfléchi, elle décida d'envoyer un dernier message à Mac, en espérant le joindre à temps. Elle perdait quelque peu la face et prenait un risque si l'on prenait en considération l'adieu si définitif de Mac. Mais qu'importe, c'était maintenant ou jamais.

Elle prit donc ensuite rendez-vous avec son destin.

L'ascenseur qui l'amenait vers le hall de l'hôtel lui semblait descendre à une vitesse d'escargot. Elle se frottait l'estomac, car elle ressentait des douleurs dans les entrailles et savait très bien qu'elles n'étaient pas provoquées par la faim. C'était plutôt une sensation indéfinissable, comme lorsqu'on a égaré son agenda, que votre disque dur *crashe* et que vous perdez toutes les photos de famille qu'il contient, ou encore lorsque toutes les portes des wagons se ferment et qu'à une minute près, vous manquez votre train. Le moment de prendre le plus gros risque de sa vie était arrivé. Après tout, elle savait ce qu'elle faisait et avait confiance en elle, même si personne ne semblait lui reconnaître cette qualité.

— Taxi ? demanda-t-elle au concierge.

Sadie se précipita à l'hôpital où elle fit la connaissance de Makini, l'assistante de Bill, une aimable personne dans la quarantaine dans une sobre tenue de ville. Elle conduisit Sadie dans une petite chambre austère, où elle retrouva Bill. Il était pâle, branché sur un respirateur et un goutte-à-goutte. Le bourdonnement de la machine semblait rassurant, mais, la dernière fois qu'il était passé, le médecin avait réservé son pronostic.

— O.K. Makini, écoutez-moi bien. Nous n'avons pas de temps à perdre, lui expliqua Sadie qui sortit de son sac quelque chose qui, espérait-elle, était la solution pour améliorer l'état de santé de Bill.

— Êtes-vous certaine ? s'enquit l'assistante. Le spécialiste a dit que le patient ne devait rien prendre par voie buccale pour l'instant.

— Je n'ai jamais été aussi certaine d'une chose. Faites-moi confiance.

Sadie et Makini partirent à la recherche d'un médecin afin de mettre en pratique le plan élaboré par Sadie.

Entre-temps, une Mercedes noire arriva à la porte de l'hôpital. Son occupant entra dans le bâtiment, la voiture s'en alla et le visiteur se dirigea vers le bureau d'un médecin. Pas plus de dix minutes plus tard, la Mercedes revint chercher l'homme et se dirigea à toute vitesse vers l'usine d'embouteillage.

Deux heures plus tard, alors que Sadie, qui avait posé sa tête sur le dos de la main de Bill, était à la veille de s'endormir, le patient remua.

— Hello Sadie, bredouilla le malade en souriant faiblement.

Elle lui sourit à son tour.

— Quel bon vent vous amène ici ? demanda-t-il, le souffle court à travers le respirateur. Makini, j'ai besoin d'un foutu bassin...

L'assistante, presque en larmes, s'empressa d'aller chercher une soignante tandis que Bill grogna un peu en cherchant une position plus confortable. Il espérait que tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes, pour autant que l'on puisse parler de « mieux » avec un fils tel que Peter.

Lorsque la soignante eut accompli son travail, elle quitta la pièce. Sadie toucha le bras du vieillard.

— Bill, je dois vous poser quelques questions. Prenez votre temps. Vous souvenez-vous de ce que vous

avez bu aujourd'hui et quels sont les médicaments que vous avez pris ?

Bill sembla troublé et être victime de trous de mémoire. Il fit un signe à Makini et toussa un peu.

— M. Galloway n'est pas capable de se souvenir de ce qu'il a fait plus tôt dans la journée, précisa l'assistante.

— Pas encore, chuchota Bill, mais j'essaie.

Makini lui toucha la main et fit un geste comme pour lui dire que tout allait bien.

— Malheureusement, la mémoire de Bill lui fait défaut, dit-elle, mais, heureusement pour vous, je me souviens très bien de tout.

Peu de temps après, Simon arrivait à l'hôpital, l'air préoccupé. Le grand absent était Mac, qui avait dû prendre la route. Sadie le mit de côté dans la liste de ses préoccupations, car il y avait des choses plus importantes à faire. *Oublions cela et allons de l'avant.* Sadie et Simon sortirent de la chambre de Bill.

— J'ai donc dévoilé au médecin les dernières découvertes de mes collègues universitaires ainsi que les résultats des tests réalisés dans le laboratoire d'ici, expliqua Sadie à l'aimable conseiller de Mac. Nous avons donc essayé. Il n'a simplement pas réagi de la manière qu'ils l'espéraient.

— Il semble que Bill Galloway vous doive une fière chandelle, lui déclara Simon.

Ils virent, par le carreau de la porte de la chambre, Bill absorber un peu de bouillon d'un air plutôt épuisé.

— Comment avez-vous réussi à persuader le personnel hospitalier de vous permettre d'administrer au malade une ration supplémentaire de la potion empoisonnée de son fils indigne ? demanda Simon.

— Disons que j'ai bénéficié de complicités internes, répondit-elle en désignant Makini d'un signe de tête. Et lorsque j'ai appris que l'eau Red Frish était le catalyseur, j'ai examiné les dernières recherches. Elles indiquaient toutes des réactions à la fois semblables et opposées. La Red Frish pouvait améliorer la situation.

— Et comment donc ? s'enquit Simon.

— Comme vous le savez probablement, nous avons découvert que le produit imprègne les cellules à la vitesse grand V, n'est-ce pas ?

— Si vous le dites, je vous crois. Les sciences n'ont jamais été mon fort au collège. J'étais bien trop occupé à courir le jupon...

— Oh !

— C'est juste pour mettre un peu de fantaisie dans la conversation. Poursuivez...

Sadie trouva Simon plutôt drôle et lui sourit.

— ... Toutefois, le produit expulse également des cellules les impuretés et les éléments contaminants. J'en ai fait l'expérience moi-même à l'hôtel et, en l'espace d'une demi-heure, j'ai été en mesure de vérifier l'exactitude de ces recherches. Je me suis donc empressée de venir ici avec ce qui me restait de bouteilles pour voir si cela fonctionnerait avec notre malade. Effectivement, la surdose de produit dans le corps de Bill s'est trouvée rapidement expulsée par ce même produit, autrement dit, la Red Frish.

— Le docteur a dit qu'il n'avait jamais vu une réaction aussi rapide. Aussitôt absorbé, aussitôt rejeté, ajouta Makini, qui venait de sortir de la chambre pour se joindre à eux.

— Une redoutable rapidité..., remarqua Sadie.

— Rappelez-moi de prendre ce truc avec mon dernier verre de la soirée... Cela pourrait m'épargner beaucoup d'argent en alcools et aussi en petites pilules bleues..., blagua Simon.

— L'impression est peut-être plus intense, mais disons que l'endurance se trouve diminuée de moitié. En tel cas, je ne recommanderais probablement pas la Red Frish, rajouta Sadie, qui se prenait au jeu.

Simon eut un rire poli, tandis que Makini ne relevait pas la blague. Directement concernée par le problème, elle expliqua qu'elle versait un peu de l'eau Frish créée par Bill dans son premier café de la journée, et que c'était pour elle comme un surplus de caféine.

— Mais Bill est un homme d'habitudes, précisa la fidèle assistante. Mêmes boissons, mêmes remèdes, aux mêmes heures de la journée. Comment aurions-nous pu savoir que cette bouteille avec son étiquette rouge serait aussi différente de l'eau Frish habituelle ? Je ne lui aurais pas donné ça à boire, mais il m'était impossible de trouver notre réserve de Frish ordinaire.

— Ne vous culpabilisez pas, chère Madame. Le fils avait probablement escamoté le stock de Frish habituelle, déclara Simon. Les manigances internes sont plus nombreuses que l'on croit, et vous êtes hors de cause. Vous n'êtes seulement que le témoin d'une triste affaire.

Makini regarda Sadie, qui lui tapota le bras pour la rassurer.

— Il pensait avoir une crise cardiaque, expliqua l'assistante d'un air las en dégageant une mèche de ses cheveux noirs d'un de ses yeux. Lorsque je suis arrivée dans le bureau, il était par terre. J'étais effrayée et Peter également...

Sadie enlaça Makini pour la réconforter et celle-ci apprécia ce geste. *Que Dieu la bénisse...*, pensa Sadie.

— Je n'en doute pas, poursuivit Simon, mais Bill est entre bonnes mains, non seulement ici, mais de retour au bureau sous votre attention.

— À condition qu'il puisse reprendre son travail au bureau. Il lui faudra probablement quelque temps pour récupérer. Peut-être que Bill préférerait prendre les choses tranquillement pendant un moment. Il serait peut-être temps qu'il dételle.

— Vous pensez, Makini ? demanda Simon, soudainement intrigué.

— Après tout, il serait peut-être bien que son fils prenne sa suite, continua-t-elle, il n'a pas pris de vacances depuis longtemps. Je pourrais l'accompagner. Je pourrais...

Son visage, d'habitude si jovial, trembla légèrement, et elle eut du mal à poursuivre la conversation. Sadie lui passa un mouchoir, et l'assistante rentra dans la chambre pour s'occuper de Bill.

Comme ce doit être merveilleux d'avoir une personne aussi dévouée pour prendre soin de vous, pensa Sadie d'un air mélancolique.

— Maintenant, Sadie, venons-en à la petite ques-tion dont nous avons parlé, lui dit Simon, sur un ton protocolaire.

Il saisit une enveloppe, la mit dans sa main et rabattit les doigts de son autre main sur celle-ci. Puis il fit une pause et observa Sadie avec sincérité.

— Maintenant, je dois m'en aller. Il y a un spécialiste du capital de risque que je dois retrouver, lui

annonça-t-il en lui tendant la main.

Sadie étant occupée à jouer avec l'enveloppe, il changea d'idée et posa la main sur son épaule.

— Sadie, je n'ai aucune idée si nos chemins se croiseront à nouveau, mais je suis conscient du fait que Mac en est rendu à un moment très important de sa vie. Les choses sont en train de changer autour de lui. Ne le jugez pas mal.

— Ce n'est pas le cas, Simon. Il adhère à ses principes, ce qui est admirable chez un homme. Au moins, il fait preuve d'honnêteté, mais je sais pertinemment que lui et moi ne pourrons jamais être autre chose que... des amis.

— Il aurait besoin d'avoir plus d'amis de votre espèce, ma chère...

— Merci, Simon. Il a mon numéro et sait comment me retrouver.

— Je n'en doute pas et j'ai également vos coordonnées, affirma-t-il en l'embrassant protocolairement sur la joue. Mais j'ai une dernière démarche dont il m'a chargé. Je dois en effet parler à M. Philip Tremain, et je lui ai répondu que la moindre des choses serait de vous recommander auprès de ce dernier. Mieux vaut avoir affaire à Dieu qu'à ses saints. Je vous tiendrai au courant.

Après lui avoir serré l'épaule pour une dernière fois, il se dirigea résolument vers l'ascenseur en composant un numéro sur son téléphone. Sadie rentra dans la chambre de Bill.

Le patriarche était assis sur son lit et avait l'air mieux. De toute évidence, Makini avait dû encore s'excuser auprès de son patron.

— Ce n'est rien, Makini, vraiment rien... Vous ne pou-viez savoir, lui assura-t-il d'une voix entrecoupée. Vous savez, mon fils a essayé de modifier la formule pendant des mois. Il m'a dit que la Red Frish n'était qu'une version plus élaborée de la première... Elle ne devrait donc pas avoir de tels effets négatifs. Un accident est probablement survenu.

Bill regarda Sadie.

— Je ne peux que m'en tenir à cette explication... N'est-ce pas, Sadie ?

— Bill, je ne vous blâme aucunement. Il est important que vous fassiez ce qui est nécessaire, lui souffla-t-elle en prenant ses mains dans les siennes.

— Il fait partie de la famille. Je peux donc seulement en déduire qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il faisait...

Le fait de parler provoquait chez le vieillard des quintes de toux. Lorsqu'il se mit à cracher un peu de sang, l'infirmière fit sortir les deux femmes de la pièce. Sadie se posait beaucoup de questions, mais n'entrevoyait aucune réponse en ces lieux. Elle laissa donc Makini discuter avec l'infirmière, afin qu'elle lui permette de veiller Bill, et les salua.

Dans la limousine, Simon fit des réservations pour Sadie. En regagnant son hôtel, elle ruminait plusieurs idées qui lui venaient à l'esprit. Une chose était certaine : Bill allait mieux, mais qu'en serait-il demain ?

Une fois dans sa chambre, Sadie appela chez elle. Les filles étaient rentrées de l'école, et d'autres histoires de *jeggings* semblaient grandement les préoccuper. Un retour à la réalité, en somme. Bienvenue à la maison ! Cela ne saurait tarder, d'ailleurs.

Elle examina le contenu de l'enveloppe, qui comprenait le récépissé du transfert de fonds effectué par

Simon, et s'aperçut que la somme versée était plus élevée que celle qu'on lui avait annoncée.

Le magasin de produits diététiques naturels de la famille Turner bénéficiait d'un sursis, du moins pour un moment.

Sadie se souvenait des mots de Simon dans son texto : « Ne serait-ce que pour nous assurer que les promesses de Peter Galloway ne sont pas de vains mots. » Elle se souvenait également de ce qu'il lui avait dit à l'hôpital, soit que « la moindre des choses était de la recommander à Tremain ». D'après la manière dont la chance de Sadie se présentait, elle ne pourrait pas s'attendre à grand-chose. Au moins, les dés étaient jetés, puisque maintenant, de toute façon, Peter devait exposer la situation à Tremain.

Néanmoins, Simon tiendrait parole et, sans aucun doute, une fois qu'elle serait en Angleterre, lui ferait savoir si Galloway et Tremain étaient prêts à retenir ses services pour effectuer des études. Elle espérait que oui, mais perdait la commission qu'on lui réservait pour avoir trouvé un investisseur prêt à aider FrishCo. Les filles de Sadie devaient donc renoncer à tout nouveau voyage scolaire à l'étranger. Elles ne seraient donc pas impressionnées par les performances de leur mère. Peut-être que cette fois-ci leur père ferait enfin un effort pour mettre la main à la pâte.

Sadie se déchaussa sans ses mains, enfila son short le plus confortable et eut soudain grand appétit. Elle réalisa qu'elle n'avait rien mangé depuis qu'elle avait ingurgité de la Red Frish et une pilule de séné. Elle avait d'autant plus faim qu'elle avait bu ce soir-là une autre bouteille, afin de drainer son organisme avant de se rendre à l'hôpital. Elle découvrit alors que son chateaubriand était presque aussi bon froid que chaud.

Alors qu'elle était au lit en train d'organiser ses pensées afin d'y incorporer les derniers événements, elle en vint à la conclusion qu'elle n'avait plus rien à faire ici. Elle avait vécu une aventure échevelée à vadrouiller à travers le monde, pour se retrouver en train de se disputer avec Stuart pour qu'il garde les filles le prochain week-end, à vendre de la luzerne germée et à chercher sur Internet d'autres concours de marketing avec quelque récompense à la clef.

Avant de couper la sonnerie de son téléphone, elle prit connaissance d'un dernier texto, qui venait tout juste d'arriver.

« Maman, si tu ne peux pas ramener de sous, on s'en fout.

Garanti.

S'il te plaît, reviens-nous vite.

G et A.

P.S. Comme tu nous dis toujours :

Sa chance, on la fait soi-même.

Vous ne saurez jamais ce que c'est si vous ne faites rien. MDR (mort de rire) »

Elle hochait la tête, sourit et décida qu'elle les emmènerait faire la tournée des magasins lorsqu'elle rentrerait chez elle. Avec l'argent de Simon, elle pourrait au moins leur payer de nouveaux *jeggings*. Peu importe ce qu'elle pouvait envisager pour l'avenir, le seul souhait qui ne se réaliserait jamais était celui qu'elle berçait le plus ardemment, c'est-à-dire d'obtenir l'homme qu'elle aimait.

Ai-je bien compris ? Oui. L'homme que j'aime.

Elle ajusta son réveille-matin, ferma les lumières. Épuisée, elle s'endormit pratiquement dès que sa tête

toucha l'oreiller.

Alors que les premières lumières du jour filtraient à travers les rideaux de Sadie, les ombres de deux personnes se profilèrent dans l'allée menant à l'entrée principale de l'usine de FrishCo. Une fois à la porte, une de ces personnes se servit d'une carte magnétique pour ouvrir, et ils entrèrent dans le bâtiment. L'une d'entre elles voulut allumer la lumière, mais l'autre l'en empêcha. Elles se dirigèrent alors vers une porte, sur laquelle on pouvait lire le mot « Privé ».

Quelques heures plus tard, quelqu'un glissa doucement un mot sous la porte de Sadie, et un autre texte s'inscrivit sur son portable, qui scintilla jusqu'à son réveil. C'est alors que, soudainement, la situation changea à nouveau.

— J’ai reçu votre texto au cours de la nuit...

Les yeux quelque peu cernés, Sadie se précipita pour rencontrer Simon au petit-déjeuner. Après avoir retrouvé le mot que l’on avait glissé sous sa porte, elle découvrit que cet homme ne devait jamais dormir ni rien laisser au hasard. Il leva un doigt en l’apercevant. Elle s’excusa lorsqu’elle constata en approchant qu’il était encore au téléphone. Il demanda à son interlocuteur de ne pas quitter, alors qu’il se levait pour présenter une chaise à Sadie.

— Bonjour, Sadie. J’ai pris la liberté de vous commander du café. Reprenez votre souffle.

Sadie se laissa tomber sur sa chaise et respira la brise matinale. Une autre journée prometteuse d’aventures dans ce paradis hawaïen...

— Merci, Simon. Je m’attendais à être à bord de l’avion qui devait me ramener chez moi, lui confia-t-elle en s’installant confortablement devant une table garnie de tous les éléments qui composent un petit-déjeuner idéal. Aveuglée par le soleil, elle ajusta ses lunettes noires.

— J’espère que vous n’avez pas été déçue que je vous suggère de retarder votre départ ? voulut-il savoir.

— Je sais que vous ne m’auriez pas demandé une telle chose, à moins que ce ne soit d’une « importance primordiale », exprima-t-elle d’un ton taquin, en grignotant un petit pain croustillant et en sirotant un jus d’orange fraîchement pressé.

Il haussa ses sourcils et montra son téléphone.

— Attendez. Je dois juste...

Elle fit un signe approbateur, et il s’éloigna un peu pour terminer sa communication.

D’habitude, Sadie était une personne matinale, mais, ce matin-là, elle se sentait vraiment la tête lourde. Elle sortit une bouteille d’eau Frish portant une étiquette rouge et l’ouvrit. Simon, intrigué, en interrompit sa conversation, mais au lieu de boire l’eau, Sadie se contenta de la sentir.

— J’étais plutôt mal fichue ce matin et j’ai pensé qu’un petit coup de supercaféine me regonflerait, fit-elle en voyant la drôle de tête que Simon faisait. Peut-être que je ne devrais pas...

Elle reboucha la bouteille et but à la place deux verres d’eau de table citronnée, qui lui firent le plus grand bien.

Son cappuccino arriva, et elle se détendit en admirant le spectacle qu’offraient les aménagements des jardins du café de l’hôtel, pleins de gros pots remplis de fleurs multicolores, dont l’odorant hibiscus jaune que l’on retrouve partout dans ce pays. Ces parterres se prolongeaient jusqu’à un golf où, à quelques centaines de mètres, rendus minuscules par la distance, des joueurs et des caddies se déplaçaient dans des voiturettes sur un gazon impeccable. Le temps était superbe, comme d’habitude, et les arômes de pain frais, de grillades et de café étaient portés au gré de la brise. Cependant, l’esprit de Sadie était ailleurs.

Quelle bénédiction que d’avoir un père aussi indulgent que Bill..., pensa Sadie en finissant le reste de son jus d’orange. Au fait, elle venait de prendre quatre consommations, et cela lui fit penser à Mac.

Arrête-moi ça ! Sadie...

Simon se rapprocha d'elle et lui tendit le téléphone.

— On dirait qu'il y a des nouvelles. Quelqu'un veut vous parler...

Une fois de plus, son cœur sursauta... *Serait-ce donc ?* Toutefois, ce n'était pas ce à quoi elle s'attendait.

— Bill ! s'exclama-t-elle tandis que le vieillard la saluait avec cordialité.

Sadie l'écouta pendant qu'il lui expliquait ce qui s'était passé depuis qu'elle l'avait quitté la nuit précédente. Les yeux de plus en plus écarquillés, elle finit par lui répondre.

— Comme ça, vous avez fait annuler la déclaration sous serment ? Vous me dites qu'elle est illégale ? demanda Sadie en réagissant à ces incroyables nouvelles. Oh ! Mon Dieu !

Elle mit l'appareil sur la fonction haut-parleur, pour que Simon puisse entendre.

— Exact, répondit Bill en toussotant. Elle est certainement illégale, du moins d'après la manière dont elle a été rédigée. Et j'ai dû mobiliser une équipe pour partir à la recherche de mon stupide fils.

— Ainsi, la Red Frish n'était pas un accident, n'est-ce pas ? Comment vous en êtes-vous aperçu ? s'enquit Sadie.

— Vous souvenez-vous de cet homme qui vous avait fait visiter l'usine ? Un certain Kaha'i ? Il travaillait pour moi depuis des années. Il y a trois jours, Peter l'a éloigné du labo pour faire quelques courses. Lorsqu'il est revenu, Peter avait créé un lot d'une nouvelle version de la Red Frish.

— Il m'a donné des échantillons de ce lot, avoua-t-elle.

— Ainsi qu'à moi. La nuit dernière, on a informé Kaha'i de ma soudaine hospitalisation et il a immédiatement consulté les documents du laboratoire. Il ne voulait pas parler du passé par crainte d'avoir des ennuis...

— De la part de Peter ?

— C'est triste, mais c'est ainsi. Mon fils n'a pas été le meilleur des patrons. Les dossiers du labo le prouvent, ainsi que l'information venant de vos collègues universitaires, Sadie, Peter a modifié sciemment la formule. Il n'est pas non plus le meilleur des fils...

— Bill, je suis vraiment désolée. Ainsi, cela faisait partie de ses projets depuis le début ? Il voulait s'approprier la société ?

— Ça m'en a tout l'air. Il semble qu'il était si désespéré de prouver que sa Red Frish était supérieure à la Frish que j'ai inventée qu'il en a pété les plombs...

Il se mit à tousser. Sadie pouvait entendre la voix de Makini au second plan commenter que, maintenant, cela lui avait joué un mauvais tour.

— C'est certain. Jusqu'aux petites heures de ce matin, Philip Tremain avait l'impression qu'il était en train de négocier l'achat de FrishCo, car il ne s'était pas aperçu que Peter n'avait aucune capacité, aucun pouvoir, expliqua le patriarche, qui se remit à tousser.

— Prenez votre temps, Bill, coupa Simon dans le haut-parleur.

— Espérons seulement que M. Tremain n'a pas versé d'argent avant de se rendre compte de la supercherie, remarqua Sadie.

— Souhaitons-le pour son bien, acquiesça doucement Simon, en faisant signe à Sadie de mettre un terme à la communication.

— Bonne chance dans vos recherches pour retrouver Peter, souhaita Sadie à Bill Galloway en le saluant, puis elle se tourna vers Simon, qui souriait.

— Et qu’arrivera-t-il, maintenant ?

— Sadie, je pense que, dans cette affaire, ce mauvais tour du sort va encore modifier la donne.

— Bien entendu, répliqua Sadie en tripotant ses cheveux et en ouvrant grand ses yeux. Il nous faut revenir au plan A, ou quoi ?

— Je dirais plutôt au plan C, répondit Simon en fronçant les sourcils et en semblant ne pas être pressé d’en dire davantage.

Il se servit un morceau d’ananas. Sadie attendit qu’il reprenne la parole, sortit la note qu’il lui avait remise ce matin, la consulta et la lui lut à haute voix.

— Vous n’avez pas réussi à joindre Mac, n’est-ce pas ? Vous dites ici : « Le valet a confirmé qu’il s’était absenté pour assister à un important événement, etc., mais il me sera peut-être possible de négocier une entente inattendue entre vous et M. Tremain. Une entente en bonne et due forme. » Alors, qu’y a-t-il de si inattendu ? Qui est responsable de quoi ? Encore Bill ? Mac est-il au courant ?

— Les acteurs peuvent changer, mais la proposition se trouve toujours sur la table, répondit Simon.

— Et avec qui allez-vous donc négocier ?

— Cela semble à peine imaginable, mais notre entente sera conclue de façon à ce qu’elle comprenne quelqu’un avec lequel je n’aurai jamais cru faire affaire, dussé-je vivre un siècle.

Le téléphone de Simon sonna. Il le fixa et dit :

— Je crois qu’il y a quelqu’un qui vous expliquera tout ça.

Il recula sa chaise, se leva et regarda la porte d’entrée du café.

Mac se trouvait dans le patio, téléphone en main, l’air intrépide, souriant et élégant avec sa chemise blanche et son short kaki.

Le cœur de Sadie sembla s’arrêter.

— Mac..., chuchota-t-elle.

— Bonjour Sadie, lui dit Mac en s’approchant d’un pas élastique. Il l’embrassa sur la joue, en s’attardant toutefois un peu plus longtemps que la moyenne.

— Ah ! Mac... Vous arrivez à point nommé, lui dit Simon en lui serrant chaleureusement la main. J’allais justement informer Sadie à propos de la nouvelle société...

Mac n’ayant d’yeux que pour Sadie, Simon esquissa un sourire et retourna à ses morceaux d’ananas.

Mac se laissa tomber dans un fauteuil et commanda un café Kona. De près, il avait l’air un peu fatigué, mais reflétait curieusement une sorte de paix intérieure. Les yeux encore cernés, il semblait cependant moins stressé que lors de sa dernière rencontre avec Sadie. Toutefois, à cette occasion, les yeux de cette dernière étaient embrouillés par les larmes. Elle se rasséra en essayant de se calmer. Il était revenu. Que signifiait ce retour ?

Pendant que Mac sirotait lentement son café, Simon semblait s’amuser, tandis que Sadie brûlait de lui adresser la parole.

— À la lueur des derniers événements, il semble que des possibilités s’offrent à nous, dit Mac en savourant son délectable café hawaïen.

Sadie attendait fébrilement la suite. *Du calme, Sadie ! Du calme !*

— Je suis en train de prendre un associé..., dit Mac.

Sadie était tout yeux, tout oreilles. De la manière dont il la regardait, elle se sentait incitée à deviner qui était cette personne lorsque, soudainement, un clignotant s’alluma.

— Non ? Pas quelqu’un du côté obscur de cette affaire ?

— Justement. Philip Tremain en personne. Tout ça, grâce à Simon.

Simon leva les yeux, s’essuya la bouche avec sa serviette immaculée, et haussa une épaule comme pour dire : « évidemment... »

Sadie ne sut quoi dire. *Advienne que pourra...* Mac poursuivit.

— Lorsque je t’ai laissée la nuit dernière, je ne pouvais me résoudre à m’en aller. Il me fallait prendre des décisions que j’aurais dû prendre voilà des années, dit-il en regardant Simon, qui leva les yeux au ciel. Nous avons donc essayé de parler à Tremain. Il venait de s’entretenir avec Peter et était, dirions-nous, fort surpris de nous retrouver au cœur de cette affaire.

— Je n’en doute pas, surtout après la dispute que tu avais eue hier matin à l’usine.

— Ah ! Oui... hier matin à l’usine...

— Tu ne m’as jamais dit ce qui était arrivé, lui indiqua doucement Sadie.

Vu qu’il n’était plus son patron, elle se sentait plus libre.

— Mac, que s’est-il passé ?

— Eh bien oui, le coup d’envoi était donné et je n’aimais guère ne pas être maître du jeu. Je voulais attendre jusqu’à ce que je puisse éclaircir la situation de manière à avoir de bonnes nouvelles à te donner, lui déclara-t-il en lui touchant le bras. Bref, après t’avoir laissée au foyer d’enfants, je me suis rendu seul chez les Galloway, pour les prévenir qu’ils risquaient de ne pas bénéficier de mon aide s’ils n’agissaient pas de manière professionnelle. En d’autres mots, je les ai menacés de me retirer de cette affaire.

— Et ça n’a pas fonctionné..., observa-t-elle en souriant.

— Généralement, ça marche, mais il faut bien une première fois pour toute chose, stipula Mac en prenant une autre gorgée de café, sans affronter son regard. Il s’agissait d’un pari. J’espérais qu’ils comprendraient. Ils étaient censés assister à notre présentation intégrale lors de la réunion qui devait avoir lieu l’après-midi. Nous présentions l’offre la plus avantageuse. Avec toi au conseil d’administration, la signature des principales clauses n’aurait constitué qu’une simple formalité, un fait accompli, une entente paraphée en bons et dus termes avant l’heure du thé.

— Qu’est-ce qui a avorté ?

— Peter Galloway a mis des bâtons dans les roues. La nuit dernière, Simon a découvert qu’il avait raconté à Tremain, ainsi qu’à Bill un peu plus tard, qu’il s’était assuré tes services en échange d’un pot-de-vin et que tu étais prête à jouer les transfuges.

— Merde alors ! s'exclama Sadie, qui regrettait déjà simplement d'avoir adressé la parole à Peter.

— Ne t'en fais pas, c'était même avant que tu discutes avec lui dans le jardin.

Embarrassée, Sadie montra subitement un vif intérêt pour l'arrangement floral qui était sur la table.

— Je suis désolée, dit-elle. Lorsque je me suis rendue avec lui dans le jardin...

Sa phrase resta en suspens.

— Tu ne pouvais pas savoir, lui dit Mac, qui lui prit légèrement la main.

La chaleur de ses doigts filtrait en elle et ramenait de vieux souvenirs de la connexité qui les rapprochait. Elle le regarda. Mac la fixait de ses yeux d'un bleu azur et semblait lire dans son cœur. L'émotion était revenue comme une forme de vengeance, comme lorsqu'on a l'impression d'avoir connu quelqu'un toute sa vie.

Elle se mordit la lèvre, heureuse de dissimuler son regard avec des verres fumés. Mac retira sa main.

— Il m'a fallu faire marche arrière et prier pour que Bill me fournisse l'occasion de plaider ma cause, expliqua Mac. Je me suis donc arrangé pour le rencontrer en privé, mais en arrivant à son bureau, on l'avait déjà expédié à l'hôpital. Peter Galloway attendait. J'aurais dû te tenir au courant lorsque je suis venu te voir hier soir, mais disons que j'ai fait preuve de distraction et que cela m'est sorti de la tête...

— Mmm..., marmonna Sadie, qui examinait maintenant un minuscule insecte qui se promenait sur la partie la moins fournie de l'arrangement floral.

Elle se sentait rougir, tandis que Simon était occupé à manger un kiwi.

— Mais après m'avoir dit bonsoir, j'en ai conclu que tu avais quitté l'île, Mac. Tout le monde tenait cela pour acquis. Nous pensions que tu étais parti.

— Je suis passé à un cheveu de le faire. Je me suis rendu jusqu'à l'aéroport, puis suis revenu. J'avais des choses à terminer ici, et je n'ai pas l'habitude de laisser des choses inachevées...

Écoute-le, Sadie... Ne te fais pas d'illusions.

— Lorsque j'ai pris mes messages, j'ai obtenu le topo complet de Simon sur l'hospitalisation, sur ce que tu avais découvert, sur ce que tu avais fait pour Bill, et j'étais fort heureux de ne pas avoir pris l'avion. C'est alors que j'ai décidé de tirer au clair les agissements de Peter. Tremain se posait évidemment des questions et il a accepté de me rencontrer d'urgence ce matin.

— Dans l'espoir de jubiler un peu, coupa Simon en remuant son café.

Sadie, époustouflée, lâcha un « Ouah ! » d'adolescente.

— Te souviens-tu de Kaha'i, l'homme qui vous servait de guide à l'usine ?

— Oui, oui, nous parlions justement de lui, répondit Sadie, c'était lui qui... Attends une minute... C'est toi qui lui as parlé de Bill ?

— Oui, lorsque je me suis confié à lui, il m'a raconté des choses qui le tracassaient depuis longtemps, dont les soupçons qu'il entretenait à propos de Peter et de sa Red Frish. C'est moi qui me suis rendu à l'usine avec Kaha'i la nuit dernière. Après cela, il était vital de rejoindre Tremain de toute urgence ce matin. Pendant que j'étais là, Bill a annulé la déclaration sous serment, ce qui me plaçait dans le même camp que Tremain pour la première fois de notre vie.

— Ça a dû être complètement fou...

— Complètement, mais tu sais quelque chose ? Pour moi, ça ne pouvait survenir à un meilleur moment. L'entente que j'ai prise avec Tremain et avec Bill était en tout point conforme à mes projets d'avenir du moins, si je tiens à conserver ma santé mentale...

— Tu parles ici de « l'événement important » où tu t'es rendu la nuit dernière ?

— Précisément, confirma-t-il. Je... Je suis...

Il fit un sourire à Sadie, et elle se mit à rougir.

— Je ne peux m'imaginer que tu as rencontré Tremain..., exprima-t-elle.

— Au début, je n'étais pas persuadé que c'était une bonne idée, du moins à en juger par sa réaction immédiate lorsque je suis arrivé sur les lieux. Après tout, il avait triomphé, et l'encre n'était pas encore sèche sur l'entente qu'il avait conclue avec Peter. Puis son discours a changé. C'est un homme d'affaires. C'est tout ce que je peux dire...

— Tout le monde connaît la suite..., répercuta Simon.

— Cela signifie donc que l'affaire est conclue ?

— Oui Sadie, l'affaire est conclue. Sous un nouveau jour et de façon avantageuse, mais j'ai obtenu sa parole que le nouveau contrat te protégerait. De plus, Simon et moi nous en portons garants.

— Merci... Bonté divine, tu as failli tout laisser tomber, remarqua Sadie.

— Mais, grâce à toi, je n'ai pas eu à tout abandonner, car tu as pu trouver Bill à temps. C'est un heureux coup du sort...

— Disons du destin..., répliqua Sadie.

Tous deux regardèrent Simon, qui lorgnait d'un air cynique par-dessus ses lunettes. Ils toussèrent et remuèrent d'un air embarrassé sur leur siège.

— Bref, de toute façon, j'ai réorienté mes affaires et tu as obtenu les garanties que tu souhaitais, le tout en un minimum de temps..., reprit Mac.

— Mais pas suffisamment rapidement pour empêcher que Tremain ne se fasse soulager de quelque cent mille dollars par les soins de Peter Galloway, ajouta Simon, incapable de dissimuler sa joie.

— Et comment donc ? demanda Sadie.

— Tremain n'était pas très content de découvrir que Peter avait sciemment mis en danger la santé de Bill de manière à faire main basse sur la société, mais l'argent du pot-de-vin avait déjà été versé, expliqua Mac.

— Aux dernières nouvelles, Galloway était en route pour le Mexique, renchérit Simon. En fait, je vais pouvoir mettre les points sur les i et les barres sur les t dans ce nouveau contrat. Il sera intéressant de revoir M. Tremain, et j'anticipe cette rencontre de façon vraiment enthousiaste. Je vous verrai tout de suite après. Ne vous attirez pas d'ennuis pendant mon absence, dit-il à Sadie en lui faisant un clin d'œil.

Il se leva, embrassa Sadie sur le front, tapota l'épaule de Mac et s'en alla.

— Ton directeur financier est vraiment un type bien, non ? demanda Sadie à Mac qui, réalisant soudainement être seul avec elle, se rapprocha un peu.

— Oui, c'est l'un des meilleurs. Il veille toujours au grain pour moi. Il l'a toujours fait, continuera quoi qu'il arrive, et ce, avant qui que ce soit d'autre.

— J'en suis heureuse. Il est bon d'avoir quelqu'un qui veille sur vos intérêts.

— Très juste. Toi, tu as ta maman, Abi, Georgia et ta sœur Helen...

— Ah ! Je constate que quelqu'un a entrepris des recherches...

— Mieux vaut tard que jamais...

Mac contemplait la jolie femme qui lui faisait face. Elle l'écoutait avec grande attention, et un sourire illumina son visage tandis qu'elle remontait ses lunettes de soleil sur le sommet de son crâne. Il soutint son regard avec de courtes pauses, puis elle poursuivit.

— Je me disais que tu serais fière de moi. Au labo, j'ai consulté les notes de Peter. Maintenant, on sait au moins pourquoi Bill ne cessait pas d'avoir ces drôles de crises. Peter avait dû planifier son coup depuis un moment. Il est très retors. Il augmentait les doses graduellement et essayait diverses recettes. Tu parles d'une recette ! dit-elle en riant.

Voyant qu'elle était d'humeur enjouée, Mac l'imita et lui poussa le coude hors de la table, tandis qu'elle piquait son bras du bout de l'index.

— En tout cas, je suis heureuse que Bill soit en train de recouvrer sa santé, fit remarquer Sadie, car c'est un brave homme.

— C'est plus qu'un convalescent ! C'est un combattant sur le sentier de la guerre. Et le vieux Bill reste fidèle à sa parole envers toi, Sadie. Il a toujours voulu que tu sois partie prenante au contrat.

— Et je voulais aussi que tu...

Il la fixa avec intensité, attendant la suite.

— Je disais vouloir que tu t'engages... Je veux parler de cette affaire, bien sûr. Je voulais travailler avec toi dans la société.

Elle remit ses lunettes de soleil, versa de la Red Frish dans un verre et y déposa une fleur fanée.

Mac hésitait et examinait pensivement les aménagements paysagers.

Sadie s'émerveillait en contemplant le panorama qui se déployait devant elle. Les cheveux de Mac, récemment passés sous la douche, lui retombaient naturellement sur le front. Cela lui donnait un air jeune et dynamique. De temps à autre, la brise se prenait dans sa chevelure, et il aurait pu incarner l'image du père emmenant son heureuse petite famille en vacances que nous proposent les publicitaires de l'industrie touristique. Il lui jeta un œil, puis reprit la parole.

— Veux-tu encore... Veux-tu encore faire des affaires avec moi ? lui demanda-t-il.

— Absolument ! répondit Sadie avec enthousiasme.

À ces mots, elle lui tendit la main pour serrer celle de Mac. Tope là ! Il l'observa d'un air étrange.

— Nous serrer la main ne me semble pas très approprié, du moins avec toi, lui dit-il en la laissant, bras en l'air.

Les doigts de Sadie s'engourdirent graduellement, et elle commença à frissonner légèrement, malgré le soleil dardant ses rayons.

— Oh ! Se contenta-t-elle de dire en posant sa main sur ses genoux et en fixant le vide.

— Je veux dire que je trouve cela trop protocolaire, dit Mac.

Sadie souffla, regarda Mac et sembla embarrassée, comme si elle s'attendait à ce qu'il lui donne l'accolade. Elle souleva sa main et, malgré tout, serra la sienne.

— Ça semble un peu hors contexte, non ? Peut-être devrions-nous nous étreindre...

— Mais, Mac, nous ne pouvons pas, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle simplement. Si je te comprends bien, nous sommes en train de nous associer, ce qui veut dire que nous ne pouvons nous permettre de telles familiarités.

Sa résolution était mise à l'épreuve, mais elle maintenait ses positions, fondées d'ailleurs sur ce qu'elle lui avait dit lorsqu'il avait quitté sa chambre la nuit dernière. *C'est le moment de parler, Sadie...*

— De toute façon, tu dois avoir de bonnes raisons pour ne pas vouloir mélanger les affaires et le plaisir, reprit-elle. Je suis sûre que tu m'expliqueras pourquoi au moment opportun.

Mac paraissait pensif en finissant son café.

— Viens avec moi, lui dit-il en lui prenant la main et en l'entraînant, après avoir laissé une poignée de dollars pour le garçon.

Ils quittèrent la table ainsi que la petite fleur fanée qui commençait à reprendre vie dans son verre. Mac conduisait Sadie à sa chambre. Il lui lâcha la main lorsqu'ils entrèrent dans l'hôtel. Elle avait du mal à le suivre en trotinant derrière lui, pour essayer de ne pas avoir l'air trop essoufflée. Elle se dit que, pour quelqu'un qui avait passé une nuit blanche, Mac semblait péter le feu. Ils ne se dirent pas un mot jusqu'à leur arrivée dans la luxueuse suite de Mac.

Celui-ci prit la main de Sadie, qu'il conduisit vers le massif coffre vertical qui se trouvait dans un coin de la pièce, et la fit asseoir. Il ouvrit la vieille cassette de bois qui contenait une photo encadrée de l'équipage du *Nomad*. Après avoir récupéré une petite photo cachée derrière l'encadrement, il la donna à Sadie pour qu'elle la regarde.

— C'était Ryan, expliqua-t-il à Sadie.

Elle pouvait voir Mac un peu plus jeune, en compagnie d'un petit garçon aux cheveux noirs.

— C'était quand ? lui demanda-t-elle, fort intriguée.

— Il y a quelques années. La maman de Ryan était avocate de la partie adverse dans une affaire complexe que nous traitions. Nous passions de longues journées et devions veiller tard au cours de réunions très tendues, et je me suis trop attaché...

— À l'avocate ?

— Non, au garçon. Elle et moi n'aurions probablement eu qu'une brève liaison. Une fois qu'elle me permit de m'immiscer dans leur vie, il était difficile de ne pas s'attacher à cet enfant...

Mac joua une fois de plus avec la médaille de saint Christophe qu'il portait autour du cou.

— Vois-tu, j'ai eu un frère... mais il est mort. Ryan me faisait beaucoup penser à lui. J'ai alors pensé qu'avec moi dans sa vie, ce garçon pourrait sortir de sa coquille. J'avais la chance d'être là pour l'aider et j'étais décidé à bien faire les choses, à être pour lui un bon père, du moins un bon beau-père.

Elle lui toucha le bras, et il ne le bougea pas.

— Je suis franchement désolée, Mac. Et qu'est-il arrivé à Ryan ?

— Son père biologique est revenu dans le décor. C'était un être retors. Peu après, la mère de Ryan quitta la ville, non sans m'avoir plumé dans le processus de séparation. Le père l'aïda, bien sûr. Ils disparurent ainsi que Ryan, et je ne les ai plus jamais revus. Je ne pouvais blâmer que moi. Je n'aurais pas dû m'engager ainsi.

— Ce qui veut dire qu'après cela, tu ne t'es plus attaché ?

— Il était plus facile de me replier complètement et de garder les deux mondes dans des sphères distinctes. J'ai commencé à mener une vie de célibataire dans un esprit de vengeance. Je ne vivais que pour moi.

— Dis-moi, Mac, tu n'es pas ce genre de personne, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête.

— C'est simplement une manière de mener une vie vide de sens, une excuse qui a bien fait mon affaire d'ailleurs, du moins jusqu'à ce que je te rencontre...

— Oui, je saisis mieux maintenant, murmura-t-elle en se rapprochant de lui.

— Vraiment ? demanda-t-il.

Elle fit signe que oui.

— J'ai alors pensé qu'il valait mieux ne pas fréquenter de femme ayant des responsabilités maternelles, mais je dois préciser que ce n'est pas parce que je n'aime pas les enfants, lui avoua-t-il.

— Bien au contraire. Je comprends. C'est au cas où tu les perdrais, n'est-ce pas ?

Il détourna son regard, et Sadie devina une fois de plus la tendresse cachée du personnage. Elle entrevoyait la compassion qui l'animait et dont elle avait déjà été témoin.

— Mac, je comprends pourquoi tu ne voulais pas t'attacher à moi, même si tu avais trouvé mes filles « adorables ». Mais je savais que tu n'étais pas un de ces individus qui détestent les enfants. J'avais vu comment tu te comportais avec les petits pensionnaires du foyer, et comment tu te montrais si compréhensif envers eux...

Il acquiesça, sembla pensif et ouvrit la cassette aux trésors. Au fond se trouvaient de vieilles photos et papiers racornis qu'il sépara.

— C'est la première fois que je regarde ça depuis des années...

— De quoi s'agit-il, Mac ?

— C'est là où j'ai grandi, dit-il en lui tendant une photo de groupe et en montrant du doigt en bout de file un petit bonhomme roux s'appuyant sur un Mac très juvénile. Là, c'est Shauny, mon frère. Et ça, c'est le Foyer Saint-Wilfred. Ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous tous, mais les conditions de vie étaient plutôt rudes. Shauny faisait de l'asthme et n'était pas très bon dans les sports. Il devint une sorte de souffre-douleur. Je devais me battre pour le défendre contre les harceleurs, y compris ceux qui avaient des couteaux, raconta-t-il en se frottant le visage.

Elle leva instinctivement la main et lui toucha le menton. Il la regarda, et une grande compréhension s'établit entre eux. Sadie se sentit alors plus proche de lui que lors de leurs plus vifs transports amoureux.

— Et ensuite ?

— Je ne l'ai pas suffisamment protégé. J'aurais dû être en mesure de protéger mon unique frère, mais je l'ai perdu.

— Mac, je suis vraiment désolée...

— J'ai perdu un frère, mais ai récolté des cicatrices que j'ai bien méritées. Elles sont pour moi comme un constant rappel chaque fois que je m'observe dans une glace.

— Et ça ? dit-elle en touchant la chaîne qu'il portait au cou.

— Le saint Christophe lui appartenait, et la chaîne est tout ce que nous avons hérité de notre mère.

Sadie se pencha et lui embrassa le menton. Il se frotta les yeux et s'étira.

— C'était il y a longtemps et, depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Vois-tu, ces enfants doivent apprendre à se défendre. Cela ne suffit pas, mais je fais ce que je peux. Je leur ai mis sur pied un programme de formation permettant de financer des cours dans tous les foyers d'enfants à travers le monde.

— Des cours d'autodéfense ?

— Oui, et c'est très important. Cela vaut mieux que des dons que l'on dilapide pour acheter de nouveaux meubles au personnel, alors que les enfants dorment sur des matelas crasseux dans des lits en mauvais état.

Des souvenirs pénibles revenaient à la mémoire de Mac. *Pas étonnant qu'il soit réticent à évoquer ces années de misère*, pensa-t-elle. Elle lui frotta doucement l'avant-bras, mais comme il ne réagissait pas, elle arrêta.

— Parle-moi de ton frère..., murmura-t-elle.

— Il adorait les bateaux, et nous rêvions du jour où nous serions riches et où nous pourrions parcourir le globe, dit Mac. J'en fis la promesse à Shauny, et c'est ce qui me motiva. Toutefois, il était bel et bien disparu. En me montrant incapable de le protéger, en quelque sorte, je l'avais laissé tomber. Lorsqu'il est mort, j'ai cru que mon cœur volait en éclats. Une partie de moi est morte avec lui.

Mac semblait absorbé dans ses pensées, et Sadie respecta son silence. Une minute plus tard, il reprit son récit.

— C'est pourquoi je me suis autant investi dans mon travail, ai gagné des millions et ai continué à courir après la fortune. J'ai pu ensuite organiser le programme qui devait permettre à des enfants comme Shauny de se protéger. Entre-temps, je continuais à faire des affaires jusqu'à ce que je puisse acheter ce que tu appelles mon « bateau ». Pendant un bon moment, j'ai aimé vivre de la manière que j'avais choisie, en nomade, déclara-t-il d'un air pensif.

— Que tu avais choisie ? Tu parles au passé ?

— C'est une façon de parler, car, qui sait, peut-être que, prochainement, l'heure d'un changement sonnera...

— Changer d'habitat ? demanda-t-elle.

— Un changement total de vie...

Perdu dans ses pensées, il eut un regard vague, tandis que Sadie avait une question délicate à lui poser.

— Mac, je sais que cela semble un peu déplacé de ma part, mais si les choses changeaient et que tu

cessais d'être mon patron, aurais-tu l'obligeance de m'en informer ? Si nous cessions de travailler ensemble, tout serait différent, n'est-ce pas ?

— Et pourquoi serait-ce différent, Sadie Samantha ?

— Et pourquoi pas... Grand Dieu ! Excuse-moi, je saute encore aux conclusions...

— Eh bien ! Je ne suis pas sûr que cela soit aussi différent que ce que tu penses, fit-il d'une petite voix.

Sadie se réprimanda mentalement et souhaita que le sol s'entrouvre pour y disparaître. *Bien fait pour toi ! Idiote, tu te mets une fois de plus les pieds dans les plats...*, rumina-t-elle.

— Dis-moi, Sadie. Si nous ne devons plus travailler ensemble, que souhaiterais-tu qu'il arrive ?

— Ne me dis pas que tu as l'intention de me larguer ? répondit-elle en paniquant un peu.

Elle en était rendue au point où elle n'était plus capable de penser de façon logique.

— Non, calme-toi. Ce n'est pas du tout ce que je veux dire. Advenant le cas où je ne serais plus ton employeur et où nous ne serions aucunement liés par des liens commerciaux, je veux juste te demander ce que tu souhaiterais qu'il t'arrive.

Elle le fixa d'un regard incrédule, puis comprit.

— Tu veux dire... Si nous n'entretenions pas de relations d'affaires, alors...

— Voudrais-tu encore de moi, comme tu me l'avais dit ? l'interrogea-t-il en soulevant ses lunettes de soleil pour mieux voir ses yeux.

Sadie se sentit fondre lorsque les doigts de Mac lui touchèrent les joues. Un grand calme parcourut ses veines lorsqu'elle lui prit la main et qu'elle la promena dans sa chevelure, les yeux fermés. Leurs visages se rapprochèrent. Il attira la tête de Sadie vers lui, et elle prit une grande inspiration lorsque leurs lèvres se touchèrent presque, une fois de plus. Presque...

— J'espère que cela ne veut pas dire que seul le plaisir compte et que les affaires sont exclues, crut-elle bon de préciser de manière pragmatique. *Ne peux-tu pas te montrer déraisonnable, pour une fois ?*

Mac retira sa main, puis la lui tendit. Le cœur de Sadie battit une fois de plus la chamade.

— Tu veux me serrer la main ? lui demanda-t-elle à bout de souffle.

Néanmoins, elle se ressaisit.

— D'accord. Alors ce sont les affaires qui priment ? reprit-elle en lui donnant une ferme poignée de main. C'est bien...

Toutefois, ses gestes démentaient ses paroles et ce qu'elle ressentait réellement, ne serait-ce que par la manière dont ses épaules s'affaissaient.

— Pas précisément, répliqua-t-il. Tu sais, Sadie, c'est différent maintenant. Tant de choses ont changé si vite... Je ne suis pas sûr où cela nous mènera, mais...

Il sortit d'une des poches de son short une enveloppe pliée qu'il défroissa avant de la lui donner. Elle prit connaissance du contenu en tremblant et, les yeux embués de larmes, le lut à haute voix.

« Chère Sadie,

Par les présentes, j'abroge mon omniprésent monologue, me rétracte et considère dorénavant qu'il appartient à une époque révolue. Tout bien considéré, je n'estime plus être condamné, par quelque

caprice du destin, à demeurer célibataire jusqu'à ma mort. »

Elle se mit à rire, et une larme roula sur sa joue en le regardant. Il prit une grande respiration et s'approcha pour l'embrasser, mais elle l'arrêta.

— C'est très gentil, mais je ne peux accepter..., exprima-t-elle.

Incrédule, Mac se demandait si elle parlait sérieusement.

— Je ne peux accepter, car cette déclaration n'est pas en triplicata !

— Oh ! Sadie ! fit-il en riant, en la prenant dans ses bras et en l'embrassant longuement.

Puis ils tombèrent sur le lit et restèrent sagement enlacés. C'était comme s'ils s'étaient toujours connus et que tout ce qui s'était produit auparavant n'était qu'une sorte de répétition.

— Je suis prête à tenter l'expérience. Donne-moi une chance, lui dit-elle.

Il l'embrassa à nouveau, puis devint sérieux. Il se leva en souplesse et entraîna Sadie hors de l'hôtel, vers un hélicoptère taxi, en lui faisant promettre de demeurer silencieuse tout le long du voyage et, surtout, de ne pas poser de questions. Peu après, ils s'envolaient, et Sadie ne savait toujours pas où Mac l'emmenait.

À terre, une Mercedes noire était stationnée, vitres ouvertes. Son passager apparut à l'une des fenêtres et leva les yeux vers le ciel d'un air satisfait. Son visage était celui d'un homme d'un certain âge, d'un sage qui, à en juger par son aspect jubilatoire, évoquait quelqu'un pouvant se permettre de se montrer légèrement suffisant. Les deux passagers de l'hélicoptère qui se dirigeaient vers l'un des endroits les plus romantiques d'Hawaï avaient été certainement réunis par le destin. L'homme à la Mercedes avait en outre une connaissance approfondie de Mac, ce *playboy* milliardaire, célibataire endurci et excellent ami, et savait qu'il avait désespérément besoin de changer de vie. Connaissant également quelques tours pendables dont son ami avait souffert, bénéficiant d'un peu de chance et de l'influence dont il pouvait disposer, il avait concouru à la réalisation de ce moment mémorable ou, du moins, à ce qui pouvait ressembler à un tel événement.

Il savait que Mac avait besoin de quelqu'un comme Sadie dans sa vie... Et qu'il devait en faire sortir des personnages tels que BJ et Alexis.

Depuis des mois, et à la suite de sa première rencontre avec Sadie, le passager de la voiture avait reçu avec équanimité une suite de directives concernant le changement radical de vie de son ami, en espérant qu'il y participerait et que rien ne viendrait contrecarrer ce projet. Et maintenant, en voyant l'hélicoptère se fondre dans le lointain, il comprenait que ses efforts allaient enfin porter ses fruits et il afficha un sourire triomphal.

Son ultime coup de grâce avait été de contacter diplomatiquement Philip Tremain et de semer dans son esprit l'idée d'une entente capitale inaugurant une nouvelle époque et permettant à un féroce rival de Mac de collaborer dorénavant avec ce dernier. De plus, l'entente avait le mérite de faire disparaître le dernier obstacle qui forçait encore Mac à maintenir un rythme de travail effréné.

Diable ! L'homme à la Mercedes avait même fourni le stylo à plume...

En voyant l'hélicoptère ne devenir qu'un petit point dans le ciel puis disparaître, Simon Leadbetter remonta la vitre et demanda à son chauffeur, qui n'était autre que Kaha'i, de le conduire vers le bar le plus proche pour célébrer l'événement. La journée avait été bonne, vraiment bonne. Et elle n'était que le prélude à beaucoup d'autres journées semblables.

Alors qu'ils survolaient le fabuleux paysage d'Hawaï, émerveillée et craintive, Sadie contemplait des déserts aux abords des volcans, des cratères rappelant la surface lunaire, des plages de sable volcanique noir, des forêts tropicales pluviales aux vibrantes couleurs, dont les clairières occasionnelles laissaient entrevoir des chutes d'eau à couper le souffle et des oiseaux multicolores. Sadie était tombée amoureuse pour toujours de ces îles enchanteresses.

Ils amorcèrent leur descente, et Mac désigna du doigt un hélicoptère non loin d'une villa blanche avec de multiples dépendances. Une fois à terre, il lui prit la main et ils se précipitèrent vers la demeure. Lorsque Sadie reprit finalement son souffle, elle constata qu'ils se trouvaient à plusieurs centaines de mètres de la villa et qu'ils approchaient d'une petite véranda fermée jouxtant une ravissante piscine bleue. La véranda était pleine de serviettes pelucheuses et comportait une salle adjacente, avec une douche, un espace de repos, un sauna, un bain de vapeur et, à l'extérieur, une baignoire à remous.

— À qui appartient cette propriété ? demanda-t-elle.

— C'est une location de vacances.

— Tu parles de vacances ! commenta Sadie. Dieu sait combien j'en ai besoin...

— Viens avec moi, lui intima Mac en l'amenant vers le coin pour se changer.

Elle y trouva un choix de bikinis neufs et, « à tout hasard », lui expliqua-t-il, un tankini, ce maillot deux-pièces dissimulant partiellement le ventre.

— Pour un célibataire, tu sembles être vraiment au courant des besoins vestimentaires des femmes, lui dit-elle.

— Tu n'as encore rien vu, lui répondit-il en la prenant dans ses bras et en l'embrassant avec fougue. Enfin seuls...

— Maintenant, change-toi et suis-moi. Il y a une chute d'eau..., dit Mac.

— Oh ! Je pensais qu'il ne fallait pas s'y baigner à Hawaï, à cause des possibilités de leptospirose...

— Oh ! Excusez-moi, Madame Docteur en sciences... Tu apprendras qu'il s'agit d'un aménagement comportant un système de filtration de l'eau. Fais-moi confiance, la somma-t-il avec le plus charmant sourire de sa collection. Il semblait soulagé et certainement plus heureux que jamais. Si elle était heureuse, il l'était également. Ils ne tardèrent pas à se jeter à l'eau, dont la température était loin d'être froide, et se dirigèrent en nageant vers la charmante petite chute d'eau entourée d'une végétation luxuriante. La bruine créée par les gouttelettes formait un arc-en-ciel au-dessus de la chute. Sadie regardait, émerveillée.

— Voyons si nous pouvons trouver le chaudron de pièces d'or qui, selon la légende, se trouve au bout de cet arc-en-ciel, plaisanta-t-il...

— Peut-être que cette chute cache une petite caverne, dit-elle, enchantée par le spectacle.

— Mais il y en a une !

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai vu dans la brochure, lui répondit-il en riant et en l'entraînant vers le rideau d'eau, pour se réfugier dans l'espace aménagé derrière celui-ci.

— Mac, je...

— Sadie, je..., dirent-ils à l'unisson.

— À toi d'abord...

— Mac, au cas où j'oublierais de te le dire plus tard, je veux que tu saches que j'ai passé une merveilleuse journée.

— Sadie, je dois te dire que je suis séduit d'avance.

Ils éclatèrent de rire. Mac s'éclaircit la voix et attira Sadie contre lui. Il poussa doucement les mèches de cheveux qui obstruaient ses yeux et elle capta son regard intense. *Je me découvre dans ses yeux*, pensa-t-elle, comme si ces derniers eussent été des projecteurs sur son âme.

— Sadie, je t'aime, lui dit Mac.

— Oh ! Mac, moi aussi je t'aime, répondit-elle, haletante, en lui couvrant le visage, le front et le cou de baisers.

Il lui retourna le compliment en embrassant à son tour son cou et ses seins et en enfouissant ses mains dans sa chevelure, tandis qu'elle prenait enfin conscience de ce que signifiait véritablement « faire l'amour ». Un peu plus tard, ils se retrouvèrent allongés dans la véranda après avoir utilisé chacun les bains à remous, après avoir fait une petite sieste et pris une collation dont il ne restait qu'une salade de fruits. Langoureusement, Sadie porta une grappe de raisins à la bouche de Mac qui, habilement, lui massait les épaules.

— Je suis si heureux que tu te sois aventurée sur ma passerelle, Mademoiselle Sadie Samantha, femme d'affaires...

— Et je suis si heureuse que nous ayons pu nous entendre, Monsieur Michael Anderson. Au fait, c'est toujours Madame...

— Eh bien ! Nous nous pencherons sur cette question, n'est-ce pas ? reprit Mac.

Et tandis qu'ils tombaient dans les bras l'un de l'autre, Sadie savait enfin que, pour la dernière fois, tout allait changer pour elle, et pour de bon.

Six mois plus tard

Sadie ne se souvenait pas avoir été aussi heureuse dans toute son existence. En contemplant la Méditerranée nimbée de brume de chaleur du haut du bastingage du *Nomad* réaménagé, elle souriait à ses deux adolescentes qui, sur le pont arrière, se bousculaient pour savoir qui allait être la première à faire un tour de motomarine. Elle souriait également au capitaine Wiltshire, qui surveillait les procédures d'embarquement en compagnie de sa nouvelle « assistante », nulle autre que Nana, la grand-mère des deux filles qu'il appelait respectueusement, à la manière des militaires anglo-saxons, « M^{me} Parker Ma'am ». Même Helen, la sœur de Sadie, devait les rejoindre bientôt à bord pour leur raconter ses propres aventures, car les deux femmes s'étaient réconciliées. Il aurait fallu être bien ingrat pour ne pas apprécier un tel genre de vie.

— Chérie, Dieu que tu es *sexy* dans cette tenue. Prendrais-tu un piña colada ? demanda Mac à Sadie en lui embrassant son épaule dénudée.

Sadie eut un rire argentin en le repoussant pour le taquiner.

— Arrête ! Les filles vont nous voir..., reprit-elle. Il faut dire qu'à peine furent-elles arrivées, tu les as conquises en leur organisant cette fête. Au fait, Jim t'a-t-il pardonné d'avoir invité quarante adolescentes sur son précieux superyacht ?

Son sarong flottait dans le vent et son hâle doré témoignait de ses pérégrinations nautiques le long de la Riviera. Elle était ravie de constater qu'après une période de scepticisme, ses filles avaient adopté Mac de manière indiscutable.

— Non, si je suis heureux, Jim l'est aussi, lui répondit-il.

— C'est la même chose avec Simon. Tu as de bons hommes à ton service, n'est-ce pas ?

— Et toi aussi, dans la personne de mon capitaine et dans celle de mon conseiller financier.

— Ah ! Je te vois venir avec tes blagues vaseuses. Tu as la chance d'être bel homme, ce qui te dispense d'entreprendre une carrière d'humoriste !

Mac se mit à rire et il l'embrassa sur les lèvres.

— Et ce piña colada ? Je vais appeler le barman.

— Merci, Mac, mais je prendrais plutôt un Virgin Colada.

— Eh bien ! C'est curieux, mais j'ai justement pris la liberté de t'en commander un.

Mac fit signe à un serveur qui passait avec un plateau et présenta à Sadie un cocktail décoré d'une ombrelle miniature et d'une cerise sur le dessus. Après avoir regardé le plateau, elle demanda à Mac s'il n'avait pas oublié quelque chose.

— Tu me connais trop bien : un jus d'orange, une eau minérale et un cappuccino de surcroît, lui répondit-il.

Elle se mit à rire et l'embrassa affectueusement. Elle aimait ce que cet homme était devenu depuis qu'ils étaient ensemble. Six mois déjà ! Depuis lors, ils étaient pratiquement inséparables.

— Une autre carte de félicitations en provenance d'Hawaï, dit-il en lui tendant deux très jolies cartes.

— Et comment Bill se porte-t-il ?

— Depuis qu'il a cessé de boire les étranges concoctions de son fils dévoyé, voilà des mois qu'il se porte parfaitement bien.

— Qui aurait cru que son propre fils se comporterait ainsi ? remarqua Sadie. Je suis heureux qu'ils aient forcé Peter à rembourser ce qui restait de l'argent, mais je n'arrive pas à croire que Bill ne l'ait pas renié.

— Je pense que le fait de l'avoir mis à la tête des œuvres charitables de la société, sous la surveillance vigilante de Kaha'i, revient au même, nota Mac.

— Bill est un brave homme, fit Sadie en souriant. Même si son fils a essayé de le dépouiller, il se montre néanmoins magnanime. C'est un philosophe et un homme adorable.

— Il est également juste, ajouta Mac. Bill a remboursé le solde de l'argent à Tremain, et il a ramené son fils à ses justes proportions en lui fournissant comme voiture une Mini !

— Ça lui apprendra ! dit Sadie en riant.

— Dis donc. As-tu vu ce que Simon nous a envoyé ? s'exclama Mac en montrant la première page du dernier numéro du *Scientist Magazine*.

On pouvait y lire la manchette suivante : « Une eau aux pouvoirs super hydratants – Vers une hydratation ultrarapide ? »

— De l'eau qui serait plus « mouillée » ? demanda Sadie. C'est impossible, mais que cette eau puisse avoir un pouvoir de pénétration supérieur dans les membranes des cellules ? Peut-être, à condition que...

— Qu'importe, tu as fait la une de ce magazine, Sadie, déclara-t-il en repoussant une mèche de cheveux blonds qui tombait devant les yeux de sa compagne.

Rayonnante, elle ouvrit la publication.

— Je me pencherai sur la question dès que nous reviendrons de notre lune de miel. Je suis certaine qu'au labo, Christine sera capable de nous expliquer tout ça en des termes accessibles au grand public et en fournissant des explications un peu plus précises...

— ... Et un peu plus déontologiques, n'est-ce pas ? rétorqua Mac d'un air malicieux.

— O.K. Monsieur le cynique, j'ai compris : pas de considérations de souris de laboratoires...

— Je n'ai aucune objection à ce que tu sois une souris de labo, car tu es la *geek* du genre la plus *sexy* que je connaisse et, en retour, tu peux te moquer des histoires allant de pair avec mon entraînement aux épreuves de mon dernier triathlon Ironman. En effet, après le mois prochain, je te suivrai simplement dans tes exercices de marche rapide sur le terrain de la maison, mais j'aurai peut-être besoin de suivre au coude à coude ton entraîneur de temps à autre...

— Hou là ! Kieran est à moi ! Il te zeyute suffisamment comme ça et me demande toujours des nouvelles de tes abdominaux !

— Et je n'ai d'yeux que pour les tiens ! ajouta Mac en se penchant pour lui embrasser son ventre dénudé.

— C'est drôle que tu dises cela, dit-elle en se mordant la lèvre.

— Oh ! Oh ! Tu as encore cette moue. De quoi s'agit-il, cette fois-ci ? La dernière fois, c'était pour une

nouvelle maison. Remarque que ça en valait la peine, juste pour voir la tête des filles !

— Et la tête de Stuart la première fois qu’il est venu les chercher chez nous... Ça aurait bien valu une photo...

— Fiche-lui la paix. Au moins, je t’ai à moi tout seul lorsqu’elles séjournent chez lui.

Mac se pencha et embrassa Sadie à la base de son col, et elle frissonna de plaisir.

— Tu es trop bon pour ça. Tu vois, tu voudras probablement garder un œil sur mon petit ventre. Disons... au cours des quelque sept prochains mois...

— Sept mois ? Pourquoi sept ? Dis-moi pas que...

Mac s’arrêta, se leva soudainement, prit ses mains dans les siennes et resta un bon moment silencieux. Puis il se ressaisit.

— Tu veux dire que...

— Oui, chéri. Tu es content, n’est-ce pas ? Nous serons des parents d’un certain âge, mais...

— Dieu du ciel ! Je suis heureux, bien sûr, très heureux, exprima-t-il en la serrant dans ses bras et en l’embrassant, ivre de bonheur.

— Et que vont penser les filles ?

— Elles seront également contentes, surtout si c’est un garçon, qui ne leur fera pas concurrence pour leur piquer leurs *jeggings* et leurs parures de cheveux.

— Je leur achèterai donc de tels articles ! murmura Mac en riant.

— Ne t’en fais pas, peut-être que Bill Galloway, avec son sixième sens, pourra nous prédire la venue d’un petit garçon !

— Ce serait vraiment formidable...

— Et tu pourras choisir son nom, souffla-t-elle. Et je suis certaine de savoir d’avance ce qu’il sera.

Mac ne disait rien et se contentait de l’êtreindre en attendant que Sadie y aille de ses prédictions.

— Philip ! s’écria-t-elle en blaguant, ou BJ, ou P...

— Ne le dis pas ! s’enthousiasma-t-il en la chatouillant.

— Sinon les filles insisteront peut-être pour qu’on l’appelle Justin ou Will I. Anderson, Jazzy A ou quelque chose du genre.

— Waouh ! s’exclama Mac. Tu me fais là un joli cadeau !

— Je crois que j’ai trouvé le cadeau que l’on peut faire en toute sécurité à un homme qui a déjà tout, lui dit Sadie en souriant.

— Je suis comblé, maintenant. Merci, Madame Sadie Samantha Anderson, *businesswoman*...

— C’est vraiment de bon cœur, répondit-elle... et pour toi, je serai toujours Madame...

Encore plus chez Les Éditeurs réunis

Vous avez aimé *Donne-moi ma chance* ?

Vous apprécierez sûrement le titre suivant :



Juste un ami ?

Jules Wake

Olivia est follement éprise du séduisant Daniel depuis des lustres, mais ses efforts pour s'en rapprocher ne riment à rien. Même si le principal intéressé ne semble pas indifférent à ses charmes, leur relation a toujours été empreinte de malentendus et de messages contradictoires. Et lorsque Daniel commence à fréquenter Emily, la colocataire d'Olivia, les derniers espoirs de la jeune femme sont anéantis.

Blessée et perdue, elle décide d'oublier son chagrin en participant à une séance de *speed dating*. Au point où elle en est, que pourrait-il lui arriver de pire ? Contre toute attente, sa vie prend un tournant plutôt étrange, voire terrifiant, quand elle est harcelée par un des hommes qu'elle y a rencontrés.

Daniel interviendra-t-il pour l'aider à se sortir de cette situation devenue intenable ? Olivia réussira-t-elle à lui avouer enfin la véritable nature de ses sentiments, ou si, au bout du compte, l'amoureux de ses rêves demeurera éternellement « juste un ami » ?

Visitez lesediteursreunis.com pour plus de détails.



Quand le plaisir et les affaires ne font pas bon ménage...

À la suite d'un douloureux divorce, Sadie Turner a bien l'intention de mener sa vie à sa façon. Après tout, pourquoi cette brillante femme d'affaires bardée de diplômes aurait-elle besoin d'un homme, elle qui s'apprête à conclure le *deal* qui changera le cours de son existence ?

Alors qu'elle se trouve à Monaco pour rencontrer un investisseur potentiel, elle se fait courtiser avec insistance par un étranger qui l'interpelle du pont d'un luxueux yacht. Beau parleur, l'homme au physique athlétique met tout en œuvre pour lui donner rendez-vous le soir même.

Estimant avoir le droit de vivre ce qui lui semble être un flirt sans conséquence, Sadie finit par accepter l'invitation, ne se doutant pas qu'elle vient en réalité... d'un grand séducteur milliardaire.

Ce qui ne devait être qu'une histoire d'un soir se transforme en une relation ambiguë, parsemée de malentendus, où les nouveaux amants tentent de résister aux sentiments qui émergent malgré eux. Oseront-ils tous deux se donner une chance ?

Debbie Flint est animatrice de télévision à la prestigieuse BBC. Elle est également auteure de nouvelles pour la jeunesse et de livres pratiques. Roman primé au Festival de York, *Donne-moi ma chance* l'a propulsée parmi les romancières britanniques les plus populaires de son temps.